TORICHE - MILANO

MUSEO DEL RISORGIMENTO CASTELLO SFORZESCO

DONAZIONE DOTT. ACHILLE BERTARELLI

1925

Vol. M

12

5 l
m. 12

È dell'abbate Denina

# CONSIDÉRATIONS

## D'UN ITALIEN

SUR

# L'ITALIE.

GIAM. BATTI. NICOLLI
VERONA

UBDE123851
TODE088276
N. INV. 306260
SEC. XI. 12

CIVICHE RACCOLTE STORICHE MILANO

A SON

ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR

# LE DUC FRÉDERIC

DE BRUNSVIC

PRINCE D'OELS.

*MONSEIGNEUR!*

*Je présente à Votre Alteſſe Séréniſſime avec quelques autres pièces les mémoires ſur l'Italie que j'ai lus à l'académie des ſciences & de belles lettres, où peut-être V. A. S. les auroit entendus, ſi des affaires infiniment plus importan-*

*tes ne L'avoient appellée à la tête d'une armée qui ſauva les Pays-Bas, & les Provinces-unies de l'invaſion dont ces pays étoient menacés. Le pays qui va devenir heureux par vos ſoins,* MONSEIGNEUR, *Vous a enſuite retenu, & Vous retient loin de nous à notre grand regret; mais je ne doute pas, que V. A. S. n'ait conſervé le même attachement à ce corps qui s'honore de La compter parmi ſes membres, & la même affection qu'Elle nous a tant de fois témoignée. Votre amour pour les lettres qui m'a procuré la permiſſion de Vous adreſſer ces mémoires, me fait eſpérer qu'ils vous intéreſſeront. Je me féliciterois infiniment de Vous les avoir préſentés,* MON-

*SEIGNEUR, ſi jamais V. A. S. ſe déterminoit de viſiter les lieux mêmes qui en ſont le ſujet. J'ai eu l'honneur d'y voir Monſeigneur le Duc régnant frère aîné de V. A. S.; alors Prince héréditaire, couvert tout récemment des lauriers qu'il avoit cueillis dans la guerre de ſept ans. Mes compatriotes y ont vu depuis deux Princeſſes *) vos ſœurs, & l'aîné de vos neveux **). Serez-vous le ſeul, MONSEIGNEUR, qui n'honorera point de ſa préſence un pays dont l'attachement à la maiſon d'Eſte de laquelle vos ayeux ſont ſortis, eſt ſi*

*) *Madame la Margrave douairière de Brandebourg-Bareuth, & Madame la Ducheſſe douairière de Saxe-Weimar.*

**) *Le prince héréditaire de Brunsvic.*

connu? Vous, Monſeigneur, qui pouvez parler la même langue qu'on parle dans les états que le Marquis Boniface & ſon illuſtre héritière la Comteſſe Matilde ont gouvernés?

Je ſuis avec un profond reſpect

MONSEIGNEUR!

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME

A Berlin,
e 19. Octobre 1794.

Le très-humble, très-obéiſſant & très-dévoué ſerviteur

* * *

# LETTRE

# À Mr. DE CHAMBRIER,

## CHAMBELLAN DU ROI.

A NEUCHATEL.

SUR LES DEUX PREMIERS VOLUMES DU GUIDE LITTÉRAIRE,

ET LES MÉMOIRES SUR L'ITALIE CONTENUS

DANS LE TROISIÈME.

---

Monsieur!

Je ne sais si le libraire Fauche sera d'humeur de réimprimer le Guide littéraire, comme il étoit prêt de l'imprimer lorsque je lui communiquai le prospectus publié en 1790. En ce cas, Monsieur, j'espère que vous voudrez bien en diriger l'édition, corriger les fautes qui se sont glissées dans la première, et y faire les changements que les révolutions de cinq années ont causés dans les pays dont j'ai parlé, tant du côté de la Vistule que du côté du Rhin. La connoissance que vous avez de la plupart de ces pays, de la politique et de la littérature européenne, ne me laisse point douter que cet ouvrage, en passant par vos mains, ne puisse acquérir un degré de perfection auquel les circonstances extrémement changées depuis l'époque que je l'entrepris, ne m'ont pas permis de le porter. Car vous avez vu dans le prospectus quelles étoient les personnes dont les secours et l'appui de-

voient m'aider et me soutenir dans cette entreprise. Une de ces personnes a trop changé depuis lors. L'autre a cessé d'exister en tout sens. Je me vis d'abord forcé de restreindre le plan, d'en retrancher la partie concernant les progrès des sciences et des arts, pour laquelle un homme de lettres de beaucoup d'esprit, attaché au roi de Pologne, devoit fournir la plupart des articles. Ensuite le train que prit la révolution de France, me fit retrancher pour le moment le voyage de l'Europe occidentale. Je me bornai donc à l'Allemagne, aux pays avec lesquels elle confine au nord et à l'est, et à l'Italie. Si je m'en suis bien tiré, c'est vous particulièrement, MONSIEUR, qui pourrez en juger. Voici cependant ce que j'y voudrois changer ou ajouter, si je pouvois actuellement remettre à la presse les deux premiers volumes imprimés presque par lambeaux, d'abord à cause de mon absence, ensuite par des ouvrages survenus à l'imprimeur, qui ont fait traîner le mien près de trois ans sous la presse.

Les margraviats de Franconie.

Depuis que la première partie du Tableau fut imprimée, les margraviats de Franconie ayant été réunis à la monarchie, il faut rapporter aux articles Anspach et Bareuth ce que je dis de ces margraviats, et des deux évêchés de Bamberg et de Würtzbourg dans la troisième partie sous le titre de *Coup-d'oeil sur les margraviats*. Au lieu des noms de quelques écrivains, qui peut-être n'intéresseront guère des étrangers, on pourroit mettre ceux des personnes qui sont aujourd'hui à la tête du gouvernement de cette belle portion des états prussiens. Le duc Louis de Wirtenberg qui en est gouverneur, et Mr le baron

de Hardenberg qui en est le ministre dirigeant, sont aussi bien connus en Suisse qu'à Berlin; et il vous sera facile d'en tracer le caractère si vous le voulez, d'autant plus qu'il n'y a à dire que du bien tant de l'un que de l'autre. Vous apprendez en attendant, ce qu'il faut ajouter à l'article de Nuremberg après que le roi a fait valoir les droits du bourgraviat sur les faubourgs de cette ville. Je ne saurois encore dire, dans ce moment, ce que l'université d'Erlangen a gagné ou perdu depuis l'abdication du margrave. Elle étoit dans un état assez florissant en 1790, et je n'ai pas entendu dire qu'un seul de ses célébres professeurs en soit parti, ni qu'il en soit mort. Je sais au contraire, qu'il y en a de nouveaux deux ou trois fort estimables. La réduction du district de Nuremberg sous la domination du roi doit augmenter le nombre des étudians à cette université; qui fera totalement tomber celle d'Altorf. Il faudroit donner plus d'étendue à ce que j'ai dit de Nuremberg: je pourrai peut-être dans peu vous envoyer quelques nouvelles observations sur cette ville intéressante. Ce que j'ai dit des universités de Iéna et de Halle, l'hiſtoire du duché de Magdebourg, de la ville et de la principauté d'Halberstadt, peut encore rester comme il est. Il est vrai que la population et le commerce, et surtout la société d'Halberstadt, de Magdebourg et de Brandebourg doivent avoir gagné considérablement depuis deux ans, par le nombre des émigrés tant françois qu'allemands des cercles du Rhin qui s'y sont retirés. Je sais qu'il y a à Halberstadt des personnes de marque et d'un grand mérite.

Potsdam. La ville de Postdam est plus belle encore qu'elle n'étoit vers la fin du règne de Fréderic II qui l'avoit pourtant fort embellie. Non seulement les craintes qu'on avoit de la voir tomber se sont dissipées; mais on a lieu d'espérer de la voir plus animée et plus florissante que jamais. — Tous ceux qui ont vu le nouveau château, qu'on appelle la maison de marbre, et ses jardins, nous assurent que tout y est d'un meilleur goût que ne sont Sans-Souci et le nouveau palais, qui ne laissent cependant pas d'être des endroits charmants. Le théâtre que le roi y a fait bâtir, et où il fait jouer deux fois par semaine tantôt des opéras comiques en italien, tantôt des tragédies et des comédies en allemand, à ses propres frais et pour l'amusement des habitants, donne à cette ville une nouvelle vie. Quelques familles d'émigrés françois qui s'y sont établies, en rendent le séjour intéressant, tant pour les gens du pays que pour les autres étrangers.

Berlin. Les soixante assez grandes pages qui comprennent la description de Berlin demandent une addition que peut vous fournir la *lettre* sur *la cour et ville* de Berlin, qui est insérée dans le volume suivant à la fin du *Tour de l'Allemagne*. Mais cette lettre est encore susceptible d'un nouveau supplément. Cette vaste capitale devient de jour en jour plus magnifique, quoique l'on ne cesse de regretter qu'elle ne soit pas mieux pavée. Lorsque j'ai occasion d'accompagner quelques étrangers à voir les cabinets particuliers, j'en reviens toujours plus persuadé qu'il n'y en a guère ni de plus riche ni de mieux arrangé, même

en Angleterre. Un docteur espagnol, destiné à une chaire de physique et de minéralogie au Méxique, qui avoit vu toutes les grandes collections de ce genre et toutes les mines fameuses de l'Europe depuis Cadix jusqu'à Londres, et depuis Londres jusqu'aux frontières de la Turquie, me parut enchanté des objets qu'il vit dans la collection de Berlin, et plus encore de l'habileté de Mr Karsten, qui, quoique très-jeune encore, a des connoissances prodigieuses dans cette partie et en bien d'autres. Ce même docteur trouva chez Mr Walter une quantité de préparations anatomiques qu'il n'avoit pas vues dans le fameux cabinet du célèbre Hunter à Londres.

Vous trouverez dans la dite lettre sur Berlin le nom d'une cinquantaine d'auteurs, qui ne paroissent dans cette ville que depuis que j'ai publié le troisième volume et le supplément de la Prusse littéraire, ou tout au plus depuis la mort de Fréderic II. Je pourrois encore en ajouter cinquante autres, depuis que j'ai vu la seconde partie des notices littéraires des écrivains hommes et femmes par Mrs Schmidt et Mehring.

Imprimeurs et Libraires.

Il étoit vrai en 1790 que les principaux imprimeurs et libraires de Berlin avoient leurs imprimeries et leurs magasins dans la rue dite des frères, et dans la grand'rue vis-à-vis du château; mais depuis trois ans Mr Unger a transporté son imprimerie dans la rue des chasseurs, et Mr Decker imprimeur du roi, a transporté la sienne dans la rue de Guillaume, dans l'hôtel qu'habitoit le duc Fréderic de Brunsvic, aujourd'hui prince régnant d'Oels; et c'est un des plus

beaux établissements typographiques qu'on puisse voir en Allemagne.

Auberges. Peut-être seroit-il à propos de dire quelque chose des auberges de Berlin, à la suite de l'article où l'on trouve cette question: *La vie est-elle chère à Berlin?* (pag. 98) et c'est à ce même endroit qu'il faudroit nommer ces auberges. Je pourrois dire avec assurance, qu'on n'en trouvera pas ailleurs de plus belles ni de mieux servies que le sont cinq ou six de cette ville, particulièrement l'hôtel de Rufsie, la ville de Paris, l'Aigle d'or, la ville de Rome, le Parlement, le duc d'Yorck. Les voyageurs sont même surpris de la propreté et de l'élégance de l'ameublement. Mais en ce cas il faudroit aussi nommer les principales auberges des autres villes, dont il est parlé tant dans le premier que dans le second volume, et on n'auroit qu'à copier les noms de l'itinéraire de Mr Dutens, ou de Krebel, ou du Wegweiser, tous livres qui vous sont connus.

Il faudra rapporter à l'article de la classification des habitants de Berlin, ce que j'ai dit dans la même lettre des réfugiés françois qui forment dans cette capitale une colonie considérable. En comparant les François réfugiés en Allemagne par la révocation de l'édit de Nantes, avec ceux que la révolution fit émigrer, j'ai observé de la révocation de l'édit de Nantes en 1685, qu'à l'exception d'une douzaine d'ecclésiastiques dont quelques-uns étoient nobles, et de quinze ou vingt officiers, *gens de qualité*, ceux qui se réfugièrent dans le Brandebourg, étoient des gens de métier, des marchands, des jardiniers. Cette classe d'étrangers s'est immédiatement occupée de travaux

utiles. Monsieur Erman, auteur principal des Mémoires pour servir à l'histoire des réfugiés françois, prétend qu'au lieu de quinze officiers gens de qualité j'aurois dû dire cinquante. Ce seroit-là une question plutôt grammaticale qu'historique; savoir si ceux qui se disent *nobles*, en supposant qu'ils le soient véritablement, peuvent être comptés parmi les *gens de qualité*. Car il est bien vrai que l'on peut compter par centaine les François gentilshommes et militaires réfugiés qui sont passés dans l'armée prussienne, mais on aura de la peine à en citer quinze que l'on pût dire gens de qualité. Vous en jugerez en parcourant le livre dixième et onzième des mémoires susdits, et vous ajouterez à ce nombre ce que vous jugerez à propos. Mais ce qui me paroît plus de notre sujet d'observer, c'est que de tout ce grand nombre de familles réfugiées qui ont donné des officiers à l'armée prussienne, ou des employés à l'état civil et à la cour, à peine on trouve quelque descendant aujourd'hui; au lieu que celles qui s'étoient attachées au commerce, aux arts et aux métiers, subsistent pour la plupart, et se sont accrues et propagées.

Je n'ai rien à ajouter à la description de la Nouvelle-Marche de la Marche Uckraine, et de la Poméranie. Les observations qui suivent m'ont paru fort intéresser un très-célébre voyageur, Mr Coxe, qui cherchoit ici l'année passée tout ce qui pouvoit lui servir pour un grand tableau politique de l'Europe qu'il méditoit. Mais tout cet article devroit être transporté à la fin du *Tableau*, et inséré dans le résumé général, auquel il faudroit ajouter l'article suivant, concernant l'état militaire.

Armée prussienne.

Dans moins d'un siècle l'armée prussienne est plus que quintuplée. Vers la fin du dernier siècle, sous le grand électeur Fréderic-Guillaume, son armée consistoit en trente-cinq bataillons d'infanterie, trente-deux escadrons de cuirassiers, huit escadrons de dragons, dix-huit compagnies de garnison, qui faisoient en tout trente-cinq mille hommes. Le roi Fréderic I ne l'augmenta point; mais Fréderic Guillaume I l'augmenta du double, en la portant jusqu'à soixante et dix mille. Fréderic II a presque triplé le nombre que son père lui avoit laissé. Cinq ans avant sa mort, en 1781, il l'avoit portée à deux-cents sept mille cinq-cents-vingt-cinq hommes. En huit ans le roi régnant y ajouta encore dix-huit mille hommes; et, ce qui est remarquable, il y fit des réformes et des réglements qui sembloient devoir la diminuer.

En 1794, l'armée étoit de deux-cents vingt mille neuf-cents vingt-six, c'est-à-dire cent quatre-vingt-sept mille trois cents-trente-sept d'infanterie, dont huit mille cent et soixante-quatre forment quatre régiments d'artillerie, trente-huit mille cinq-cents quatre-vingt-cinq de cavalerie, dont neuf mille cinq-cents quarante-huit cuirassiers, dix mille dragons ordinaires, douze mille houssards, mille trois-cents cinquante bosniaques et chasseurs. Le total de l'armée se montoit en 1794 à deux-cents vingt-cinq mille neuf-cents vingt-six, y compris les gardes-du-corps et les gensd'armes, deux corps distingués tant des cuirassiers que des autres régiments de cavalerie. Dernièrement on a encore formé un nouveau bataillon d'artillerie et un de houssards tartares. Les régiments prussiens sont formés d'étrangers en grande partie; l'autre partie, qui

est la plus sûre, est des sujets du roi, que chaque régiment lève dans les cantons qui lui sont assignés.

Je crois qu'il n'y a rien à ajouter ni à changer à ce qu'on dit de la Poméranie ultérieure et de la Prusse, si ce n'est qu'à l'article de la Prusse occidentale, au lieu du comte Hohenzollern, ci-devant évêque de Culm, aujourd'hui évêque de Warmie, il faut mettre le comte de Werbeno, et au lieu du comte Krasicki, aujourd'hui évêque de Gnesne, il faut mettre le comte de Hohenzollern, car ces deux princes-évêques ont été transférés d'un évêché à l'autre en 1795.

Particularité sur le port de Pillau en Prusse.

Le passage très-remarquable de Puffendorf cité à la page 163, sur l'échange que la cour d'Autriche s'offrit de faire de toute la Silésie avec le seul port de Pillau a été très-incorrectement imprimé; voici comme il faut l'écrire: *ac parentem suum (Georgium Wilhelmum,) quo tempore Austriaci imperium maris Baltici agitabant, oblatam ab his* (regnante Ferdinando II) *pro unico portu Pillaviensi totam Silesiam repudiasse.* On pourroit ajouter en note, que l'auteur ayant cité ce passage à feu Monsieur le comte Herzberg, ensuite au prince de Kaunitz, ils furent l'un et l'autre surpris, et parurent douter de la vérité du fait. Cependant cela se trouve bien clairement au livre cinquième, §. 6, page 247; et il n'est pas croyable que Puffendorf, si exact dans ses compilations, ait forgé lui-même l'instruction que l'on donna à Jean Ulric de Dobrzen, envoyé au roi de Suède, dans laquelle se trouve cette anecdote. J'aurois bien voulu vérifier la chose sur les pièces originales aux archives, si après les changemens qui y ont été faits, cela n'eût pas été très-difficile.

Silésie. Le double voyage de Silésie paroît passablement détaillé, quoiqu'il n'occupe qu'une cinquantaine de pages: voici ce qu'il y a à vérifier ou ajouter. On y nomme le ministre dirigeant Monsieur le comte de Hoym comme Silésien, page 178. Des personnes qui le connoissent beaucoup nous assurent qu'il est Poméranien. D'un autre côté, il est certain que cette famille très-illustre est saxonne. C'est donc quelque général qui ayant pris service dans l'armée de Brandebourg et de Prusse, ou peut-être de Suède, dans le siècle passé ou au commencement de celui-ci, s'y est marié, et y a établi une branche dont est issu ce ministre. En le nommant il est nécessaire d'ajouter que le roi a réuni à son département de la Silésie celui de la Prusse méridionale. Il faut remarquer aussi que Mr le prince de Hohenlohe, qui à l'époque du voyage rapporté page 168 et pag. 219 et 224, dans la seconde partie du Tableau, étoit coadjuteur, a succédé en 1795 à l'ancien évêque Schafgotsch, et qu'il est établi dans sa résidence de Breslau. L'ancien évêque, le susdit comte de Schafgotsch, est la seule personne que la mort ait enlevée de toutes celles qui se trouvent nommées dans cette relation de voyage littéraire. Mais des étrangers, hommes de lettres ou amateurs qui ont fait le même voyage avec mon livre à la main, trouvent que j'aurois dû en nommer quelques autres, et m'étendre un peu davantage sur le sujet de quelques savants que j'ai nommés, tel que le recteur du collége des ci-devant jésuites, et les chanoines réguliers de Breslau et de Sagan.

La Pologne ou Prusse. La troisième partie du Tableau demande une addition considérable concernant la grande Pologne ou

Prusse méridionale comme on la nomme à présent. Ce qu'on y lit de Siradie, de Kalisch, de Posen ou Posnanie, (pag. 224. 225.) est trop peu de chose. L'article de Gnesne, capitale de cette vaste province, et de l'archidiocèse primatial demanderoit une addition au moins de quelques pages. Il faudra de plus un article entier sur Skiernewice, résidence de l'archevêque, qui est depuis un an monsieur le comte Krasicki dont il est parlé à l'article de Warmie. méridionale.

Varsovie, depuis le dernier partage de la Pologne, est devenue partie de la monarchie prussienne. L'on sait que Varsovie n'étoit pas la capitale de la Pologne sous les rois Piastes. Non seulement Cracovie, mais trois ou quatre villes de la Pologne occidentale, Posnanie et Gnesne, étoient plus considérables que Varsovie. Aussi Gnesne étoit la métropole de la Grande-Pologne, et Posen étoit la résidence de l'évêque et du chapitre, de qui dépendoit Varsovie, comme elle en dépend encore dans le spirituel. Cette dernière n'étoit qu'un bourg, où résidoient des ducs de Masovie, descendants du grand-duc de Pologne Boleslas III. Ces ducs prêtoient hommage tantôt aux rois de Bohème, tantôt à ceux de Pologne. Leur dynastie dura jusqu'en 1526, et manqua, faute de lignée, sous le règne de Sigismond I. La Masovie fit alors partie de la Grande-Pologne, dont elle est actuellement en rang la douzième et dernière province, waywodat ou palatinat. Uladislas, le premier des Jagellons, ayant uni au royaume de Pologne le grand-duché de Lithuanie, trouva que Cracovie étoit trop écartée des autres provinces unies sous lui en un seul Varsovie.

corps, fixa sa résidence à Varsovie qui se trouvoit presque au point central de la Lithuanie et de la Grande-Pologne, qui comprenoit, outre la Masovie, les palatinats de Gnesne, Posen, Kalisch et Siradie, et qui n'étoit pas bien éloignée de la Petite-Pologne où est Cracovie. Depuis lors l'ancienne résidence déchut toujours, de sorte qu'elle ne comptoit plus sous Stanislas II que huit à neuf mille habitants, et Varsovie s'accrut à proportion, de sorte qu'en 1794 on lui donnoit cinquante mille habitans, presque autant qu'en contenoit jadis Cracovie, et peut-être vingt fois plus que n'en contient à présent la ville de Gnesne, autrefois métropole de toute la Pologne et de la Silésie.

Gnesne et Posen.

Mr. l'abbé Albertrandi, dont il est parlé à l'article de Gnesne, est a présent évêque *in partibus*, et fait à Varsovie les fonctions de suffragant. Il est aussi à la tête des établissements littéraires, et il n'est pas moins considéré sous le gouvernement actuel, qu'il ne l'étoit sous le roi Stanislas. L'archevêque de Gnesne réside ordinairement à Lowitz ou à Skierniewice; l'hiver il vient le passer à Berlin, où sa maison offre une infinité d'objets très-intéressants aux amateurs des belles-lettres et des beaux-arts. C'est à Mr le doyen ou aux chanoines qu'il faut s'adresser à Gnesne, pour y être en compagnie de personnes instruites et sociables. A Posen Mr le grand-prévôt Miaschowski peut à tous égards tenir lieu d'un prélat riche, hospitalier et très-instruit. Mr. de Buchholtz, ministre d'état à la tête de l'administration de la Prusse méridionale, ne réside plus à Posen, mais à Varsovie.

Il y a en Pologne depuis l'émigration beaucoup d'ecclésiastiques françois, les uns placés dans des séminaires et des colléges comme professeurs; d'autres attachés à des prélats comme aumôniers et sécretaires, ou chez des seigneurs particuliers comme instituteurs.

Ancienne constitution de la Pologne.

Il seroit peut-être à propos de dire, comment un état qui dans le siècle de Charles-Quint, comptoit plus d'individus que n'en avoit le royaume de France sous le roi Charles VIII, et qui au milieu de notre siècle occupoit encore plus de terrain que n'en occupa jamais la monarchie françoise, ait pu être réduit à l'état actuel et à la veille d'un total anéantissement. Ce n'est certainement pas que la nation manque de bravoure. Elle se fit toujours connoître pour très-brave dans toutes les guerres, même en se mesurant avec d'autres peuples qui passent pour d'excellents soldats. Voici, selon moi, ce qui a le plus contribué à la ruine de cette république. D'abord le roi étoit trop puissant pour ne pas faire envier sa dignité à ses anciens égaux lorsqu'il étoit Polonois, et trop peu pour se faire obéir. Les rois eurent toujours à lutter contre l'ambition des grands du pays, qu'il falloit gagner par des bienfaits en épuisant les ressources de l'état, sans quoi ils traversoient toutes les opérations qui pouvoient relever l'éclat du trône et de la nation. Les dissentions, les jalousies des grands qui dans le cours de trois siècles ont fait donner la couronne à des princes étrangers, n'ont pas moins contribué à la ruine de l'état; parce que les rois étrangers ont toujours eu à prendre des mesures relatives à leurs nouveaux sujets. La Pologne manquoit d'ailleurs d'un tiers-état qui pût balancer le pouvoir des

grands, et mettre le roi à même d'avoir des troupes bien formées et exercées à la tactique des nations voisines. La Russie n'acquit cette énorme supériorité sur la Pologne qui avoit été long-temps sa formidable rivale, que par la discipline allemande et françoise. L'attachement des Polonois à leurs anciens usages et à leurs priviléges, les empêcha d'imiter le tzar *Pierre I*, et de suivre les progrès qu'avoient faits les autres nations dans l'art de la guerre. Ils avoient été ou supérieurs ou égaux à leurs ennemis, lorsque ceux-ci n'avoient pas de meilleure tactique ni de meilleure discipline; mais ils leur furent inférieurs, et ils en furent subjugués dès que ces voisins eurent changé de méthode. Les rois n'ayant pour sujets immédiats que des nobles qui se prétendoient libres et indépendants; et les paysans dont il falloit tirer la force des armées, n'étant qu'esclaves des seigneurs, il étoit difficile de former des troupes bien disciplinées. Si les Polonois ont eu dans les derniers temps quelques succès dans leurs guerres, c'étoit lors de l'extrême confiance qu'ils ont eue en des généraux qui s'étoient formés dans des guerres étrangères, ou lorsque les rois ont joui d'une autorité moins limitée qu'elle n'étoit ordinairement. La Pologne n'eut depuis la mort de Jean Sobieski, ni les avantages d'un gouvernement monarchique absolu pour mettre de l'énergie et de la suite dans ses entreprises et ses mesures, ni ceux des républiques aristocratiques pour leur propre conservation.

Caractère de la nation.

Au reste, les Polonois ont en général de l'aptitude à toutes les sciences et à tous les genres de littérature. Il y a eu de tous temps parmi eux des orateurs élo-

quens, des historiens exacts et fidelles, des poëtes agréables, des juristes et des théologiens érudits et profonds. Mais comme il n'y avoit ci-devant que des nobles et quelques moines d'une extraction ordinaire qui s'appliquassent aux études, la plupart de leurs livres roulent sur des matières qui n'intéressent que leur nation et les personnes de leur état. En approfondissant l'histoire littéraire de la Pologne, on diroit qu'il se trouve plus d'esprit, du moins plus de disposition à la culture dans les provinces méridionales qui tiennent à des montagnes, et dans les septentrionales qui approchent de la mer; les vastes provinces qui se trouvent entre Cracovie et Grodno semblent n'avoir pas été aussi fertiles en hommes de génie. Les plus célébres auteurs que la Pologne ait donnés à la république des lettres, soit de nos jours soit dans les temps passés, sont sortis du palatinat de Cracovie et de la Gallicie, deux provinces qui sont à la Pologne ce que la Saxe est à l'Allemagne, ainsi que le langage de Cracovie est pour les Polonois ce que le saxon est pour les Allemands. L'archevêque de Gnesne, comte Ignace Krasicki, ci-devant évêque de Warmie, un des plus beaux-esprits et des plus agréables auteurs polonois, est natif de Dubiko dans la Gallicie. Mr Trembecki poëte, et l'orateur Ankuricz sont du palatinat de Cracovie. Il est vrai qu'ils ont vécu à la cour de Varsovie, et ont voyagé et passé des années entières en Italie et en France. D'un autre côté, nombre de personnes qui depuis un siècle se sont distinguées ou par leur génie poëtique, ou par le talent de la parole, ou par l'art historique, sont Lithuaniens. Mrs Kniazin, Karpinski, Nagorczewski, Niemcewicz, tous quatre

poëtes de différents genres, mais tout estimés, sont Lithuaniens. Le prince Casimir Sapieha, très-puissant orateur, et Mr Naruszewicz, évêque de Luck, sont également Lithuaniens. Je ne connois d'autres Polonois vivants, des palatinats intermédiaires, que le poëte Tursky, et le savant et infatigable voyageur Jean Potocki. Le comte Poniatowsky, père du roi Stanislas, et Stanislas lui-même sont Lithuaniens.

François à Hambourg.

La troisième partie de ce Tableau offre quelques réflexions sur la Suède, le Danemarc, le Méclenbourg, le Holstein et sur différents petits états de l'Allemagne occidentale. Comme ces articles sont accessoires au sujet principal, il y auroit peu de chose à ajouter à ce que j'en ai dit. Un magistrat hambourgeois (Mr de Matsen) qui avoit lu l'article concernant Hambourg, m'en parut content; il m'ajouta seulement que la description de feu Mr Dathe n'étoit pas aussi estimée que je le supposois, mais que celle de Mr de Hesse l'étoit beaucoup. Quoiqu'il soit encore parlé de Hambourg dans le tour de l'Allemagne, comme vous verrez, il ne sera pas mal d'ajouter, que depuis deux ou trois ans cette grande et illustre ville a pris un autre aspect par la foule des émigrés françois qui s'y sont réfugiés, et qu'elle devient à plusieurs égards sur la fin du dix-huitième siècle ce qu'étoit devenu Amsterdam vers la fin du siècle passé, surtout pour la littérature, et les arts et métiers qui y ont du rapport. Que de livres n'avons-nous pas, que les réformés sortis de la France par la révocation de l'édit de Nantes ont fait imprimer à Amsterdam! Nous allons en avoir beaucoup des royalistes émigrés du même pays. Vous avez vu l'annonce d'un grand dictionnaire que Mr. de Rivarol, très-capable

de remplir cette tâche va donner, il n'est pas le seul François qui fait actuellement des livres à Hambourg.

Observations sur le second Volume.

Une partie de la correspondance du C. deS. . . ., qui est à la tête du second volume, est encore un supplément du premier, puisqu'il y est parlé de quelques états qui confinent avec la monarchie Prussienne. Tout le monde n'approuvera pas que j'aye fait imprimer cette correspondance, parce qu'il y est trop parlé de quelques uns de mes ouvrages, et de ceux d'un auteur Berlinois qui y est un peu maltraité. Mais comme tout cela avoit un rapport si direct avec le sujet que le titre du livre annonçoit, j'ai jugé à propos de le publier. La seconde et la troisième réponse où le C. de S. trace à son ami la route de la Haye à Berlin et à Dresden, et de Hambourg à Leipzig par Goettingen, donnent quelques idées de la Saxe et de la Turinge, puisqu'il y est parlé beaucoup de Gotha, d'Erfurth, de Weimar, de Jena, de Dresden et de Leipzig. Si cependant vous croyez que ce beau pays demande une description au moins proportionnée à ce que j'ai dit des autres états qui confinent avec les états Prussiens, il sera facile de l'extraire d'un ouvrage très-connu de Mr. Canzler, sans négliger ce qu'en ont dit Mauvillon et Mirabeau dans le V volume de la monarchie prussienne, sauf de les réfuter où l'on est assuré qu'ils ont été eux-mêmes induits en erreur. Je vous envoie pour cela une lettre adressée au comte de Mirabeau par un homme qui connoissoit la Saxe certainement mieux que lui. En ce cas l'éditeur pourra aussi donner plus d'étendue à ce que j'ai dit de la Baviere.

Goettingue et la Hesse.

Le journal de mon voyage de Berlin à Genève en allant à Turin, est tracé et imprimé peut-être avec un peu trop de rapidité. Je ne sais comment en parlant des professeurs que j'ai connus à Goettingen, on attribua à Mr Vrisberg l'intéressante collection de cranes que j'ai vue chez Mr Blumenbach.

Il y avoit en marge de mon manuscrit deux noms, Wrisberg et Richter, que j'avois mis pour mon souvenir, et que l'imprimeur inséra mal à propos dans le texte; il mit le nom de Wrisberg au lieu de celui de Blumenbach, et il égara tout un article, qui comprenoit aussi Mr le conseiller de cour Louis Spittler, professeur et auteur célèbre dans un genre de littérature qui ne m'intéresse pas moins que ceux de autres professeurs dont il est fait mention dans ce voyage et dans la correspondance de Mr le C. de S. pag. 71 — 74.

J'ai assez parlé de Cassel, quoique je ne m'y sois arrêté que deux jours; mais si j'avois pu m'entretenir avec Mr Strieder, qui est si versé dans l'histoire littéraire de la Hesse, cet article seroit devenu beaucoup plus long.

Je ne saurois encore qu'ajouter ni que changer à ce que j'ai dit de Francfort, de Maïence et de Manheim, de Heidelberg, de Bruchsal, du margraviat de Bade; cependant il doit s'être fait bien des changemens dans ces pays, soit dans les établissements littéraires, soit dans les civils, surtout à Maïence. Le célèbre historien de la Suisse, Mr Muller, n'est plus ni dans cette ville ni au service de l'électeur. Il est employé à Vienne très-honorablement.

Que dois-je vous dire, MONSIEUR, du tour de la Suisse? Depuis Montagne et Burnet, aucun voyageur n'a resserré en aussi peu de pages la description de ces cantons si renommés; et peut-être aucun n'avoit plus de matériaux prêts pour en composer des volumes; car à tout ce que Bourrit, Mrs Coxe et Meiners, le géographe Robert, la dame françoise que vous avez connue, et tant d'autres me fournissoient, je pouvois ajouter mes réflexions, en comparant cette partie des Alpes à celles du Piémont que je connois beaucoup, et dont les autres voyageurs ne parlent guère. Mais je me serois trop écarté du plan et des bornes que je m'étois proposées. La Suisse.

Sans doute si j'avois donné plus de détails sur Bâle, cela rendroit l'ouvrage plus intéressant pour le moment. Il s'est glissé une faute à la page 167 où je parle de la visite que j'ai faite à Mr Necker; c'est d'appeler le frère du très-fameux financier, comte de *St. Germain*. On l'appelle Mr de *Germanie*.

A la page 173 où il est parlé du Valais, manque une note où je citois les observations que Mr Malacarne, professeur à l'université de Padoue, avoit écrites à la sollicitation de Mrs Saussure et Bonnet, au sujet des Cretins. Ce petit ouvrage fut imprimé à Turin en 1789.

Je viens au voyage en Autriche. J'ai lu dèrnierement une lettre sur la littérature de Vienne, par Mr l'abbé Andres, très-célèbre exjésuite Espagnol, traduite en Italien, et enrichie de notes intéressantes par Mr le docteur Louis Brera de Pavie, qui a fait un long séjour à Vienne, et y a connu presque tous les savans. La lecture de ce livre m'a L'Autriche.

rappelé beaucoup d'auteurs Viennois dont je n'avois pas entendu parler, ou que j'avois oubliés. Il est vrai que quelques-uns d'eux ne s'étoient pas encore fait connoître en qualité d'auteurs, comme ils ont fait depuis. Voici cependant ceux que je voudrois ajouter à la liste que j'ai donnée des savans Viennois ou vivant à Vienne: (page 244, 264.)

Savans de Vienne.

Mr François Alter, professeur de langue grecque, littérateur très-profond dans cette partie, docteur en théologie, puis en philosophie (ce qui doit paroître un peu extraordinaire à ceux qui ont fréquenté d'autres universités) professeur au gymnase académique, et auteur de plusieurs ouvrages remplis d'érudition orientale.

Mr de Birkenstock que l'éloge de Fréderic II roi de Prusse, et ceux des empereurs Joseph II et Léopold II composés en forme d'inscription, ont fait connoître hors de Vienne, où il étoit connu par d'autres qualités littéraires. Il étoit déjà en 1792, directeur des écoles de belles-lettres. Je ne saurois dire par quelle combinaison malheureuse je n'eus pas l'occasion de le voir à Vienne, quoique je l'eusse connu à Berlin.

L'abbé Dannemayer, professeur d'histoire ecclésiastique, dont j'ai parlé ailleurs.

Mr Pascal Ferro est un des plus grands médecins de cette grande capitale, où il y en a sept ou huit très-connus non seulement comme practiciens mais comme auteurs, parmi lesquels on distingue à présent Mr Franck, qui en 1792, étoit professeur à Pavie.

Le père Job des écoles pies, dont les ouvrages élémentaires de philosophie et de mathématique sont fort estimés.

Mr Kurzbök, savant imprimeur, auteur de plusieurs bonnes traductions.

Mr de Kempelen, célébre par ses automates, surtout par celui qui joue aux échecs.

Mr Pehem, savant magistrat et professeur du droit ecclésiastique à l'univerſité.

Mr. Ströck, très-célébre professeur de médecine.

Mr. Triesnecker, astronome et directeur de l'observatoire, dont plusieurs autres astronomes font de grands éloges.

Mr l'Abbé Wieser, professeur d'un genre de théologie qu'on appelle pastorale, inconnue aux autres universités, et pourtant la plus nécessaire.

Mr Wateroth, que le très-célébre Sonnenfels jugea digne de lui succéder dans la chaire d'économie politique.

Quelques-uns de vos négociants Neuchâtelois pourront vous dire s'il vaut la peine de faire mention de Mr de Weinbrenner, très-riche négociant et auteur de je ne sais quel ouvrage sur les moyens d'étendre le commerce dans les pays héréditaires de la maison d'Autriche.

Mr. l'abbé Andres a observé avec raison qu'il n'y a guère à Vienne ni d'illustres théologiens ni des jurisconsultes célébres, excepté Mr le baron Martini et le baron Locella. Au contraire les habiles et savants médecins, ainsi que les chirurgiens, y sont en grand nombre. C'est la partie des annotations de Mr le docteur Brera qui intéresse spécialement; puisque ce sont les savants de cette classe et leurs ouvrages qu'il a le plus connus.

Sous le titre de savants étrangers vivants j'ai nom-

mè l'abbé Casti, le marquis de Ghislieri, le marquis Valari. J'aurois dû sous ce titre, ou dans l'article précédent, faire mention du baron de Locella, par plus d'une raison, et je ne sais comment je l'ai oublié.

J'aurois dû nommer aussi parmi les étrangers Mr le comte d'Ayala, le prince de Ligne, et le docteur Careno, d'autant plus que j'avois eu l'honneur de connoître les deux premiers. Mais le comte d'Ayala, au printems de 1792, n'avoit pas encore fait le bruit qu'il fit depuis, surtout par ses réflexions sur le gouvernement; et le prince de Ligne n'avoit encore donné au public qu'un entretien avec Fréderic II. Mr le docteur Careno, avantageusement connu aujourd'hui comme auteur, ne l'étoit alors que comme practicien à l'époque de mon voyage à Vienne. Il avoit pourtant déjà publié quelques ouvrages; par conséquent il faut ajouter un article à la page 257 avant celui de l'abbé Casti, et l'extraire des notes de Mr Brera. Je souhaiterois aussi que là où je parle de Mr l'abbé Dénis, de Mr Retzer, de la duchesse Giovane, on ajoutât, ne fût-ce que par note, ce que Mr l'abbé Andres et le même docteur Brera en ont dit. Il ne faudroit pas dire cependant que cette dame soit à Vienne la seule femme auteur, puisqu'on a vu des poésies de Mde de Baumberg, qui ont été fort goûtées. Mde de Huerta, épouse du chevalier de ce nom, actuellement ministre plénipotentiaire du roi d'Espagne à la cour de Vienne, peut aussi être regardée comme femme savante, puisqu'elle vient de donner un ouvrage très-intéressant sur l'Espagne et ses monumens. Le cabinet d'histoire naturelle qu'elle a formé sous la direction du feu baron de Born, est à Vienne un des objets les

plus remarquables; et le catalogue raisonné qu'on en a imprimé est superbe.

Vienne a perdu depuis quatre ans quatre hommes de différente condition, mais tous quatre distingués dans la littérature: le comte Réwitzky, l'historien Schmidt, le marquis Valari et le conseiller Horix. J'ignore si outre Mr Müller de Schaffouse et Mr Gamerra Italien, cette ville a fait d'autres acquisitions de ce genre.

La Bohème.

Je n'ai rien à ajouter sur la Bohème; car je n'ai pas plus de renseignements particuliers sur ce royaume que je n'en avois il y a deux ans. Cependant je serois tenté d'insérer à la page 276, avant l'article de Prague, ce qui suit:

Sur la route ordinaire qui va de Vienne à Prague, se trouvent trois villes très-renommées depuis quarante à cinquante ans, à cause de deux grandes batailles qui eurent lieu dans leurs environs: ce sont Czaslau, Chotusitz et Kolin. Le succès de la bataille de Czaslau ou Chotusitz fut ce qui donna la Silésie au roi de Prusse, et qui risqua de faire encore perdre à l'Autriche toute la Bohème. J'ai dans mes mains et sous mes yeux les lettres de Fréderic II au comte Algarotti qui n'ont pas encore vu le jour, et ne sont pas moins intéressantes que celles qu'on a publiées de ce roi unique, mais qu'on ne trouva point lors de l'édition des oeuvres posthumes. Voici ce qu'il écrivit du camp de Breczi, le 29 mai 1742.

Réflexions de Fréderic II sur le sort de la maison

„Quelles réflexions ne fournit point la maison „d'Autriche sur la destinée des grandes monarchies! „Que si les malheurs des particuliers nous font rentrer en nous-mêmes, combien plus l'infortune d'une „famille et d'un état qui depuis quelques siècles étoit

d'Autriche. „en possession de donner des lois à la plus grande „partie de l'Europe chrétienne! Ce sont des événe„ments qui font connoître la fragilité des fortunes ter„restres, et la perpétuelle vicissitude par laquelle les „destins produisent de nouvelles décorations sur „ce théâtre dont nous tous sommes les acteurs."

Fréderic II ne songeoit pas dans ce moment que quatorze ans après il auroit essayé les mêmes revers, et qu'après la bataille de Kolin il se trouveroit dans de plus grandes détresses, que n'étoit Marie Thérèse après la déroute de Chotusitz. Aussi écrivit-il au même comte Algarotti après cette dernière bataille: „Nous avons été vaincus, et nous pouvons dire comme François I: tout a été perdu, hors l'honneur." Dans une autre de ses lettres de l'armée, de Freiberg, le 10 mars 1760. „Il est certain que nous n'avons eu que „des malheurs à la campagne passée, et que nous nous „sommes trouvés à-peu-près dans la situation des „Romains après la bataille de Cannes; l'on auroit pu „de même appliquer aux ennemis ce mot de Barca „à Hannibal: *tu sais vaincre*; Que diroit ce Roi philosophe de la destinée des grandes monarchies, s'il avoit vecu dix ans de plus? mais ce n'est pas pour vous entretenir de telles reflexions que je vous écris cette lettre. Revenons à ce qui en fait le sujet.

J'avois décrit mon voyage de Genève ou de Carouge à Turin en 1791 en trois lettres à Mr Merian à qui j'avois adressées celles qui comprennent le voyage de Berlin à Genève. Les événements des années suivantes ayant extrêmement changé l'état de la Savoie,

les objets qui m'avoient le plus intéressé ayant disparu, et les personnes de marque que j'y avois trouvées, n'y étant plus lorsque cette relation devoit aller à la presse en 1794; je jugeai à propos de la supprimer. Voici cependant en peu de mots ce que l'on pourroit encore insérer dans le second volume, avant la courte digression sur les petits cantons Suisses et le voyage en Autriche, ou dans le troisième avant les observations générales sur la Savoie, que vous trouverez dans le premier mémoire sur l'Italie.

Voyage de Genève à Turin.

Annecy qui est à une demi-journée de Genève étoit avant l'invasion des François, une ville de sept mille habitants située dans un beau bassin sur le bord d'un lac. Pour le matériel elle ressemble à Berne, comme une femme âgée qui a été belle ressemble à une jeune beauté. Il n'y a de palais remarquable que celui du marquis de Sales, et le nouvel évêché qui n'étoit pas encore habité. Le vieux château, autrefois habité par des princes, n'étoit plus qu'une caserne. Les églises étoient assez belles, surtout celle de la Visitation, que les religieuses de cet ordre appeloient la Sainte Souche. Il y a un collége de Barnabites où Mr Bertholet, le plus célèbre des physiciens qui sont en France aujourd'hui, et qui est natif d'Annecy, fit ses classes; et où le cardinal Gerdil, très-illustre à d'autres égards et en différents genres de sciences, fit son noviciat lorsqu'il entra dans cet ordre. J'ai connu dans le couvent de ces religieux un des confrères qui y étoit à la même époque. La route plus fréquentée étoit pourtant celle de Rumilly, qu'on laisse à droite lorsque l'on prend la route par Annecy.

C'est une petite ville de trois mille habitants; Mr le comte de Hauteville, ci-devant chef du département des affaires étrangères à Turin, est né à Rumilly.

Aix, petite ville à une poste de Chambery où les deux routes se réunissent, est renommée par ses eaux minérales, qui sont de trois qualités différentes; on peut donner un coup-d'oeil aux masures du château, à quelques inscriptions romaines, et aux débris d'un arc qu'on croit avoir été érigé par Lucius Pompeius Campanus. C'est dans ce château appartenant aux marquis qui portoient le nom, tantôt de cette ville, tantôt de Seyssel et de Châtillon, que naquit Claude Seyssel, un des hommes célébres qui ont illustré le règne de Louis XII. Un ouvrage qui doit lui faire honneur dans ce siècle philosophique et politique, c'est celui qu'il intitula la grande monarchie, dans lequel il donne une idée d'une monarchie tempérée ou mixte, deux-cents ans avant que la constitution britannique fut consolidée. Seyssel fit lui-même un précis de cet ouvrage, qu'il inséra dans la préface de sa traduction de Thucydide. Au surplus Seyssel est constamment regardé comme un des premiers qui ont écrit avec pureté en langue Françoise, quoiqu'il ait vécu long-temps en Italie, à Rome, à Florence, à Milan, à Turin, où il fut fait professeur de droit, et vingt ans archevêque. Dans cet intervalle il fut conseiller intime du meilleur des rois de France. Si c'étoit aujourd'hui un mérite d'être controversiste, on pourroit dire que Seyssel a été le premier théologien, le premier évêque qui a fait connoître les Vaudois en écrivant contre eux, au moment que Luther répandoit en Allemagne les mêmes

principes que professoient ces religionnaires, habitants des vallées du Piémont. Je m'étonne que Mr Durandi, savant magistrat qui a fait l'éloge de Jean Fabri, célèbre jurisconsulte et président en Savoie, ou Mr le Marquis de de Faletti, un des seigneurs Turinois les plus polis et les plus instruits, qui a fait celui de l'abbé Saint Real, n'ayent pas pensé à ce Claude de Seyssel, qui méritoit tout autant que Fabri et Saint-Real d'exercer leurs plumes.

Tout près d'Aix est le lac du Bourget, sur le bord occidental duquel est l'abbaye de Hautecombe, fort renommée dans les chroniques de Savoie, à cause des princes et princesses qui y ont été enterrés, et dont je vis les monuments, assez remarquables pour les temps dans lesquels ils ont été faits.

Chambéry, capitale de toute la ci-devant Savoie, s'il faut dire ainsi, ou du département du Mont-blanc, n'est ni sur un lac, comme Genève et Annecy, ni sur une rivière navigable, comme le sont Yonne et Seyssel, jadis faisant partie de la Savoie; mais le bassin où la ville se trouve est des plus beaux qu'on puisse voir dans toute la chaîne des Alpes, quoique quelques-uns lui préfèrent celui d'Annecy. C'est une vallée large et charmante, où l'on voit la plus grande variété qu'une campagne puisse présenter; plaines, éminences, collines, rochers, montagnes, bois, vignobles, prairies, terres labourables, maisons de campagne, châteaux, villages, et des couvents (qui ne sont plus.) La ville ne pourroit pas se dire grande en Italie; mais elle égale la plupart des villes d'Allemagne du second rang. On y comptoit en 1791 dix à douze mille habitants. On y faisoit un commerce

médiocre de serges, de liqueurs et d'essences précieuses qui s'y fabriquoient. Tant la noblesse qui n'est pas bien riche, que la bourgeoisie qui l'est passablement, passoient pour polies et bien élevées. Un certain fond de connoissances y étoit assez commun, mais il n'y avoit ni des Fabri, ni des Châles ni des Vaugelas. Leur littérature se bornoit à quelques ouvrages modernes et aux brochures du jour, qui venoient de Genève, de Lyon ou de Grenoble.

Montmélian, célèbre autrefois par des ouvrages de fortification qui ont été détruits en 1705 par les François, est le point où se croisent deux grandes routes; l'une qui de Genève et de Lyon va au Mont-Cenis et à Turin par Suze, l'autre qui du Dauphiné va en Tarantaise et dans la vallée d'Aoste par le petit St Bernard. Le vin que l'on fait dans les environs de Montmélian, est comme un petit vin de Bourgogne très-connu en Piémont, mais moins estimé en Savoie que celui de Chautagne. Il n'y a rien à remarquer à Montmélian, que les ruines de la forteresse. Mais le pont de l'Isère que l'on y passe, est le seul endroit d'où l'on peut voir le fameux Mont-blanc ou Mont-maudit.

Aiguebelle, à deux postes ou quatre heures de chemin de Montmélian, est une petite ville qui a pris le nom de la belle eau qui coule auprès d'elle; mais cette belle eau ne rend pas les habitants fort beaux. Au contraire, c'est à l'eau de ses fontaines qu'on attribue la grosseur des goîtres fort ordinaires dans ce pays. On trouve une grande et bonne auberge, où est aussi la poste. L'église collégiale a été fondée par un Pierre d'Aiguebelle, évêque d'Herford en Angleterre, dans

le temps que les comtes de Savoie avoient beaucoup de crédit à la cour de Henri III. L'évêque de Maurienne, qui portoit le titre de prince d'Aiguebelle depuis qu'on lui eût fait quitter celui de prince de Maurienne, avoit une maison de plaisance à deux milles d'Aiguebelle. Tout proche de cette ville est au milieu de la vallée que forme l'Arche, un roc élevé qu'on nomme la Charbonnière. Sur ce roc étoit l'ancien château qu'on croit avoir été bâti par Besold, et que les comtes de Maurienne, dont sont issus les ducs de Savoie, rois de Sardaigne, ont habité. De trois berceaux de trois maisons royales, Habsbourg, Hohenzollern et la Charbonniere, devenus des niches de hibous et de chauve-souris, le dernier est le plus inconnu, parce que les princes qui l'ont habité, ne portoient pas les noms du château, mais de la vallée où il étoit, qui est la Maurienne.

A Saint-Jean, capitale de la vallée et du comté, il n'y a rien qui indique l'habitation des anciens souverains du pays, quelque peu puissants qu'ils ayent été dans le commencement. On sait pourtant que quelques-uns de la famille y ont été enterrés dans la cathédrale, pour l'honneur desquels on a érigé un petit mausolée, bien exécuté par les Collins. Je ne sais si les François, dans la fureur de l'invasion, l'ont laissé subsister.

Il y a encore sept postes et plus de douze heures de chemin, de St. Jean de Maurienne jusqu'à Lanebourg, qui sont fort ennuyeuses.

Dans tout ce voyage, je n'ai vu que deux ou trois Savoyards qui puissent être regardés comme hommes de lettres, et qui même ne sont connus qu'à quelques

lieues de leur demeure. Mr Panisset avec lequel j'avois eu des relations lorsqu'il régentoit pour moi la rhétorique en 1759, et que je connus professeur et confesseur de religieuses en 1775, étoit curé à St. Pierre d'Aubigni depuis quelques années. C'est celui qui fut ensuite évêque constitutionnel du Montblanc, et dont nous venons de lire la déclaration et la rétractation qu'il publia en se démettant de cette dignité, qui n'en étoit pas une. Les autres Savoyards distingués par leurs talents littéraires étoient en Piémont, et les plus illustres, tels que Mr Bertholet et le père Gerdil, étoient depuis long-temps, l'un à Paris, l'autre à Rome. Ce que j'aurois à dire des personnes alors employées dans l'administration en Savoie, pourroit encore ajouter à ce que j'ai dit des Piémontois des provinces de Mondovi et de Saluces dans un des mémoires ci-joints, page 43; car je trouvai à Chambéry Mr Rulfo de Mondovi, conseiller de justice au tribunal supérieur qu'on appeloit le sénat. Un des présidents étoit le comte Giaime, et l'avocat géneral étoit Mr. Reggio, l'un natif de la province, l'autre de la ville de Saluces. L'intendant de Carouge étoit le comte Chalambertet; celui de St. Jean de Maurienne le comte de Selve, tous de la même province de Saluces. L'intendant-général de la Savoie étoit le comte Botton de Castellamonte de la province d'Ivrée, que je connoissois depuis vingt ans comme un des plus beaux-esprits qu'ait produit le Piémont, digne d'être comparé à ce jeune législateur Napolitain Filangieri, s'il avoit continué à écrire sur la législation, comme il avoit débuté à l'âge de vingt ans vers 1770.

Lanebourg, ou comme on l'écrivoit autrefois,

Lasneburg (Bourg de l'âne) nous rappelle que dans les siècles passés, au lieu de porteurs et de bidets, on ne se servoit que de bourriques pour passer le Mont-Cenis, et que les premiers traîneaux n'étoient que de grosses branches d'arbres, qu'on appelloit *ramasses* dans le pays; d'où est venu le terme, se faire ramasser, pour dire se faire mener en traîneau.

Au pied du Mont-Cenis, du côté d'Italie, où l'on remonte les voitures qu'on a démontées à Lanebourg, est le gros village de la Novalèse et l'ancien couvent de bénédictins, devenu célèbre à cause d'une chronique qui est le premier monument de l'histoire de la Savoie et du Piémont du moyen âge.

Suze, en latin *Segusium*, à deux lieues de la Novalèse, est une ville beaucoup plus ancienne que belle, bâtie, ou certainement habitée des premiers Gaulois qui entrèrent en Italie. Elle étoit la capitale d'un état qu'on appeloit le royaume de Cottius, dont cette partie des Alpes prit aussi le nom d'Alpes Cottiennes. C'est dans le patois de cette province, comme dans celui des autres vallées du Piémont, qu'on trouve des traces de la langue *celtique* ou ancienne germanique. A Suze, près du palais du gouverneur, subsiste encore un superbe monument de la magnificence romaine, qui est un arc triomphal des mieux conservés qu'on puisse voir. Il fut érigé par le même roi Cottius à l'honneur d'Auguste, après qu'il eut soumis les peuples des Alpes. Toute cette province qui contient peut-être soixante mille habitants, est, à proportion de l'étendue, plus peuplée que les meilleurs cantons de la Suisse. En la parcourant depuis la Novalèse jusqu'à Rivoli; puis en allant de Ri-

voli à Turin, ou oublie toutes les plus belles contrées qu'on puisse avoir vues depuis la mer du Nord et la mer Baltique, jusqu'aux Alpes.

Le tour du Piémont.

Le même motif qui m'avoit fait supprimer le voyage en Savoie, m'a fait encore suspendre la publication du tour des Alpes qui comprenoit une description abrégée du Piémont. J'avois écrit cela pour Mrs le commandeur Brandolini et le marquis Gnudi, lorsqu'ils partirent de Berlin dans l'intention d'aller en Suisse, et de là en Piémont. Les nombreuses relations de ceux qui ont voyagé en Italie ne parlent que des villes qui sont sur les grandes routes de Turin à Venise ou Rome; et quoiqu'ils louent généralement la beauté du pays, il est certain qu'ils n'ont eu et ne donnent aucune idée des provinces les plus intéressantes de cette partie de l'Italie. Pour les connoître il faudroit, par exemple, en partant de Turin aller à Pignerol et dans les vallées de Lucerne, de là par Bibiana, Bagnol, Barge, Cavour, Revel, aller à Coni ou Mondovi à Ceva; ensuite, sans même aller à Nice, tourner vers Bene, Querasque, Albe, Acqui, Nice de Montferrat, Asti, Alexandrie, Valenza, Cazal, Moncalve; puis à Verceil, à Novare, au Lac majeur, au lac d'Orta, à Varallo, à Biella, à Ivrée, à Courgné, Valperga, Cirié, Lanz, à Turin, pour repartir ensuite par la grande voie de Rome en passant par Moncailler, Quiers, Villeneuve, Asti, Alexandrie, Tortone et Voghera. Par le grand chemin de Coni à Turin, et de Turin à Milan l'on peut voir Savillan, Raconix, Carmagnole, Carignan; ensuite, au nord-est de Turin, Civas, Crescentin, Trin, avant d'arriver à Verceil et Novare.

Chacune de ces villes avec sa banlieue, comprend huit à douze mille habitants, quelques-unes vingt à vingt-cinq mille, et entre les unes et les autres, il y a de gros villages de mille à deux mille ames. Je ne sais dans quelle partie de l'Europe l'on peut voir un pays plus peuplé, mieux cultivé et plus varié, hormis dans la Lombardie autrichienne et l'état de Venise, qui sont à-peu-près de la même nature. Aussi je ne connois aucun livre de géographie qui offre une description un peu satisfaisante du Piémont, excepté le tome premier *de la description historique et géographique de l'Italie*, de l'avocat Galanti napolitain.

Ce que je puis assurer, et que Mr le baron de Chambrier d'Oleyres vous aura dit plus d'une fois, c'est que dans le tour que je viens de tracer en peu de lignes, l'on voit dans l'espace de deux, trois ou quatre heures de chemin plus de villes, de bourgs et de villages, que l'on ne rencontre de voitures ou d'hommes, dans un égal espace de temps, en voyageant en Allemagne, au moins dans quelques cercles.

Considérations sur l'Italie.

Vous trouverez ci-joint des considérations sur l'Italie, et particulièrement sur l'état où il me parut de trouver les lettres et les arts dans mon voyage de 1792. Je les ai lues à mes confrères. Mr le comte de Hertzberg, comme chef de l'académie, m'avoit permis de les faire imprimer sans attendre qu'elles fussent insérées dans le volume de nos mémoires académiques, qui ne pouvoit paroître que cinq ou six ans après, lorsqu'elles auroient perdu en grande partie l'intérêt qu'elles pouvoient offrir. Peut-être ces observations sont dès à présent moins intéressantes qu'elles pouvoient l'être

en 1792 et 1793, lorsqu'elles furent imprimées avec la première partie du second volume, à la place du voyage en Autriche qui devoit y être inséré, comme il l'a été ensuite. A la vérité, il y a tant de descriptions de voyages en Italie, qu'il paroît inutile d'en donner encore; surtout après les dernières éditions de celui de Mr de la Lande. Aussi je me contente qu'on ne regarde ces mémoires que comme un supplément à ce que ce savant a écrit sur la Savoie, le Piémont, la Lombardie et l'état de Venise. Ils n'ont, au reste, rien de commun avec les lettres sur l'Italie de l'avocat Dupaty, et de Mad. la princesse de Gonzague, qui ont tous deux fait de l'esprit sur l'Italie. Je ne parle pas de Mr d'Archenholtz: tout le monde est d'accord, et lui-même l'avoue, dit-on, qu'il en a dit trop de mal, parce qu'il s'y est trouvé mal. A l'égard du comte de Gorani, vous verrez ce que j'en pense et ce qu'on en doit penser, dans la lettre que j'ai adressée, il y a deux ans, au prince évêque de Warmie, aujourd'hui archevêque de Gnesne. J'ai eu depuis lors bien plus de motifs de traiter cet écrivain atrabilaire comme imposteur, par ce que m'en ont écrit des personnes, toutes très-respectables et très-dignes de foi, qui avoient été témoins oculaires des choses que Mr Gorani rapporte d'une manière absolument contraire à la vérité du fait.

Les événemens de l'année courante pourront peut-être faire retrancher bien des articles aux descriptions d'Italie que nous avons; il n'y aura pas beaucoup à changer à ce qu'on lit dans ces mémoires, quoique rédigés quatre ans avant cette époque. Tout ce que j'ai dit, est encore vrai; et les personnes dont j'ai parlé vi-

vent encore presque toutes, excepté le cardinal Costa, archevêque de Turin, et le premier président, comte de Peyretti. Le regrét qu'ils ont laissé, confirme amplement l'éloge que j'ai fait d'eux. L'archevêque n'est pas encore remplacé, mais les deux magistrats qui ont succédé en différentes places au feu comte de Peyretti, offrent encore une nouvelle preuve de ce que j'ai dit du caractère des Piémontois.

Un illustre prélat qui à un génie naturel joint une connoissance immense et profonde de l'histoire tant civile et ecclésiastique que littéraire, ayant lu ces mémoires, trouva que la montagne y dominoit par tout; c'étoit me dire que presque tous les savants et les auteurs dont je relevois le mérite, étoient, d'après mes observations, natifs ou originaires de pays de montagnes. Il ne dissimula point qu'il étoit de mon avis, et qu'en général ce sont les hommes sortis des montagnes qui peuplent, qui cultivent et font fleurir la plaine, et que sur un nombre donné d'hommes illustres par leurs talents et leurs travaux, la plus grande partie étoient issus de familles montagnardes. Les observations que je vais faire en parcourant le reste de l'Italie, tout autour de l'Apennin, après avoir parcouru les pays qui tiennent aux Alpes, mettront encore dans un plus grand jour cette remarque. Car quelle différence ne trouverons-nous pas entre Bologne et Ravenne, entre le petit duché d'Urbin et la marche d'Ancone, entre Rimini et Perugia, en jetant les yeux sur l'état temporel de l'église. Quelle proportion entre les hommes illustres qui sont sortis d'Arezzo, et ceux qu'a produit Pise, deux villes également anciennes de la Toscane, l'une dans l'Apen-

nin, l'autre dans une riche plaine près de la mer? Les provinces qui forment le royaume de Naples, nous fournissent une foule de faits qui confirment notre assertion. Et si nous voulions sortir de l'Italie, nous trouverions par tout que les nations qui ont habité et qui habitent un pays sec, pierreux, montagneux et stérile, se sont toujours plus distinguées par leurs talents, leurs travaux, que celles qui occupent un terrain plat, gras et fertile. Sans rappeler les Athéniens et les Béotiens, dont la différence passa presque en proverbe; sans parler des Perses, des Arabes et des Egyptiens, dont les premiers ont toujours été actifs, spirituels et conquérants, les autres mous, superstitieux et passifs, quelque renommée qu'ils ayent eue dans le monde; on n'auroit qu'à jeter un coup-d'oeil sur l'histoire de la France et de l'Espagne, remarquer de quelles de leurs provinces sont sortis les fameux guerriers, les grands politiques, les poëtes et autres auteurs célébres, et considérer, d'un côté, cette foule prodigieuse de génies de tout genre que la Provence, le Languedoc, la Guienne, l'Auvergne, la Bourgogne ont produits, et les comparer avec ceux que peuvent compter l'Orléanois, la Normandie, la Picardie et l'Isle-de-France. On observe même cette différence entre les divers cantons de quelques provinces particulières; par exemple, entre la haute et la basse Franche-comté. En Allemagne, la Thuringe, la Lusace, la Silésie ont une réputation différente de celle de la Poméranie, de toute la basse Saxe et de la Vestphalie. L'histoire d'Angleterre et d'Ecosse, de la Suède et du Danemarc, et parmi les états danois la différence très-marquée entre les Norvégiens

et les Jutlandois, nous fourniroit encore bien de l'appui à notre thèse.

Je ne doute pas que l'on n'oppose à cette observation un grand nombre d'hommes très-illustres qui ont vu le jour et passé leur première jeunesse dans des pays qui ne sont pas montagneux, dans des villes opulentes, situées non seulement sur un sol plat, mais humide et marécageux; que Pindare et Plutarque étoient Béotiens; que Virgile étoit des environs de Mantoue. Je suppose de plus que Tite-Live ait passé son enfance à Padoue. On nous observera que Gênes, assise sur la face méridionale de la Ligurie montagneuse, sur un sol sec et peu fertile, mais fort sain, à peine paroît quelquefois dans l'histoire des lettres et des arts, tandis que Venise, sortant de ses lagunes, y figure avec éclat depuis tant de siècles. On nous citera encore un très-grand nombre d'auteurs de Ferrare ou de ses environs, pays aussi plat et aussi gras que la Béotie. Et Leibnitz, le plus beau génie et l'auteur le plus célèbre qu'ait produit l'Allemagne, nous dira-t-on, étoit - il des cercles montueux et pierreux de la Lusace, ou de celui de Leipsic, qui est le plus bas et le plus humide? Tant de Hollandois, savants du premier ordre en mathématique, en physique, en médecine, étoient-ils nés dans les Alpes ou dans les Pyrénées? Je ne mets pas en doute que des pays gras et fertiles et des villes riches et opulentes ne puissent produire de grands hommes; et je suis plus que persuadé que ceux qui sont nés et élevés dans de grandes et riches villes, placées pour la plupart dans la plaine, ont plus de ce qu'on nomme esprit, plus de finesse, plus de goût; mais il n'est

pas moins vrai que ce sont les familles descendues des montagnes ou sorties des pays naturellement pauvres, qui font fleurir dans la plaine aussi bien les lettres et les sciences, que les arts et les commerce.

Lorsque j'aurai à parler de Ferrare, je dirai à qui et à quoi cette ville est redevable de sa célébrité littéraire. Je dirai encore que Galilée, Leibnitz, et un grand homme qui vit aujourd'hui, né dans une ville aussi peu montueuse que Pise et Leipzic, ne feront pas une grande objection à notre remarque, si l'on fait attention a leur généalogie. Le Tasse, en parlant d'une troupe de croisés de Tours et de Blois, a exprimé en deux vers ce que je viens d'observer:

La terra molle, lieta e dilettosa
Simili a se gli abitator produce.

Cant. 1. St. 62.

Je ne dois pas vous dissimuler, MONSIEUR, qu'à Padoue on n'a pas été content de ce que j'ai dit du caractère des habitants natifs de cette ville; j'apprends même que quelques-uns d'eux ont écrit contre mes considérations. Comme je n'ai pas encore vu leurs ouvrages quoiqu'un ait paru depuis quelques mois, je me réserve de revenir sur ce sujet. J'ai à parler encore de Gênes et de sa Rivière, pays qui semble faire une grande exception aux observations que j'ai faites sur l'avantage des pays de montagnes. Car comparativement à Venise, Gênes qui semble avoir, tout l'avantage, est bien loin, de figurer dans l'histoire des lettres et des arts aussi hautement que Venise. J'ai l'honneur etc.

à Berlin, le 25 de Juillet 1796.

## POSTSCRIPTUM AU MEME.

Il manque, en parlant de Turin, un article sur l'académie des nobles que je vous prie de suppléer, par ce que vous en aura dit Mr le baron de Chambrier d'Oleyres, votre cousin, qui y a été, et qui ne l'a jamais perdue, de vue depuis vingt-cinq à trente ans. Il vous dira ce qu'elle a été et ce qu'elle est particulièrement depuis que l'on a craint de voir cette capitale assiégée.

Il y aura bien d'autres articles à suppléer et peut-être à corriger dans les mémoires; et personne n'est plus capable de le faire que Mr vôtre cousin, qui a tant de connoissances sur l'état actuel de la litterature Italienne. S'il vient passer l'été à Neuchâtel, comme il étoit accoutumé de faire avant la guere, je ne pourois rien souhaiter de plus avantageux pour tout cet ouvrage, si on se determine à le réimprimer que de le prier d'y faire ses remarques, et les inserer aux passages qui en sont susceptibles ou qui les demandent.

J'aprens que Mad. la princesse de Gonzagne va donner une nouvelle edition des ses lettres sur l'Italie. Si tôt que je l'aurai vue, j'aurai l'honneur de vous marquer si elles nous fournissent matiere de quelques additions à mes memoires. Elles me seront certainement utiles pour la partie que je n'ai pas encore publiée.

Voici quelques noms qu'il faut rectifier, et quelques fautes de ponctuation à corriger.

Page 2 lin. penult. *Siener* lis. *Sinner.*
— 34 — 2 *encouragée. Ainsi* lis. *Encouragée ainsi.*
— 43 dans la note. *Romagnan* lisez *Garmagnan.*
— 57 lin. 12 *Compagnie de Jesus* ajoutez, *le* P. *Cordara.*
— 84 — 14 *Tantova* lisez *Cantova.*
— 89 — *Je me crus* lis. *je crus.*
— 94 — 1 *Les avocats Cremani et Carminati* lisez *les avocats Cremani, Silva et Bigoni, et les docteurs Brusati, Rezia, et surtout Carminati.*
— 115 — 25. *Umica lia.* lis. *Umicalia.*
— 116 — penult. *Hampton* lisez *Hampden.*
— 119 — *Pauchiaudi* lisez *Paciaudi.*
— 126 — 26 et 30. *Pic de Carpi* lisez *Pie de Carpi.*
— 201 — 18 *Zendame, aussi distinguée* lisez *Zen, dame aussi distinguée.*
*ib. lin.* 23. *lisez Madame Pesaro, épouse d'une frère du célèbre sénateur Pesaro.*

SUR

# L'ÉTAT ACTUEL DES LETTRES ET DES ARTS EN ITALIE.

## PREMIER MÉMOIRE,

PRÉCÉDÉ

DE QUELQUES OBSERVATIONS SUR LA SAVOIE ET LE PIÉMONT.

LU A L'ACADÉMIE DE BERLIN
LE 5 JUILLET 1792.

---

Un travail assez pénible que je ne pus me dispenser d'entreprendre à mon arrivée à Turin, m'empêcha de continuer ma correspondance avec Mr le directeur *Mérian*, & de vous communiquer par son moyen les réflexions que j'avois lieu de faire sur l'état des sciences & des arts en Italie. Me flattant qu'elles pourroient encore vous intéresser, j'ai tâché de rédiger dans le mémoire que je vais lire ce que j'aurois pu dire en six ou sept lettres.

Mr *Mérian* m'ayant fait l'honneur de me marquer dans une de ses réponses que ce que je lui avois écrit de Turin, & qu'il avoit lu dans vos assemblées ordinaires, étoit venu fort à propos pour réfuter ce qu'on lisoit dans une brochure toute récente sur l'état physique, politique & moral de la cour de Savoie, j'aime à croire que vous entendrez avec le même intérêt quelques observations générales sur la Savoie

& le Piémont, avant que de revenir sur l'objet particulier de la littérature.

Je ne me suis pas arrêté longtemps en Savoie dans mon dernier voyage; mais j'y avois été autrefois, & j'ai eu mille occasions de m'instruire de la qualité & de la constitution de ce pays, & je puis dire que je connois le Piémont fort en détail. On est accoutumé depuis longtemps à plaindre les Savoyards, ou plutôt ils sont eux-mêmes fort enclins à se plaindre comme un peuple accablé d'impôts & épuisé. On avoue cependant que la Savoie contient quatre cent mille habitants. Cela prouve d'abord que la Savoie dans son état actuel, quoique ce soit un pays de la même nature que les possessions des Bernois, est plus peuplée que ne l'est ce canton *). Ces quatre cent mille habitants payent, dit-on, trois millions de livres d'impôts. Quand cela seroit, les Savoyards ne payeroient que la quatrième partie de ce que payoient les François, & à peu près la cinquième de ce que payent les Anglois. Car l'on nous assure qu'en France chaque individu payoit au souverain 33 livres tournois, & les Anglois 40. La Savoie ne paye dans le total qu'à raison de sept à huit livres par tête; c'est à peu près ce que paye le Piémont. Mais le Piémont, dira-t-on, est un pays riche & fertile, & participe davantage aux dépenses qu'y fait la cour. Il est vrai que les voyageurs qui ne voient

*) Le canton de Berne, avec le pays de Vaud si justement vanté, comprend 60 lieues d'Allemagne ou 960 milles d'Italie carrés plus que n'en comprend la Savoie, & on ne lui donne pourtant que 350000 habitans. Sieuer, Meister, Schlozer, Meiners ont donné la description de ce pays.

de la Savoie que la plus triſte partie, ſi l'on en excepte les deux baſſins où ſont placés Annecy & Chambéry, & qui après cela traverſent les belles plaines du Piémont en allant de Suſe à Turin, de Turin à Coni, à Alexandrie & à Novare, ſont aſſez excuſables de regarder les Savoyards comme pauvres, & les Piémontois comme riches. Cependant, ſi l'on conſidère la ſurface du pays qu'occupent les quatre cent mille habitans de la Savoie, on trouvera que ce pays eſt auſſi riche que le ſont ſes voiſins, de quelque côté qu'on ſe tourne. Une grande partie des Piémontois ne poſſède pas un meilleur ſol que celui des Savoyards. On pourroit facilement s'en convaincre en remontant juſqu'à leur ſource dans les Alpes les rivières qui arroſent le Piémont & le Pô qui les reçoit. Mais la Savoie, dit-on, n'a rien. D'abord je tiens d'une perſonne très-inſtruite de l'état de ſa patrie, que le gouvernement y dépenſe 500000 livres, ce qui feroit la ſixième partie de l'impôt qu'elle paye. Les provinces du Piémont, ſi l'on en excepte deux ou trois où il y a des fortereſſes & de fortes garniſons, payent cinquante fois plus que la cour n'y fait de dépenſe. C'eſt le ſort de tous les états qui ont une certaine étendue. Que dépenſe la cour de Vienne dans le Milanez, dont elle tire quatre millions d'écus par an? L'argent coule par ruiſſeaux à la capitale, & ne ſe répand dans les provinces que par des canaux ſouvent imperceptibles; mais il n'y retourne pas moins en effet. Sans cela combien de pays pourrions-nous nommer qui n'auroient plus un ſeul denier depuis longtemps! Cependant ni la Savoie ni

les provinces du Piémont éloignées de la capitale, ni celles du Milanez, ne sont moins riches qu'elles ne l'étoient il y a cent ans. Les Savoyards, ajoute l'auteur de la brochure dont je parle, sont obligés d'aller gagner par leur travail à Genève, à Lyon, à Paris, l'argent nécessaire, tant pour nourrir leurs familles que pour payer les impôts. Je demande si les habitants des montagnes de l'état de Venise, du Tyrol, du Piémont, gagnent leur vie autrement, & si leurs maîtres leur renvoient directement de leur résidence l'argent qu'ils y ont envoyé sous quelque titre que ce soit. Je me rappelle à ce propos qu'en passant le Mont-Cenis j'ai rencontré des Bergamasques qui retournoient dans leur patrie, & y portoient le peu d'argent qu'ils avoient gagné en travaillant aux charbons dans le Dauphiné. Les Tyrolois font le même métier en différentes parties de l'Europe. Les montagnards du Piémont rapportent dans leurs hameaux, tantôt l'argent, tantôt le blé qu'ils ont gagné dans la plaine, soit en peignant le chanvre ou en défrichant quelques pièces de terrain en friche, soit en aidant les payfans à nourrir les vers à soie, ou à moissonner & à battre le blé. Au reste la Savoie étant un des pays de l'Europe dont l'exportation est des plus considérables, & qui a besoin de très-peu d'importation, il est évident que sa situation n'est aucunement à plaindre. Le passage du Mont-Cenis, qui est en grande partie occasionné par la résidence que fait la cour à Turin, & par les soins que se donne le gouvernement pour le rendre & l'entretenir praticable, rapporte aux Sa-

voyards une bonne partie de cette ſomme. Car les voyageurs, les marchands, les muletiers laiſſent des milliers de livres par jour depuis Lanesbourg jusqu'à Carouge, ou jusqu'au pont de Bonvoiſin; & ce qui eſt remarquable, c'eſt qu'ils ne conſomment presque rien qui ne ſoit du produit du pays; au lieu qu'en Allemagne, en Suiſſe même, une grande partie de ce que ces voyageurs conſomment y eſt porté de l'étranger. La Savoie d'un autre côté vend certainement plus de fromage & de bétail au Piémont, que le Piémont ne lui vend de ſon froment & de ſon riz. Car on compte que la Savoie vend au Piémont 50000 têtes de bétail par an, y compris les veaux, moutons & agneaux: & la quantité de fromage qui paſſe de Savoie en Italie eſt immenſe.

Mais les places en Savoie ſont occupées par les Piémontois. La Savoie, dit-on, eſt menée avec une verge de fer. On n'a qu'à ouvrir les almanachs du pays, & l'on peut voir d'abord que plus de la moitié des conſeillers de juſtice ou ſénateurs de Chambéry ſont Savoyards. Et ſi des Piémontois ont des emplois en Savoie, les Savoyards à proportion en ont bien davantage en Piémont, à la cour, dans le miniſtère, dans la magiſtrature, dans l'armée, dans l'égliſe. Que voudroit-on de plus? Que la cour quittât l'Italie au moins pour trois ou quatre mois de l'année, & allât les paſſer à Chambéry. La cour d'Angleterre va-t-elle à Édimbourg? Celle de Vienne va-t-elle à Bude ou à Prague? D'ailleurs n'a-t-on pas entendu les nobles Savoyards ſe plaindre qu'ils s'étoient ruinés lorsque la cour

paſſa quelque temps chez eux, à l'occaſion du mariage du prince de Piémont & de celui du comte d'Artois, à cauſe du luxe qui ne pouvoit manquer de s'introduire à la ſuite d'une cour brillante? Le bas peuple & les bourgeois ſeroient-ils plus heureux ſi le pays étoit gouverné comme un canton Suiſſe? Ne ſavons-nous pas qu'à l'exception des familles qui gouvernent excluſivement, tous les autres ſujets de Berne & de tous les gros cantons n'ont pas les moyens de parvenir aux charges, aux honneurs, à la fortune, qu'ont les Savoyards de toutes claſſes, ſoit en Piémont, ſoit dans les pays étrangers? Mr le comte *de Hauteville*, par exemple, qui eſt à la tête du bureau des affaires étrangères, eſt Savoyard; Mr le baron *de Favrat*, procureur général, Mr *de Bavou*, préſident de la chambre du commerce & de celle qu'on nomme le conſulat, ſont Savoyards. Trois des premiers généraux, tant de la cavalerie que de l'infanterie, Mr le baron *de Viry*, Mr le marquis *de Cordon* & Mr le comte *de Lazzary*, ſont Savoyards, ainſi que Mr le chevalier *de Foncenex*, gouverneur en ſecond de Villefranche & commandant de la marine, & Mr le chevalier *de Buttet*, major dans le corps de l'artillerie. Le cardinal *Gerdil*, qui vit à Rome des revenus des abbayes qu'il a en Piémont, & qu'il a certainement bien méritées, eſt de Samœnſe en Fauſſigni. L'évêque de Pignerol eſt Savoyard; & trois des évêques ou archevêques de Savoie ſont du pays. Pour nommer quelques-uns de ceux qui ſe ſont avancés dans le ſervice des puiſſances étrangères, Mr le général *de Favrat*, chef d'un régiment

qui eſt en Pruſſe, eſt né en Savoie; & le général *de Bellegarde*, inſpecteur de la cavalerie Saxonne, mort depuis quelques mois à Chambéry, étoit ſorti de cette ville. Je n'entrerai pas à ce propos dans des détails généalogiques; je ne doute pas que tous ceux que je viens de nommer ne ſoient de fort bonnes familles; mais je puis aſſurer que les Savoyards du tiers-état & de nouvelle nobleſſe n'ont pas plus de ſujet de ſe plaindre d'être gouvernés par des ariſtocrates que de l'être par des Piémontois. Il eſt même à obſerver que les plaintes des Savoyards touchant les impôts dont on les ſuppoſe ſurchargés, ont leur ſource dans une opération du gouvernement favorable aux payſans, & que la haute nobleſſe a fait ſon poſſible pour traverſer. Dans plus d'une province les payſans Savoyards étoient encore ſujets à des corvées & à des redevances envers les ſeigneurs des terres. Le roi les a affranchis de ce reſte de ſervitude; mais il falloit dédommager les ſeigneurs du préjudice qui en réſultoit pour eux. Le directoire général, ou conſeil des finances, ne jugeoit pas convenable que cela ſe fît à la charge du tréſor-royal, mais bien de ceux qui devoient jouir de cet affranchiſſement, ce qui cauſa quelque augmentation d'impôt territorial. Malgré cela il eſt très-certain que les Savoyards ne ſont pas plus impoſés que les autres ſujets du roi de Sardaigne; & ceux-ci payent beaucoup moins que ne payent les peuples les mieux traités par leurs ſouverains. Si les revenus du roi de Sardaigne, qui a, tant Piémontois que Savoyards, trois millions de ſujets, ne paſſent pas les vingt-trois ou vingt-quatre mil-

lions de livres (ſept à huit millions de risdales,) c'eſt une preuve que ſes ſujets ne payent qu'environ huit livres par tête l'un portant l'autre? C'eſt auſſi ce que m'ont aſſuré des perſonnes qui ſont à la tête de l'adminiſtration économique.

Depuis quelques années des écrivains vendus à des partis, ou d'eux-mêmes emportés par un fanatisme démocratique, parlent du roi de Sardaigne comme d'un deſpote, & en même temps comme d'un prince gouverné par la nobleſſe. A la vérité le ſouverain du Piémont n'eſt gêné par aucun corps qui ait le droit de s'oppoſer à ſes volontés; mais comme l'adminiſtration de la juſtice dépend des tribunaux établis légalement, la propriété des biens, la liberté & la vie des ſujets ne ſont aucunement expoſées au caprice des gens de cour, ni même du miniſtère.

Il eſt ſi faux que la nobleſſe domine, qu'on entend journellement les gens de qualité ſe plaindre d'être gouvernés par des hommes parvenus. Effectivement depuis quatre-vingts ans, même depuis un ſiècle entier, pluſieurs de ceux qui ont influé le plus dans les affaires, ſoit économiques, ſoit juridiques, étoient des hommes que leur mérite perſonnel avoit élevés aux premières places. Il n'y a que les grands offices de cour qui ſoient réſervés à la haute nobleſſe. Il eſt vrai que le ſyſtème de traiter les affaires par audiences particulières donne aux nobles une influence qui peut contrebalancer le pouvoir des magiſtrats & des ſecrétaires d'état, qui ne ſont pas toujours de cette claſſe. Ceux qui veulent parler au roi, ſoit particu-

liers, ſoit hommes publics, doivent lui être annoncés par un gentilhomme de la chambre; & il eſt très-naturel que ce chambellan ait ſouvent l'occaſion de jeter un mot ſur la perſonne qui demande audience, ou ſur l'affaire dont il ſuppoſe qu'on va entretenir ſa majeſté. Si ce gentilhomme de la chambre eſt en même temps un des premiers écuyers, (ce titre ni cette place n'exiſtent en Allemagne), il a d'autant plus d'influence qu'il ſe trouve plus aſſidument auprès du roi durant ſon quartier; car le roi de Sardaigne a quatre premiers écuyers, qui non-ſeulement font les fonctions de gentilshommes de la chambre lorsque le roi eſt dans ſon appartement, mais qui de plus l'accompagnent lorsqu'il ſort à pied, à cheval, ou en carroſſe. Ils ont certainement mille occaſions de parler & des choſes & des perſonnes qui ſe préſentent aux yeux du roi. Il eſt probable qu'ils influent dans les affaires, mais toujours indirectement; car la déciſion dépend en dernier lieu des remontrances de celui qui a le portefeuille, qui fait les rapports d'office, & qui doit contreſigner les ordres, les dépêches, les patentes. C'eſt par là que l'ancienne & la nouvelle nobleſſe, les gens de cour & les gens de robe ſe contrebalancent réciproquement. Un corps de magiſtrature qu'on nomme le ſénat, eſt le juge ordinaire en dernière inſtance de tous les procès des particuliers; & les juges municipaux dépendent de lui. C'eſt la cour ſans doute qui nomme à ces places; mais la cour n'influe pas plus ſur leurs jugements que ſi ces juges ou conſeillers de juſtice étoient nommés par des communes.

Lorsque le roi, d'après l'avis de ſon conſeil, & jamais autrement, accorde la révifion d'un procès jugé par le ſénat, c'eſt toujours à des membres du même corps, mais tirés en partie d'une autre chambre, qu'il commet cette révifion.

En général ce n'eſt jamais que des ambitieux que l'on entend ſe plaindre du gouvernement, parce qu'ils n'obtiennent point les places qu'ils ambitionnent. Hé! Quel eſt le pays, de quelque nature qu'en ſoit la conſtitution, où l'on puiſſe contenter tous ceux qui aſpirent à des poſtes? On reproche au roi de Sardaigne le dérangement de ſes finances, & on le blâme d'avoir créé trop d'officiers. Il ſeroit peut-être à ſouhaiter que ce bon roi modérât plus ſouvent ſes libéralités, & l'on ne ſauroit diſſimuler que ſon goût pour le militaire ne l'ait rendu quelquefois un peu facile à créer des places, pour gratifier ceux qui avoient ſervi ou qui demandoient à ſervir. Il fut un temps dans lequel le nombre des officiers excédoit la proportion qu'il doit avoir avec celui des ſoldats. Mais la perſonne la plus en état de ſavoir cela au juſte m'a aſſuré que depuis un an ou deux il y avoit la même proportion que ſous le feu roi Charles Émanuel, qui paſſa toujours pour aſſez bon économe, & qu'on accuſoit même d'avoir trop laiſſé diminuer le nombre des officiers. Peut-être dans les circonſtances préſentes la Nation n'a-t-elle à regretter ni la prédilection du roi pour le militaire, ni qu'il y ait placé un plus grand nombre de gens qu'il ne paroiſſoit néceſſaire. Mais il eſt aſſez ſingulier que tandis qu'on reproche au roi de Sardaigne ſa paſſion pour

le militaire, on lui suppose une dévotion outrée, & même de la bigoterie. Rien n'a un sens plus vague que le mot de dévotion. Ceux qui appellent bigote la cour de Sardaigne, pourroient-ils fixer les justes limites entre la pratique des devoirs religieux, de la bonne morale, de la décence, & ce qu'ils nomment fanatisme & cagoterie? Le pays seroit-il plus heureux, si au lieu d'entendre des messes & des sermons, & d'assister à des bénédictions & à des vêpres, les princes de la maison royale alloient à la chasse, couroient les rues, les spectacles & les aventures galantes? Si au lieu d'entendre de la musique dans les églises ou dans leur chapelle, ils donnoient des concerts dans leurs appartements? Ou voudroit-on qu'ils ne fissent que lire des livres ou des mémoires & donner des audiences? Ne sait-on pas que Victor Amédée III a beaucoup lu, & lit encore beaucoup, qu'il donne tant d'audiences, qu'il en est accablé depuis sept heures du matin jusqu'à neuf ou dix heures du soir, presque sans relâche. C'est un problème que je n'entreprendrai pas de résoudre, s'il est mieux qu'un souverain traite les affaires par écrit que par audiences. Quant aux princes, ils font de la lecture leur occupation ordinaire, & ils ne refusent jamais de voir & d'entendre ceux qui veulent leur être présentés, ou qui demandent à leur parler. La vie sage & réglée de la cour justifie encore cette multitude de domestiques nobles & bourgeois qu'on trouve trop coûteuse & fastueuse. Puisque les princes & princesses ne fréquentent point les maisons des particuliers, & qu'il n'est pas d'usage dans les

cours du midi que les princes admettent à leur table des gentilshommes du pays, ni les étrangers qui leur ſont préſentés, doivent-ils abſolument paſſer les jours & les ſoirées comme des reclus, ou tête à tête, les uns avec un ſeul domeſtique noble ou non noble, les autres avec une ſeule dame d'honneur ou une femme de chambre?

Quoiqu'il ſoit poſſible que la dévotion des ſouverains faſſe des hypocrites, il eſt bien plus ſûr encore qu'elle inſpire à leurs ſujets la vraie piété & les vertus morales qui en ſont inſéparables. Auſſi ai-je trouvé qu'à Turin les mœurs publiques, que la richeſſe naturelle du pays & le progrès du commerce & des arts corrompent ordinairement presque partout, ont plus gagné que perdu, même depuis le règne de *Charles Emanuel*, dont on diſoit que la maiſon & la capitale étoient des couvents.

Je viens maintenant à ce qui fait le ſujet principal de mes lettres à Mr le comte *de Hertzberg* & à Mr *Mérian*, qui étoit l'état où j'ai trouvé la littérature dans ma patrie après neuf ans d'abſence. La dernière fois que j'écrivis de Turin à Mr *Mérian*, je lui parlai de l'ACADÉMIE DES SCIENCES, publiquement & légalement établie en 1783, quelques mois après que j'eus quitté cette ville. Je remarquai que cinq ou ſix des premiers membres étoient gentilshommes de familles très-illuſtres, & même très-riches. Il n'eſt peut-être pas inutile d'en nommer ici quelques-unes individuellement. La famille de Mr le comte *de Saluces*, ancien préſident, qui a le plus contribué à la fondation de cette ſociété, eſt re-

connue juridiquement comme descendante des marquis *de Saluces*, qui étoient en Italie ce que sont en Allemagne les margraves *de Bade*. Mr le bailli de St Germain, vice-président, Mr l'abbé *de Caluse*, secrétaire perpétuel, Mr le comte *St Martin* de la Mothe comptent parmi leurs ancêtres les marquis *d'Ivrée*, dont deux, *Bérenger* & *Harduin*, ont été rois d'Italie. Mr le comte *Balbe*, secrétaire adjoint, est de la même famille que les ducs *de Crillon* si connus en France. Mr le comte *Morozzo* est d'une des plus illustres maisons du Piémont. Est-ce donc par leur naissance, me dira-t-on, que ces seigneurs sont à la tête de l'académie? Est-ce par le même titre qu'on trouve parmi les autres membres de ce corps nouvellement constitué le marquis *de Brezès*, le chevalier *de Robilant*, le marquis *de Rossignan*, le chevalier *Nappion*? Je n'hésiterai pas à répondre qu'ils sont tous connus comme réellement savants, & presque tous par des écrits imprimés. Les volumes de l'académie de Turin que nous possédons en font foi; & je puis présenter ici des ouvrages en plus d'un genre, de Mr l'abbé *de Caluse*, de Mr *de Brezès*, de Mr le comte *St Martin* & de Mr le comte *Balbe*; le marquis *de Brezès* & le chevalier *de Nappion* sont même connus personnellement à Berlin, l'un des officiers généraux, l'autre des minéralogistes & des chimistes, particulièrement de Mr le conseiller *Gerhardt* & de Mr le professeur *Claproth* nos confrères. Le chevalier *de Robilant* l'est du savant ministre qui préside au département des mines & à l'académie des arts, Mr le baron *de Heinitz*. J'ignore si Mr le bailli

de St Germain a publié des écrits ſous ſon nom; mais ce ſeigneur eſt généralement très-eſtimé. Les voyageurs de marque, ſoit gentilshommes, ſoit gens à talents, ne manquent guère, étant à Turin, de lui faire hommage, moins parce qu'il eſt la première perſonne auprès du prince de Piémont, que par le cas que l'on fait de ſon eſprit, de ſon jugement droit & de ſon ſavoir, & à cauſe du riche cabinet d'hiſtoire naturelle qu'il poſſède & qu'il a lui-même formé avec beaucoup d'intelligence. Auſſi eſt-il un du très petit nombre de perſonnes auxquelles rend juſtice l'auteur de l'État phyſique, politique & moral de la cour de Savoie.

Au reſte l'académie de Turin n'eſt rien moins qu'un établiſſement ariſtocratique. Les deux tiers des membres ſont bourgeois, médecins, chirurgiens, apothicaires, & il n'y a d'autre préſéance que celle d'ancienneté. Le commandeur le bailli de Malte, l'adjudant général, le colonel, le gentilhomme de la chambre ſe trouve à côté du profeſſeur bourgeois; ainſi que dans cette ſalle le miniſtre d'état & le commandant d'un corps de l'artillerie, ſont à la gauche du miniſtre du ſaint évangile, & le chevalier chambellan à côté du régent de collége. Ce n'eſt que parce que les charges ne rapportent rien qu'elles ſont conférées à des nobles, qui ont plus de loiſir, & plus de moyens de procurer l'avantage de la ſociété. D'ailleurs il ſeroit difficile dans ce moment de trouver dans une autre claſſe de citoyens des ſujets auſſi capables de couvrir la place de ſecrétaire que le ſont Mr l'abbé *de Caluſe* & Mr le comte *Bal-*

*be.* Mr le comte *Morozzo*, outre qu'il eſt connu comme ſavant phyſicien, a de plus les qualités les plus propres pour procurer le bien du corps dont il eſt actuellement le chef.

L'académie de Turin n'eſt point diviſée en claſſes. Elle s'étoit annoncée dans ſes premiers travaux comme ſociété de phyſique & de mathématique. Cependant on trouve dans le premier volume des mémoires ſur la métaphyſique. Actuellement on ne ſauroit douter que les parties dominantes ne ſoient la chimie & l'hiſtoire naturelle. Huit de ſes membres ordinaires, les comtes *Morozzo*, *Saluces*, *St Martin* & le marquis *de Brezès*, & les docteurs *Bonvoiſin*, *Givonnet* & *Giobert* s'occupent particulièrement d'expériences chimiques. Quatre ou cinq ſont connus depuis longtemps comme botaniſtes. Mrs *Allioni*, *Dana* & *Belardi* l'étoient de notre confrère *Gleditſch*; & je ne doute pas qu'ils ne le ſoient de Mr le conſeiller *Mayer* qui lui a ſuccédé. Mr l'abbé *Roſſredi*, actuellement préfet de la bibliothèque, s'eſt fait un nom par ſes obſervations microſcopiques. On vient de conſtruire un très-bel obſervatoire; mais l'aſtronomie manque de ſujets qui s'y ſoient adonnés ſérieuſement. La philoſophie ſpéculative ne compte encore de membre connu que Mr le cardinal *Gerdil* abſent. Mr l'avocat *Richieri*, très-ſubtil métaphyſicien, n'a preſque rien imprimé.

Il y a à Turin un établiſſement beaucoup plus ancien que ne l'eſt l'académie des ſciences, & qu'on appelle tout ſimplement l'ACADÉMIE. C'eſt un ſuperbe collége de nobles, dans lequel on peut s'appliquer

également aux ſciences & aux exercices militaires, c'eſt-à-dire, au manége, à la danſe, à faire des armes, à l'architecture & à la tactique. Ceux qui vivant dans cette académie, ſe deſtinent aux lettres, vont entendre les leçons des profeſſeurs à l'univerſité, dès qu'ils ſortent des claſſes inférieures; & ils ont dans la maiſon des répétiteurs de philoſophie & de droit civil & canonique, leſquels ordinairement deviennent profeſſeurs.

L'UNIVERSITÉ, que les géographes & les voyageurs appellent auſſi quelquefois académie, fondée en 1405, a eu deux époques brillantes, l'une au temps de ſa fondation, & l'autre vers la fin du XVI ſiècle. Elle étoit fort déchue vers la fin du dernier ſiècle. *Victor Amédée II* l'a rétablie dans les dernières années de ſon règne; & ce rétabliſſement fit alors en Europe préſqu'autant de bruit qu'en fit vingt-cinq ans après le renouvellement de l'académie de Berlin. Il faut rappeler ici que la plupart des univerſités anciennes dépendoient de l'évêque ou archevêque de la ville où elles étoient établies; ces prélats étoient les chanceliers. Le titre de réformateurs qu'on donne aux membres de la commiſſion permanente qui préſide à toutes les écoles publiques du Piémont, montre aſſez qu'on a rétabli l'univerſité de Turin ſur un nouveau plan, conforme à celui de l'univerſité de Padoue, quoiqu'on ait conſulté les plus célèbres profeſſeurs des univerſités de l'Europe, & ſurtout de celles de Hollande. Celle de Halle ne jouiſſoit pas alors de cette grande renommée qu'elle acquit peu de temps après; & celle de Gœttingue n'exiſtoit

pas

pas encore. D'ailleurs l'univerſité de Padoue étant catholique & Italienne, & généralement en grande réputation, il étoit naturel qu'on la prît préférablement pour modèle. On n'ignoroit pas non plus que le ſénat de Veniſe de qui elle dépend, s'étoit trouvé à l'égard de la cour de Rome dans des circonſtances ſemblables à celles où étoit la cour de Sardaigne, entre les années 1720 & 1730, lorsqu'on changea tout le régime politique de l'univerſité, ainſi que des écoles publiques. Il ne reſta donc à l'univerſité de Turin de ſon ancienne conſtitution que la charge de chancelier, attachée à la perſonne de l'archevêque, au nom duquel ſe conférent encore la licence & le doctorat; mais beaucoup du ſyſtème ſcolaſtique du XIV ſiècle. L'autorité réelle pour la gouverner, réſide dans le conſeil royal, qu'on nomme encore le magiſtrat pour la réforme des études, dont le chef-né eſt le grand chancelier de la couronne. Cependant il s'étoit paſſé cinquante ans depuis l'inſtitution de ce conſeil, ſans qu'aucun des grands chanceliers l'eût préſidé réellement. Le roi Charles Émanuel y avoit mis à la tête d'autres perſonnes de la magiſtrature avec le titre de régents. Mais en 1788 Mr le comte *Corte*, miniſtre d'état, ayant été fait grand chancelier, voulut auſſi préſider le magiſtrat *della Reforma delli Studii*, d'après le droit que la conſtitution lui donnoit. Cela étoit d'autant plus juſte que Mr le comte *Corte* avoit été autrefois profeſſeur, & enſuite cenſeur ou fiscal de ce magiſtrat. Un accident dont il fut atteint, lui ayant ôté l'uſage de la parole dans des circonſtances critiques, ſa ma-

jeſté deſtina en 1791 le cardinal archevêque pour préſider, à la place du grand chancelier, à tous les établiſſements ſcolaſtiques du Piémont & de la Savoie; de ſorte que l'archevêque actuel a plus d'autorité à cet égard que n'en ont eu ſes prédéceſſeurs depuis le renouvellement de l'univerſité, & même depuis ſa fondation. Auſſi n'y eut-il jamais d'archevêque auſſi capable de remplir cette tâche que Mr le cardinal *Coſta*, de la maiſon des comtes de la Trinité & d'Arignan.

Au reſte les univerſités d'Italie ſe reſſentent encore de l'eſprit ou plutôt de l'ignorance des XIV & XV ſiècles, dans leſquels elles ont été fondées. On y dicte encore, parce qu'avant 1450, c'eſt-à-dire avant l'invention de l'imprimerie, cela étoit indiſpenſable, pour que tout étudiant eût copie des leçons que leur donnoient les maitres. Il n'étoit alors queſtion ni de philoſophie expérimentale, ni d'aſtronomie, ni presque d'hiſtoire naturelle, & bien moins encore d'hiſtoire eccléſiaſtique, politique & littéraire; & ces parties d'enſeignement s'introduiſent avec peine. A Turin la claſſe d'éloquence, ſoit italienne ſoit latine, ne compte que dix ou douze jeunes eccléſiaſtiques, deſtinés à régenter les claſſes d'humanités en province. Il n'y a aucun profeſſeur d'hiſtoire; & ſur trois mille étudiants il n'y en a pas ſix qui aillent entendre les leçons du profeſſeur de mathématiques, le ſeul qui ſoit chargé de donner de trois en trois ans quelques notions de coſmographie & de géographie. Il n'y a pas un ſeul étudiant, hormis ceux qui ſe deſtinent à l'étude de la médecine, qui prenne des leçons d'hiſtoire naturelle, & bien

moins de chimie. Tout cela il faut que chacun tâche de l'apprendre de soi-même & par des leçons particulières. Heureusement tous les apothicaires sont plus ou moins chimistes, & on enseigne la chimie à l'arsenal, où j'ai vu les ducs *d'Angoulême* & *de Berry* suivre régulièrement un cours de leçons de cette partie de science. Aussi la classe de chimistes, composée de seigneurs, de médecins, ou d'apothicaires, est-elle la plus nombreuse, comme nous l'avons dit, parce que les moyens de s'y perfectionner sont plus communs. On supplée plus difficilement au défaut d'instructions publiques par rapport à l'éloquence & à l'histoire. La manière dont la jeunesse fait le cours de ses études dans les colléges inférieurs, ensuite à l'université, influe certainement beaucoup sur toutes les productions littéraires de nos auteurs, surtout de ceux qui ne sont jamais sortis du Piémont. D'un autre côté les examens sans fin auxquels les professeurs sont obligés d'assister, l'usage de faire l'éloge de tout candidat qui prend la robe & le bonnet, sont la cause véritable qu'ils ne se font guère connoître dans l'étranger par des ouvrages qui puissent mériter l'attention du public studieux. Cependant il n'y a guère de philosophes & de jurisconsultes qui en passant par Turin ne cherchent à connoître Mrs l'abbé *Bon*, le théologien *Regis*, les avocats *Carena* & *Tobon;* ni de médecins & de naturalistes qui ne s'informent du comte *Somis* & de Mrs *Allioni*, *Dana* & *Laneri*, & depuis quelques années du docteur *Giulio*. Mr *Penchienati*, élève & successeur du célèbre *Beltrandi*, n'est pas moins estimé que son

maître; & Mr *Brugnoni*, professeur extraordinaire de chirurgie, est connu en Allemagne aussi bien qu'en Italie comme un des plus savants professeurs de médecine vétérinaire. L'université a un museum d'antiquité & un cabinet d'histoire naturelle dont je parlerai ailleurs, & une bibliothèque très-riche en livres anciens, livres rares, livres classiques & belles éditions; mais elle a besoin d'un emplacement plus vaste & surtout tel que celui que j'ai vu à Gœttingue. On ne sait ce qu'a fait le dernier bibliothécaire, qui en a eu la direction pendant vingt ou trente ans. Des trois assistants qu'il a eus, le premier n'étoit qu'un pitoyable pédant, l'autre un bon compagnon, mais partout ailleurs que dans une bibliothèque; le troisième (l'abbé *Paveſi*,) qui se trouve aujourdhui le premier assistant, est vraiment fait pour cet emploi par la variété de ses connoissances & ses qualités sociales; si après avoir achevé sa carrière comme professeur, dans la chaire de philosophie qui lui est destinée, il devient bibliothécaire en chef, il fera ce que n'auront pas fait ses prédécesseurs. On vient de mettre à la tête de cette bibliothèque un père *Roffredi* des comtes de Saorge, ex-abbé octogénaire de l'ordre de Citeaux, qui sert par son nom à relever la considération de cette place. Il est connu des savants par des observations microscopiques, imprimées la plupart dans les actes de l'académie des sciences de Turin. Mais la bibliothèque, au lieu d'être ouverte dans le temps des leçons, devroit l'être plutôt à d'autres heures; d'autant plus que c'est la seule bibliothèque publique pour une population de quatre-

vingt mille habitants, dont la huitième partie ſont gens de robe, gens de lettres, auteurs, profeſſeurs, étudiants. Celle du ſéminaire eccléſiaſtique, qui eſt en quelque ſens publique, eſt encore peu de choſe. Elle ne ſera conſidérable que quand l'archevêque actuel y aura fait les augmentations qu'il ſe propoſe d'y faire. Le ſéminaire eſt au reſte le ſeul endroit, dans une ville où tout eſt fort reſſerré, qui puiſſe procurer cet avantage aux gens d'étude. C'eſt la ſeule maiſon d'éducation qui ſoit à Turin riche par des fondations particulières; & elle pourroit beaucoup contribuer aux progrès des ſciences, ſi elle n'étoit pas excluſivement théologique. Mais on n'en peut guère changer la conſtitution ſans violer le droit de propriété; parce que les fonds que les archevêques & les chanoines y ont légués, le ſont dans la vue de nourrir des clercs & de former des curés & des vicaires.

La bibliothèque royale n'eſt pas publique. Ce n'eſt qu'un cabinet de livres proprement à l'uſage du roi. Le bibliothécaire eſt pour l'ordinaire quelqu'ancien profeſſeur qui a eu part à l'inſtruction des princes. Et quoique la place ſoit au fond très-peu importante, elle peut l'être par acceſſoire. Celui qui l'occupe peut influer beaucoup dans la littérature, parce que c'eſt par ſes mains que paſſent les livres que l'on dédie, que l'on préſente & que l'on envoie au roi, à qui il a occaſion de parler tant de l'ouvrage que de l'auteur. Auſſi l'abbé chevalier *Vaſelli*, bibliothécaire du feu roi & du roi régnant depuis quarante ans, a fait du bien à ſes

amis, à ſes protégés, &c, ce qui eſt remarquable, n'a fait du mal à perſonne.

Il n'y a point à Turin de colléges fondés par des particuliers qui faſſent partie de l'univerſité, comme il y en a à Pavie, à Piſe, à Paris & à Oxfort. LE COLLÉGE qu'on nomme DES PROVINCES, où ſont gratuitement nourris & logés plus de cent élèves, avec un nombre à peu près égal de penſionnaires, eſt de fondation royale, entretenu par une impoſition répartie ſur les provinces, qui ont par là le droit d'y envoyer un certain nombre de jeunes gens de leur diſtrict. Le peu d'établiſſements pédagogiques qu'on trouve en Piémont, ſi l'on excepte les ſéminaires des clercs, tient à des cauſes que je ne puis point détailler ici, par leſquelles il y a eu très-peu de cardinaux Piémontois en comparaiſon du grand nombre qu'en comptent la Toscane, la Romagne, le Milanez, l'État de Veniſe & quelques autres petits états de la Lombardie. Or la plupart des fondations pédagogiques, telles que les colléges, ſont dues à des cardinaux ou à des papes. Auſſi les bourſes, qu'on appelle en Allemagne *ſtipendia*, qui depuis quelque temps forment une partie des fonds du collége des provinces à Turin, ſont de la fondation d'un cardinal Ghislieri, natif d'un pays préſentement ſujet au roi de Sardaigne, mais qui faiſoit autrefois partie du duché de Milan. Ce collége eſt, de tous les établiſſements littéraires que je connois, celui où avec le moins de moyens on fait le plus de choſes. Deux-cent cinquante étudiants, avec une douzaine de maîtres ſubalternes avec le titre de répétiteurs, & quatre

préfets, avec un supérieur ordinairement ecclésiastique noble avec le titre de gouverneur, logent tous dans un bâtiment qui n'a pas plus d'étendue que ce que nous occupons des sales de cette académie, mais à quatre étages, y compris le rez de chaussée. On n'y est admis qu'après avoir fait les cours élémentaires des humanités & de rhétorique. Ceux qui jouissent des bourses ou places gratuites, doivent avoir fait leur cours de philosophie & en faire preuve. Par conséquent les trois quarts se vouent aux trois facultés supérieures, théologie, jurisprudence, médecine & chirurgie. Plusieurs de ces étudiants apprennent cependant les uns des autres tout ce qui peut contribuer aux agréments de la vie, sans qu'il y entre aucun maître de musique, de danse, de dessein, ni même de langues étrangères. Je vis l'hiver dernier les élèves de ce collége construire eux-mêmes deux théâtres, l'un dans l'appartement des légistes, l'autre dans celui des médecins, c'est-à-dire dans quelques chambres destinées aux étudiants en droit & aux étudiants en médecine. Ils ont eux-mêmes décoré ces théâtres, donné des tragédies, des comédies, de petites pièces, quelques-unes traduites par quelques-uns d'entr'eux, d'autres mises en musique & exécutées par eux seuls: tout cela dans l'espace de deux semaines; car on ne leur laisse que ce temps, vers la fin du carnaval, pour s'occuper de cet amusement. Ce collége, depuis près de cinquante ans que je le connois, n'a point changé de régime & n'a point dégénéré; il sert toujours à réveiller & à entretenir une émulation avantageuse

dans les autres étudiants de l'univerſité. Tranſporté tel qu'il eſt dans une ville de province, & uni aux écoles qui ſont établies, ce collége formeroit une complète univerſité, égale pour le moins à vingt autres de celles qui ſont en Allemagne.

Outre l'académie militaire dont j'ai parlé ci-deſſus, il y a à Turin un autre collége qu'on nomme le COLLÉGE DES NOBLES, fondé par une ducheſſe de Savoie, qui en avoit confié la direction aux jéſuites. L'édifice qu'occupe ce collége eſt remarquable par ſon architecture. Quoique non fini il a aſſez d'emplacement, & c'eſt là que l'académie des ſciences tient ſes aſſemblées & qu'on a conſtruit l'obſervatoire. Après la ſuppreſſion de la compagnie, ce collége fut mis ſous la direction de prêtres ſéculiers, puis ſous un gouverneur laïque. On vient d'y établir des barnabites, clercs réguliers, peu différents des jéſuites dans l'eſſentiel de leur inſtitut pour ce qui regarde l'éducation.

A Turin les écoles d'humanités & de rhétorique élémentaire ne ſont point partie de l'univerſité, moins encore les écoles de grammaire. Les colléges ſubalternes où cela s'enſeigne ſont peu dignes d'une ville capitale telle que Turin. Peut-être vont-ils prendre un aſpect plus décent, depuis qu'on en a placé une partie dans des maiſons religieuſes. C'eſt une troiſième révolution qui s'eſt faite depuis deux ou trois ans à Turin, dans les inſtituts d'éducation publique, dont les eccléſiaſtiques ont lieu de ſe glorifier. L'archevêque eſt redevenu chef dirigeant de l'univerſité & de tout ce qui en dépend. Des clercs réguliers ſont rentrés dans la direction des établiſſe-

ments pédagogiques, à la place des séculiers; & des ordres mendians qui n'avoient jamais vu de grammaires, ont été faits régents de basses classes. Par là des individus que le désœuvrement accabloit, vont devenir utiles à la société sans quitter leur état.

La SOCIÉTÉ AGRAIRE s'est aussi formée depuis peu d'années. Quoiqu'elle jouisse de la protection du roi, qui l'a reconnue par un diplome, & qu'elle en reçoive de temps en temps quelques subsides pécuniaires, elle ne subsiste que par le zèle patriotique de ses membres. Mr le marquis *Palavicini* prête quelques chambres de son hôtel pour les assemblées. Un autre seigneur (Mr le marquis *de Caluse*), s'est chargé de la présidence, qui l'engage dans des dépenses, & ne lui rapporte rien. Un professeur de l'université (Mr le docteur *Giulio*), fait gratuitement les fonctions de secrétaire. La société, par les contributions de ses membres, fait une petite pension à un copiste & fait imprimer à ses frais le résultat de beaucoup d'expériences & d'observations utiles.

Depuis quelques années toutes les branches de l'économie ont fait en Piémont des progrès considérables; cette espèce de science est devenue la passion dominante de quantité de personnes, qui s'occupent de tout ce qui peut augmenter la richesse du pays, même au préjudice de leur fortune particulière. Des personnes de toute condition cherchent les moyens de fournir à la patrie des denrées & des marchandises qu'on est accoutumé à tirer de l'étranger. J'ai connu un distillateur, nommé *Duce*, qui

non-ſeulement fabrique des liqueurs & des eſſences d'une délicateſſe merveilleuſe, mais qui a trouvé la manière d'extraire du raiſin un ſirop qui peut épargner au Piémont, & à beaucoup d'autres états de l'Italie, une grande partie du ſucre qui nous vient de l'Amérique. Cette découverte eſt de la plus grande conſéquence, vu que quelquefois la récolte du raiſin eſt ſi abondante, qu'on l'a presque pour rien. Car il arriva il n'y a pas cinq ans que le tonneau de vin contenant plus de ſix cents bouteilles ſe vendit à trois florins. La fabrication de ce ſirop, également bon à être employé dans les confitures, la pâtiſſerie & la pharmacie, ne demande aucune opération coûteuſe; & chaque quintal de raiſin en donne une quantité conſidérable. J'ai connu des ſeigneurs d'anciennes familles, d'autres nouvellement illuſtrés, des dames de qualité, des marchandes boutiquières, s'occuper à l'envi des moyens de faire avec du fil de chanvre de la toile auſſi fine que l'eſt celle qu'on fait avec le lin. Je ſuis très-perſuadé que jamais le Piémont ne ſe paſſera des toiles d'Hollande, de Weſtphalie, de Suiſſe & de Siléſie; mais ces tentatives occupent des mains qui auroient peut-être été oiſives, & le Piémont aura plus de toiles fines qu'on n'en avoit autrefois.

J'ai peu de choſe à vous dire de l'académie des beaux arts, projetée dans les premières années du règne de *Charles Emanuel* en 1736, & établie ſeulement en 1777. J'offre à notre bibliothèque un exemplaire de ſes règlements, avec un diſcours & des notes qui peuvent ſervir à l'hiſtoire des arts, ſi par ha-

zard quelqu'un de nos confrères s'occupoit de cette partie. Le peintre directeur de cette académie eſt un François (Mr *Peſcheux*), qui avoit travaillé vingt ans à Rome, lorsqu'il fut appelé à Turin en 1777. Dans ces quatorze années il a fait quelques bons élèves, parmi lesquels eſt un de ſes fils, qui à l'âge de treize ans annonce les plus grands talents. Les noms des ſculpteurs *Collini*, *Bernero*, *Boucheron* & *Dugué* que vous trouverez dans le catalogue des académiciens artiſtes, ſeront connus peut-être de pluſieurs de vous. Je pourrois dire poſitivement qu'ils le ſont, ſi je parlois à l'académie de Pétersbourg, parce que je ſais que dans les appartements de l'impératrice, du grand duc, de la grande ducheſſe & de quelques princes Ruſſes, l'on voit différents ouvrages de ces quatre artiſtes, ainſi que de quelques autres membres de la même académie.

Turin eſt, après Rome, peut-être le ſeul endroit où l'on copie parfaitement les tableaux en moſaïque. C'eſt un prêtre Tortonois qui ayant vécu quelques années à Rome, en a dérobé le ſecret à l'attelier du Vatican. Pluſieurs d'entre vous, Meſſieurs, ont vu des eſtampes du graveur *Porporati*, fort eſtimées de tous les connoiſſeurs. J'ai trouvé à Turin un graveur nommé *Valperga*, piémontois ainſi que *Porporati*, qui pourroit ſe faire un nom diſtingué même à Londres & à Paris. J'y ai trouvé des ſculpteurs en bois qui font des choſes ſurprenantes; un nommé *Pozzaniga* particulièrement, capable d'orner des cabinets de toutes ſortes de figures avec les différents bois qu'il ſait choiſir, & les outils qu'il ſait manier.

Je n'ai pas beſoin de vous rappeler *Bernardin Gagliari*, auſſi connu dans cette ville qu'il l'eſt en Italie, par les ouvrages qu'il a faits & les élèves qu'il a formés; mais dans la claſſe des peintres décorateurs j'en dois nommer un, qui unit à l'art qu'il profeſſe une érudition qui lui mériteroit une place dans l'académie des inſcriptions & belles lettres. La quantité d'habits qu'il a deſſinés pour les acteurs & les danſeurs du théâtre pour des bals masqués, ſe monte à l'heure qu'il eſt à quelques milliers, tous d'après une connoiſſance approfondie de l'hiſtoire des nations dont il veut repréſenter le coſtume. C'eſt Mr *Léonard Marin*.

J'avois ſouvent entendu dire aux étrangers & lu dans leurs relations de voyages, que les Piémontois, avec du talent & de la diſpoſition pour tous les arts & métiers, ne finiſſoient jamais rien parfaitement. Je fus curieux de m'informer ſi on avoit démenti cette imputation. Je puis dire avec aſſurance que j'ai trouvé enfin que pluſieurs de nos artiſtes & de nos fabricants ne laiſſent plus rien à déſirer à ceux qui connoiſſent les manufactures Angloiſes & Françoiſes, & qu'on travaille en bronze, en argent, en or, en bois, en marbre en toute perfection. J'ai connu un ſellier de profeſſion nommé *Pregliaſco* capable de diriger des atteliers de toute eſpèce, & de faire exécuter tout ce qu'on peut ſouhaiter pour l'ameublement d'un palais de prince. Borné à conſtruire des voitures, il a raſſemblé dans ſon propre attelier tous les métiers néceſſaires pour cette fabrication, & on lui en demande de toutes les parties de l'Europe, même de Paris, d'où les princes

& ſeigneurs Piémontois les faiſoient conſtamment venir il n'y a pas vingt ans.

Je me ſuis un peu écarté de mon objet principal en vous parlant d'arts & métiers, avant que d'avoir achevé le tableau de la littérature que j'avois commencé de vous tracer. Mais j'ai cru néceſſaire de parler de tous les établiſſements publics relatifs, ſoit aux arts, ſoit aux ſciences & aux lettres, avant que de faire mention de quelques ſociétés particulières que le gouvernement ne reconnoît point. J'en trouvai trois vers la fin de l'année 1791, une languiſſante & près de finir, l'autre dans la force & la vigueur de ſon âge, & la troiſième naiſſante avec quelque ſorte d'éclat. La première eſt celle dont Mr le comte *de Hertzberg* a fait mention dans un de ſes mémoires de l'année 1781. Elle a donné au public pluſieurs volumes de pièces qu'on y a lus ſous le titre de ILLUSTRI PIEMONTESI, parce que ces volumes contiennent des éloges de Piémontois ou Savoyards illuſtres par leurs exploits ou leurs ouvrages. C'eſt à cette ſociété, qui ne prit que le nom de CONVERSATION LITTÉRAIRE, que ſont adreſſées la plupart de mes lettres Brandebourgeoiſes, qui vous ſont connues. On l'appeloit auſſi dans le pays, la ſociété *Saint-pauline*, du nom de Mr le comte *de S. Paul*, chez lequel elle ſe tenoit ſix fois par ſemaine. Cette ſociété s'eſt ſoutenue pendant une quinzaine d'années dans un état floriſſant. Des profeſſeurs allemands très-célèbres, qui voyageant en Italie y avoient été introduits, m'ont aſſuré qu'ils ne connoiſſoient rien de comparable à cette ſociété. Mais dernièrement le comte

*Durandi* de Villa & le comte *Auguſtin Tana* étant morts, le père *Della Torre* ayant été fait archevêque de Saſſari en Sardaigne, le comte *Napion* de Coconat étant en voyage, Mrs l'abbé *de Caluſe*, le marquis *d'Albarey* ſon neveu, le comte *de la Mothe*, le comte de *S. Raphaël* ſe trouvant chargés d'autres affaires, il fut impoſſible de ſoutenir la Converſation ſur le pied qu'elle étoit. Outre que le nombre des aſſociés étoit réduit l'hiver dernier à cinq ou ſix individus, on ne s'aſſembloit plus qu'une fois par ſemaine, & l'on n'y faiſoit plus de lectures régulières.

La ſeconde de ces ſociétés ne faiſoit que de naître en 1782. Je l'ai trouvée dix ans après bien formée & dans un état de proſpérité, quoiqu'on commençât à y appercevoir quelque germe de ſchisme. On prétend que deux des premiers membres, Mrs le comte *Balbe* & le comte *de S. Martin*, qui en ont été en quelque ſorte les fondateurs, ont également de grands titres pour y dominer. Outre qu'ils ſont tous les deux de la plus haute qualité, dont cependant leur eſprit philoſophique ne fait pas grand cas, ils ſont tous les deux aggrégés au collége des juriſconſultes, qui eſt la véritable pépinière des magiſtrats & même des miniſtres d'état, & ſont l'un & l'autre membres de l'académie des ſciences, comme nous l'avons dit. Quoi qu'il en ſoit, cette eſpèce d'académie ne laiſſe pas d'être aſſez brillante. Dans une de ſes aſſemblées, j'ai entendu lire des mémoires ſur l'art militaire en françois, des pièces hiſtoriques en italien, des poëſies latines fort élégantes, des ſonnets, des odes, des épigrammes italiennes, écri-

tes avec de la verve & en très-beau ſtile; & avec cela des diſſertations ſur des ſujets d'antiquité & d'hiſtoire naturelle. Les pièces qu'on a lues dans cette ſociété anonyme ont été imprimées ſous le titre de OZI LETTERARI (loiſirs littéraires), ce qui a donné lieu à des plaiſans de l'appeler la *ſocietà degli oziosi*. Parmi les membres de cette ſociété, qui ne ſont rien moins qu'oiſifs, outre trois ou quatre aſſez bons poëtes & deux hiſtoriens d'un genre, d'un goût & d'un caractère différents, le baron *Vernazza* & l'abbé *Tenivelli*, je connois de cette ſociété deux militaires très-inſtruits, le chevalier *Capra*, qui a rang de colonel, & Mr *Maulandi*, lieutenant capitaine en ſervice dans un bataillon provincial; celui-ci, déjà avantageuſement connu en Italie par des poéſies légères fort élégantes, a fait imprimer en 1789 un livre de ſa compoſition *ſur les évolutions de l'infanterie*, & ne s'eſt pas cru indigne d'entrer en lice avec des tacticiens allemands très-eſtimés. Monſeigneur le duc Fréderic de Bronſvic, capable de juger cet ouvrage ſous tous ſes rapports, nous fera l'honneur de dire ſi le jeune officier Piémontois connoît la tactique pruſſienne, qu'il a tâché de mettre à la portée de ſes compatriotes. C'eſt à ce prince, qui veut bien nous faire l'honneur de ſe regarder comme notre confrère académicien, que je préſenterai ce livre, dont je n'oſerois porter d'autre jugement, ſinon qu'il eſt écrit en italien avec préciſion & avec élégance.

La dernière ſociété particulière que je trouvai à Turin ne date que de l'an 1790. Sa fondation eſt auſſi ſin-

gulière que récente. Deux jeunes hommes de dix-neuf à vingt ans, étudiants à l'univerſité, l'un en théologie, l'autre en droit, mais tous les deux portés par goût à la belle littérature, s'uniſſent avec un jeune moine camadule & un maître d'école de province, & forment le projet de fonder une nouvelle académie, ſous le nom de Société des unanimes (Società degli unanimi.) Les obſtacles qu'ils rencontrent de la part d'un gouvernement très-difficile à autoriſer de pareilles unions, ne les rebutent point. Ils font imprimer leurs règlements, les formules des diplomes, la liſte des charges qu'ils créent, le catalogue des membres avec leurs titres & des ſurnoms académiques; ce qu'on auroit eu de la peine à concerter dans un conſeil ou une académie des plus formelles. Après avoir aggrégé à leur ſociété quelques autres jeunes docteurs ou étudiants comme eux, ils envoient leurs diplomes d'abord à quelques profeſſeurs du pays, enſuite à des gens de lettres étrangers, enfin à des prélats illuſtres & à de grands ſeigneurs qui ont quelque réputation littéraire. Comme perſonne ne refuſoit le diplome & ne déſavouoit l'épithète dont on le qualifioit, la ſociété devint bientôt fort nombreuſe. L'objet qu'elle s'eſt propoſé eſt l'hiſtoire eccléſiaſtique, l'hiſtoire de la patrie, la belle littérature, ſurtout la poëſie. Si jamais ſes productions ont du ſuccès, & que le nom de cette ſociété DEGLI UNANIMI vienne une autre fois à frapper vos oreilles, vous ſerez curieux peut-être de ſavoir quels ſont les premiers aſſociés qui prennent le titre de fondateurs. Les voici dans un catalogue

catalogue imprimé à la tête d'une centaine de membres, parmi lesquels on a bien voulu me placer auſſi. J'aſſiſtai à une de leurs aſſemblées dans le mois de Février de l'année courante, & j'eus le plaiſir d'y voir à la tête le fils de ma ſœur *), & le petit-fils d'un de mes compagnons de collége **), faiſant les fonctions l'un de préſident l'autre de ſecrétaire archiviſte. Mais ce qu'il importe bien plus de remarquer, c'eſt que vous y verrez ſix ou ſept membres qualifiés penſionnaires du roi, quoiqu'ils n'aient, ni n'aient encore eu aucune ſorte d'emploi public. La bienfaiſance du roi régnant s'étend ſans exception ſur tous ceux pour qui on lui demande des ſecours, ſoit pour encourager leurs talents, ſoit pour les ſoutenir dans leurs entrepriſes. Parmi ces penſionnaires du roi qui vivent à Turin ſans titre & ſans emploi, je ne ſaurois taire le nom d'*Auguſtin Richieri* eccléſiaſtique jurisconſulte, qui a fait pour les magiſtrats & les avocats du Piémont ce qu'aucun autre n'a peut-être encore fait pour le pays auquel il appartient. Après cinq ans de cours, ſous cinq différents profeſſeurs de droit, les étudiants ne rapportoient de l'univerſité aucune connoiſſance des lois du pays ou de ce qui tient lieu de loi. L'abbé *Richieri* a donné une ſuite complète de traités ſur les lois Romaines & municipales, qui ſont connus & eſtimés dans toute l'Italie & en différents cercles d'Allemagne. Cet abbé *Richieri* eſt frère du métaphy-

*) L'abbé *Charles Arnaud* de Lagnaſc.

**) Mr *Louis Maffon* de Sanfré.

ficien que j'ai nommé parmi les membres de l'académie des sciences encouragée. Ainsi de toute part l'activité nationale est secondée par la bienfaisance particulière du roi, & malgré le défaut des établissements publics, malgré la sévérité d'une censure très-gênante, que l'esprit minutieux ou despotique de quelques ministres avoit introduite, le Piémont s'est porté depuis vingt ou trente ans au niveau des nations les plus lettrées.

Jusqu'en 1782 je n'avois point vu sortir des presses de Turin, ni de journal, ni de gazette littéraire, ni aucune sorte d'ouvrage périodique. Il s'en fait à présent trois ou quatre. J'offre en don à la bibliothèque de l'académie les volumes qui en ont paru, qui pourront venir à point, aussi bien que les autres suites de pareils ouvrages que nous possédons. Les trois ouvrages périodiques qui s'impriment à Turin tous en Italien, sont *la bibliothèque ultramontaine*, *le journal scientifique* & *l'encyclopédie Italienne*.

Les Piémontois de nos jours démentent par le fait ce qu'un de leurs compatriotes a reproché à la nation; c'étoit de n'avoir jamais produit de poëtes. J'ai autrefois présenté à l'académie quelques pièces lyriques du plus haut genre, qui ont fait sensation à plusieurs de nos confrères, en état de les goûter. Je puis en offrir à ceux qui lisent l'Italien, en beaucoup plus grand nombre, & d'un mérite non inférieur, que le même auteur & quelques autres beaux-esprits des sociétés dont j'ai parlé, ont mis au jour depuis-lors. Vous lirez peut-être dans le dernier chapitre de mon histoire d'Italie, qu'une jeune com-

teſſe va égaler le mérite & la célébrité de la marquiſe de Peſcara & de la comteſſe Gambara, très-renommées dans l'hiſtoire littéraire d'Italie. Elle eſt fille de ce même comte *de Saluces* dont le nom eſt ſi connu à nos confrères de la claſſe de phyſique. Sa diction, ſa verſification, ſes penſées, ſont poëtiques à un très-haut degré. Je puis en rendre juge Mr *Mérian*, qui ſe connoît ſi bien en poëſie Italienne; & je pourrois faire voir à Mr *Borelli* des pièces en françois de cette même demoiſelle qu'il ne trouveroit pas inférieures à celles de quelques dames françoiſes qu'on voit imprimées.

L'éducation des femmes en général eſt en Piémont beaucoup plus ſoignée qu'elle ne l'étoit il y a vingt ans. A peine nommoit-on trois ou quatre dames à Turin qui puſſent parler d'autres choſes que de modes ou d'intrigues. J'en ai connu dernièrement pluſieurs avec leſquelles des hommes inſtruits, des ſavants peuvent s'entretenir comme s'ils étoient dans une aſſemblée de gens de lettres ou de profeſſeurs de beaux arts. L'archiducheſſe MARIE THÉRÈSE, épouſe de Monſeig. le duc d'Aoſte, ſecond fils du roi, ne peut manquer de rendre plus général parmi le beau ſexe l'amour de l'étude & des lettres, & particulièrement de la littérature Italienne. Iſſue par ſa mère d'une maiſon qui a infiniment contribué aux progrès des ſciences & des arts, inſtruite par cette même mère, qu'on pourroit propoſer pour modèle à toutes les mères & princeſſes du monde, Madame la ducheſſe d'Aoſte, quoique très-jeune, eſt autant remplie de connoiſſances acquiſes que d'eſprit naturel; la gaieté de ſon hu-

meur & la régularité de ſa conduite feront voir que les bonnes études ne nuiſent ni à l'amabilité, ni aux mœurs.

Quoique dans tous les états que le roi de Sardaigne poſſède dans le continent, il n'y ait d'autres univerſités que celle de Turin, il y a dans vingt-cinq ou trente villes des écoles royales, où des profeſſeurs payés par l'état enſeignent non-ſeulement la grammaire, les humanités, la rhétorique, mais auſſi la philoſophie; & dans vingt ou plus la théologie. Un jeune homme qui a fait dans l'école de ſon village les baſſes claſſes depuis cinq jusqu'à dix ans, ou depuis ſept jusqu'à douze, en paſſe ordinairement cinq autres dans les écoles ſupérieures de la capitale de la province; enſuite cinq autres à l'univerſité dans la capitale de l'état, avant que d'être reçu docteur. Certes en trois fois cinq années d'études on devroit apprendre beaucoup de choſes, ſi la méthode d'enſeigner eſt bonne, & ſurtout ſi l'on a de bons maîtres. Mais il faut avouer qu'on y perd beaucoup de temps; non pas que l'on en donne communément trop au latin, comme beaucoup de monde le ſuppoſe, mais parce qu'il y reſte des vuides que les maîtres d'école ont beaucoup de peine à remplir, ſi l'éducation domeſtique, généralement négligée, n'y contribue point. D'ailleurs cet uſage barbare de dicter deux, trois & quatre heures par jour, occupe inutilement la jeuneſſe dans les années les plus propres à développer les talents par des lectures & des entretiens inſtructifs.

# SUITE
## DU
# MÉMOIRE PRÉCÉDENT.

*Réflexions sur les caractères des Piémontois. D'où vient que les habitants d'un pays ont plus de disposition aux études que ceux d'autres pays voisins.*

Je parle à des savants qui n'ont besoin d'apprendre ni la géographie, ni la topographie, & auxquels il seroit bien absurde de donner ici un itinéraire pour leur montrer de quelle manière on pourroit faire le tour des provinces du Piémont. Il seroit peut-être également inutile de donner un tel itinéraire à des voyageurs, parce qu'il y en a fort peu qui s'écartent des grandes routes, déjà fort connues par une foule de descriptions de voyages qui ont paru depuis deux siècles & surtout dans le nôtre. Cependant comme ces routes ne passent que par cinq ou six des vingt villes chefs de provinces, il ne sera pas inutile de nommer les autres, préalablement aux observations que je vais vous communiquer sur le différent caractère de leurs habitants. En supposant que l'on parte de Turin pour parcourir les provinces méridionales & faire le tour du midi au couchant, du couchant au nord & du nord au levant, on traverse d'abord les Langhes, dont la capitale est Albe, & la province du Mondovi, pour aller dans la principauté d'Oneille & le comté de Nice; de là dans les provinces de Coni, de Saluces, de Pignerol,

de Suze, de Turin, d'Ivrée, de Bielle, de Verceil & Novare, qui portent le nom de ces mêmes villes; enfuite le haut & le bas Monferrat, dont les villes principales ſont Acqui & Caſal; Aſti, Alexandrie, & Tortone ſont celles de la grande route de Rome, comme Verceil & Novare ſont ſur celle de Milan & de Veniſe. La plupart de ces villes ſont aſſiſes ſur un ſol égal, ou du moins elles touchent à la plaine; mais les provinces qui en dépendent, tiennent à quelques parties des Alpes, les unes aux Alpes Maritimes, les autres aux Alpes Cottiennes, aux Alpes Grecques, aux Alpes Pennines.

La ſaiſon n'étoit pas favorable pendant mon dernier ſéjour en Piémont pour en parcourir toutes les parties, & revoir les villes que j'avois vues autrefois. Je fis cependant quelques courſes à Saluces & à Coni, & je pouſſai jusques près de Mondovi dans la vallée de Pez, qui tient aux Alpes Maritimes, & n'eſt qu'à quelques heures de chemin de la Briga, d'où l'on va également à Oneille & à Nice. En revenant par Turin, Verceil & Novare, à Milan, & de là par Mantoue, Vérone & Vicence à Padoue & à Veniſe, mes yeux tomboient ſans ceſſe ſur la partie des Alpes au pied desquelles ſont ces villes, de même que ſur Bergame & Breſſe, où j'avois paſſé en 1783, & que je laiſſois cette fois ſur ma gauche. J'eus chemin faiſant le loiſir de repaſſer dans mon eſprit les réflexions que j'avois déjà faites en plus d'une occaſion; c'eſt que les vallées qui coupent cet immenſe boulevard de montagnes dont la Lombardie eſt entourée, fourniſſent aux grandes villes de la plaine différentes

claſſes d'ouvriers, d'artiſans, d'artiſtes, de marchands, de gens de lettres & de robe, & de ſiècle en ſiècle renouvellent les familles & remplacent celles qui s'éteignent. Dans les pays qui tiennent aux montagnes la race humaine paroît ſuivre conſtamment le cours des rivières. J'ai connu nombre de familles dans la Lombardie dont j'aurois pu ſuivre la trace depuis leur origine jusqu'á leur illuſtration, & ſouvent jusqu'à leur extinction. Des villages, des hameaux ſitués ſur la hauteur des Alpes, elles ſe ſont répandues dans les bourgs voiſins, de là dans le chef-lieu de province où elles ont fait quelque fortune, & ſe ſont enſuite illuſtrées & la plupart éteintes dans la capitale du royaume.

Quoique ces pauvres montagnards qui vont chercher de l'ouvrage & du pain dans des pays plus riches, ſe prêtent à tout, ainſi que les Grecs qui alloient à Rome ſous les empereurs ſe prêtoient à tout, chaque vallée fournit cependant aux riches & grandes villes quelque claſſe particulière d'artiſans, d'ouvriers, de colporteurs, dont les deſcendants deviennent artiſtes fabricants, riches bourgeois. Et à la ſeconde & troiſième génération les races ſe mêlent, & prenant la teinte de la capitale, embraſſent les mêmes profeſſions que leurs alliés, & deviennent médecins, avocats, comtes ou barons. Ils obtiennent des places de diſtinction, & toutes les familles ſe rapprochent; enſuite elles s'éteignent plutôt ou plus tard à meſure qu'elles ont fait fortune plus ou moins rapidement, & qu'elles ſe ſont plus ou moins illuſtrées. Voici ce que j'ai obſervé à l'égard des habitants de quelques provin-

ce du Piémont qui tiennent à la grande chaîne des Alpes Maritimes, Cottiennes, Grecques, Pennines, Juliennes & Carniques.

Les Niçards, bien qu'ils habitent les bords de la mer, & qu'ils aient des ports & des rades, n'ont jamais paſſé pour grands marins. A peine en trois ou quatre ſiècles on cite un Galéan, qui s'étoit fait quelque réputation comme capitaine d'un vaiſſeau. On a obſervé que leur tempérament y répugne. La différence de l'air, le genre de nourriture & de vie ſeroient-ils auſſi différents entre les Niçards & les Génois qui ſe touchent à peu près? Ce que je puis dire, c'eſt que j'ai connu des Savoyards qui ont commandé des vaiſſeaux de Sardaigne avec réputation & pas un Niçard. Les habitans de ce comté, de quelque condition qu'ils ſoient, s'occupent volontiers de leurs oliviers, de leurs vignes, de leurs orangers, d'où ils tirent leur principale ſubſiſtance, & attendent que les négociants étrangers viennent chercher leurs huiles, leurs vins, leurs oranges; car les gens du pays ne ſont pas plus portés aux ſpéculations de commerce qu'aux riſques de la navigation. A peine citeroit-on quelque manufacturier, quelque fabricant. Les habitants du comté de Nice s'appliquent auſſi plus volontiers aux lettres qu'aux armes; quoique j'aie connu d'aſſez braves officiers de familles Niçardes. De nos jours on a vu à Turin pluſieurs préſidents & quelques miniſtres d'état: dans le ſiècle paſſé & au commencement de celui-ci, la foule des maîtres d'école & des pédagogues qui ſont ſortis du comté de Nice eſt innombrable. Depuis l'apparte-

ment des princes héréditaires de la couronne de Savoie jusqu'aux plus baſſes claſſes des écoles de province & aux maiſons de bourgeois qui pouvoient entretenir un gouverneur à petit collet pour leurs enfants, on ne trouvoit guère que des Niçards. Parmi cette foule deux hommes de génie en deux genres différents ſe ſont fait un nom dans toute l'Europe: le jéſuite *Théophile Raynaud*, qui étoit de la petite ville de Soſpel, & l'aſtronome *Caſſini*, du village de Périnalde, ainſi que feu Mr *Maraldi* ſon neveu.

Ni Oneille ni la petite principauté qui en porte le nom, ne ſont comparables à la ville ni au comté de Nice par leur étendue ni leur population; mais les habitants le ſont aux Niçards par leurs talents. J'ai connu à l'univerſité de Turin un profeſſeur de droit canon qui a beaucoup figuré dans ſon temps; & un des ſoutiens des établiſſements ſcientifiques de Milan, l'abbé *Amoretti*, eſt du même pays. On a vu à Pavie une de ſes nièces recevoir les honneurs académiques avec autant d'éclat & d'applaudiſſements que Madlle *Schloetzer* en a reçus à Goettingue.

Les habitants de Mondovi, ainſi que des fiefs des Langhes, devenus ſi fameux depuis les négociations d'Utrecht de 1712, & celles de Vienne, de Worms & d'Aix la Chapelle, ont la réputation d'une certaine énergie d'eſprit & de caractère qui leur ſemble innée. Le ſurnom de *Pertinax* donné à un des meilleurs empereurs qui aient occupé le trône *des Céſars*, pourroit nous en fournir une preuve. *Elvius Pertinax* étoit natif du haut Monferrat ou des Langhes, qui autrefois en faiſoient partie. Les gents de ce

pays ſe vantent encore aujourdui eux-mêmes d'être bien loin de trouver mal que les autres les appellent têtes de Langhereux, têtes de Mondovi, ce qui veut dire (*Tenaces propoſiti* ou *pertinaces*). Ils ſont capables des entrepriſes les plus hardies, & très-habiles à diriger des manufactures. J'ai vu près de Turin une maiſon de travail fondée depuis peu, & dirigée par un nommé *Guion* de Mondovi, qui dreſſe au métier les mendiants, les petits poliçons, les coquins que la police & quelquefois les parents lui envoient, avec la même facilité qu'un officier Pruſſien dreſſe les recrues. Ce Mr *Guion* ou *Ghiglion* fait exécuter dans cette ſeule maiſon cent différents ouvrages de ſoieries, & ſeroit en état de fournir à la moitié de la Pologne, de la Ruſſie, & même de l'Allemagne toutes ſortes d'étoffes, ainſi que des rubans, des gazes & des bas. Ce ſont les filatures & les moulins à ſoie de Mondovi qui ont acquis la première réputation aux organſins du Piémont. Nombre de ſujets de cette province ont fait une carrière brillante dans le miniſtère; parmi leſquels le fameux marquis *d'Orméa*, dont *Frédéric II* a fait mention dans *l'Hiſtoire de ſon temps*. Deux des phyſiciens qui de nos jours ont fait le plus d'honneur à l'univerſité de Turin, le père *Beccaria* & le docteur *Cigna*, étoient de Mondovi; & il y a préſentement, tant à l'univerſité que dans la haute magiſtrature, des hommes de génie ſortis de cette même contrée.

Les habitans de la ville de Coni ont parmi les Piémontois la réputation qu'avoient les Thébains parmi les Grecs. Quoiqu'on ait vu ſortir de cette ville quel-

ques magiſtrats & quelques profeſſeurs eſtimables, ils n'ont encore pu faire oublier le proverbe qui ne les caractériſe pas pour un peuple ſpirituel. Ceux de la province ſe ſont pourtant fort diſtingués dans l'étude de la morale. On comptoit une fois par centaines les eccléſiaſtiques d'un ſeul bourg de cette province qui avoient obtenu au concours les meilleurs paroiſſes du Piémont. Actuellement les deux profeſſeurs de morale à l'univerſité de Turin, l'un en philoſophie, l'autre en théologie, l'abbé *Ferrero* & le théologien *Ghio*, ſont tous les deux natifs de la province de Coni.

*Saluces* & *Pignerol* n'ont point la réputation, ni de Mondovi, ni de Coni. Mais l'hiſtoire particulière de ces deux villes offre une différence étonnante. Dans quelques additions faites à mon hiſtoire d'Italie, on lit une vingtaine de noms de profeſſeurs, de magiſtrats, d'évêques, de miniſtres d'état, actuellement vivants ou morts depuis peu, tous natifs de Saluces *). On auroit pu groſſir beaucoup cet-

*) J'ai connu dans ma jeuneſſe trois ſénateurs ou conſeillers de juſtice dans le tribunal ſupérieur, *Calza*, *Viali* & *Paoletti*, & un abbé *Marucchi* mort évêque d'Acqui, un abbé *Calza*, préſident du chapitre de la Superga, l'abbé *Buglioni*, grand-vicaire de trois archevêques de Turin, qui tous étoient de Saluce: un comte *Buglioni*, premier profeſſeur de médecine à l'univerſité de Turin, deux *Signoretti*, profeſſeurs l'un de théologie & l'autre de rhétorique au collége royal de Saluces, un autre théologien nommé *Iſaſca*, profeſſeur à Foſſan; je connois de vivants natifs de Saluces, l'abbé *Eandi*, profeſſeur de phyſique à l'univerſité de Turin, l'avocat *D. Joſeph della Chieſa*, profeſſeur de droit canon à celle de Saſſari, un chanoine *Revelli*, préfet des écoles royales dans la patrie; Mrs *Vaſſalli* & *Romagnano*, l'un profeſſeur de philoſophie, l'autre de belles lettres à Tortone, Mr *Malacarne*, profeſſeur à l'univerſité de Pa-

te liſte, ſi on avoit voulu parler de la province; car ſans même traverſer un ruiſſeau, en ſortant des portes de Saluces, on pourroit indiquer à un quart de lieue de diſtance la maiſon paternelle d'un très-profond légiſte, d'un magiſtrat très-ſavant & très-intègre, le comte *Lombard*, qui auroit fait à Turin ce qu'ont fait à Berlin Mrs *de Cocceji* & *de Carmer*, & *Suarez*, ſi on le lui eût ordonné. A quelques pas de la patrie de Mr le comte *Lombard* eſt celle de Mr l'abbé *Bon*, qui élevé

vie. Voici encore les noms de huit ou dix autres qui ſeroient devenus facilement profeſſeurs, s'ils n'euſſent point été appelés à des places plus conſidérables dans la magiſtrature ou dans l'égliſe.

Mr le comte *Peyretti*, actuellement premier préſident & miniſtre d'état; l'évêque actuel de Tortone, ſon frère; l'archevêque de Saſſari, ci-devant père *Della Torré* Auguſtin; deux pères *Radicati*, dont un eſt ſupérieur du couvent de la Minerva à Rome, & l'autre archevêque d'Algheri; l'abbé *Marantin*, chanoine de l'égliſe métropolitaine de la même capitale, l'un des plus beaux eſprits que j'aie connus dans la claſſe canonicale, ſont tous de Saluces, ainſi que le comte *Calandra*, intendant de Coni: trois poëtes de mérite & d'âge différents, l'abbé *Balbis*, Mr *Pelico* & l'improviſateur *Vignola*, ſont de la même ville. Je ne ſais ſi Mademoiſelle *de Saluce*, auſſi bon poëte que ceux-ci, eſt née à Saluces ou à Turin; mais Mr le comte *de Saluce* ſon père dont nous avons parlé, y eſt né certainement. Un comte *Ferri*, mort il y a trois ans intendant général, ou comme on diroit ailleurs miniſtre des finances, en étoit auſſi. Mais l'homme célébre qui fait honneur à cette ville autant qu'aucun de ceux que je viens de nommer, eſt Mr *Bodoni*, directeur de l'imprimerie de Parme, dont j'aurai encore lieu de parler dans un autre mémoire. Outre tous ceux que j'ai connus & que je connois, on m'a fait de grands éloges d'un docteur *Borgheſe*, qui s'eſt acquis comme médecin une réputation à Londres, & de quelques dominicains, qui ſe diſtinguent dans la connoiſſance des arts d'agrément qui ne ſemblent pas faits pour des moines inquiſiteurs.

& placé dans les circonſtances où a été *Leibnitz*, auroit fait ce que fit ce grand philoſophe.

Pignerol n'eſt qu'à deux petites poſtes de Saluces. La ville eſt, ainſi que celle-ci, ſur le penchant de la montagne. Le territoire eſt auſſi arrofé par des rivières & des ruiſſeaux qui coulent des Alpes. L'air y eſt également vif & ſain. Peut-être l'eſt-il plus à Pignerol qu'à Saluces, & les vins de ſes collines ne ſont pas moins ſpiritueux. Il n'y a pas grande différence de population entre ces deux villes; l'une & l'autre contiennent dix-mille habitants à peu près. Malgré cela ce n'eſt que depuis un an ou deux que l'on trouve quelques noms de docteurs, de profeſſeurs dans les catalogues des univerſités & des ſociétés littéraires. Le premier que l'on trouve dans ces rôles, eſt le docteur françois *Buniva*, actuellement profeſſeur extraordinaire de médecine. Auſſi le conſeil municipal de la ville lui fit-il un préſent, lorsqu'il fut aggrégé au collége de la faculté. Je trouve dans le catalogue de quelque ſociété naiſſante le nom d'un avocat de Pignerol qui apparemment a fait quelques ſonnets. La province ne paroit pas avoir été bien féconde en ſujets qui aient fait placer leurs noms dans des regîtres académiques ou dans des almanachs ſtatiſtiques. Je n'ai connu de cette claſſe que l'abbé de *Guaſco* ou *Gaſca* de Briqueraſc aux portes des vallées, frère du général de ce nom & ami de *Montesquieu*, & les deux *Ceruti* de Non *), dont le cadet, auteur de l'Apologie des jéſuites, joua l'année dernière un grand rôle dans l'aſſemblée nationale de France; l'au-

*) Bourg de la province de Pignerol du côté oppoſé.

tre, également homme d'eſprit & ſavant, a été directeur des écoles de mathématiques à Carthagène, & il eſt auſſi mort depuis quelques mois.

J'ajouterai encore que Suſe, qui tient auſſi bien que Pignerol aux Alpes Cottiennes, & Ivrée, qui eſt la capitale des Alpes qu'on appelle Grecques ou Grayes, & qu'on devroit peut-être dire Griſes, ne comptent pas plus que Pignerol de ſujets qui ſe ſoient diſtingués dans la carrière des lettres ou dans la robe; tandis que Lanz, ſimple bourg qui ſe trouve entre ces deux villes, en a donné de mon temps un grand nombre. Il eſt vrai qu'il y a dans la vallée de Suſe une pépinière de libraires françois qui ſe répandent dans toute l'Europe méridionale, depuis Lisbonne jusqu'à Naples. Comme il eſt aſſez naturel que les enfants des libraires prennent la carrière des lettres, on trouve quelques noms de ſavants dont le père ou les aeïux étoient d'Oulx, ancien bourg dans le marquiſat de Suſe ſur les frontières du dauphiné. Les abbés *de Condillac* & *de Mably*, par exemple, ainſi que le marquis leur frère, étoient, ſinon natifs, du moins originaires de ce bourg. Leur père y étoit né certainement, & s'appeloit *Bonnot* ou *Bonaud*. Mr *Manſon*, l'éloquent rédacteur du Courrier du bas Rhin, eſt d'Oulx. Mais je n'ai connu en Italie ni ſavant, ni artiſte, ni homme de lettres, ni homme de robe ſortis de Suſe, ou d'Ivrée.

Il y a presque autant de différence à cet égard, entre Ivrée & Bielle & les deux provinces, qu'il y en a entre celles de Pignerol & de Saluces. Au contraire

ce qu'on appelle le haut Novarois, autrefois le comté d'Anghiera, & les environs du Lac de Come, ont été également féconds en hommes à talens. Peut-être ne trouverons-nous pas les mêmes diſpoſitions, ni le même caractère dans les Bergamasques & les Breſſans. Nous trouverons les Véronois, les Vicentins, les Tyrolois fort différents des Padouans, & que les Tréviſans ne reſſemblent pas infiniment au peuple du Frioul.

Je ne pourrois pas nommer un auſſi grand nombre de profeſſeurs, ni de magiſtrats ou de prélats diſtingués ſortis de Bielle, ou du haut Novarois que nous en avons vus à Saluces & à Mondovi. Mais où trouverois-je un plus grand nombre d'artiſtes très-habiles & de négocians qui ont fait des fortunes conſidérables? Eſt-ce à des cauſes phyſiques ou à des cauſes politiques ou morales, qu'on doit attribuer cette différence? Ce que l'on peut dire en général de ces cauſes phyſiques qui influent ſur les qualités intellectuelles & morales des peuples, c'eſt que les pays où le ſol eſt ſec & ſtérile, la nourriture légère & peu abondante, tiennent l'eſprit éveillé; & que d'un autre côté l'indigence oblige beaucoup de gens à s'expatrier, & c'eſt preſque toujours loin du pays natal que les hommes s'évertuent & développent leurs talents. Dans les pays où la nourriture eſt graſſe & ſolide, & où avec cela le vin eſt abondant & ſpiritueux, on trouve peut-être plus de férocité que de fineſſe, & dans les plaines où le ſol eſt fertile mais le vin foible & peu abondant, il y a plus de molleſſe que d'énergie dans le caractère des habitants. Ainſi quoi-

que perſonne ne doute que la nation Italienne n'ait de l'eſprit & du génie, il y a tant de différence d'une province à l'autre, que rien n'eſt plus vague que ce que les voyageurs & les géographes peuvent dire des Italiens.

Très-ſouvent ce ſont des cauſes extérieures & accidentelles qui font une nation plus induſtrieuſe qu'une autre. Des circonſtances que le hazard a fait naître, fourniſſent aux habitants d'une ville les moyens & les occaſions de développer & de perfectionner leurs talents & d'illuſtrer leur patrie, tandis qu'un autre pays, quoiqu'également favoriſé par la nature, faute de ces occaſions croupit dans l'obſcurité. Je vais dire un mot ſur celles du Piémont dont j'ai parlé, en jetant un coup d'œil ſur la face des Alpes depuis le bord de la méditérannée jusqu'à ceux du Téſin, qui ſépare les états du roi de Sardaigne du Milanez. J'aurai peut-être lieu de faire les mêmes obſervations en partant de la gauche du Téſin pour me porter jusqu'au golfe Adriatique.

Il n'eſt pas étonnant que les Niçards ſoient plutôt adonnés aux lettres qu'aux autres profeſſions. Indépendamment de l'influence de l'air & de la nourriture, qui doivent rapprocher cette nation de celle de la Toscane & de la Calabre, le pays ayant autrefois eu beaucoup de relations avec les cours de Provence & de Languedoc, à l'époque de la littérature provençale, ces relations les ont conduits plutôt que les autres Piémontois à la culture de l'eſprit. Outre cela le pays ayant été connu des Romains & même des Grecs, il y exiſtoit depuis un temps immémorial des traces de culture

ture qui ne devoient pas être inutiles aux habitants. Dans le siècle de Léon X, Nice a eu bien des occasions de suivre les progrès que faisoient les lettres en Italie & en France. Aussi le Varchi, célèbre littérateur florentin, qui n'a pas dit un mot des dialectes de Lombardie, parle-t-il de celui des Niçards. Cependant les gens des lettres de la ville principale & de tout le comté de Nice ne se servent que de la langue italienne; & nous avons de ce pays deux bons poëtes d'un genre différent, le père *Cotta* & l'abbé *Pasferoni*, qui ont écrit aussi purement dans la langue de Pétrarque & de Berni que quelque autre auteur qu'on puisse citer. Le meilleur dictionnaire italien & françois que nous ayons est de l'abbé *Alberti* de Nice.

Mondovi s'est formé dans le moyen âge, & se trouva très-peuplé & floriffant à l'époque de la renaissance des lettres, qu'on doit dater à la fin du XIV siècle. On y érigea un évêché, & ses premiers évêques ont concouru à y introduire le goût de la littérature; car la plupart de ceux du XVI siècle ont été employés dans des légations, ou à Rome dans des places considérables. Deux de ces évêques, *Michel Ghislieri* qui fut ensuite pape *Pie V*, & le cardinal *Vincent Lauro* qui fut sur le point de devenir pape aussi, ont attiré à Rome plusieurs sujets de leur diocèse *). Ceux-ci retournant dans leur patrie y éten-

*) Mr le chevalier *Graffi*, chanoine de Mondovi, descendant d'un de ceux que le pape *Pie V* & le cardinal *Lauro* avoient attirés à Rome, vient de nous donner l'histoire de tous ces évêques; & fournit d'excellens matériaux pour servir à l'histoire de la Ligurie du moyen âge, ainsi qu'en fournit Mr l'abbé *Moriondo* dans son histoire des évêques d'Acqui.

doient de plus en plus la culture, tandis que des moines du pays, & qui alloient remplir des charges de leur ordre dans les principales villes d'Italie, ſuivoient également les progrès des études qui étoient en vogue dans ce temps-là. Dans le ſiècle dernier le père *Bona*, d'abord feuillant, enſuite cardinal célèbre par ſa doctrine & ſes ouvrages, dut exciter puiſſamment l'émulation de ſes compatriotes; d'autant plus qu'il n'étoit pas d'une famille qui par ſon crédit eût pu le porter à cette dignité éminente. Dans notre ſiècle non-ſeulement les feuillants, mais les franciſcains, les dominicains, les jéſuites, ont beaucoup réveillé le goût des ſciences dans cette province. L'ordre des écoles pies n'a point de collége à Mondovi, ni dans aucune ville du Piémont, excepté *Oneille* & *Voghera*; mais les colléges qu'il a à Rome, à Florence, à Naples & en Sicile, avoient attiré quelques ſujets de la province des Langhes, du Mondovi, & ceux-ci en attirèrent d'autres.

A Saluces ce ne ſont point les évêques qui ont jeté les premiers germes de la littérature. A la renaiſſance des lettres il n'y avoit point encore d'évêques dans le marquiſat, & les ſix premiers qui eurent en titre cet évêché érigé en 1511, n'ont rien fait pour leur diocèſe. Il eſt facile de s'en convaincre en liſant l'abrégé chronologique qu'en a donné Mr *Bodoni**). Mais les marquis de Saluces ont fait beaucoup. Sans remonter aux ſiécles de la littérature provençale, dans

*) Geſtorum ab episcopis ſalutienſibus ΑΝΑΚΕΦΑΛΑΙΩΣΙΣ.

laquelle le marquis *Thomas III* a dû faire une figure assez brillante *), nous ne fixerons la première époque de la littérature de ce pays que vers la fin du XV siècle. *Louis II* de ce nom, parmi les marquis de Saluces, avoit à sa cour une académie peu inférieure par le mérite des membres qui la composoient, à celle de Florence, si fameuse par le tableau qu'en a laissé *Raphaël* sous le nom de l'école d'Athènes. Peut-être qu'eu égard à la différence des temps, l'académie de Saluces, florissante vers 1490, ne feroit pas indigne d'être comparée à la société scientifique fondée par l'électeur *Fréderic III.* Je trouve le nom de trente professeurs de différentes classes & de différents pays, qui vivoient à Saluces & qui composoient l'assemblée académique. On y lisoit des mémoires sur des sujets qu'ordinairement les princes, c'est-à-dire, le marquis ou la marquise proposoient. Le marquis *Louis II* étoit lui-même très-instruit, particulièrement dans les parties auxquelles un souverain doit s'appliquer. Il avoit traduit dans sa jeunesse la tactique de l'empereur Léon. Il commenta ensuite l'ouvrage de Végèces sur l'attaque & la défense des fortereſſes; & il composa un livre sur la science du gouvernement. Un de ces trois ouvrages a été imprimé en françois, à ce que l'on croit. Lorsqu'il écrivoit en italien ou en latin, c'étoit *Bernardin Dardano* de Parme, littérateur célèbre dans son temps, qui étoit chargé d'en

*) On a de lui un roman en langue françoise ou provençale de l'année 1390, intitulé *le Chevalier errant*, où il y a d'excellentes choses, à ce que nous assurent ceux qui l'ont lu.

retoucher le ſtile *). Cependant celui qui faiſoit la principale figure dans la ſociété littéraire du marquis & de la marquiſe (Marguerite de Foix) étoit un dominicain, *Louis Vivalde* de Mondovi, homme prodigieuſement érudit & non moins verſé dans les humanités que dans la théologie, qui avoit été profeſſeur à Padoue, & dont on a des ouvrages imprimés à Saluces, & plus d'une fois réimprimés en France **). Il y avoit dès-lors à Saluces une imprimerie aſſez conſidérable, & je puis aſſurer d'après ce que j'ai vu mille fois, que les arts de goût étoient fort avancés dans ce marquiſat. Par les révolutions que le pays éprouva après l'expédition malheureuſe de l'armée françoiſe dans le royaume de Naples, qui fut cauſe de la mort prématurée de ce marquis, l'académie de ſa cour & tout le marquiſat ont beaucoup ſouffert ſans doute. Malgré cela quelques-unes des maiſons principales ſemblent avoir conſervé beaucoup de goût pour l'inſtruction & pour l'étude. Pendant près de deux ſiècles la famille de la Chieſa a donné des écrivains utiles & des hommes diſtingués par leur génie, dont un s'eſt rendu célèbre en Suède, en Saxe & ſurtout dans le Brandebourg.

Il étoit tout naturel que dans une ville où les ſouverains & la nobleſſe avoient aimé les lettres, les autres claſſes de citoyens trouvaſſent de l'encourage-

*) Mémoire manuſcrit de Mr *Malacarne*, auquel a donné occaſion un paſſage de mes viciſſitudes de la littérature. Vicende della litteratura P. II. Ch. XXIII. pg. 200.

**) *Echard*, bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint Dominique.

ment & que les uns frayaſſent aux autres le chemin pour s'y avancer.

Dans notre ſiècle c'eſt ſurtout le rétabliſſement de l'univerſité de Turin & l'établiſſement du collége des provinces, qui ont facilité à la jeuneſſe de Saluces le moyen de ſe vouer aux ſciences & à la belle littérature, parce qu'heureuſement il ſe trouva des compatriotes qui lui en applanirent l'entrée.

Les habitants de Pignerol n'eurent aucun de ces avantages. Anciennement, lorsque les princes d'Achaye de la maiſon de Savoie y faiſoient leur réſidence, on étoit encore loin de penſer à la littérature ou de s'en occuper. Il n'y a eu d'évêque que vers le milieu de notre ſiècle; & le premier de Pignerol vit encore aujourd'hui. Les moines feuillants qui y ont un monaſtère aux portes de la ville, ni les autres ordres religieux qui y ont des couvents, n'ont eu les mêmes occaſions que ceux de Mondovi de répandre le goût de l'érudition, parce qu'ils n'avoient pas les mêmes relations avec leurs confrères de Rome & des autres grandes villes d'Italie. L'on ſait d'ailleurs que pendant ſoixante ans, depuis le traité de Queraſc de 1630 jusqu'à 1692, Pignerol a été ſous la domination de la France, & que la cour de Louis XIV regardoit ce pays comme un lieu d'exil & une priſon d'état; témoin Fouquet & le Masque-de-fer. Mais ce qui a le plus empêché cette province de ſe porter au niveau des autres dans la culture des lettres, c'eſt qu'une partie de ſes habitants profeſſe une religion qu'on a longtemps perſécutée, & qui ne leur permet pas encore à préſent de courir la carrière des autres ſujets de

la maiſon de Sardaigne. Les Vaudois, habitants des vallées qui aboutiſſent aux portes de Pignerol, & qui dépendent de l'adminiſtration tant juridique qu'économique de cette ville, devroient en recruter la population, comme les vallées de Pô, de Vraita & de Maïra recrutent celle de Saluces; & ne ſont point portés à le faire. Ils ne peuvent guère non plus, par d'autres raiſons, avoir des emplois en Suiſſe, en Hollande, en Angleterre, où ils vont chercher fortune. Par conſéquent ils ne s'appliquent qu'au commerce, & fort peu aux profeſſions qui demandent, ſuppoſent & animent les études & la littérature. Pendant que la religion réformée étoit tolérée en France, les Vaudois Piémontois y alloient étudier & y trouvoient de l'emploi. Le père du fameux *Pierre Bayle* & les deux prédicants *Leger* étoient ſortis de ces vallées. Actuellement il faut que les Vaudois qui étudient ſe bornent aux douze paroiſſes de leurs cantons & à quelques places d'aumôniers dans des maiſons d'ambaſſadeurs, ou dans des régiments Suiſſes françois.

Suze, quoique fréquentée des Romains dès le tems de Céſar & d'Auguſte ſous lequel on y érigea un très-bel arc de triomphe qui ſubſiſte encore; quoique ville natale de deux célèbres juriſconſultes, *Henri* cardinal évêque d'Oſtie du treizième ſiècle, & Anaſtaſe Germonius du ſeizième, n'eſt pas avantageuſement placée pour produire ni des artiſtes ni des ſavants. Longtemps indécis ſur le choix d'une langue, les habitants de ce pays ne ſe ſont jamais bien appliqués ni à l'italien, ni au françois. La poſition, le peu d'étendue de la province, qui au reſte ne fait que la moitié

des autres, ne fourniſſent ni occaſion, ni motif d'émulation à la jeuneſſe; on ne peut la deſtiner qu'au petit commerce de détail & aux métiers qui tiennent à l'architecture militaire. Nous avons remarqué que Oulx eſt une pépinière de libraires, & de cette claſſe de marchands il eſt naturel que l'on voie ſortir des auteurs; cependant il faut aller les chercher loin de la patrie de leurs pères & de leurs aïeux. Mais ſeroit-ce à l'abondance du fromage, & à la qualité du vin, qu'il faudroit attribuer le très-petit nombre, ſoit de gens de lettres, ſoit d'artiſtes, que Suze & ſa vallée ont donnés à l'Italie?

Ivrée, à ce que l'on croit de fondation étruſque & antérieure à toutes les villes romaines, cette ville qui a donné à l'Italie des rois, & des rivaux aux empereurs ſaxons, n'a jamais été illuſtrée par aucun auteur, ni homme célèbre d'aucune claſſe; & ce n'eſt que depuis deux ou trois ans qu'on voit dans le rôle des profeſſeurs de l'univerſité un docteur ſorti de cette province. Il eſt vrai qu'à Ivrée il y a peu de nobleſſe domiciliée; & comme en Italie c'eſt la nobleſſe principalement qui cultive les lettres & anime les arts, il n'eſt pas étonnant qu'Ivrée n'ait encore pu produire, ni ſavants, ni artiſtes un peu connus, comme en ont produit Aſti, Caſal, Mondovi, Saluces, Verceil & Novare. La nobleſſe du pays deſcendante pour la plupart des anciens marquis d'Ivrée, ou eſt reſtée dans les terres qu'elle a partagées, ou s'eſt transférée à la réſidence de la cour. J'ai nommé dans le mémoire précédent trois académiciens ſortis de ces familles, Mr le bailli de *St Germain* vice-préſident,

Mr l'abbé *de Caluſe* ſecrétaire perpétuel, & Mr le comte de *Saint Martin* de la Mothe. D'ailleurs la population d'Ivrée doit être naturellement renouvelée par les habitants de la vallée d'Aoſte; & ce peuple paſſe pour le moins ſpirituel de toute l'Italie. Car exactement dans la vallée d'Aoſte, & dans le Vallais, avec lequel cette province confine, ſe trouvent ces Crêtins, fameux par leur ſtupidité, que les uns attribuent à des particules minérales mêlées dans l'eau commune, d'autres à la crudité de l'eau même, qui coule des ſommets des montagnes voiſines, & n'eſt pas aſſez filtrée lorsqu'elle arrive aux fontaines où on la puiſe.

Bielle, à préſent capitale d'une province opulente malgré la ſtérilité de ſon terrain montagneux, n'étoit qu'un bourg dépendant de la ville, ou du moins du diocèſe de Verceil. La fortune brillante qu'ont faite pluſieurs de ſes bourgeois & les gentilshommes des environs, la fit ériger en cité, & dernièrement (en 1772) en ville épiſcopale. Mr *Viancini*, auparavant archevêque de Saſſari, eſt le premier évêque de ce nouveau diocèſe. Le peuple de cette province eſt ſi induſtrieux & ſi fin, qu'il a même la réputation parmi ſes voiſins de l'être beaucoup trop. On parle des Biellois en Piémont comme l'on parle dans l'état de Veniſe des habitants du Frioul. Cependant ces montagnes fourniſſent à tout le Piémont & à la Lombardie une foule d'ouvriers très-utiles, des maçons, des forgerons, des charpentiers & des tonneliers, & par une progreſſion naturelle beaucoup d'architectes & autres artiſtes, qui ſe diſtinguent par leurs talents. Les cé-

lèbres *Gagliari* & Mr *Verona* leur neveu, ſont natifs d'Andorne près de Bielle. Mr *Piacenza*, architecte très-ſavant & très-connu, eſt né dans cette province. La maiſon *del Pozzo*, & les deux branches des marquis *de Ferrero*, dont une eſt celle des princes *de Mazzeran*, ſont originaires de Bielle. La maiſon de Ferrero fut ſur le point d'égaler la grandeur de celle des Médicis & de la Rouvere, qui ſe ſont élevées au rang des maiſons ſouveraines. Mais l'une & l'autre de ces deux illuſtres familles *de Ferrero* & *del Pozzo* ſont recommandables, tant par la manière dont elles ſe ſont illuſtrées, que par ce qu'elles ont fait pour faciliter à leurs compatriotes le moyen de s'illuſtrer de même. Ces deux familles ont fondé des colléges, celle *de Ferrero* à Bologne, & celle *del Pozzo* à Verceil & à Piſe. La maiſon *del Pozzo*, dont deſcend le prince de la Citerne, un des premiers & des riches ſeigneurs de Turin, a produit pluſieurs hommes diſtingués plus encore par leur ſavoir que par leur naiſſance & leurs richeſſes. Cela n'a heureuſement pas fait abandonner aux Biellois les arts mécaniques, ni l'eſprit du commerce, ni aucun autre genre induſtrie utile à la ſociété & à ceux qui l'exercent. Il ſe fabrique à Bielle & dans ce voiſinage beaucoup de toile & de drap. Et c'eſt de la petite principauté de Mazzeran que ſortent la plupart des jardiniers de Rome, qui rapportent en Piémont une partie de l'argent qu'en tirent les cardinaux & les prélats qui y ont des bénéfices, ou qui partagent les droits de la daterie. Cette principauté fait encore partie de la province de Verceil comme faiſoit Bielle.

Il ſemble que les habitants de Verceil ont fait quelque figure à Rome ſous les premiers empereurs, puiſqu'on trouve qu'un des orateurs célèbres ſous Domitien & Trajan (*Vibius-Crispus*) étoit Verceillois; mais on ne ſait s'il étoit natif de la ville ou des bourgs qui en dépendoient; ainſi que *Tite-Live* & *Virgile* l'étoient de deux villages dépendants l'un de Padoue, l'autre de Mantoue.

Verceil & Novare étoient ſous les empereurs ſaxons, ſuabes, & bavarois ce qu'ont été depuis Wurzbourg & Bamberg. Les évêques de Verceil ſurtout ont eu pendant longtemps une grande influence dans les élections des rois d'Italie. Avant qu'on en eût ſéparé Bielle, la ſeigneurie & le diocèſe de Verceil comprenoient deux cent mille habitants, autant à peu près que le diocèſe de Novare. Situées ſur une plaine fertile, ces deux villes nourriſſoient & attiroient à elles les habitants des montagnes ſtériles qui conſtituoient leurs cercles. Une conſtitution mixte, telle que le ſont encore celles de pluſieurs villes épiſcopales d'Allemagne, laiſſoit aux évêques beaucoup de juridiction dans le temporel, tandis que la bourgeoiſie & la nobleſſe ſe gouvernoient en forme de république ſous la protection des papes ou des empereurs, jusqu'à ce qu'elles paſſèrent ſous la domination des ducs de Milan, enſuite ſous celle de la maiſon de Savoie.

Le caractère des Verceillois eſt auſſi bon que le pays eſt gras & fertile. L'eſprit de la nation, ſans être tranſcendant, eſt juſte & orné par le moyen que lui procurent les bonnes inſtitutions, & l'on peut dire la

conſtitution du pays. La nobleſſe eſt inſtruite, & le clergé l'eſt plus qu'ailleurs. J'ai vu ſortir du chapitre de Verceil en peu d'années quatre évêques tous natifs de cette ville, celui de Novare & d'Aſti, l'archevêque d'Oriſlan, & l'évêque d'Ab en Montferrat mort depuis deux ans. J'ai toujours trouvé dans cette ville des profeſſeurs, tant au collége royal qu'au ſéminaire de l'évêque.

Novare a beaucoup figuré dans la littérature lorsque Vigevano faiſoit partie de ſon diſtrict. Vigevano étoit à Novare ce que Bielle étoit à Verceil. De mon tems Novare n'a donné ni des profeſſeurs aux univerſités, ni des magiſtrats aux cours ſupérieures de juſtice, ni des évêques aux égliſes. Je n'ai connu, des hommes de lettres nés ou établis à Novare, que quelques prédicateurs médiocres, des théologiens remplis de préjugés, & l'humaniſte célèbre de qui il eſt très-probable que Mr *de Birckenſtock* a pris le ſtile numiſmatique qui a fait ſa réputation. On trouve maintenant à Novare un évêque auſſi aimable par ſon eſprit & ſon caractère ſocial qu'eſtimable par ſa littérature & ſon érudition. C'eſt Mr *Del-Signore* des comtes *de Buronzo*, un de ces chanoines qu'on a tirés du chapitre de Verceil. J'y ai connu un chanoine ci-devant profeſſeur à l'univerſité de Cagliari, Mr *Gemelli*, auteur d'un ouvrage eſtimé ſur la Sardaigne, & un profeſſeur de rhétorique (*Bardetti*), littérateur philoſophe & homme de goût. Mais ils ſont tous deux du haut Novarois. Il me ſeroit impoſſible de nommer la moindre partie des artiſtes, des fabricants, des négociants & des hommes illuſtres qui ſont ſortis

de ce comté; & je pourrois cependant en nommer plusieurs dont le nom n'est pas inconnu à ceux qui m'entendent. Ce *Pierre* d'Anghiera si connu, surtout depuis que *Robertson* le cite si souvent dans son histoire de l'Amérique & dans celle de *Charles-Quint*, étoit de la ville qui porte encore ce nom sur le bord du lac ou des environs; plusieurs jésuites qui de nos jours ont fait honneur à la littérature milanoise, étoient de ces contrées, entr'autres les deux pères *Cantova*, le père *Quadrio*, le père *Ferraris*, le père, à présent chanoine *Gemelli*. Vis-à-vis d'Anghiera, de l'autre côté du lac, est Arona, où l'on voit encore la chambre dans laquelle naquit *S. Charles Borromée*, un des plus grands hommes de son siècle. *Gaudenzio Ferrari*, digne élève de Raphël, étoit de Valdugia, village du haut Novarois entre le Sesia & le Tesin. C'est ce *Gaudenzio* qui a porté de Rome en Lombardie l'art du dessein. On en voit dans toute la province des monuments aussi authentiques que frappants, surtout à Varallo. Cependant c'est au commerce que les habitants de ces vallées se vouent pour la plupart, lorsqu'ils sortent du pays; & ils en sortent ordinairement avec des talents qui leur tiennent lieu de fonds. Le nom de *Bolongaro* est connu en Allemagne, plus que ne l'est celui de *Gaudenzio*. Celui de *Crevenna* son gendre l'est particulièrement des gens de lettres, à cause de la riche bibliothèque qu'il avoit assemblée, & dont il a donné le catalogue raisonné, plus intéressant encore que n'est celui du comte *Rewiscki*, d'ailleurs si estimé. Or feu Mr *Bolongaro* & Mr *Crevenna* sont sortis de ce comté d'Anghiera, des bords du Lago maggiore.

Nous trouverons dans les montagnes qui entourent le lac de Come le même caractère, le même génie qu'on trouve dans le haut Novarois, dans les montagnes de Bergame & du Breſſan, & dans la partie méridionale du Tyrol, le caractère des habitants du Mondovi; peut-être dans la marche de Treviſo quelque reſſemblance avec les vallées du Piémont qui aboutiſſent à Coni & à Pignerol; & dans le Frioul la même induſtrie, la même fineſſe d'eſprit, le même ſol ſec & ſtérile que dans la province de Bielle, & la réputation des habitants du Frioul chez leurs voiſins & dans la capitale de l'état, telle que l'ont les Biellois.

Mais je parlerai de ces parties des Alpes lorsque nous parcourrons l'état de Milan, & celui de Veniſe. Le Monferrat touche du côté de l'occident aux Alpes Maritimes & aux Langhes; vers l'orient il confine, à quelque diſtance près, avec l'Apennin. Son ſol tient moins de la nature des montagnes que d'une plaine élevée. C'eſt une ſuite de collines qui diſparoiſſent vis-à-vis des Alpes, mais qui ſont beaucoup plus hautes que tout ce qu'on appelle montagnes dans le Brandebourg & en Saxe. Auſſi il n'y ſourd point de rivière & on n'y trouve point de lac; ce qui rend l'eau presque précieuſe en été. En échange le terrain eſt fertile en toutes ſortes de productions, tant de celles qui ſont propres à la plaine que de celles qui croiſſent dans les montagnes. Peu s'en faut que dans de certains coins on n'y puiſſe tenir les orangers en plein air & qu'on n'y voie mûrir les olives, comme y mûriſſent les amandes. Le vin y eſt de la

meilleure qualité qu'on puiſſe trouver dans toute l'Italie, ſans en excepter la fameuſe *Lacryma-Chriſti*, le vin de Chianti & de Monte-Pulciano, & autres vins de la Toscane. C'eſt dans le Monferrat préciſément que le vin ſe trouve quelquefois en telle abondance, que faute de débouché on le donne presque pour rien. Et c'eſt pour ce pays ſurtout que la découverte du diſtillateur Ducé ſeroit d'une reſſource ineſtimable. Mais une production qui lui eſt propre excluſivement, ſi l'on comprend avec le Monferrat les Langhes, ce ſont les truffes blanches, d'un goût & d'un parfum auſſi différent des truffes du Périgord, que celles-ci diffèrent des champignons. Un air pur & ſain, un ſol fertile, l'abondance de fromage & de viande, la volaille & le gibier, dans un pays où le vin eſt ſi commun & à ſi bas prix, doivent donner aux habitants beaucoup d'énergie d'eſprit & un caractère martial. Auſſi tant le bas que le haut Monferrat ont produit de bons militaires, beaucoup de gens de lettres, qui n'ont pas tous été connus par des ouvrages imprimés, mais qui auroient pu ſe faire connoître s'ils l'euſſent jugé à propos, ou ſi des raiſons particulières ne les euſſent empêchés de ſe produire. Les marquis de Mantoue ayant obtenu en 1536 la poſſeſſion du Montferrat, ils y favoriſèrent les arts qui étoient déjà fort avancés dans l'ancien marquiſat de Mantoue, & Caſal fut bientôt une ville brillante, préférablement à toutes les villes de la domination ſavoyarde, qui étoient alors occupées par les François, tandis que le duc Emanuel Philibert commandoit ailleurs les armées de Charles-quint. D'où vient qu'un auteur au

reſte des plus exacts, le ſavant *Buſching*, dans ſa volumineuſe géographie, nous donne la deſcription du Monferrat en peu de lignes, lui qui nous décrit par exemple le Meklenbourg & la Heſſe en plus de cent pages? Il en eſt ainſi de toute l'Italie, comparativement à l'Allemagne & à la Ruſſie, qu'il connoît beaucoup plus que l'Europe méridionale. Par exemple il ne nomme pas même Moncalve, ville de ſix mille habitants, qui a été quelque temps la réſidence des marquis de Monferrat, & la patrie d'un des meilleurs peintres qui ſoient nés dans les états de Sardaigne *). De mon temps le Monferrat a donné à l'Europe littéraire des gens de lettres qui ont fait ſinon de grandes choſes, au moins aſſez grand bruit;

*) Mr *Buſching*, qui a donné quatre fois plus d'étendue à la deſcription de l'Europe que ne lui en auroit donné *Hubner*, n'a pas manqué d'étendre la deſcription de l'Italie. Il eſt vrai que lorsqu'il donna les premières éditions de ſa géographie, on n'avoit que des ouvrages ou trop anciens ou trop ſuperficiels ſur la plupart des états d'Italie. Mais lorsqu'il revit & qu'il corrigea, qu'il augmenta le quatrième volume en 1788, on avoit déjà des deſcriptions aſſez détaillées & aſſez exactes. Je m'étonne que ce diligent auteur n'ait point connu l'ouvrage de l'avocat *Galanti* napolitain, qui dans ſon premier volume imprimé en 1782 a donné la deſcription des états du roi de Sardaigne, plus intéreſſante quoique moins détaillée que celle qu'en avoit donnée dans le ſiècle paſſé Auguſtin de la Chieſa, évêque de Saluces, ſous le titre de *Corona Reale*, que Mr *Buſching* n'a pas connue non plus. Il s'en eſt tenu par conſéquent au *Theatrum Pedemontanum*, auſſi ſuperficiel & incomplet dans le fond que magnifique dans la forme typographique; & aux relations de quelques voyageurs modernes qui ne parlent que des villes qui ſont ſur les grandes routes. Je viens d'annoncer à Mr *Buſching* un paquet que lui envoie un honnête négociant de Turin, Mr *Pellotio*, qui a fourni à Mr *Galanti* les notices ſur le Piémont. Je ſouhaite que notre célèbre géographe

ce qui indique toujours qu'ils avoient du feu & de l'énergie dans l'ame. Un de ces derniers a été *Joſeph Baretti*, mort à Londres, où il étoit ſecrétaire d'une académie de peinture. Un autre Monferrin, Mr *Badini*, vivoit à Londres au même temps. Il y vit encore, je penſe; mais celui-ci, avec autant d'eſprit & plus de ſcience que *Baretti*, n'eut pourtant pas le même ſuccès, par je ne ſais quelle combinaiſon de circonſtances. Pluſieurs poëtes de nos jours ſont ſortis du Monferrat, entr'autres un abbé *Gajone*, auteur d'un poëme épique ſur le même ſujet que celui de Mr *Klopſtock*. Je connus dans ma jeuneſſe un abbé *Guenzi*, originaire peut-être de Halle *), mais né en Monferrat. De tous ceux qui ont profeſſé les belles lettres à Turin, c'étoit celui qui avoit le plus d'eſprit & d'élévation dans le caractère. Lorsque j'étudiois à l'univerſité, le condisciple qui me donnoit le plus d'émulation étoit un Monferrin de Moncalve, aujourd'hui chanoine à Caſal. C'eſt l'abbé *De-Giovanni*, dont pluſieurs d'entre vous ont juſtement admiré la belle latinité dans quelques pièces que je vois ai communiquées; & moi, j'admire depuis trente ans, la facilité, la netteté, l'élégance de ſon ſtyle épiſtolaire en italien, & ſon bon goût dans tous les beaux arts. Un des plus eſtimables profeſſeurs de l'univerſité de Pavie, le père *Barletti*, eſt natif de *Roc-*

ait encore aſſez de ſanté pour faire uſage des matériaux qu'on lui envoie, pour donner encore plus de perfection à ſon ouvrage juſtement célèbre.

*) V. la deſcription de Halle par *Dreyhaupt*.

*Rocca-Grimaldi* dans le haut Monferrat. Le père *Cordara*, Jéſuite très-accrédité au moment de la ſuppreſſion de ſon ordre, auſſi bon proſateur que bon poëte, ſurtout en latin, & auteur des meilleures ſatires qu'on ait vues peut-être après celles d'Horace, étoit de Nice de la paille en Monferrat. On parloit il y a quelques années d'un dominicain natif d'un village du Monferrat, qui s'étoit fait chef de parti dans quelques provinces de la Turquie, & jouoit le rôle d'un inſpiré, comme le fameux *Savonarola* le joua à Florence au temps des premiers Médicis. Mais pour ſortir de la claſſe des eccléſiaſtiques & des gens de lettres de profeſſion, je vous rappellerai Mr le marquis *de Roſignan* que vous avez connu ici, premièrement comme voyageur, puis comme envoyé du roi de Sardaigne. J'oſe vous demander, Meſſieurs, ſi dans la foule des gentilshommes étrangers qui ont été à Berlin ſous le précédent règne & ſous le règne actuel, vous en avez connu deux qui euſſent autant d'eſprit & un eſprit auſſi original que ce marquis. Il eſt, comme vous ſavez, d'une famille noble de Caſal; & ce n'eſt pas le ſeul ſeigneur de cette ville qui ait figuré de nos jours, & qui figure encore parmi les ſavants du premier ordre, ou parmi les auteurs & amateurs des beaux arts. Si je parlois en Italie, je nommerois un comte *Radicati*, les comtes *de Magno-cavallo* & *de Varengo*, & bien d'autres, tous nés & domiciliés à Caſal, & tous connus par leur talents, leur goût & leur ſavoir.

Mais quelque étendue que je donne à ce mémoire, il n'eſt pas poſſible que j'y embraſſe l'hiſtoire littéraire

du Piémont. *Kair* ou Chieri, Quiers, anciennement *Carrea*, ville celtique très-probablement, n'a jamais été ville épiſcopale, ni capitale d'une province, comme le ſont vingt autres dans les états du roi de Sardaigne. Cependant cette ville jadis république, rivale de celle d'Aſti, a conſervé des droits ſeigneuriaux ſur une demi-douzaine de villages d'alentour, qui ſont encore des fiefs relevants de ſon conſeil municipal. Quiers eſt la patrie de familles illuſtres, qui ont donné de fort braves guerriers à l'Italie & à la France. Car les ducs de *Crillon* & de *Broglio* ſont originaires de Quiers. Les habitants de cette ville ont quelque choſe qui les diſtingue des peuples voiſins, & ont des diſpoſitions heureuſes pour les lettres. Mr le comte de *Saint Raphaël*, Mr le comte *Balbe*, & le comte *Auguſtin Tana* dont j'ai déjà fait mention, ſont nés à Quiers. Dans l'état où l'ont laiſſée tant de familles qui ſe ſont transportées à Turin, & quelques ordres religieux ſupprimés, Quiers paroît être faite pour y établir une grande univerſité.

Aſti, ville ancienne, ſiége d'un évêché autrefois très-étendu. Le ſol, l'air de cette province & le caractère des habitants, ſoit de la ville, ſoit des bourgs & des villages qui en dépendent, ne diffèrent que peu de la nature du Monferrat. Il y a nombre de châteaux & de nobleſſe dans cette province, dont une partie s'eſt transférée à Turin. Cependant les lettres y ſont moins communément cultivées qu'à Caſal. Il ſemble qu'il y a un peu plus de molleſſe & de nonchalance dans les eſprits. Auſſi le ſeul profeſſeur *Aſtéſan* que j'ai connu à l'univerſité de Tu-

rin, le docteur *Broardi*, avec beaucoup d'esprit a fait très-peu de chose en cinquante ans de carrière, depuis qu'il a été reçu docteur. Cependant le comte *Alfieri* d'Asti étoit un très-habile architecte, & le comte *Vittorio Alfieri*, auteur célèbre d'un théâtre tragique, est très-justement surnommé par la société des unanimes *le diligent*, & il est tout autant que l'étoit le Ligurien Elvius Pertinax, *tenax propositi*. Nice de la paille, petite ville agréable, patrie d'une des plus fortes têtes que le Piémont ait données à la compagnie de Jésus, se trouve à deux lieues d'Asti vers le midi.

Alexandrie a plus de rapport encore avec le Monferrat que n'en a Asti avec son département. Les Alexandrins ont fait quelquefois la guerre avec des succès éclatants à un marquis de Monferrat qui étoit des plus valeureux & des plus guerriers princes de son temps *). Les Alexandrins ont des talents & du penchant pour l'étude & pour tout. Je n'ai pas oublié depuis quarante ans que lorsque j'étudiois dans le collége des provinces & à l'université de Turin, trois ou quatre Alexandrins, Mrs *Chenna*, *Patria* & *Schiffo* se distinguèrent beaucoup & n'ont jamais démenti l'idée qu'ils donnèrent alors de leur génie. Il y avoit à Alexandrie un chevalier *Sappa*, mort de-

*) . . . . . Guglielmo Marchese,
Percui Alessandria e la sua guerra
Fa pianger Monferrato e Canavese.
Dante Purg. Cant. VII.

puis quelques années, qui paſſoit pour un bon poëte, & qui ſavoit même intéreſſer ſans attaquer la religion, ſans médire de perſonne, & ſans bleſſer les oreilles les plus chaſtes par des propos libres. Cette ville a figuré dans la littérature depuis la renaiſſance des lettres, plus qu'aucune de celles qui ſont ſoumiſes à la maiſon de Savoie, excepté Turin: & pour ville de province elle eſt encore très-intéreſſante aujourd'hui. L'académie *degli Immobili* eſt toujours floriſſante. C'eſt la patrie du marquis abbé *Guaſco*, qui a remplacé à Rome, comme antiquaire, le célèbre *Winckelmann* brandebourgeois. Ce ſavant abbé *de Guaſco* vit à préſent dans le ſein de ſa famille à Alexandrie.

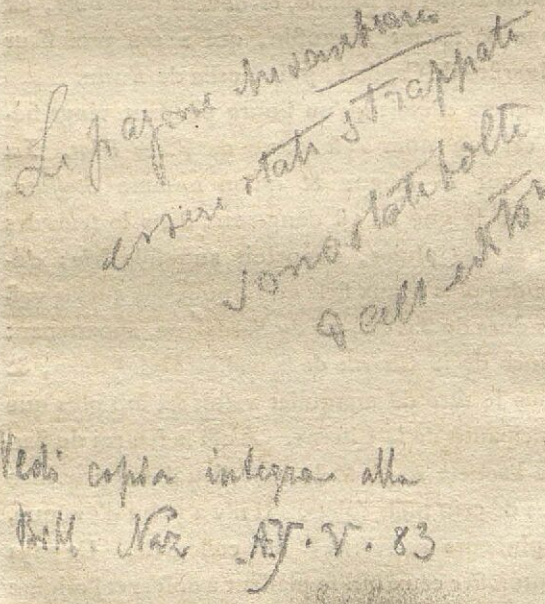
Tortone n'a preſque jamais fait parler d'elle que par des évêques zélés & ſavants, & par un cardinal qui a manqué la papauté à cauſe de ſon attachement pour les jéſuites (le cardinal *Cavalchini*). Un *Étienne Montemerio, Tortonois* du ſeizième ſiécle, n'étoit qu'un littérateur de la troiſième claſſe. *Matthieu Bandello*, dont les contes ont contribué à enrichir le théâtre, eſt le ſeul homme vraiment célèbre qui ſoit né dans un bourg de cette province. Si j'y étois paſſé à mon retour d'Italie, j'aurois eu le plaiſir d'y trouver un évêque qui a été mon compagnon de collége, & des profeſſeurs qui ont étudié ſous moi à l'univerſité. Ce qui eſt ſingulier c'eſt que l'évêque & trois des profeſſeurs aux écoles royales de cette ville ſont natifs de Saluces, qui eſt à l'extrémité oppoſée des états de Sardaigne en Italie. Vous avez

trouvé dans plusieurs journaux allemands & français le nom du professeur *Vassalli*, qui est dans le premier rang des physiciens d'Italie. Bobbio est la plus petite ville du Piémont, & le siége du plus petit évêché de Lombardie, si on excepte celui de Carpi. Mais ce petit pays placé au point de séparation des Alpes Maritimes & de l'Apennin, est célèbre dans l'histoire d'Italie, surtout par la riche bibliothèque de manuscrits qu'on a conservés dans le monastère où s'étoit jadis retiré ce moine *Walla* qui a gouverné l'empire d'occident sous *Louis* le débonnaire. L'évêque actuel de Bobbio, ci-devant père *Fabi*, est un sage & savant Augustin, qui a été professeur à l'université de Cagliari, puis à celle de Turin.

Voghera n'étoit qu'un bourg pendant vingt siécles, car son nom s'est formé de *Vicus Iriae*. La rivière qui le baigne & qu'on nomme *Staffora*, parce que le gué en est dangereux dans le tems des orages & des pluies, s'appeloit autrefois *Iria*; c'étoit un des plus beaux fiefs qu'ait possédés aucun vassal des ducs de Savoie, roi de Sardaigne, appartenant au prince de la Citerne de la maison Del-Pozzo, & qui sous le titre de marquisat valoit six fois plus que la principauté de la Citerne. Aussi le feu roi de Sardaigne l'acheta & en fit le chef-lieu d'une province de plus de cent mille sujets. Il n'y a point d'évêque, mais plusieurs couvents & une collégiale. Ce pays peut intéresser ceux qui se plaisent à observer l'origine des bourgs & les progrès de la population des pays, par le nom même des villes & villages qui forment

cette province. Il eſt limitrophe du Milanez & du Plaiſantin, touche aux portes de Pavie & n'eſt pas loin de Gènes; mais il ne fournit encore rien de remarquable à l'hiſtoire littéraire. Le hazard peut faire que l'on ſe trouve à la maiſon de campagne de quelque noble Génois avec des beaux eſprits & des gens des lettres.

---



# DIGRESSION

## SUR

# LA SARDAIGNE.

Je ne fais, Meſſieurs, ſi vous vous attendez que je diſe un mot de la Sardaigne. Je n'ai jamais été dans cette île; mais on m'a tant de fois entretenu ſur ſon état, & l'on m'a fourni de tels renſeignements, que je crois pouvoir en parler avec connoiſſance. Ce que je puis d'abord vous dire au ſujet de cette île, qui appartient par ſa ſituation autant à l'Afrique qu'à l'Europe, c'eſt que le premier parmi les modernes qui en a donné la deſcription, étoit ſorti des bords de la Baltique, c'étoit Cluvérius de Danzic *). Cette île, anciennement ſoumiſe comme tout le monde fait aux Carthaginois, puis aux Romains, qui en firent un lieu d'exil, enſuite occupée par les Vandales, par les Sarafins, & ſucceſſivement par les Génois & les Piſans, paſſa enfin ſous la domination des rois d'Aragon, qui l'ont poſſédée pendant deux ſiècles. Après l'union des couronnes de Caſtille & d'Aragon, elle fut deux autres ſiècles province de la monarchie d'Eſpagne.

*) C'eſt auſſi la première pièce que je trouve dans la collection des hiſtoriographes de la Sardaigne, que nous devons à deux gentilshommes ſardes, Mrs *de Simon*, également zélés pour le bien & la gloire de leur patrie.

Victor Amédée II, duc de Savoie, aïeul du roi aujourd'hui régnant, l'eut en compenſation de la Sicile, que l'Eſpagne, gouvernée alors par le cardinal *Alberoni*, lui enleva. Ce royaume n'a commencé à paroître ſur le théâtre des ſciences qu'après le milieu de ce ſiècle. Le comte *Bogin*, miniſtre favori du roi *Charles Emanuel*, ayant uni au département de la guerre qu'il avoit depuis longtemps, celui du royaume de Sardaigne, fit tout ce qu'il étoit poſſible non-ſeulement pour repeupler cette île & fertiliſer ſes campagnes, auxquelles il ne manquoit que le bras du laboureur, mais pour y faire fleurir les arts & les ſciences. Il fonda à Cagliari une univerſité, dont il vouloit faire une rivale de celle de Turin. Et ſi l'on regarde la qualité des profeſſeurs qu'il y envoya, cette rivale pouvoit bien ſe vanter d'avoir la préférence. Car elle avoit en 1764 de meilleurs profeſſeurs que n'en avoit celle de Turin, ſi on excepte le père *Beccaria*, l'abbé *Bon* & quelques autres. La faculté de théologie étoit incomparablement mieux pourvue. Le père *Hintz* lithuanien, par ſa profonde érudition dans la littérature orientale, le père *Fabi*, à préſent évêque de Bobbio, par ſa latinité & ſa modération éclairée dans la théologie morale, le père *Faſſoni*, par ſa vaſte érudition & ſon enthouſiasme théologique, l'abbé *de Vaſco*, alors dominicain, par ſon génie capable des plus grandes entrepriſes, valoient certes les quatre profeſſeurs de théologie qu'on avoit alors à l'univerſité de Turin. Le père *Berlendis*, jéſuite, l'auroit emporté ſur les profeſſeurs *Franzini* & ſur celui qui vous parle, ſi les longs ſervices du premier & la réputa-

tion qu'avoit faite au ſecond ſon hiſtoire des révolutions d'Italie, ne les eût fait préférer aux profeſſeurs de Cagliari, que le comte *Bogin* vouloit faire transférer aux chaires de belles lettres de Turin, comme il fit transférer les pères *Fabi* & *Faſſoni* à celles de théologie. L'abbé *Gemelli*, alors jéſuite, à préſent chanoine à Novare, les pères *Gagliardi*, *Stephanini* & *Cetti*, tous connus par différents ouvrages qu'ils ont donnés au public, auroient pu figurer dans les premières univerſités d'Italie. Il y avoit auſſi, & ils y ſont encore, deux excellents profeſſeurs de médecine, le docteur *Paglietti* & le docteur *De-Giovanni*. Le régime de l'univerſité tant de Cagliari que de Saſſari eſt établi ſur un meilleur plan que celui de l'univerſité de Turin. Les archevêques, qui en ſont les chanceliers, y exercent une autorité convenable à leur dignité. Ils ſont réellement les chefs du magiſtrat qui préſide aux études; au lieu qu'à celle de Turin, l'autorité des archevêques a été long-temps nulle, comme nous l'avons dit. Les membres qui compoſent ce conſeil ſont tous gens de lettres par état. Le premier eſt toujours le chef du tribunal ſupérieur du royaume; les autres ſont principaux profeſſeurs de chaque faculté.

A Saſſari l'univerſité eſt établie ſur le même pied que celle de Cagliari. Le chef du magiſtrat qui la préſide eſt auſſi l'archevêque. Ce ſavant prélat, natif de Saluces, s'étoit fait connoître avantageuſement en pluſieurs grandes villes d'Italie, où il a fait quelque ſéjour étant moine de l'ordre de Saint Auguſtin. Le cenſeur de cette univerſité, Mr *de la Chieſa*, qui eſt comme à Turin & à Cagliari partie conſtituante du

conseil duquel dépendent les établissements littéraires, a la réputation d'un habile canoniste. Il est aussi de Saluces. On ne doute pas en général que la partie cultivée de cette île ne suive les progrès que les sciences & les arts ont faits dans le continent. Mais un changement essentiel qui s'est fait dans l'île de Sardaigne de nos jours, c'est qu'au lieu de l'espagnol, on a introduit l'italien dans les chaires, dans les églises, dans les colléges, dans tous les bureaux d'administration, & dans les cours de justice. Comme l'italien ne diffère pas beaucoup de l'espagnol, ce changement n'a point embarrassé les habitants, qui d'ailleurs trouvent cette langue plus propre & plus commode pour toute sorte de correspondance & de commerce. C'est effectivement une espèce de conquête que fit la république littéraire d'Italie. Le langage du pays est un patois qui tient du grec, du latin & du moresque mêlé de toscan & d'aragonois. Mr l'abbé *Medan* vient de donner un recueil de poësies sardes, & il travaille à un dictionnaire sarde, grec & latin.

A la vérité les professeurs tant de Cagliari que de Sassari ont été pour la plupart des étrangers, c'est-à-dire, des Italiens & surtout des Piémontois. L'île de Sardaigne n'en a encore fourni qu'un petit nombre. Mais la culture étant introduite, & les Sardes ayant naturellement de l'esprit, ils pourront bientôt remplacer les professeurs qu'on leur a envoyés du continent. On compte déjà parmi les meilleurs professeurs cinq ou six nationaux: deux frères *Simon*, l'abbé *Cadelle*, Mrs *de Fraya* & *de Melas*: plusieurs

autres Sardes attachés à l'univerſité en qualité de docteurs, Mr *Porèn* & le chevalier *Coſta*, ſe ſont auſſi fait connoître par de bons ouvrages.

Notre illuſtre curateur *) qui a bien voulu ſe charger de la direction d'une branche économique très-importante telle que la culture de la ſoie, lira, j'en ſuis ſûr, avec intérêt un poëme traduit de la langue ſarde dans l'italienne ſur cet objet; l'auteur l'a intitulé *le tréſor de la Sardaigne*. On y lit des choſes curieuſes, ſoit dans le texte, ſoit dans les notes relatives au ſujet du poëme, & qui font voir que l'on eſt en Sardaigne presqu'au courant du ſiècle. On trouve ſur la fin une longue note dans laquelle l'auteur, qui eſt Sarde, prouve que cette île exporte pour plus de ſix millions de livres de ſes produits, contre l'avis de quelques hiſtoriens étrangers qui prétendent qu'elle n'en exporte que pour la foible ſomme de ſoixante mille en escompte des ſommes qu'abſorbe l'importation d'une infinité de marchandiſes étrangères. Il marque que les ſeuls articles de froment, ſel & fromage, vendus à l'étranger, ſe montoient à 2,825,000 livres. La différence eſt incroyable, & fait voir combien on peut être différemment inſtruit dans ces matières. Indépendamment des choſes que ce livre nous apprend, l'édition même eſt une preuve que l'imprimerie a été portée en Sardaigne, ſous la maiſon de Savoie, à un point où elle n'étoit pas en Italie avant que Mr *Bodoni* eût la direction de celle de Parme. Auſſi c'eſt d'après les modèles de cet admira-

*) Mr le comte *de Hertzberg*, miniſtre d'état.

ble typographe que le ſieur *Porro*, prote, enſuite directeur de l'imprimerie de Cagliari, s'eſt formé. Le poëme ſur les vers à ſoie, qui eſt de Mr *Antoine Purqueddu*, parut en 1780. J'ai tout lieu de croire que depuis-lors on n'a pas ceſſé de faire des progrès dans toute ſorte de culture, & ſurtout dans les beaux arts, les lettres & les ſciences, malgré la difficulté qu'elles trouvent dans la grande diſtance qui ſépare non-ſeulement les Sardes des villes civiliſées du continent, mais encore les unes des autres leurs propres villes. L'honnête eccléſiaſtique *) qui me fit préſent de l'exemplaire que je poſſède, ſuffiroit à me perſuader que les Sardes ne ſont pas moins propres pour les ſciences que ne le ſont les Siciliens.

(* Mr l'abbé chevalier *de Simoni*.

La carte des états du roi de Sardaigne par *François de Caroly*, imprimée à Turin en 1779, que Mr *Buſching* cite comme la meilleure, eſt vraiment fort détaillée, mais elle n'eſt ni bien exacte dans toutes ſes parties ni bien gravée. On en attend une meilleure de l'abbé *Lirelli*, géographe de l'académie de Turin, qui a déjà donné la carte particulière de l'île de Sardaigne. V. ci-deſſus la note à la page 63. 64.

SE-

# SECOND MÉMOIRE.

LU LE 15 NOVEMBRE 1792.

Milan eſt un grand exemple en faveur du ſyſtème phyſiocratique. Il n'y a point de ville en Europe plus riche & plus peuplée parmi celles qui ne ſont pas ſur la mer ou à l'embouchure d'un grand fleuve. La capitale de la monarchie eſpagnole, dans le temps même que le duché de Milan, le royaume de Naples & les Pays-bas en étoient des provinces, n'égala jamais la capitale du Milanez. Cent quarante ans après que ce beau pays fut ſoumis à l'Eſpagne, on y comptoit encore 215,000 habitants, tandis que Madrid depuis trois ſiècles qu'elle eſt la capitale du royaume, n'en compte que 140000: ce qui ne paſſe guère la population qu'on donne encore aujourd'hui à Milan, après qu'on a ſéparé deux ou trois provinces qui ſont à préſent partie du Piémont. Cependant la grandeur de la capitale n'abſorbe pas la population des villes ſubalternes & de la campagne. Le Milanez eſt même à proportion de ſon étendue plus peuplé que ne le ſont l'état de Veniſe & le Piémont au milieu desquels il ſe trouve, & dont la population eſt pourtant ſupérieure à celle de toute autre partie de l'Europe. Malgré les ravages que fit la peſte dans les derniers ſiècles, malgré l'expatriation nombreuſe dont on trouve les preuves dans toutes les villes de l'Allema-

gne, où ceux qu'on appelle marchands italiens viennent pour la plupart du duché de Milan, malgré l'exportation de l'argent que Vienne attire à elle, pour le verſer dans d'autres provinces; enfin malgré le nombre conſidérable tant de prêtres ſéculiers que de moines, tous vivants dans le célibat, & très-certainement bien éloignés de l'indiſcipline des ſiècles paſſés, lorsque le concubinage étoit auſſi fécond que commun, ce pays eſt toujours fort peuplé. Une des cauſes de cette belle population eſt que la diſcipline introduite par Saint Charles Borromée, a rendu plus fréquents & plus féconds les mariages dans la claſſe de ceux qui n'ont point embraſſé l'état eccléſiaſtique.

J'avois déjà été quatre fois à Milan, lorsque j'y paſſai à mon retour de Turin. J'avois aſſez vu le dôme, c'eſt-à-dire la cathédrale & les autres égliſes, ainſi que le château & les palais les plus remarquables; je me bornai donc à revoir mes anciennes connoiſſances, les établiſſements littéraires qui s'étoient formés ou renouvelés depuis la dernière fois que j'y avois été. Je dirigeai d'abord mes pas vers le collége de Brera. L'hiſtoire de ce grand collége intéreſſe toujours. C'étoit un établiſſement de moines fabricants de drap humiliés par inſtitut. On les appeloit *humiliati*. Cet ordre, très-utile dans la vigueur de ſon inſtitution, ayant dégénéré, s'étant même diffamé par l'attentat commis contre le ſaint archevêque *Charles Borromée* qui vouloit le ramener à ſa règle primitive, il fut ſupprimé & leur maiſon de Milan fut donnée aux jéſuites, dont l'origine n'eſt que de quelques luſtres antérieure à l'abolition des humi-

liés. Cette maiſon devint un des colléges les plus floriſſants de la ſociété. De nos jours, le père *Boſcowitz* & le père *Lagrange* en ont augmenté l'éclat. L'abbé & chevalier *Tiraboſchi*, ſi connu par ſon hiſtoire de la littérature italienne, commença ici ſa carrière, étant jéſuite. La ſociété ayant ſubi le ſort qu'avoit eu l'ordre des humiliés, on établit à Brera des profeſſeurs tant laïques qu'eccléſiaſtiques de différents ordres, parmi leſquels ſont auſſi pluſieurs exjéſuites. Ce grand collége eſt à Milan, comme l'inſtitut l'eſt à Bologne, le centre & le rendez-vous des gens de lettres du pays, & des étrangers qui voyagent. On y trouve ſous le même toit tout ce qui peut intéreſſer les ſavants & les amateurs de ſciences & de beaux arts. Car outre la bibliothèque, riche de 80000 volumes, depuis qu'on y a fondu celle de Pertuſati & celle du célèbre *Haller*, que l'impératrice Marie Thérèſe acheta, il y a l'obſervatoire, l'académie des beaux arts, la ſociété patriotique, une collection de médailles & différents cabinets. Pluſieurs profeſſeurs y ont auſſi leur logement, ainſi que les bibliothécaires & les aſtronomes. Je m'adreſſai d'abord aux bibliothécaires; je connoiſſois le premier, qui eſt le marquis *Dom Alphonſe Longhi*, par ſes ouvrages, & je connoiſſois perſonnellement le ſecond, qui eſt l'abbé *D. Ange Vecchi*, depuis plus de vingt ans. Ils ſont tous deux chargés de la cenſure des livres, tant de ceux qu'on veut imprimer dans le pays que de ceux qu'on y introduit de l'étranger. Milan paſſoit, depuis l'adminiſtration du feu comte *de Firmian*, pour une des villes d'Italie où la preſſe & le commer-

ce de la librairie étoient le moins gênés. Je me trouvai avec Mrs *Longhi* & *Vecchi* dans le moment qu'on alloit prendre des manuscrits qu'on vouloit donner au public, & des livres qu'on vouloit retirer de la douane. Je n'eus pas de peine à m'appercevoir que la révolution de France avoit obligé le gouvernement à restraindre cette liberté. L'observatoire n'est pas à beaucoup près d'une si belle construction que le sont ceux de Manheim & de Turin. Il est construit sur un vieux clocher du treizième siècle, ainsi que celui de Gœttingue l'est sur une vieille tour qui tient aux anciens murs de la ville. Mais l'observatoire de Milan, de même que celui de Gœttingue, sont très-bien fournis d'instruments & dirigés par de très-habiles astronomes. Je ne doute pas que les abbés *Reggio*, *de Cesaris* & *Oriani* ne soient connus de Mrs *Bernoulli* & *Bode*, dont ils m'ont demandé des nouvelles. Ils remplacent dignement le célèbre père *Lagrange*, qui dirigeoit autrefois cet observatoire. Dans ce même collége de Brera se tiennent les assemblées de la société patriotique, composée tant de gentilshommes que de bourgeois possesseurs, qui s'occupent d'agriculture & de tout ce qui peut contribuer à la prospérité d'un état.

Aucun d'eux n'est stipendié, excepté le secrétaire & le vice-secrétaire. Aussi le premier, qui est l'abbé *Charles Amoretti*, est obligé de donner de temps en temps des leçons d'économie rurale & de rédiger les mémoires qu'on lit à la société, & qu'on fait imprimer. Il est d'ailleurs très-savant physicien. Le secrétaire de l'académie des beaux arts, qui est en mê-

me temps le garde des médailles & des antiquités, eſt l'abbé *Bianconi*, très-ſavant antiquaire, & même paſſionné pour ce genre. Il eſt frère de ce conſeiller *Bianconi*, membre de l'académie de Pruſſe, mort depuis quelque temps réſident de Pologne à Rome. Ils ont eu l'un & l'autre de grandes relations avec *Winkelmann*. M'étant trop arrêté ou dans la bibliothèque, ou dans l'obſervatoire, ou dans l'appartement de quelques profeſſeurs, j'ai deux fois manqué de trouver dans leur ſalle Mr *Traballeſi* & Mr *Franchi*, l'un directeur de l'école de peinture, & l'autre de celle de ſculpture. Je ne vis pas non plus, ni le peintre décorateur Mr *Albertoli*, ni Mr *Pierre Marini*, directeur de l'école d'architecture; mais j'ai toujours entendu parler de ces quatre artiſtes avec beaucoup d'éloges, tant à Milan que partout ailleurs où il a été queſtion d'eux. Le voyageur pourra juger de leurs talents, s'il va voir la belle maiſon de campagne que l'archiduc, gouverneur de Milan, a fait bâtir près de Monza. Du nombre des profeſſeurs des écoles ſupérieures de Brera, un des plus laborieux eſt le père *Soave* ſomasque, auſſi profond métaphyſicien qu'écrivain correct, & même élégant tant en proſe qu'en vers. C'eſt lui qui a traduit les idylles *de Geſner*, qui a mis à la portée des Italiens la philoſophie de *Locke*, & donné une grammaire philoſophique, pour le moins égale à celle de l'anglois *Harris*. C'eſt de lui que je viens de recevoir la belle analyſe de la diſſertation latine de Mr *Galvani*, ſur la vraie ou prétendue électricité animale, que j'eus l'honneur de préſenter jeudi dernier à l'aſ-

ſemblée publique. Le profeſſeur de belles lettres eſt l'abbé *Parini*, ſi connu par les deux premières des quatre parties du jour, *il mattino* & *il mezzo* giorno. C'eſt un des trois poëtes établis à Milan, & en quelque ſens penſionnés comme tels. Mais de ces trois, Mr *Moretti* que nous avons vu deux fois à Berlin, eſt depuis pluſieurs années à Pétersbourg, dans la même qualité de poëte du théâtre qu'on lui a conſervée à Milan. L'aîné de ces trois poëtes, mais qui l'eſt d'un genre très-différent des deux autres, eſt l'abbé *Paſſeroni*, auteur d'un ſingulier poëme en rimes octaves ſur la vie de Cicéron. Vingt ans après que ce poëme lui avoit fait un nom, je l'ai vu dans un état de fortune telle que l'eſt ordinairement celle des poëtes, logé dans un véritable & pauvre galetas, où il avoit ſes livres, ſon grabat, quelques fagots de bois & des pots de terre, & une petite cheminée où il faiſoit lui-même ſa cuiſine. Dernièrement il étoit pourtant parvenu à avoir deux chambres au fond d'une cour, & une vieille ſervante telle que pourroit l'avoir le chapelain d'un hameau. Quoique à peu près octogénaire, & auſſi peu riche que je viens de le dire, il eſt gai & content, & ſurtout fort honnête & fort brave homme, auſſi aimé qu'eſtimé.

On peut bien croire que dans une ville telle que Milan, où l'on compte plus de cent perſonnes qui écrivent & qui ſe font imprimer, il y a d'autres poëtes outre ces trois. Mais il n'y en a aucun parmi eux qui ne ſoit connu que comme poëte. *Don Joſeph de Pecis* par exemple, auteur de différents petits poëmes, la plupart contenant des éloges de la mai-

ſon d'Autriche, eſt conſeiller de l'adminiſtration, & ſes ouvrages les plus conſidérables ſont ſur la tactique. J'avois connu à Milan en 1771 trois ſavants, qui faiſoient alors grande figure & qui la font encore aujourd'hui. Ce ſont le marquis *Beccaria*, le comte *Verri* & le préſident comte *Carli-Rubi*. Les deux premiers étoient de la fameuſe ſociété qu'on appeloit *du Caffé*, parce qu'elle donnoit un ouvrage périodique ſous ce titre dans le goût du Spectateur d'*Addiſſon*. Je ne vis le marquis *Beccaria* cette fois qu'un moment, lorsqu'il ſortoit du conſeil d'état, dont il eſt membre. Je n'eus point le bonheur de me rencontrer avec le comte *Verri*; mais je paſſai quelques heures avec ſatisfaction chez le comte *Carli*, où je trouvai avec lui pluſieurs autres perſonnes eſtimables par leur ſavoir. Ces trois noms ne ſont pas également connus dans l'étranger. Car aucun des ouvrages du comte *Carli-Rubi*, ni du comte *Verri*, n'a eu le prodigieux ſuccès qu'a eu celui des délits & des peines du marquis *Beccaria*. Preuve que ce ſont les paradoxes, plûtot que les idées ſolides & utiles, qui donnent de la célébrité aux auteurs. J'ai toujours penſé, ſans presque oſer le dire, que l'abolition de la peine de mort feroit plus de mal que de bien à la ſociété. Je ſuis bien-aiſe de voir, depuis que les conſidérations ſur l'Italie de Mr *Duclos* ont paru, que ce ſavant étoit du même avis. (pag. 321.) Les autres ouvrages du marquis *Beccaria* ne ſoutiennent pas la réputation que celui *des délits* & *des peines* lui a acquiſe. Mais le comte *Verri*, depuis qu'il s'eſt fait connoître comme auteur, a continué d'écrire avec ſuccès. Son

hiſtoire de Milan, quoique non finie, paſſera plus ſûrement à la poſtérité que tous les autres qu'il avoit donnés auparavant. Le comte *Carli*, dont la collection des ouvrages ſe monte à plus de vingt volumes in 8vo, en a fait, Meſſieurs, pluſieurs très-intéreſſants; les plus conſidérables ſont ſur les monnoies du moyen âge & leur rapport avec les anciennes & les modernes, & les lettres américaines. Il eſt vrai que Mr *de Carli* & Mr *de Verri*, tous deux expréſidents & déchargés de leur emplois, ont eu plus de loiſir que Mr *Beccaria* pour faire des livres. Un frère du comte *Verri*, chevalier de Malte, homme d'eſprit auſſi bien que ſon frère, ne vit point à Milan; il eſt à Rome depuis longtemps. Et ce n'eſt pas pour écrire ſur la théologie, ni ſur le droit canonique. Il eſt auteur de quelques tragédies & d'un roman intitulé, *la vie de Sapho*, qui a eu beaucoup de ſuccès.

Nous avons eu ſur cette table des ouvrages remplis de profondes recherches ſur pluſieurs branches d'hiſtoire naturelle & de phyſique. Nous en avons vu de Mrs *Moscati* & *Baronio*, & de beaucoup d'autres ſavants Milanois, non moins célèbres; mais un ouvrage qui prouve combien ſont trompés ou trompent ceux qui ont écrit que les Italiens ne voyagent point, c'eſt le voyage dans les États unis de l'Amérique de Mr le chevalier *Louis de Caſtiglioni*, d'une des plus illuſtres familles de Milan. L'ouvrage eſt bien écrit & très-intéreſſant pour toute claſſe de lecteurs. Une partie du ſecond volume intéreſſe ſurtout les botaniſtes, parce que Mr *de Caſtiglioni* s'eſt particulièrement attaché à faire connoître

le règne végétal du vaſte pays qu'il a parcouru. L'hiſtoire naturelle & la minéralogie ſont beaucoup plus cultivées dans la Lombardie qu'elles ne l'étoient il y a quelques années. Lorsque Mr *Ferber*, notre confrère, voyagea en Italie, le père *Pini*, barnabite, n'avoit encore donné que quelques ouvrages ſur l'architecture. Il eſt à préſent un des minéralogiſtes d'Italie, connu probablement de Mr le conſeiller privé *Gerhard*, notre confrère. Depuis deux ans Mr l'abbé *Teſta* ſe diſtingue auſſi dans cette partie. La première fois que je fus à Milan, c'étoit la belle latinité, la poéſie & l'aſtronomie qui dominoient. C'étoient *Baleſtrieri* & ſon généreux ami Mr *de Carcani*, l'abbé *Paſſeroni*, le père *Ferrari*, le père *Tantova*, qu'on alloit chercher. Le père *Boſcovich*, célèbre aſtronome, qui étoit alors à Milan, ſembloit ſe piquer encore plus d'être poëte que d'être mathématicien. Le père *Friſi*, auſſi habile mathématicien que *Boſcovich*, n'avoit pas renoncé à la belle littérature. La poéſie & l'aſtronomie s'y ſont toujours ſoutenues, même avec éclat. La belle latinité y eſt un peu négligée, quoique l'étude de l'antiquité n'y languiſſe point. Mais la phyſique dans toute ſon étendue, l'économie civile, & même la ſcience militaire ou la tactique y ſont plus en vogue que jamais.

J'ai eu ſous mes yeux la liſte d'une centaine d'écrivains vivants aujourd'hui à Milan. J'ai obſervé en le parcourant que parmi ceux qui ont le plus de réputation, trois ſont ou ont été dans l'adminiſtration civile. Quatre ou cinq ſont des prélats, c'eſt-à-dire riches bénéficiers de différent rang, dont le pre-

mier ſous tous les rapports eſt le cardinal *Durini*, & pluſieurs moines de différents ordres. On eſt d'abord un peu étonné de trouver peu ou point de dominicains, d'auguſtins, de carmes, & même peu de franciſcains qui aient fait quelques ouvrages conſidérables, acquis de la réputation dans la littérature. Mais il faut conſidérer que les ordres religieux antérieurs au ſiècle de Charles-quint, de Paul III & Paul IV, de Pie IV & Pie V, ſous leſquels ſont nés les jéſuites & les clercs réguliers de la congrégation de Saint Paul & ceux des écoles pies, ſemblent être tombés dans l'obſcurité, depuis que la théologie n'eſt plus la ſcience prédominante. Tout ce qu'ils peuvent faire c'eſt des ſermons. Auſſi il y a ſouvent parmi eux de bons prédicateurs. Les ordres plus anciens & antérieurs à la théologie ſcolaſtique, comme les bénédictins & les chanoines réguliers de Saint Jean de Latran, qui ſe ſont donnés aux études de l'antiquité & de l'hiſtoire naturelle, ont presque partout quelques ſujets qui ſe diſtinguent par l'érudition & la ſcience. Mais c'eſt ordinairement parmi les clercs réguliers ou les jéſuites, à préſent exjéſuites, qu'on trouve les bons écrivains tant en italien qu'en latin. En recherchant la cauſe de cette différence, nous trouverons auſſi celle du petit nombre de bons écrivains que l'on compte en Italie, malgré la foule de gens de lettres qui font imprimer de leurs écrits. C'eſt que très-peu d'étudiants dans les univerſités s'appliquent à l'étude de leur langue, & s'exercent à écrire lorsqu'il en eſt temps. On fait les humanités dans un âge où l'on

n'eſt pas encore capable de ſe former le ſtyle; & le peu qu'on a pu ſe former s'oublie & ſe perd dans les ſix ou ſept ans qu'on emploie aux facultés ſupérieures, pendant lequel temps à peine on a l'occaſion d'écrire de ſon chef quelques compliments pour ſervir de préambule à une diſpute, ou quelques extraits de ce que les profeſſeurs ont dicté, & cela toujours en latin, tant bien que mal. Les jéſuites au contraire & les autres clercs réguliers, *barnabites*, *piariſtes* & *ſomasques* n'ont jamais négligé l'étude de la belle littérature, ni le ſtyle par conſéquent, étant tous obligés par inſtitut de régenter des écoles.

Ce n'eſt pas que ceux qui ſe mettent à écrire à un âge mûr, après avoir fait leur cours d'études, & ſouvent ſoutenu des charges, ne prennent aucun ſoin de la langue dans laquelle ils écrivent. Mais c'eſt qu'il eſt rare qu'on choiſiſſe bien les auteurs dont on veut imiter le ſtyle & qu'on ſe propoſe de bons modèles. Cependant on écrit tout auſſi bien en langue toſcane à Milan qu'à Florence, où, comme nous le verrons ailleurs, on néglige beaucoup trop la langue que cette ville a donnée aux villes de l'Italie.

Je n'oſerois déterminer juſqu'à quel point la table des grands & la converſation des dames peuvent contribuer aux progrès de la littérature ou des ſciences; mais en ſuppoſant que cela ſoit, je dirai que les gens de lettres à Milan ont eu & qu'ils ont encore un avantage qu'on n'a guère dans les autres villes d'Italie. On ne trouvoit pas, par exemple, à la table, ni du marquis *Tanucci* à Naples, ni du marquis *Botta* à Florence, les ſavans ni les artiſtes auſſi

communément qu'on les trouvoit chez le comte de *Firmian*, miniſtre plénipotentiaire de l'empereur dans la Lombardie, & qu'on les trouve chez Mr le comte de *Wilzeck* qui lui a ſuccédé. Il eſt vrai que cela tient à l'uſage plus général en Allemagne qu'en Italie d'avoir une table à douze, à vingt, à trente couverts. En Italie, ce ne ſont que les miniſtres étrangers & les miniſtres d'état qui ont été en ambaſſade, qui donnent de grands dîners. Cependant ceux qui ont des liaiſons, trouvent une hoſpitalité plus utile & plus commode *). Indépendamment des maiſons où un étranger, une perſonne connue, eſt journellement invitée à dîner, & ſouvent logée & ſervie de tout, il y a à Milan, outre les caffés qui ſont des ſalles de converſation, comme dans le reſte de l'Italie, des maiſons où s'aſſemblent le ſoir nombre de perſonnes, pour s'y entretenir jusqu'à dix à douze heures de la nuit. Ordinairement c'eſt chez quelque dame bel-eſprit, & plus inſtruite que les autres perſonnes de ſon ſexe, que ſe tiennent ces converſations, Dans le peu de jours que j'ai paſſés dernièrement à Milan, j'ai été deux fois chez Madame la marquiſe de *Khevenuller*, nom illuſtre en Allemagne, née *Mezzabarba*, non moins illuſtre en Italie. J'y trouvai une ſociété telle qu'on la trouve quelquefois au ſouper des princeſſes allemandes. Mais le principal rendez-vous des beaux eſprits milanois, eſt chez Madame la marquiſe de *Benzoni*. Sa converſation ſeroit intéreſſante, quand elle ne ſeroit que ſeule, ou avec ſes parents & parentes.

*) Voyez le diſcours contre *Archenholtz*, dans le deuxième volume des Viciſſitudes de la littérature.

Mais de plus on trouve ſouvent chez elle ce qu'il y a de plus diſtingué parmi les gens de lettres de cette grande ville. Je regretterai toute ma vie que des engagements que j'avois pris avec d'autres ſociétés, ne m'ayent permis de profiter que pendant quelques quarts d'heures de la converſation & de la ſociété de cette dame.

Le chevalier d'*Elci*, que pluſieurs de vous ont connu ici, le premier vrai imitateur de Juvenal que je connoiſſe, & le plus digne émule de Mr le comte *Rewiſki*, comme connoiſſeur & amateur paſſionné des anciennes & rares éditions, n'eſt pas de la ſociété ordinaire de Madame de *Benzoni*; il eſt de celle d'une autre dame d'eſprit, la marquiſe *Fagnani*, dont le nom eſt encore plus connu, parce qu'elle a beaucoup voyagé, & parce que c'eſt celui d'un grand mathématicien, membre externe de cette académie.

De quatre frères, marquis *Airoldi*, que j'avois eu le bonheur de connoître les uns à Turin, les autres à Rome & à Milan, où eſt l'ancienne maiſon de la famille, je ne trouvai cette fois à Milan que l'aîné, les autres ſont à Palerme. Un d'eux eſt à la tête de ce fameux tribunal eccléſiaſtique ſi privilégié, qu'on appelle *la Monarchie ſicilienne*, charge très-diſtinguée qui le conſtitue grand-vicaire perpétuel du pape dans toute l'île. Je fus bien-aiſe de trouver à Milan des exemplaires du code arabe-ſicilien, qu'il venoit de publier à Palerme; & que je me crus devoir acquérir pour la bibliothèque de l'académie.

C'eſt peut-être par un mouvement de vanité que je vous raconte, qu'ayant eu l'honneur à Turin d'ê-

tre connu de Madame la ducheſſe d'*Aoſte*, j'eus un titre & un motif de plus de ſouhaiter d'être préſenté à l'archiduc *Ferdinand* & à l'archiducheſſe *Marie Thérèſe* dont elle eſt fille, & j'eus cet honneur. Mais il eſt de mon ſujet de vous dire que l'antichambre de leurs alteſſes royales eſt encore un autre endroit où l'on peut faire des connoiſſances ſavantes, outre celles d'une autre claſſe. Au ſurplus l'archiduc me dit quelques mots touchant l'empereur *Joſeph II*, ſon frère, & le feu roi de Pruſſe, qui me donneront lieu de faire quelques additions à l'eſſai que j'ai donné ſur la vie de ce dernier, & qui me prouvent que Monſeigneur l'archiduc a connu & connoît très-bien l'Europe régnante, s'il m'eſt permis de me ſervir de ce terme. Mais je fus ſurtout enchanté du bon eſprit & des connoiſſances de Madame l'archiducheſſe, auguſte rejeton d'une famille qui s'eſt diſtinguée parmi toutes les maiſons ſouveraines en Italie & en Allemagne, par la protection qu'elle a conſtamment accordée aux lettres & aux arts.

La congrégation d'une eſpèce de clercs réguliers, qu'on nomme *oblati*, eſt à Milan ce que les oratoriens étoient autrefois à Paris. Leur principale maiſon eſt unie à la célèbre bibliothèque ambroiſienne, qui étoit regardée comme la première, avant que celle de Brera eût reçu les accroiſſements que nous avons dits. Les oblati, inſtitués par *Saint Charles Borromée*, principalement pour diriger les ſéminaires des clercs, ont été utiles à d'autres claſſes de perſonnes. Le feu duc de *Modene* choiſit parmi eux le docteur *Oltrocchi*, pour être l'inſtituteur de ſa pe-

tite-fille, aujourdhui épouſe de l'archiduc *Ferdinand*; & le ſuccès a juſtifié admirablement le choix. Cette congrégation ne s'étant point répandue hors du diocèſe de Milan, & s'étant en général bornée à des études eccléſiaſtiques, n'a pas été illuſtrée par des *Gerdil*, *Friſi*, des *Beccaria*, des *Amoretti*, des *Barletti*, des *Soave*, comme celle des *barnabites* des écoles pies, des ſomasques. Elle compte cependant pluſieurs ſujets très-profonds dans la littérature orientale, dans l'hiſtoire ancienne, & dans celle des arts. Car outre l'abbé *Oltrocchi*, on eſtime particuliérement *D. Jean-Baptiſte Branca*, *D. Gaëtan Bugatti*, *D. Étienne Buonſignori*, qui ſe ſont fait connoître par des ouvrages imprimés.

Pavie n'eſt qu'à deux petites poſtes de Milan, ſituée ſur la gauche du Teſin, qui ſépare le Milanez du Piémont. Son univerſité eſt, l'on peut dire, l'aînée de toutes celles de l'Europe. Elle ne compte pas moins de dix ſiècles d'antiquité. Cependant ce n'eſt que depuis une douzaine d'années qu'elle peut ſe mettre au niveau des plus illuſtres, par la célébrité des profeſſeurs que *Joſeph II* y a attirés. Et c'eſt la ſeule de toute l'Italie qui ait beaucoup de rapport avec celle de Gœttingue. L'une & l'autre de ces deux villes ſont partie d'un état ſujet à un prince étranger, qui n'y réſide point. Pavie ni Gœttingue, quoique villes conſidérables relativement à l'étendue des états auxquels elles appartiennent, n'en ſont point les capitales. Le nombre des ſujets que ces deux pays donnent l'un au roi d'Angleterre, l'autre à l'empereur, ne diffère que d'un tiers; mais

le phyſique, je veux dire, la qualité du ſol diffère comme de ſept à un ou plus. L'électorat de Hanovre, ſur ſept cents lieues quarrées, ne contient que huit à neuf cent mille habitants, malgré que le ſouverain n'en tire que les ſommes qui ſe dépenſent dans le pays. Le duché de Milan, ſur cent quatre-vingt-douze lieues, en contient douze cents, ſans y comprendre le Mantouan. A Pavie les principaux moyens de ſubſiſtance ne peuvent être qu'à bas prix, puiſqu'on ſe trouve au milieu d'un pays très-fertile en froment, en riz, en grains de toute ſortes; on touche à une province qui envoie de ſes fromages à toutes les parties de l'Europe. Les collines couvertes de vignes n'en ſont qu'à une petite journée de train de bœufs; & la ville ayant à ſes portes le Teſin, le bois ne doit point y être cher. On a du lin, du chanvre de tous côtés, & on eſt au milieu d'un pays fameux par ſes ſoies. Les profeſſeurs y peuvent donc vivre aiſément, quoique leurs appointements ne ſoient pas ſi conſidérables que le ſont ceux des profeſſeurs de Gœttingue, & que les étudiants ne payent point leurs cours de leçons comme dans les univerſités d'Allemagne. Les étudiants par la même raiſon n'ont pas de grandes dépenſes à faire, d'autant plus que les logements ne coûtent beaucoup ni aux uns ni aux autres, puiſque la ville n'eſt pas fort peuplée à proportion de ſon étendue & de la grandeur des maiſons. D'ailleurs il y a des bourſes pour un grand nombre de jeunes gens dans cinq colléges, fondés par différents bienfaiteurs, l'un par *Saint Pie V*, l'autre par *Saint Charles Borromee*,

*romée*, un troiſième & un quatrième par la maiſon de *Caſtiglione* de Milan, & par celle des marquis *Caccia* de Novare, & le cinquième par l'impératrice *Marie Thérèſe* pour les Allemands & les Hongrois. Il y a de plus un grand ſéminaire épiſcopal pour les clercs du diocèſe.

Ni les profeſſeurs de Pavie, ni ceux des autres univerſités italiennes ne donnent les leçons chez eux comme en Allemagne, mais dans des ſalles d'un bâtiment public deſtiné pour cela. Les ſalles ou auditoires de Pavie ſont les plus ſpacieuſes, les plus commodes que j'aie vues. Elles ſont partagées en deux édifices ſéparés par une rue de traverſe. Comme nos univerſités ſont compoſées de quatre facultés, théologie, juriſprudence, médecine & philoſophie ou arts-libéraux, on éleva un bâtiment de manière que chacun d'eux ſert à deux facultés. Un étranger peut facilement entendre trois ou quatre profeſſeurs dans une matinée, s'il veut juger de leur ſtyle, de leur manière de débiter, & ſe faire une idée de leur genre de doctrine. Je n'ai pu aſſiſter que quelques quarts d'heure aux leçons du père *Tamburini*, fameux théologien auſſi peu favorable aux opinions de la cour de Rome, que le ſont le père *Natali* profeſſeur à Parme, & le père *Conti* qui l'eſt à Padoue. Je penſe que le nom & les ouvrages de ces théologiens canoniſtes ne ſeront pas inconnus à Mrs *Ancillon* & *Erman*, & moins encore à Mrs *Teller* & *Zoellner* *).

*) Tous quatre ſavants eccléſiaſtiques, membres de l'académie; les deux premiers de la religion réformée, les deux autres de la luthérienne. V. leurs articles dans *la Pruſſe littéraire*.

J'aſſiſtai enſuite aux leçons du père *Barletti*, profeſſeur de phyſique. Il donnoit ce jour-là ſes leçons dans un joli théâtre, conſtruit exprès pour ſa claſſe, & il avoit ſur la table & à côté de lui les machines néceſſaires pour faire les expériences relatives à la leçon du jour.

Je puis communiquer à Mr *Achard* & aux membres de ſa claſſe les inſtructions élémentaires qu'a publiées ce profeſſeur *Barletti*. Je les avois ici avant mon dernier voyage. Mais je fus charmé de la manière dont il donne les inſtructions de vive voix à ſes auditeurs. Mr *Spallanzani* (ce nom n'a pas beſoin de note) eut la complaiſance de me faire voir en détail le magnifique cabinet d'hiſtoire naturelle, enrichi, mis en ordre & conſtamment dirigé par lui-même. Je dis *cabinet*, pour me ſervir du terme reçu; au reſte cette riche & merveilleuſe collection occupe un très vaſte appartement dans l'univerſité. La bibliothèque n'eſt pas auſſi riche que l'eſt le cabinet d'hiſtoire naturelle; mais on eſt édifié du ſoin que lui donne le bibliothécaire & de la quantité d'étudiants que j'y vis appliqués à différentes lectures. Je vis enſuite pluſieurs autres profeſſeurs chez eux, chez mon hôte, Mr le profeſſeur *Malacarne*, chez le marquis *Malaſpina*, que nous connumes ici à Berlin à ſon retour de Ruſſie, chez Madame la marquiſe *de Botta*, chez Madame la comteſſe *Corti*. Madame *de Selvatico* n'étoit pas encore de retour de Milan, où j'avois eu l'honneur de la voir chez la comteſſe *de Benzoni* ſa ſœur. Il y a à Pavie beaucoup de nobleſſe très-ancienne & très-illuſtre, & la plupart des mai-

ſons des ſeigneurs & des dames ſont ouvertes aux profeſſeurs & à tout homme de lettres qui a quelque réputation.

Je ne ſais par quel malheur ou par quel hazard je ne pus voir le père *Grégoire Fontana*, profeſſeur de mathématique très-eſtimé & que j'avois connu perſonnellement à Turin; ni Mr *Scarpa*, très-célèbre anatomiſte, membre de cette académie, que nous eumes la ſatisfaction de poſſéder ici pendant quelques jours en compagnie du chevalier *Volta* en 1784. On m'a dit qu'une forte mélancolie les fait vivre l'un & l'autre iſolés, & qu'ils ne voient guère quelques-uns de leurs collégues, avec lesquels je me trouvois engagé.

Le docteur *Franck*, jadis profeſſeur à Gœttingue, l'eſt à préſent à Pavie, où il a remplacé Mr *Tiſſot* lorsque celui-ci retourna à Lauſanne. Je fus bien aiſe de le connoître. J'aurois voulu le trouver auſſi bien avec ſes collégues qu'il l'eſt avec quelques-uns de ſes élèves.

Peut-être que les noms de Mrs *Belcredi*, *Bigoni*, *Perendoli*, *Capſoni*, *Cremani*, *Gardini*, *Lambertenghi* & *Villa* ſont moins connus aux académies, qu'ils ne le ſont aux univerſités; car leur genre de doctrine renferme leur nom non pas dans les limites de la Lombardie, ou dans ceux de l'Italie, mais dans les écoles de juriſprudence. Mr l'abbé *Bertola* eſt connu dans l'Allemagne occidentale, où il a voyagé, & il mérite de l'être dans tous les cercles de l'empire par la peine qu'il ſe donne de faire connoître la littérature allemande aux Italiens. Il eſt

d'ailleurs très-verſé dans les belles-lettres, & nous avons de lui entre autres ouvrages, *la philoſophie de* l'hiſtoire, peut-être moins ſavante mais infiniment moins peſante que les mémoires qu'a donnés notre défunt confrère *Weguelin*. J'offre à Mr *Burja* des ouvrages de mathématiques par Mr *Maſcheroni* de Bergame, qui lui ont mérité l'attention du gouvernement de la Lombardie autrichienne, & une place de profeſſeur à l'univerſité de Pavie. Le chevalier *Volta* fut des premiers que je viſitai en arrivant dans cette ville, & fut des derniers que je revis avant mon départ. Je le trouvai tout occupé à électriſer une grenouille écorchée, pour vérifier la découverte importante qu'un profeſſeur de Bologne, Mr *Louis Galvani*, venoit de publier. Cette découverte due au hazard, comme tant d'autres plus importantes, avoit été faite par Mr *Galvani* ſept ans auparavant; mais comme il ne venoit que de la publier dans le moment dans les volumes de l'inſtitut de l'année 1785, elle commençoit alors à faire du bruit en Italie & à occuper tous les phyſiciens de profeſſion & les amateurs; on peut le voir par la date des lettres contenues dans les trois cahiers que j'ai préſentés à l'aſſemblée publique du jeudi paſſé. Elles ſont du commencement du 3 Mai jusqu'au 27 Avril, mais ce fut le 27 d'Avril que je vis faire les expériences à Mr *Volta* *).

*) Mr *Achard*, directeur de la claſſe de phyſique expérimentale de l'académie de Berlin, après les premiers avis qu'il eut de la découverte de Mr *Galvani*, fit ſur cela pluſieurs expériences. Lui ayant demandé ce qu'il penſoit de la choſe dans le total, j'en reçus par écrit la réponſe que je crois à propos d'inſérer ici. „Les expériences nombreuſes que j'ai faites ſur la

J'obſerverai enfin touchant l'univerſité de Pavie, que c'eſt là qu'on trouve comme dans celles d'Allemagne, des profeſſeurs de différentes nations ou du moins de différents états d'Italie; au lieu qu'à Turin ils ſont à préſent tous Piémontois, à Piſe presque tous Toſcans, qu'à Padoue il n'y en a que deux ou trois qui ne ſont pas des ſujets de la république de Veniſe. L'univerſité de Pavie eſt auſſi la première de toutes les univerſités italiennes qui ait adopté l'uſage de ſe ſervir de livres élémentaires imprimés, au lieu de dicter les leçons aux étudiants. Mais ce qui fait voir qu'en Italie on eſt au courant des progrès que les ſciences ont faits en Allemagne, c'eſt que de vingt ou trente profeſſeurs qui les enſeignent à l'univerſité de Pavie, dix ou douze donnent leurs leçons ſur des ouvrages de profeſſeurs allemands, trois ou quatre ſur des ouvrages d'auteurs françois ou flamands. Un ſeul ſe ſert des inſtitutions d'un auteur italien, encore cet Italien eſt employé à Vienne. Sept ou huit les donnent ſur des livres qu'ils ont eux-mêmes compoſés & fait imprimer, comme les pères *Barletti* & *Baldinotti*, les deux pères *Fontana*, l'abbé *George*

„ſoi-diſante électricité animale, c'eſt-à-dire ſur les contractions „muſculaires produites par la communication qu'on établit entre „les nerfs & les muſcles auxquels ils ſont unis au moyen de ma„tières métalliques, m'ont convaincu que ces phénomènes ſont „entièrement indépendans de l'électricité. Je les attribue à un „fluide eſſentiellement différent du fluide électrique, qui n'a de „commun avec lui que la propriété d'être conduit par les matiè„res métalliques, plus facilement que par d'autres. Je ſuis tenté „de croire que ce fluide eſt celui qu'on a nommé jusqu'à préſent „fluide nerveux, dont l'exiſtence a été ſoutenue par pluſieurs „phyſiciens & même par d'autres".

*Bertola*, les avocats *Cremani* & *Carminati*. Le docteur *Franck* & l'abbé *Villa* donnent leurs leçons sur des livres qu'ils ont eux-mêmes composés & fait imprimer. Mais le professeur *Tamburini* dans l'année courante se sert du traité *d'Opstraet* sur les lieux théologiques; l'abbé *Zola*, de l'abrégé d'histoire ecclésiastique de *Dannenmayr*, ci-devant professeur à l'université de Fribourg dans le Brisgau, actuellement à celle de Vienne; le père *Perondoli* traite le droit ecclésiastique d'après les institutions de *Lakihs*, & Mr *Noël de Sainte Claire*, le droit naturel d'après les institutions de *Wolff*; le chevalier *Volta*, la physique générale d'après Mr *Lichtenberg* de Gœttingue; le père *Mascheroni*, dont j'offre à Mr *Burja* de nouvelles recherches sur l'équilibre des voûtes *), & une nouvelle méthode pour mesurer les polygones plans **), donne ses leçons ordinaires d'après *Boffut*; Mr *Scarpa*, l'anatomie d'après je ne sais quel Sabatier; Mr *Brusati*, la botanique d'après *Linné*. Mr *Malacarne*, professeur de chirurgie, est très en état de donner de bonnes instructions de lui-même; il vient de publier dernièrement un traité sur l'anatomie des nerfs, que je me suis fait un plaisir d'offrir à Mr *Walter*. Cependant il explique les traités du chevalier *de Brambilla*, premier chirurgien de l'armée autrichienne. En voyant tant d'ouvrages d'auteurs allemands & flamands, j'étois tenté de croire que c'étoit par insinuation du ministère de Vienne qu'on les a choisis

*) Nuove ricerche sull' equilibrio delle volte. Bergamo 1785. in 4.

**) Metodo di misurare i poligoni piani. Pavia 1787. in 8.

des auteurs; mais je fus assuré que cela dépend absolument du choix des professeurs, & qu'ils sont les maîtres de donner leurs leçons sur les livres qu'ils jugent convenables. Aussi plusieurs autres professeurs, comme le chanoine *Palmieri*, le père *Barletti*, le père *Mussi*, Mr *Cremani*, Mr *Malacarne* même dans quelques parties de sa profession, n'expliquent que les traités élémentaires qu'ils ont composés eux-mêmes.

Les professeurs de Pavie ne jouissent pas dans cette ville de la considération dont jouissent ceux de Gœttingue, parce que le corps de la noblesse y fait la première figure, & a même quelque inspection sur l'université. En récompense ils trouvent dans plusieurs maisons nobles beaucoup d'agrément. Ils sont admis à leurs conversations & à leur table, sans y être gênés qu'autant que la politesse le demande. J'en ai rencontré plusieurs chez Mr le marquis *Botta*, chez Madame la comtesse *Corti*, chez le Marquis *Malaspina*. Et certes ce ne sont pas les seules maisons patriciennes de Pavie où les gens de lettres trouvent un gracieux accueil, ni les professeurs de l'université ne sont pas les seuls savants qui vivent à Pavie. Le docteur *Brugnatelli*, connu de toutes les sociétés physiques d'Allemagne, & particulièrement de celle des amis scrutateurs de la nature de Berlin dont il est membre, n'est pas professeur à l'université. Et Mr *Ridolfi*, très-versé dans la littérature allemande & la philosophie moderne, ne l'est pas non plus. Au reste le séjour de cette ville n'est pas agréable en été. J'ai entendu plusieurs professeurs se plaindre qu'il n'y a ni promenade, ni ombre, ni dans la ville, ni

près de ſes portes. Auſſi prennent-ils autant de vacances qu'ils peuvent; & pluſieurs ſont abſents pendant cinq ou ſix mois. Cela n'eſt pas extraordinaire dans les univerſités d'Italie. Les profeſſeurs de Piſe & de Padoue ne ſont pas autrement. A Turin les examens qui durent encore près de deux mois après que le cours des leçons eſt fini, raccourciſſent beaucoup les vacances des profeſſeurs. Mais en attendant, que deviennent les étudiants dans les quatre ou cinq mois conſécutifs que les auditoires ſont fermés, s'ils ne ſont pas entretenus dans ces communautés qui ont des maiſons de campagne? Le ſyſtème des univerſités allemandes me ſemble à cet égard préférable, parce que les étudiants y continuent leurs cours ſans interruption, & ſont en deux années à peu près ce qu'en Italie l'on ne fait qu'en cinq, à cauſe des vacances. Et cependant les profeſſeurs allemands ont des vacances & font de longs voyages, s'ils le jugent à propos, & qu'ils en obtiennent la permiſſion. Dans ce cas les autres profeſſeurs retiennent les étudiants & ceux-ci continuent leurs études. De nouveaux règlements ſeront auſſi néceſſaires à cet égard que l'eſt celui d'abroger l'uſage de dicter éternellement. Une réforme aidera & ſoutiendra l'autre. Car ſi les profeſſeurs n'étoient pas chargés de la compoſition de leurs traités pendant pluſieurs années, ils n'auroient pas beſoin de tant de vacances; d'un autre côté ils ne ſeroient pas accablés de tant d'examens à la fin de l'année, ſi dans le cours ordinaire des leçons ils exerçoient les étudiants, en leur faiſant répéter ce qu'ils ont appris, & en deman-

dant compte de ce qu'ils leur ont indiqué pour être étudié.

Je dirai encore un mot de trois autres grandes villes du duché de Milan, chefs de provinces à qui elles donnent le nom: ce ſont Lodi, Crémone & Come. J'ai vu autrefois Lodi, plus célèbre par ſes fromages que par toute autre choſe. Cependant deux des profeſſeurs de Pavie ſont ſortis de cette ville. Crémone avoit autrefois & conſerve encore une eſpèce d'univerſité fondée par l'empereur *Sigismond*. *Jérôme Vida*, le premier de tous les poëtes qui ont formé leur ſtyle d'après Virgile, a fait plus d'honneur à cette ville que tous les profeſſeurs qu'elle a eus. Actuellement je ne ſaurois en nommer qui me ſoient connus que *Dom Théodore Bianchi*. Il ſeroit difficile de trouver dans une ville de province un homme qui connoiſſe autant que lui l'Europe ſavante. Mr le comte *Biſſi*, qui eſt à la tête des écoles publiques, qui forment une petite univerſité, eſt rempli de zèle patriotique & de connoiſſances; & il n'eſt pas le ſeul gentilhomme crémonois qui aime & qui protége les gens de lettres. Cependant à tout prendre, Crémone, quoique grande & riche ville, n'égale pas la célébrité littéraire de Come, qui eſt une pépinière plus fertile en hommes à talents. Tous les environs du lac, tous les châteaux, les bourgs & les villages qui en bordent les rives ſont intéreſſants auſſi bien que la ville principale. Quoiqu'il en ſorte une foule d'hommes qui vont dans toutes les parties du monde, d'abord colporter, enſuite établir des boutiques, des magaſins & des

comptoirs, ou exercer quelque profeſſion. Car la plupart de ces colporteurs & marchands italiens qu'on rencontre en Allemagne viennent des environs de ce lac. Malgré cette expatriation conſidérable, la province eſt très-peuplée, très-animée & fort riche. Le commerce y eſt dans la plus grande activité; & ce qui eſt rare dans une ville commerçante & d'ailleurs remplie de nobleſſe, le luxe & les vices qui l'accompagnent, n'y ont pas encore fait de grands progrès. La nobleſſe, qui fait fort bien de ne pas abandonner le commerce, fait encore mieux en ce qu'elle vit ſimplement. Nonobſtant cela on y cultive les lettres & les arts. Un nombre incroyable de ſavants, & de négociants qui ont fait de grandes fortunes, & beaucoup d'eccléſiaſtiques qui ſont parvenus aux plus hautes dignités, ſont ſortis de Come ou des environs. Deux papes qui ont ſiégé dans ce ſiècle, *Innocent XI* & *Clément XIII*, étoient l'un natif & l'autre originaire de Come, ainſi que les ducs *de Bracciano* & *Ceri*, une des plus reſpectables familles de Rome. Il y a à Come de bonnes écoles, d'où ſont ſortis de nos jours des ſavants du premier ordre, entr'autres le célèbre phyſicien *Dom Alexandre Volta*. Cette ville a une bibliothèque publique. La bibliothèque des Carmes & celle qu'avoient les jéſuites ſont auſſi très-facilement à la diſpoſition des gens de lettres du pays, & ouvertes aux étrangers. Mr *Giovio* & quelques autres particuliers ont des cabinets remarquables. Outre les colléges où l'on inſtruit indiſtinctement toute la jeuneſſe qui ſe deſtine aux études, il y a trois différents

séminaires pour de jeunes ecclésiastiques, dont un, fondé par la famille de *Benzi*, dépend actuellement du souverain; l'autre dépend des Cantons suisses catholiques qui l'entretiennent & qui y envoient leurs jeunes clercs; le troisième, qui est le principal, dépend uniquement de l'évêque.

Ci-devant l'évêque de Come étoit Mr *Bertieri*, Piémontois natif de Ceva, qui après avoir enseigné la théologie dans les maisons de l'ordre de Saint Augustin dans lequel il étoit, avoit été fait professeur à l'université de Vienne, & s'étoit fait une grande réputation par sa conduite & par les ouvrages qu'il y a fait imprimer. Étant Italien de naissance & presque Allemand par un long séjour fait à Vienne, il étoit à cet égard très-propre pour gouverner un diocèse moitié italien, moitié suisse; car Lugan & les autres possessions qu'ont les Suisses en Italie, dépendent pour le spirituel de l'évêque de Come *).

*) Ce savant prélat a été transféré dernièrement à l'évêché de Pavie, & vient d'être remplacé par un dominicain de la maison des marquis *Rovelli*, Comasque, qui n'a pas été professeur à des universités célèbres, comme le père *Bertieri*, mais qui a rempli des places considérables dans son ordre, même à Rome, où les dominicains ont toujours beaucoup de sujets distingués par leur savoir. Il est de la famille du marquis *de Rovelli*, qui vient de donner une histoire intéressante de sa patrie.

# TROISIÈME MÉMOIRE,

## SUR

## L'ÉTAT DES LETTRES ET DES ARTS EN ITALIE.

LU LE 17 JANVIER 1793.

Les premiers pas que je fis en arrivant à Plaiſance *) furent dirigés vers la maiſon du comte *Barattieri*, dont j'avois fait la connoiſſance à Berlin, & qui m'avoit envoyé pluſieurs de ſes mémoires d'optique, pour les communiquer à l'académie. J'aurois bien voulu pouvoir lui dire qu'ils avoient trouvé de l'approbation. Mais feu Mr *de Beguelin*, qui avoit été chargé d'en faire le rapport, ne le fit pas favorable. Au ſurplus le comte *Barattieri*, colonel d'artillerie au ſervice de ſon maître le duc de Parme, & le chambellan ſon frère, ſont très-appliqués aux ſciences, l'un particuliérement à la phyſique, l'autre à l'aſtronomie. Ils ont conſtruit dans leur jardin un obſervatoire, qui n'étoit pourtant pas tout à fait achevé lorsque je fus chez eux. En parcourant enſuite la ville, pour chercher le vieux hiſtoriographe *Poggiali*, que je ne trouvai pas d'abord à la maiſon, je

*) En partant de Pavie je rentrai à Borgo San Giovanni dans le grand chemin qui va de France & du Piémont à Bologne, Florence & Rome.

vis sur la place, au milieu d'un grand cercle de peuple oisif, un improvisateur qui depuis deux heures parloit en vers & en rimes. Quelques jours auparavant il y en avoit eu un autre; alors ces poëtes improvisateurs se provoquoient, ils dialoguoient en rimes; mais autant que je pus en juger, à ce que j'entendis de celui qui restoit encore, ce n'étoit pas de la classe de l'ancien chevalier *Perfetti*, ni du duc *de Molo* & des autres improvisateurs, dont j'aurai occasion de parler dans le mémoire suivant. Je vis près de cette place des magasins de libraires beaucoup mieux fournis que je ne les avois trouvés quinze ans auparavant, & je remarquai des traductions de beaucoup d'ouvrages d'auteurs allemands de ma connoissance, & particulièrement de Mr *de Zimmermann* de Hanovre & de notre confrère Mr *Selle*. J'avois déjà vu ces mêmes traductions dans les librairies de Turin. Je rencontrai enfin mon bon abbé *Poggiali*. Je connoissois ce savant ecclésiastique depuis trente ans par ses ouvrages, & je l'avois connu personnellement en passant par Plaisance à mon retour de Rome à Turin en 1777. C'étoit de lui, comme d'un homme qui depuis quarante ans s'occupe de l'histoire de sa patrie, que je voulois savoir quelle étoit & quelle avoit été en d'autres temps la population de Plaisance, & d'une centaine de bourgs ou châteaux qui composent ce duché, & quels étoient les Plaisantins qui s'étoient le plus distingués dans la littérature. Un écrivain du commencement du siècle dernier, me dit-il, (Crescenzi dans son livre, della nobiltà d'Italia) nous a conservé un dénombrement fait de son

temps en 1618, par lequel on voit que la population du Plaiſantin ſe montoit à cent ſoixante mille ſept cent ſoixante-deux ames, trente-trois mille & trente-huit dans la capitale, cent vingt mille quatre cent ſoixante & dix-ſept dans les bourgs & les villages de ſon diſtrict ou duché; & dans la vallée de Taro ſept mille deux cent quarante-ſept. Actuellement la population eſt remontée à trente-deux & trente-trois mille, & celle de tout le Plaiſantin peut aller à cent quatre-vingt mille. Mr *Buſching* & Mr *Randel* ont certainement été trompés en donnant à la ville de Plaiſance ſeulement quatorze mille habitants. Ce pays, vu la fertilité d'une grande partie de ſon ſol & la variété de ſes productions, toutes de la première néceſſité pour la ſubſiſtance humaine, devroit être plus peuplé. Mais le nombre des célibataires, nobles & bourgeois, les majorats, & l'expatriation de beaucoup d'individus du bas peuple qui ne trouvent point aſſez de reſſources dans une ville devenue province, empêchent qu'elle ne s'accroiſſe davantage.

J'ai oublié de demander à Mr *Criſtophe Poggiali* ſi c'eſt depuis longtemps que les dames de Plaiſance ne font plus atteler des vaches à leurs carroſſes pour aller en campagne, comme c'étoit encore l'uſage vers la fin du dernier ſiècle paſſé. Voici ce que rapporte un Allemand dans ſa relation d'un voyage d'Italie, imprimée en 1701 pag. 67. „J'ai vérifié à Plaiſance „ce qu'on m'avoit raconté de la ſage économie des „dames de condition, qui conſiſte en ce que lors„qu'elles veulent aller à leurs maiſons de plaiſance

„dans le voiſinage de la ville, elles ne ſe font aucun „ſcrupule de faire atteler des vaches à leurs carroſſes, „& elles s'en vont au galop. De laquelle promenade „avec des vaches elles tirent encore un autre avanta„ge, c'eſt qu'elles-mêmes les traient chemin faiſant, & „qu'elles déjeunent gaiement avec ce lait, ſans dépenſer une obole" *). Je ne voudrois pas m'arrêter à faire des réflexions ſur cette économie. Mais je ne ſaurois m'empêcher de dire que ſi elle étoit encore pratiquée en Italie, le pays pourroit nourrir plus de monde, & les familles ſeroient généralement plus à leur aiſe, le teint ſeroit plus beau, les hommes ſeroient plus robuſtes & la population plus nombreuſe, l'induſtrie plus animée.

Mr *Poggiali* me donna une note de quinze auteurs plaiſantins, tous antérieurs au ſiècle dans lequel nous vivons. Les plus connus ſont *Laurent Valla*, *Hortence Landi*, *Louis Domenichi*, *Ferrante Pallavicini* & *Jules Caſſerius*. Quand on connoît les ouvrages de ces auteurs & l'hiſtoire de leur vie, on trouve dans leur caractère beaucoup de rapport avec celui des nobles conjurés qui ont jeté par la fenêtre leur premier duc Pierre Louis Farnèſe. Le fameux

*) *Ich habe zu Plaiſance eine artige Sparſamkeit an den Damen von Condition wahrgenommen, welche darin beſtehet, daſs, wenn ſie auf ihre nahe an der Stadt gelegene Luſthäuſer fahren wollen, ſie ſich kein Gewiſſen machen vor ihre Karoſſen Kühe zu ſpannen, und alſo in vollem Galop dahin zu eilen; von welcher abgeſchmackten Kühpromenade ſie denn dieſen ſeltſamen Vortheil ziehen, daſs ſie ſelbige nachgehends melken, und ſich bey ſolcher Milchkollation in bona charitate luſtig machen, ohne daſs ſie einen Heller dabey depenſiren dürfen.*

cardinal *Alberoni*, malgré la ſupériorité de ſon génie, avoit quelque choſe de gigantesque & d'outré dans ſes projets; dans ſes mœurs & ſes manières une groſſièreté, une certaine reſſemblance avec le ſtyle bourſouflé, enflé & bizarre des auteurs que j'ai nommés. Il a fallu plus de temps dans ce pays qu'ailleurs pour polir & adoucir le caractère de la nation.

L'éducation moderne ſemble avoir beaucoup changé les eſprits, ſurtout de ceux qui ont eu le moyen d'avoir de bons inſtituteurs & de faire de bonnes études, ſoit dans leurs patrie, ſoit dans d'autres villes. J'en connois qui ſont auſſi honnêtes dans leurs manières, auſſi ſages dans leur conduite que polis & même élégants dans leurs écrits. J'aurai occaſion de nommer Mrs *de la Somaglia*, famille très-illuſtre de Plaiſance.

Au reſte cette ville n'a jamais figuré, ni comme capitale d'un état conſidérable, ni par des écoles célèbres de belles lettres, de beaux arts. Les deux ſuperbes ſtatues qui ornent ſa place ſont de deux artiſtes qui n'étoient pas plaiſantins.

Parme, ſa rivale, a une ſupériorité décidée ſur Plaiſance, quoique ni l'étendue, ni la nature de ſon terrain ne ſoient beaucoup différentes du Plaiſantin. Il eſt vrai que le territoire eſt un peu moins fertile, & plus ſec. Une preuve de cela eſt que la laine du Parmeſan paſſe pour la meilleure de l'Italie, après celle de Rome ou plutôt de l'Abruzzo.

Au milieu de ces deux capitales de deux duchés qui n'en ſont qu'un ſeul, eſt Borgo Sandonnino, qui de

de ſimple bourg formé à la faveur d'une égliſe dédiée à Saint Donnin, fut érigé en ville épiſcopale. Je ne m'y arrêtai que deux heures pour rafraîchir les chevaux. Comme c'étoit vers le midi, je ne voulois me faire annoncer ni à Monſeigneur l'évêque, ni à ſon grand vicaire, quoique je ſouhaitaſſe de connoître tant l'un que l'autre, parce que je les connoiſſois de réputation, comme deux ſavants eccléſiaſtiques. Mr *Garimberti*, qui eſt l'évêque, m'intéreſſoit même par ſon nom de famille. J'ai lu autrefois des ouvrages imprimés & des correſpondances manuſcrites de *Jérome Garimberti*, évêque de Gallèſe, qui vivoit à Rome ſous Pie V & Grégoire XIII, & il me parut une des meilleurs têtes qui fuſſent alors à cette cour, où il y en avoit pourtant un grand nombre de fort bonnes.

La ville de Parme n'a ſurpaſſé la population de Plaiſance que depuis le milieu de notre ſiècle. Cent cinquante ans après que les ducs y eurent établi leur réſidence, elle n'étoit encore arrivée qu'à vingt-cinq mille ames, tandis que Plaiſance paſſoit les trente mille. Actuellement on y compte quarante mille habitants. Sans la réſidence de la cour, Parme ne pourroit jamais égaler la population de Plaiſance, qui eſt ſur un ſol plus fertile, & proche d'un fleuve navigable. Auſſi c'étoit à Plaiſance que le premier ſouverain de ces deux villes, *Pierre Louis Farnèſe*, avoit d'abord penſé à élever un ſuperbe palais. Mais la fin tragique de ce prince, maſſacré dès la ſeconde année de ſa dynaſtie naiſſante, porta ſes ſucceſſeurs à s'établir à Parme. Cette ville, & même tout le pays qui en dépend, a gagné beaucoup au changement

de ſes maîtres à pluſieurs égards. C'eſt le ſentiment de ceux qui connoiſſent parfaitement l'hiſtoire de l'une & de l'autre dynaſtie. Et d'après même l'hiſtoire générale d'Italie, on ne trouve pas trop de quoi faire l'éloge des *Farnèſe*, ſi on excepte *Octave*, fils & ſucceſſeur de *Pierre Louis*; *Alexandre Farnèſe*, ſi célèbre dans l'hiſtoire de Flandre, a été meilleur capitaine que ſouverain, ou plutôt n'eut pas le temps de gouverner ſon pays. Quand il n'y auroit pas d'autre différence entre les Farnèſe & les infants d'Eſpagne qui leur ont ſuccédé, il y a celle-ci, qu'au lieu que les premiers alloient dépenſer leurs revenus dans les auberges, les théâtres & les *ridotti* de Veniſe, les autres en attirent de l'Eſpagne & de la France pour ſoutenir l'éclat de leur cour: ce qui a pu introduire trop de luxe, mais en même temps a dû encourager les arts, & avancer la culture du pays. Sous l'*infant Don Philippe*, c'étoit le premier miniſtre, Mr *Du Tillot*, qui gouvernoit. Cet homme, quoique françois, ſut ſe faire aimer des Eſpagnols & des Italiens. FERDINAND fait presque tout par lui-même, & ſait cependant tirer parti de ce qui s'étoit fait avant lui.

L'Europe a beaucoup parlé des pélérinages de ce prince, des vêpres & des meſſes auxquelles il aſſiſte comme un bon moine ou comme un bailli de village. Mais eſt-il moins permis à un ſouverain d'aimer le plein-chant qu'à un autre de jouer de la flûte, du violon, ou de toucher le clavecin? ou fait-on plus de mal à ſes ſujets en allant viſiter un ſanctuaire qu'en chaſſant les daims & les cerfs, en tuant des chevaux & foulant les campagnes? Il faut

demander comment il gouverne ſes ſujets, comment il élève ſa famille, & vous trouverez qu'il expédie les affaires en donnant audience dans une ſacriſtie de Colorno, meublée de quelques vieilles armoires, auſſi bien qu'un autre dans un cabinet richement tapiſſé, orné & parqueté. Les ſujets ne ſont ni foulés, ni maltraités; & ſa dévotion, qui n'eſt à charge à perſonne, ne l'empêche point de prendre tout le ſoin néceſſaire du bien-être temporel de ſon pays. Il a donné à ſes enfants l'éducation la plus accomplie qu'on puiſſe ſouhaiter à des perſonnes de ce rang. Le prince héréditaire paroîtroit avec diſtinction dans les cours les plus brillantes, non-moins par les ornements de ſon eſprit que par ſa taille avantageuſe, la beauté & les grâces de ſa figure. Le gouverneur & l'inſtituteur que ſon père lui a donnés, ſemblent avoir été choiſis d'après les ſuffrages du public. L'un eſt le comte *de la Somaglia*, l'autre le père *Turchi*, dont je viens de parler. Ils ont pour eux toute l'opinion publique. Le duc de Parme ne prend pas moins de ſoins des trois princeſſes ſes filles. L'affection & l'eſtime qu'a ſu ſe concilier l'épouſe du prince *Maximilien*, frère de l'électeur de Saxe, fait aſſez l'éloge de ceux qui ont eu part à ſon éducation.

L'univerſité de Parme, devenue floriſſante autant qu'elle peut l'être au milieu de cinq ou ſix autres, la riche bibliothèque & l'académie du deſſein, ſont des créations de la dynaſtie préſente. La ville, les bourgs & villages qui en dépendent, ont produit plus de gens à talents, plus de ſavants, plus d'artiſtes célébres, que n'en ont produit la ville & le duché de

Plaiſance. J'en donnerai une raiſon particulière dans les réflexions que je me propoſe de vous lire une autre fois.

A la vérité les hommes qui ont le plus fait parler de la littérature & des beaux arts de Parme depuis trente ou quarante ans, ne ſont pas de ce pays. On ſait bien que les abbés *Condillac* & *Millot*, Mr *de Keralio*, Mr *Delaire*, le père *Fourcaud* étoient François; le poëte *Frugoni* étoit Génois, le père *Paciaudi* & le théologien *Deroſſi* Piémontois, ainſi que Mr *Bodoni*. J'ignore ſi Mr le comte *de la Torre Rezzonico*, très-connu de cette académie, dont il eſt membre depuis 1777, eſt natif de Parme, ou de Côme, d'où étoit ſon père, que l'infant *D. Philippe* avoit attiré à ſon ſervice. Mais ſi le fils n'eſt pas né à Parme depuis que ſon père y étoit établi, il y a paſſé la plus grande partie de ſes jours, & il étoit un des gentilshommes attachés à cette cour, qui lui faiſoit un honneur infini par ſon eſprit, ſon goût & ſes connoiſſances. Par quel malheur, par quel genre de calomnie & de perſécution, le comte *Rezzonico* a-t-il perdu la faveur de ſon prince & tous les emplois qu'il y avoit?

De tous les gens de lettres qui ont vu leur premier jour à Parme, & qui ſont établis ailleurs, le plus célèbre ſans comparaiſon eſt l'abbé *Ceſarotti*, dont j'aurai occaſion de parler lorſqu'il ſera queſtion de Padoue & de Veniſe. Parmi les autres qui ſont nés à Parme ou dans le voiſinage, & que j'y ai trouvés tant en 1777 qu'en 1792, il y en a trois qui ſe diſtinguent particulièrement, l'un comme orateur, l'autre comme poëte, le troiſième comme hiſtorien.

Lorsque le père *Adeodat Turchi* fut fait inſtituteur des enfants du duc de Parme, & qu'il ſuccéda à l'abbé de *Condillac*, certain folliculaire *) en prit occaſion de traiter le duc de Parme de bigot, & trouva fort étrange qu'un capucin auquel il n'épargnoit pas les épithètes les plus outrageantes, eût remplacé un philoſophe d'une réputation univerſellement établie. Eh bien, s'il faut trancher le mot, le philoſophe françois n'avoit fait de l'infant qu'un bigot, certainement contre toute intention; l'infant devient un prince de bon ſens depuis qu'il a auprès de lui le capucin, & ſes enfants ſont des princes accomplis. Le père, à préſent évêque Turchi, a fait une exception très-marquée à l'axiome, que perſonne n'eſt prophète dans ſa patrie. Car ſans être ſorti de ces familles dont le nom en impoſe à la multitude, ſans avoir pris l'habit religieux dans ces communautés qui donnoient une ſorte de réputation à ceux qui y étoient reçus, il obtint toute l'eſtime, le crédit & la vénération de la cour, de la ville, de la nobleſſe & du peuple.

Mr *Ange Mazza*, qu'on appelle encore l'abbé *Mazza*, parce qu'il porta quelque temps l'habit eccléſiaſtique, eſt poëte d'une claſſe fort nombreuſe, qui eſt celle des poëtes lyriques & faiſeurs de ſonnets. Mais le nombre eſt extrêmement petit des poëtes qui mettent tant d'idées, tant d'intérêt, tant de nouveauté dans des ouvrages auſſi communs & auſſi ordinaires que le ſont des ſonnets faits pour des demoiſelles qui ſe marient, ou qui prennent le voile, pour des femmes qui

*) *J. C. de la Veaux* dans ſes cahiers de cours théorique de langue & de littérature françoiſe.

accouchent, pour des prédicateurs qui font quelque bruit, pour des candidats qui prennent le bonnet de docteur, pour des magiſtrats qui entrent en fonction, ou qui en ſortent. Mr *Mérian*, qui a tant lu le Dante & le Pétrarque, ſeroit peut-être étonné de trouver dans les ſonnets de Mr *Mazza* le ton grave & le ſtyle nerveux du premier, avec l'élégance du dernier.

Je regarde le père *Affò*, préfet de la bibliothèque publique, comme un hiſtoriographe eſtimable. Ce père franciſcain recollet a des connoiſſances vaſtes, des idées fort juſtes ſur la littérature, & particulièrement ſur la poëſie italienne, dont il a donné un dictionnaire raiſonné. Mais il s'eſt occupé encore plus de l'hiſtoire des pays où il a été & où il eſt employé. Lorsque je paſſai à Parme, en 1792, il avoit déjà publié plus de quarante ouvrages différents, tous relatifs à l'hiſtoire, ſoit littéraire, ſoit politique ou eccléſiaſtique dans ſon pays. Mrs les conſeillers *Erman* & *Mœhſen* nos confrères, ne ſauroient trouver ailleurs un littérateur qui fût plus de leur goût. (Voyez la Pruſſe littéraire.)

Les beaux arts ont fait à Parme, ſous les deux nouveaux ſouverains de la maiſon de Bourbon, peut-être encore plus de progrès que les ſciences & les lettres; parce que les opinions religieuſes ne pouvoient point mettre des entraves aux artiſtes, comme elles en ont mis en quelques occaſions aux productions littéraires. L'académie de peinture a fait de très-bons élèves ſous la direction de Mr le comte *Rezzonico*. Il eſt d'autant plus fâcheux que ce ſavant gentilhomme ait dû quitter la place qu'il avoit

à Parme, que probablement ce revers nous privera d'un ouvrage sur l'histoire des arts, dans laquelle il avoit acquis des connoissances très-rares & peut-être uniques. Dans l'architecture on a fait encore plus d'habiles élèves. Plusieurs des architectes qui dirigent les superbes bâtiments de Pétersbourg, y ont été appelés de Parme. Cependant aucun art, aucun établissement ne fait autant d'honneur à cette ville que l'imprimerie, qui tient également à l'art du dessein & à la littérature. On imprimoit à Parme assez bien, même dans le temps des premiers *Farnèse*; mais on ne vit rien sortir de cette ville qui approchât des éditions des Manuce, des Junti, des Torrentin de Venise & de Florence, à l'exception de quelques ouvrages inconnus hors d'Italie. Depuis que Mr *Bodoni* a la direction de l'imprimerie de Parme, elle surpasse non-seulement toutes celles d'Italie, mais, nous pouvons le dire hardiment, celles de Paris & de Londres. Mr *Bodoni*, né à Saluces d'un père imprimeur & libraire, alla dans sa première jeunesse travailler à Rome dans la grande imprimerie *de propaganda*. Lorsqu'il passa à la direction de l'imprimerie de Parme, avec le titre de typographe du roi d'Espagne, il se mit à dessiner & graver les caractères lui-même, & il y réussit tellement, qu'il surpassa les Fournier, les Didot, les Baskerville. Outre une trentaine de différents caractères grecs, il grava plus de cent caractères latins de différentes grandeurs, tous parfaitement finis. Les liaisons qu'il contracta avec beaucoup de gens de lettres lui firent acquérir des connoissances dans les langues savantes; & celles qu'il

eut avec des artiſtes de tout genre, lui perfectionnèrent le goût dans ſa profeſſion. Ce n'étoit pas aſſez pour ſon génie que d'être le premier & le plus habile compoſiteur d'une immenſe typographie, telle que celle *de propaganda*, où il s'imprime magnifiquement des livres dans toutes les langues anciennes & modernes.

On admiroit depuis dix ans la beauté & l'élégance de ſes impreſſions, & ſurtout celle de la traduction italienne du roman de *Longus*, dont un ſeigneur piémontois, rempli d'eſprit & de connoiſſances, étoit devenu poſſeſſeur après qu'elle eut été perdue pendant plus de deux ſiècles. Mais les ouvrages claſſiques, tant grecs que latins, que Mr *Bodoni* imprime depuis quelques années, ſurpaſſent encore en beauté tout ce qui avoit déjà établi ſa réputation. Cette ſuperbe édition d'*Horace* dont vous admirez le caractère, le format, le papier, la reliure même, tous ſortis des mains de Mr *Bodoni* ou de ſes propres ouvriers, les eſſais de pareille édition de *Virgile* qu'il alloit entreprendre, celle de *Callimaque* qu'il venoit d'achever, cinq ou ſix éditions l'une plus jolie que l'autre, d'*Anacréon*, le manuel d'*Epictète* en grec & en italien, tous ces petits ouvrages modernes que je mets ſous vos yeux, vous prouvent à quel point cet homme incomparable a porté ſon art. Je ne m'étonne pas que Mr *Trevor*, miniſtre de la cour d'Angleterre à celle de Turin, voulant mettre au jour avec toute l'élégance & la magnificence poſſible les belles poëſies latines de *Mylord Hampton*, ſon père, ait préféré les preſſes de Parme à celles de la grande Bretagne, d'ailleurs ſi eſtimées.

Mr *Bodoni* eſt avec les gens de lettres d'Italie, & ſurtout de Rome, de Parme & de Turin, ce que les *Manuce*, les *Etienne*, les *Foulis*, ont été avec les ſavants de leur temps & de leur pays. Il pourroit lui-même être conſidéré comme un homme de lettres de profeſſion, puisque nous avons de lui en latin les éloges des évêques de Saluces, ſa patrie; mais la ſupériorité de ſon génie dans la typographie éclipſe ſes autres talents. J'ai vu chez Mr *Bodoni* le bibliothécaire particulier du prince Mr *Roſſi*, le préfet de la bibliothèque publique, j'y ai vu le célèbre anatomiſte *Girardi*, le gréciſte *Pagnini*, l'orientaliſte *Deroſſi*, le poëte *Mazza*, ſecrétaire de l'univerſité. Je l'ai trouvé lié d'amitié avec le canoniſte *Capreta*, le comte *Bernieri*, profond juriſconſulte, le comte *Cerati*, digne neveu de ce prélat *Cerati* que nos devanciers ont connu à Berlin, & ont aggrégé à cette illuſtre compagnie. C'eſt auſſi avec Mr *Bodoni* que j'allai faire viſite à des miniſtres d'état, à des premiers magiſtrats, à l'éloquent évêque, ce ſavant prélat, qui eſt le même *P. Diodat* que Mr *Duclos* connut à Naples en 1767, & qu'il appeloit le meilleur prédicateur d'Italie (page 178.); aux plus grands ſeigneurs, aux premières dames de la cour, & que je fus invité à leur converſation ou à leur table. La conſidération dont il jouit fait également honneur à cet homme incomparable, & au caractère des habitants de cette belle & illuſtre ville. Aucun changement de miniſtère, aucune révolution de cour, la mort ni l'éloignement de ſes premiers protecteurs n'ont cauſé de changement à ſon état. Auſſi eſt-

il irréprochable dans toute ſa conduite. Frère déſintéreſſé, ami conſtant & généreux, époux fidelle & tendre, reconnoiſſant envers ſes protecteurs, & protégeant ſans jalouſie & ſans hauteur ceux qui dépendent de lui, il n'a pas même donné dans ces ſingularités qu'on pardonne & qu'on reproche cependant à tant d'artiſtes & grands hommes.

La nobleſſe de Parme ainſi que celle de Plaiſance a de tout temps aimé & cultivé les arts. De nos jours Mr le marquis *Manara* a traduit en vers italiens une partie des ouvrages de *Virgile*, de manière à ſe placer à côté de l'abbé *Delille*. D'autres gentilshommes, de familles anciennes & illuſtres, s'appliquent à des études d'un genre plus grave, comme ont fait les comtes *Cerati* & *de la Somaglia*. Il faut cependant convenir que depuis l'abolition des jéſuites, & le diſcrédit où ſont tombés la plupart des autres ordres religieux, on trouve beaucoup plus rarement parmi les noms des ſavants italiens, ceux des grandes familles qu'on y voyoit autrefois. Car ce n'eſt que dans les maiſons religieuſes que l'ancienne nobleſſe peut cultiver avec ſuccès la littérature & les ſciences, & ſe placer au rang des auteurs. Un père *San-Vitali*, de la plus illuſtre famille de Parme, a donné ſous le nom d'*Agoſtino Umicala* l'hiſtoire de la guerre des négociations qui ont précédé la paix d'Utrecht, avec tant d'impartialité & d'exactitude, avec des réflexions faites ſi à-propos & d'un ſtyle ſi convenable au ſujet, qu'on le préfère à tous ceux qui ont écrit l'hiſtoire de ces mêmes évènements.

# SUITE
## DU
# TROISIÈME MÉMOIRE.

Le père *Affò*, bibliothécaire de l'*infant* duc de Parme, par ſes diſcours & ſes écrits m'auroit presque donné l'envie de voir Guaſtalla, jolie ville, ſituée ſur le Croſtolo, appanage autrefois d'une branche de la maiſon de *Gonzague*, que les ducs de Parme achetèrent. Il faut bien que cette ville ait des attraits pour les gens ſtudieux, & qu'ils y trouvent des ſecours pour leurs travaux, puisque c'eſt là que ce ſavant moine avoit compoſé la plus grande partie de ſes ouvrages, lorsque le père *Pauchiaudi* le déſigna pour ſon ſucceſſeur dans la place qu'il occupe actuellement. Cette ville de Guaſtalla étoit ſur le chemin droit qui conduit de Parme à Mantoue où je devois aller. Mais un ami de Livourne m'avoit prié de pouſſer jusqu'à Modène, pour me rencontrer avec lui, qui y ſeroit venu à point nommé. D'ailleurs j'aimois encore mieux revoir Modène que voir Guaſtalla.

Le chemin qui va de Parme à Reggio & de Reggio à Modène, eſt un des plus fréquentés de l'Italie & des plus anciens. Car depuis le temps de la république romaine jusqu'à préſent cette route n'a point

varié, quelque difficile & dangereuſe qu'elle ſoit ſouvent, à cauſe des torrents qui ſe précipitent de l'Apennin, & qui changeant de lit de temps en temps ne permettent guère d'y conſtruire des ponts. Auſſi après celui de la Parme, qui ſe trouve au milieu de la ville dont cette rivière a pris ou à qui elle donne le nom, je n'ai remarqué qu'un ſeul pont ſolide près de Rubiera, qui n'étoit pas encore tout à fait achevé. J'avois vu entre San-Donino & Parme les ruines d'un autre pont très-ancien, qui étoit totalement inutile, parce que le Taro ſur lequel on l'avoit conſtruit a pris une autre direction. A peine on y prend garde en paſſant à côté.

C'étoit auſſi la quatrième fois que je voyois Reggio. On ne s'arrête dans cette ville que quelques heures ou une nuit ſi on y arrive le ſoir, quelqu'intérêt qu'on ait de voir la ville où eſt né *l'Arioſte*, & d'où ſont ſortis d'autres hommes illuſtres. Il y avoit, lorsque j'y paſſai dernièrement, le jeune comte *Paradiſi* & le vieux chevalier *Fontaneſi*, que j'aurois vu avec grand plaiſir, ſi j'avois pu m'arrêter au moins une demi-journée.

Je revis la belle égliſe de la Ghiara des pères *ſervites*, celle des jéſuites, l'ancienne & peu belle cathédrale & quelques tableaux du Correggio. Je ne me ſouciai pas de revoir le ſingulier théâtre de cette ville, dont les loges en forme de cuves ou de baignoires, élevées en ſaillie, peuvent être commodes, mais ne font certainement pas un bel effet; mais j'allai voir un grand collége, dont le recteur nommé *Denti*, vieux & aveugle, ne laiſſe pas de gouverner une

centaine de jeunes élèves, la plupart gentilshommes. Je voulus auſſi connoître le juif *Benfoa*, marchand libraire, qui a un magaſin d'aſſez belles éditions de toutes ſortes d'ouvrages, & qui fait dans ce genre un commerce conſidérable. Il eſt après les frères *Reycends* de Turin, un des libraires d'Italie les plus entreprenants & peut-être des plus riches. Je trouvai enſuite chez un pauvre bouquiniſte quelques vieux livres italiens & un petit almanach que je ne pus m'empêcher d'acquérir pour ſa ſingularité. L'auteur donne des avis aux curés, pour qu'ils enſeignent l'agriculture à leurs paroiſſiens. C'eſt dommage que cet auteur ne ſoit pas fort conſidéré; car au reſte on ſeroit très-fort de ſon avis, que les curés de campagne devroient, ſinon dans l'égliſe, du moins dans les ſacriſties, entretenir quelquefois les payſans & les bourgeois cultivateurs ſur la manière de s'occuper utilement; & la plus utile de toutes les occupations temporelles eſt l'agriculture. Mais pour que de tels conſeils fiſſent leur effet, à peine auroit ſuffi le crédit du feu comte *Paradiſi* de Reggio, que je connus profeſſeur d'économie politique à l'univerſité de Modène en 1777.

Il fallut renoncer, quoiqu'à regret, à l'envie que j'avois de voir Scandiano, réſidence de ce *Mathieu Bojardo*, poëte épique, qui précéda l'Arioſte & le Taſſe. C'eſt dans ce château qu'il fit imprimer ſes autres ouvrages & ſon Roland amoureux, dont l'édition originale eſt ſi rare, que quelque peine que je me ſois donnée, je n'ai jamais eu le bonheur de la voir, & je n'ai encore parlé qu'avec une ſeule perſonne qui m'ait dit l'avoir eue dans ſes mains, & en avoir copié un certain nombre

de ſtances. D'aſſez longs morceaux de ce poëme, tel que l'a donné le comte *Bojardo* dans ſon langage, moitié toscan, moitié lombard, ſe trouvent rapportés dans l'hiſtoire de la poëſie angloiſe de *Warton*. Indépendamment du mérite de l'ouvrage & de l'auteur, on regarde Scandiano comme un lieu ſacré pour la liberté de la preſſe, ainſi que le château de Corte-maggiore des Palavicini. A préſent il faut venir à Berlin pour voir le ſeul endroit où un auteur a fait imprimer chez lui de ſes ouvrages en y mettant la date; mais cet auteur étoit roi & un roi unique. Je laiſſai à gauche Correggio, petite ville célèbre pour avoir donné le jour & le nom au ſecond grand peintre de la première claſſe. Je paſſai deux jours à Modène avec la plus grande ſatisfaction, quoique malheureuſement le jour que j'y arrivai le marquis *Rangoni* & le marquis *de Menafoglio* que je ſouhaitois de trouver, fuſſent allés à Bologne pour aſſiſter aux expériences ſur l'électricité animale que devoit faire publiquement Mr *Galvani*. Mr le marquis *Rangoni*, dont la famille eſt des plus illuſtres de Lombardie, a chez lui une académie qui feroit honneur à un prince; & il eſt lui-même par ſon eſprit & ſes connoiſſances très-digne d'y préſider. Mr le marquis *de Menafoglio* ne m'eſt connu que par les relations de famille qu'il a à Turin. Madame la marquiſe, qui eſt Turinoiſe & dont j'ai infiniment connu le père, la mère, les aïeux & les bis-aïeux, fit tout ce qui étoit en ſon pouvoir pour réparer la perte que l'abſence des deux marquis me cauſoit. Elle me fit trouver chez elle les perſonnes dont l'entretien m'intéreſſoit le plus &

principalement le chevalier abbé *Tiraboſchi*. J'avois connu ce littérateur célèbre en 1777. Il étoit déjà alors préfet de la bibliothèque ducale, comme il l'eſt toujours; mais avec plus de décoration & plus d'appointement. En 1764, j'avois trouvé à cette place le père *Zacaria* & un père *Gabardi*, tous deux jéſuites. Ce dernier n'a presque rien fait paroître de ſes travaux; mais le père *Zacaria*, qui depuis la ſuppreſſion de l'ordre vit à Rome des bienfaits du Pape, eſt un magaſin immenſe d'érudition, & un des plus grands polygraphes d'Italie. Certainement il n'étoit pas indigne d'occuper une place de bibliothécaire. Cependant il ſeroit difficile de nommer un homme de lettres italien qui eût plus dignement remplacé le célèbre *Muratori*, qui, comme vous ſavez, étoit auſſi bibliothécaire du duc de *Modène*. L'hiſtoire de la littérature italienne de Mr *Tiraboſchi* fait le pendant le mieux aſſorti qu'on ait pu imaginer aux annales d'Italie de *Muratori*. Ce ſont deux ouvrages claſſiques, ſortis en quelque ſens du même attelier, quoique de mains différentes. Mr *Tiraboſchi* n'eſt pas Modénois, il eſt de Bergame; *Muratori* étoit né à Vignola dans le Bolonois. Cependant aucune ville, aucun état de Lombardie ne compte un plus grand nombre d'auteurs célèbres que le duché de Modène. Ce pays a donné à la république des lettres *Louis Caſtelvetro*, l'anatomiſte *Faloppio*, *Sigonius*, le cardinal *Sadolet*, *le Taſſoni*, auteur de la *Sechhia rapita*. L'élégant philoſophe *Odoardo Corſini* & le bon abbé *Jérome Tagliazucchi*, profeſſeurs de belles lettres à l'univerſité de Turin, étoient auſſi de Modène. Le

plus célèbre naturaliſte vivant aujourd'hui en Italie, l'abbé *Spalanzani*, eſt Modénois. C'eſt de lui que Mr le marquis *Lucchéſini* a reçu les premières inſtructions dans les ſciences tant expérimentales que démonſtratives, dans un collége de nobles très-renommé, & juſtement renommé dans toute la Lombardie. Ce collége ſe ſoutient & conſerve ſa réputation. Il eſt même plus conſidéré préciſément par la carrière brillante qu'a fournie Mr le marquis *Lucchéſini*, qui y a été élevé & qu'on ne manque pas de ſe rappeler. J'y trouvai des gentilshommes de toutes les provinces d'Italie. Ayant témoigné au recteur la curioſité que j'avois de ſavoir combien coûte par an l'entretien de chaque individu, il m'a dit que tout compris cela ne paſſe pas les cent-vingts ducats. A Reggio les élèves du collége dont j'ai fait mention, n'en coûtent à leurs familles que quatre-vingt-dix, parce qu'il eſt tout naturel que dans la réſidence de la cour les jeunes gentilshommes faſſent quelques dépenſes de plus que dans une ville de province. Le couvent des religieuſes ſaléſiennes, ainſi nommées *de Saint François de Sales*, qui en eſt regardé comme le fondateur, eſt un véritable collége pour les demoiſelles. Ces couvents ſont malheureuſement trop rares en Italie. Il n'y en a qu'un à Rome, un à Modène, un à Milan, & deux en Piémont, mais pluſieurs en Savoie. L'entretien des demoiſelles coûte à Modène environ huit cents livres tournois ou quatre-vingts ducats; en Piémont il ne coûte pas tant; & dans la plupart des autres couvents cela ne va pas à la moitié de cette ſomme. Je laiſſe à ceux à qui je parle de comparer cette dépenſe

penſe avec celle qu'on fait dans les penſions des demoiſelles en Allemagne. Il eſt vrai que dans ces penſions, ſurtout chez les femmes & les veuves des paſteurs, on apprend beaucoup plus de choſes que dans nos couvents. Je n'ai vu cette fois à Modène que deux profeſſeurs de l'univerſité: un jeune Toscan, nommé *Boſe*, profeſſeur de juriſprudence, & le chevalier *Roſa*, profeſſeur de médecine. Vous vous rappelez peut-être quelques écrits de ce dernier que je préſentai il y a ſept ou huit ans à l'académie, dans leſquels il prétendoit révoquer en doute la circulation du ſang. Mais il paroît que les expériences de Mr *Roſa* ſur ce ſujet n'ont pas eu plus de ſuccès que n'en ont eu celles du comte *Barattieri* ſur les couleurs élémentaires, par leſquelles il vouloit renchérir ſur *Newton*.

Amateur paſſionné de l'hiſtoire des ſciences, des arts & des ſavants, je ne le ſuis pas moins de celle des grands hommes d'état & des guerriers célèbres. Par conſéquent je n'oubliai pas d'aller voir les maiſons des Montecuculi, ni de m'informer de l'origine de cette illuſtre famille, & ſurtout de la carrière qu'avoit faite dans ſa jeuneſſe le célèbre général que Fréderic II regardoit comme un de ſes maîtres dans l'art de la guerre, & comme un des créateurs de la tactique moderne. Je ne pus trouver, comme j'aurois ſouhaité, une hiſtoire ſupportable des *Montecuculi*, autant que peuvent l'être les hiſtoires généalogiques. Mais je trouvai l'éloge du comte *Raymond*, le plus illuſtre de tous. Le feu comte *Paradiſi*, profeſſeur d'économie politique à

Modène, auteur de cet éloge, l'a enrichi de notes hiſtoriques, dans leſquelles j'obſerve que depuis vingt ou trente ans les gens d'eſprit en Italie ne font grand cas des généalogies. Cependant il importe à l'hiſtoire de l'eſprit humain de ſavoir quels étoient & dans quel état ſe trouvoient ceux qui ont donné le jour & la première éducation à de grands hommes. Il n'y avoit pas encore du temps de *Montecuculi* des académies militaires. Ce grand homme, né pour être un des plus célèbres capitaines de ſon ſiècle, étudia de même que ceux qui étoient deſtinés à l'égliſe ou à la magiſtrature, aux écoles ordinaires de ſa patrie, puis à celles de Padoue & de Rome. Il entra enſuite dans la carrière militaire, paſſant par les moindres grades, quoiqu'il fût neveu d'un général *Erneſt Montecuculi*; & il n'eſt pas le ſeul grand capitaine qui n'a pas paſſé ſa première jeuneſſe dans des exercices militaires. Le prince *Eugène*, & avant lui *Tilly*, avoient été élevés pour l'égliſe. Le maréchal *de Catinat* l'avoit été pour le barreau & la magiſtrature.

Je balançai en partant de Modène, ſi je prendrois le chemin de Mantoue & de Vérone par la Mirandole ou par Carpi, anciennes réſidences des deux familles *Princieres*, l'une *des Pic* de la Mirandole, & l'autre des Pic de Carpi, dont Mr *Buſching* n'a fait qu'une, par erreur. La première de ces deux villes m'intéreſſoit par ſes deux ſavants *Jean Pic*, oncle & neveu, dont le premier fut un prodige d'eſprit & de mémoire. La famille des *Pic* de Carpi m'intéreſſe toujours par les relations qu'ils eurent dans le XVI

ſiècle avec les ducs de Savoie, qui leur permirent même de porter le nom & les armes de Savoie; & la ville nous intéreſſe comme la patrie de ce Bérenger de Carpi qui fut un des premiers reſtaurateurs de l'anatomie. Je me décidai pour Carpi d'autant plus que cette ville étoit ſur la route la plus courte. Il n'y reſte plus du château de la maiſon *Pic* que la carcaſſe. Tout ce qu'on peut encore en occuper ſert d'habitation au gouverneur. Heureuſement ce gouverneur, comte *Scarabelli-Manfredi-Pedocca*, que j'eus le bonheur de rencontrer en arrivant, avoit rempli une pareille place à la Mirandole; & j'appris de lui ce que je n'étois plus à même de voir par mes yeux dans ce voyage. Il me fit préſent d'un éloge qu'on avoit fait un an auparavant du fameux *Jean Pic* l'ancien, & qui lui eſt dédié. Je ne puis pas dire que le père *Bartoli*, moine obſervantin qui en eſt l'auteur, penſe & écrive comme penſoit & écrivoit le comte *Paradiſi*; mais l'éloge que fait ce moine, profeſſeur de philoſophie aux écoles de la Mirandole, avec des notes ſavantes aſſez étendues, nous fait voir que même dans les petites villes d'Italie les plus écartées, (car aucune grande route ne paſſe à la Mirandole) & chez les pauvres obſervantins, la philoſophie fait des progrès auſſi bien que dans les grandes capitales, quoiqu'un peu plus lentement. Ce que je trouvai encore de particulier dans la perſonne du comte *Scarabelli*, gouverneur de Carpi avec rang de Colonel, c'eſt que ce militaire, homme de condition, a été profeſſeur, & on le trouve encore dans le rôle de l'univerſité de Modène, en qualité de profeſſeur émérite. Carpi au

reſte n'eſt pas une grande ville. Sa conſtruction me rappeloit celle de Manheim. Mais les maiſons qui bordent la grande & large place, forment une ſuite d'arcades fort commodes dans la ſaiſon pluvieuſe. Il y a dans cette ville un évêque de nouvelle création, à qui on n'a pas encore fixé d'entretien. Il eſt d'une bonne famille nommée *Benincaſa*, & il étoit jéſuite à l'époque de la ſuppreſſion. La taille & la mine avantageuſe, l'eſprit, le caractère de ce prélat & de deux de ſes frères que je connus auſſi, dont un eſt à préſent en Angleterre attaché au margrave d'Anſpach, me rendirent curieux de ſavoir dans quelle partie des états de Modène ils étoient nés, & j'appris qu'ils étoient du bourg nommé Saſſuolo, dans les montagnes qui tiennent à l'Apennin*). Presque tous ceux qui ont cultivé les ſciences & les arts à Modène, tels que les *Bojardo*, *Odoardo*, *Corſini*, *Caſtelvetro*, *Muratori*, l'architecte *Vignola* & les *Montecuculi*, étoient venus des vallées de l'Apennin. Peut-être ſi nous allions chercher la généalogie de la plupart des hommes célèbres qui ont illuſtré Ferrare, lorsque cette ville étoit ſous la domination de la maiſon d'Eſte, nous trouverions qu'ils y étoient venus, eux ou leurs parents, des villages, des bourgs, des châteaux de l'Apennin, ou bien de quelques coins des Alpes. Auſſi, depuis que Ferrare n'attire plus les montagnards, parce qu'il n'y a plus les mêmes reſſources & moyens de faire fortune que du temps des ducs, elle & les campagnes dont elle eſt

*) V. *Scrittori Modeneſi* par Mr *Tiraboſchi*.

environnée, malgré la fertilité du sol, sont désertes. Je n'ai point connu de villes capitales un peu considérables où ceux qui y ont figuré & qui leur ont fait honneur par leurs travaux de quelque genre que ce soit, ne fussent natifs ou originaires de quelque petite ville de province, & surtout des pays montagneux. On peut même observer que dans les généalogies des maisons illustres, ceux qui ont fait de plus grandes choses étoient sortis de quelque petit château obscur. Il seroit difficile de citer une des maisons souveraines d'Italie qui soit originaire de la ville qui a été leur résidence & la capitale de leur état depuis qu'elles se sont élevées à la souveraineté. On sait quel a été le berceau de la maison de Savoie, des marquis de Monferrat & de Saluces, des Palavicini, des Romagnan, des Malaspina, des ducs d'Urbin & de ceux de Florence. Les Gonzague, avant que d'être les principaux bourgeois, puis les souverains de Mantoue, habitoient un bourg de ce nom. Les Visconti étoient originaires des montagnes qui entourent le Lac-major; & j'aurai lieu d'observer dans le mémoire suivant que les souverains ou les tyrans de Padoue y étoient venus des villages des Alpes, ainsi que les Médicis étoient sortis de la vallée de Mugello *).

La maison d'Este n'est pas descendue de l'Apennin comme celle de Monferrat. On ne peut pas dire non plus qu'elle soit descendue des vallées qui tiennent aux Alpes, comme plusieurs autres maisons souveraines & princières; mais elle n'étoit originaire ni de Modène, ni de Reggio, & bien moins de Ferrare.

*) Voyez le mémoire suivant.

D'aucune famille ſouveraine du ſud l'origine n'eſt auſſi connue dans le nord que de celle de Modène, parce qu'elle eſt ſortie de la même ſouche que celle des anciens ſouverains de la baſſe Saxe, d'où deſcendent les électeurs de Hanovre, rois d'Angleterre, & les ducs de Bronſwic-Wolfenbuttel. Elles ont pour tige de puiſſants magiſtrats municipaux de la ville d'Eſte, ſituée ſur une colline qui fait partie des Cols Euganéens, dont nous parlerons dans la ſuite. Hercules III, aujourd'hui duc de Modène, eſt le dernier de cette famille, la plus ancienne de toutes les maiſons ſouveraines qui ont régné en Italie. Car les ducs de Savoie ne ſont pas originaires d'Italie, quoiqu'ils y aient eu des états dès le ſiècle douzième. Les *Gonzague*, les *Farnèſe*, les *Médicis*, les *Rovere*, ducs de Mantoue, de Parme, de Florence, d'Urbin, étoient des familles nouvelles. Les *Viſconti* n'ont commencé à régner à Milan que dans le ſiècle quatorzième. On a tout lieu de regretter que cette famille d'Eſte ſoit dans le cas de s'éteindre, puiſqu'elle a beaucoup plus mérité des lettres & des arts que les Médicis, qui ne ſe ſont illuſtrés que par là. Mais on a lieu d'eſpérer que Marie Thérèſe, fille d'Hercules III, ni l'archiduc ſon époux, ni leurs enfants, ne feront paſſer à ce regret. Le duc régnant leur laiſſera même les moyens d'encourager toutes ſortes d'arts & de profeſſions. On prétend qu'après le tréſor qu'a laiſſé Fréderic II, ceux du landgrave de Heſſe & du duc de Modène ſont les plus conſidérables que poſſèdent les ſouverains de l'Europe. Tous ſes états, compoſés de deux duchés & de trois ou qua-

tre petites principautés, contiennent environ 400000 habitants sur quatre-vingt-douze lieues d'Allemagne, mille quatre cent soixante & douze milles d'Italie carrés, & rapportent au souverain un million deux cent mille florins.

## OBSERVATIONS
## SUR LE MANTOUAN.

Si le Tyrol n'étoit pas séparé de la Lombardie autrichienne par le Véronois, la partie italienne de ce pays seroit pour Mantoue ce que la vallée de Come est pour Milan, ce que le comté d'Anghiera étoit autrefois pour Novare, & le Biellois pour Verceil. La plaine riche & fertile, comme nous l'avons déjà dit, a autant de besoin de montagnes pour la culture que les montagnes ont besoin de la plaine pour la nourriture. Mais le Mantouan étant également proche de l'Apennin & des Alpes, attire des laboureurs & des ouvriers tant d'un côté que de l'autre. En considérant la figure qu'a faite Mantoue de tout temps, & celle que Ferrare faisoit sous ses marquis & ses ducs, on pourroit conclure que ni le corps ni l'esprit humain n'ont absolument besoin de l'air des montagnes pour acquérir de la force & de l'énergie. Il paroît que l'air agité par le cours des fleuves & des rivières fait à-peu-près le même effet, & que ce n'est que l'eau croupissante qui énerve le corps & les facultés de l'ame. Comme je traversois le duché de Mantoue en allant du sud au nord, je passai une

demi-journée à l'abbaye de Saint Benoît, qui eſt ſur la rive droite du Pô. L'abbé de ce riche & célèbre monaſtère n'eſt pas prince ſouverain, comme l'abbé de Saint Gal, & la bibliothèque n'en eſt pas renommée par ſes anciens manuſcrits comme l'eſt celle de Saint Gal, que j'avois vue ſix mois auparavant. Mais ce monaſtère eſt remarquable par ſon antiquité, par le mauſolée de la célèbre princeſſe *Mathilde*, protectrice de Grégoire VII, & par un haras fort eſtimé. Au reſte la bibliothèque eſt dans un beau vaiſſeau, aſſez bien fournie, & décorée au ſurplus d'une copie de la cène de *Leonardo de Vinci*, auſſi frappante que l'original, qui eſt à Milan. Dans ce pays bas & humide, puiſqu'il eſt au confluent de la Secchia & du Pô, le bourg attenant à l'abbaye eſt bien peuplé de payſans & d'ouvriers aſſez robuſtes & actifs, & l'on y trouve des vieillards octogénaires & nonagénaires. Mais lorſqu'on demande quels étoient leurs pères ou leurs aïeux, on les trouve preſque tous originaires du Bergamasque, du Tyrol, ou de quelque canton de l'Apennin.

Entre Saint Benoît & Mantoue, à deux lieues du Pô, ſur la gauche, eſt une maiſon de campagne des Gonzague, anciens ſouverains du pays, bâtie ſur ſur les ruines du village d'Andes, où naquit Virgile, le ſeul des hommes très-illuſtres par ſon génie qui ſoit né dans un pays qui ne tient ni à des collines ni à des montagnes; on ignore totalement ſon extraction. Au reſte Mantoue, où il fut élevé & où il fit ſes premières études, eſt non-ſeulement ſur un ſol bas, mais au milieu d'un lac qui ne reſſemble point à

celui de Come, ni à celui de Lugan, ni à celui de Genève, & qui tient plutôt du marais. Cependant on n'éprouve aucun effet pernicieux de ſes exhalaiſons. La ville eſt encore bien peuplée, quoique la moitié moins de ce qu'elle étoit dans le temps qu'elle avoit ſes princes qui y réſidoient. Vers la fin du dernier ſiècle elle contenoit cinquante-mille habitants, population très-forte pour la capitale d'un état d'auſſi peu d'étendue, & qui n'eſt point dans un diſtrict qui communique avec la mer. Mais ſes princes, ſouvent ſtipendiés par les Vénitiens comme généraux, ont toujours favoriſé & encouragé tous les arts qui peuvent procurer de la ſubſiſtance aux habitants des villes, & par ce moyen ſoutenir les habitants des campagnes voiſines. Elle eſt actuellement réduite à vingt-trois ou vingt-quatre mille. Il y a beaucoup de maiſons illuſtres, qui à la vérité ne repeuplent pas les villes comme feroient de bons roturiers, mais qui y entretiennent le goût des beaux arts & de la littérature. Auſſi y trouve-t-on pluſieurs hommes célèbres par des ouvrages qui ont fait ſenſation, & un nombre conſidérable de perſonnes très-inſtruites. Je ne pouvois être mieux à portée de les connoître. Je logeai chez un ſeigneur de Caſal de Monferrat, frère cadet du marquis *Della Valle*, que Mr le comte *de Hertzberg*, Mr *Merian* & Mr *Formey* ont connu ici chez Mr le marquis *de Roſignan*, ſon compatriote. Mr le marquis *Lelio Della Valle*, établi à Mantoue par une ſucceſſion de famille à laquelle il étoit appelé, connoît tous les gens de lettres qui ſont à Mantoue, & les a ſouvent chez lui. Il eſt en liai-

ſon avec toutes les meilleures familles, ſurtout avec celles qui aiment les beaux arts & les belles lettres. C'étoit dans les derniers jours du carême. Il y eut une aſſemblée ſolennelle à l'académie de belles lettres, qui eſt une colonie très-floriſſante *degli Arcadi* de Rome. Elle occupe un beau théâtre que la municipalité a fait conſtruire, & qui tient au bâtiment de l'académie des arts. On y récita de jolies pièces de poëſie, dont les juges n'étoient pas ſeulement les autres gens de lettres, mais les dames de la ville, dont pluſieurs ont beaucoup d'inſtruction & de goût. Voici les noms des perſonnes de qualité, marquis, comtes, chevaliers, marquiſes & comteſſes avec lesquels on m'a fait faire connoiſſance: *Andreaſi*, *Arco*; *Arriva-bene*, *Bianchi*, *Bulgarini*, *Compagnoni*, *Garofoli*, *Guerrieri*, *Marangoni*, *Murari*, *Scaroni*, *Tamburini*, *Zenardi*. Ceux de vous qui connoiſſent l'hiſtoire d'Italie, ſavent combien la plupart de ces noms ſont illuſtres. Mais ce n'eſt pas pour cela que je les cite; c'eſt que pluſieurs dames qui ſont ſorties de ces familles, ou y ſont entrées, ſe diſtinguent par la culture de l'eſprit. Et j'ai trouvé qu'à Mantoue, ainſi qu'à Turin & à Milan, le ſexe eſt plus inſtruit qu'il n'étoit autrefois généralement en Italie. Il y a d'autres familles à Mantoue plus connues encore que celles que je viens de nommer, & dont quelques individus ſe ſont fait eſtimer autant par leurs connoiſſances que par leur naiſſance. Il n'y a que quelques années que Mantoue perdit le marquis *Valenti-Gonzague*, qui ne ſe faiſoit guère imprimer, mais qui étoit auſſi ſavant que puiſſe l'être un profeſſeur dont on court les leçons.

Au reſte les quatre perſonnes connues avantageuſement comme auteurs, que je vis à Mantoue pluſieurs fois pendant les trois ou quatre jours que j'y paſſai, ſont Mrs *Andres*, *Bettinelli*, *Bondi* & *Borſa*. Les trois premiers étoient jéſuites. Mr l'abbé *Andres* eſt Eſpagnol. Nous avons de lui dans la bibliothèque de l'académie un ouvrage conſidérable ſur l'origine & le progrès de tous les genres de littérature. Son plan eſt plus vaſte que celui que j'avois tracé vingt ans avant lui, ſous le titre de *Viciſſitudes de la littérature*, & que je reproduiſis augmenté de plus du triple en 1784. Ses connoiſſances ſont immenſes, ſa manière d'écrire aiſée, quoiqu'il écrive en italien, qui n'eſt pas ſa langue. Je fus autant enchanté de ſes qualités perſonnelles que de ſon érudition & de ſon goût. Mr l'abbé *Bettinelli* eſt natif de Mantoue, & célèbre parmi les poëtes & les littérateurs italiens depuis plus de quarante ans, Il commença de ſe faire connoître par des pièces en vers blancs, qu'il publia avec d'autres du même genre, de concert avec l'abbé *Frugoni* & le comte *Algarotti*. Il étoit déjà célèbre dans le temps que le comte *Algarotti* étoit à Berlin; & à la recommandation de celui-ci Fréderic II ſouhaita de l'attirer, ſinon auprès de lui ou à l'académie, du moins à Breslau. Depuis cinquante ans il n'a jamais ceſſé de publier de ſes ouvrages, tantôt en proſe, tantôt en vers, où l'on trouve de l'eſprit, du goût, de l'érudition & de la philoſophie, & qui formoient l'année dernière huit volumes in 8vo. Mr *Bettinelli*, & ſon ancien confrère *Zaccaria*, qui eſt à Rome, ſont à préſent à-peu-près les doyens de

la littérature italienne. Quoiqu'il approche de ſa quatre-vingtième année, Mr *Bettinelli* a l'eſprit & la mémoire auſſi préſents que l'a notre confrère Mr *Formey*; mais au lieu que notre confrère eſt obligé de paſſer les trois quarts de l'année ſur un fauteuil, l'abbé *Bettinelli* ſe promène auſſi droit, auſſi leſte, auſſi ſvelte que lorsqu'il n'avoit que vingt ans. Ses ouvrages ſeroient dignes d'occuper une place dans la bibliothèque de l'académie; & je crois que Mr *Merian*, qui en a connoiſſance, n'attend que l'occaſion de les faire venir. Mr *Bondi*, beaucoup plus jeune, vient de publier une nouvelle traduction de l'*Énéide de Virgile*, qui n'eſt pas moins élégante que celle d'*Annibal Caro*, & certainement plus fidelle. Agé peut-être de vingt-deux ou vingt-trois ans, lorsque la compagnie fut ſupprimée, il adreſſa au comte *Gozzi* ſur cet évènement une chanſon qui eſt une des plus belles allégories que j'aye lues depuis l'ode d'Horace *O navis.*

Parmi les jéſuites, ſoit nés, ſoit demeurant à Mantoue, il y en a quatre autres, *Bozzoli*, *Buganza*, *Mari* & *Vettori*, tous connus par des ouvrages qu'ils ont donné au jour, mais dont je n'ai aucune connoiſſance particulière, excepté d'une traduction d'Homère de Mr *Bozzoli*. J'ai connu deux docteurs, fils de deux ſœurs de Mr l'abbé *Bettinelli*, dont un eſt Mr *Borſa*, ſecrétaire de l'académie des ſciences, & remplit cette place avec beaucoup de ſuccès & d'approbation. Lui, & ſon beau-frère le docteur *Gelmi*, ne ſont pas les ſeuls qui me prouvent que l'eſprit des enfants tient ordinairement plus de l'eſprit

de la mère que de celui du père. J'en ai remarqué au moins dix parmi les gens de lettres & les gens d'eſprit que j'ai fréquentés ou connus dans mon dernier voyage.

Je ne me ſuis point propoſé de vous parler, ni de ſtatues, ni de tableaux, ni d'édifices. Mais je ne puis finir de parler de Mantoue ſans vous dire qu'on trouve dans le muſeum de cette ville des antiquités remarquables, dont Mr *Borſa* a donné la deſcription; ni ſans vous rappeler que c'eſt à Mantoue autant qu'à Rome qu'on admire le caractère hardi & énergique de l'école de Raphaël. *Jules Romain*, ſon diſciple, a peint dans les plafonds du palais des ducs des ſujets mythologiques qui étonnent par le grand goût de leur deſſein, par le feu de ſes compoſitions, par la grandeur de ſes idées poëtiques, par la force de ſes expreſſions. *Jules Romain*, qui étoit auſſi ſage architecte que peintre ſublime, a bâti à Mantoue une maiſon pour lui-même. On y remarque la modeſtie, ainſi que le bon goût. Elle n'eſt pas plus grande ni plus élevée que celle qu'habite le capitaine *de Boaton*, à côté de l'hôtel que le roi a fait bâtir à Mr de Tempelhoff.

Sous Joſeph II on avoit établi dans la Lombardie autrichienne des écoles normales; mais il ne paroît pas qu'elles ayent fait de grands progrès. Je crois que nos pratiques religieuſes s'y oppoſent un peu, & que le beſoin encore général de ſavoir le latin empêche que les écoles où l'on n'enſeigneroit que la langue vulgaire ne ſoient fréquentées. D'ailleurs on eſt accoutumé en Italie d'avoir les enſeignements

gratuits, & à la charge de la municipalité ou du souverain. Si l'on vouloit établir des écoles normales, il faudroit charger l'une ou l'autre de leur entretien, ou faire payer aux enfants qui en profiteroient le falaire des maîtres. L'un & l'autre fouffrent quelques difficultés. Autrefois les religieux, dans la ferveur de leurs inſtitutions, ſe feroient chargés de cette beſogne, comme l'ordre des écoles pies & les ſomasques l'ont fait réellement; mais ayant commencé à enſeigner le latin & à tenir des penſionnaires, ils ont négligé leurs devoirs primitifs. A préſent que l'eſprit public eſt abſolument contraire à l'eſprit religieux qui faiſoit faire tant de choſes utiles, oſeroit-on propoſer la création d'une nouvelle ſociété monaſtique? Dans quelques villes d'Italie, plus encore dans les provinces autrichiennes en deçà des Alpes, Joſeph II a obligé les moines d'anciennes inſtitutions, comme les bénédictins & les dominicains, à fournir des maîtres aux écoles; mais je ne ſais s'ils continueront à remplir cette tâche, parce que l'aviliſſement où les ordres religieux ſont tombés les fait de jour en jour manquer de ſujets. Toutes ces inſtitutions étoient utiles au public, tant qu'elles étoient recrutées, au au moins en partie, par des perſonnes de naiſſance. Depuis trente ans à peine entend-on parler de quelques fils de bons & honnêtes bourgeois qui prennent l'habit monacal, & bien moins de fils de gentilshommes, dont autrefois on trouvoit dans preſque tous les couvents un nombre plus ou moins grand, ſuivant que l'ordre étoit plus ou moins conſidéré.

# QUATRIÈME MÉMOIRE,

SUR

## L'ÉTAT DES LETTRES ET DES ARTS EN ITALIE, ET SUR LE CARACTÈRE DE QUELQUES PEUPLES QUI HABITENT UN MÊME PAYS.

LU AU MOIS DE JUILLET 1793.

Les réflexions particulières que j'ai faites sur l'état des lettres & des arts en Piémont & dans la Lombardie m'ont donné lieu d'en faire de générales, & de prouver par des faits incontestables l'influence des causes physiques sur les qualités spirituelles & morales des nations. Ces mêmes considérations me ramènent à en faire encore de particulières sur les pays sujets à la république de Venise, placés à-peu-près comme le Piémont & le Milanez sur la face méridionale des Alpes. Aucun pays de l'Europe dont l'histoire nous soit connue, ne prouve mieux que l'état Vénitien de terre ferme, que ce n'est pas seulement la différence du climat, mais aussi la différence du sol sous un même climat, qui diversifie considérablement le génie & le caractère des peuples & des individus qui y naissent & qui l'habitent.

Nous allons voir cinq ou ſix provinces, toutes ſituées ſous le même parallèle, confinant l'une avec l'autre, & ce qui eſt remarquable, ſujettes au même ſouverain, profeſſant la même religion, dont les habitants ſont auſſi différents que ſi les uns étoient grecs, les autres égyptiens.

Créma eſt la capitale d'une petite province vénitienne enclavée dans le Milanez; ſon territoire eſt plat & uni, bien arroſé & fertile. La ville eſt ancienne & non ignoble. Comme il y a beaucoup de couvents, cela prouve aſſez qu'elle a été civiliſée de long-temps, & que les ſecours néceſſaires pour cultiver les arts & les ſciences n'ont pu manquer aux habitants, d'autant plus qu'elle ſe trouve au milieu de quatre villes civiliſées depuis vingt ſiècles, Milan, Crémone, Mantoue & Vérone. Cependant on auroit de la peine à citer un ou deux hommes vraiment & dignement célèbres qui ſoient ſortis de ce pays, qui contient une population plus forte que Genève & ſon diſtrict. Je ne puis me rappeler qu'un dominicain controverſiſte *), qui écrivit contre Luther, & fit l'apologie de Jérome Savonarola; ce qui n'étoit pas tout-à-fait conſéquent. Le Crémasque eſt aux états vénitiens de terre ferme, ce que le Lodéſan eſt au Milanez. Quoique Lodi ait donné au Parnaſſe italien un poëte plus que médiocre; quoiqu'on trouve à l'univerſité de Pavie des profeſſeurs lodéſans, ce pays ne fut jamais, proportion gardée, ſi fertile

*) Père *Daniel*, de la famille de *Bianchi*, qui fut maître du ſacré palais & inquiſiteur ſous le pontificat de Paul IV.

fertile en hommes de génie, comme l'a été la vallée de Come. Le Crémasque proportionnellement à sa population peut encore moins entrer en comparaison avec le Bergamasque. Je dis, proportionnellement, car l'étendue de ces provinces & le nombre des habitants diffèrent beaucoup. Mais en prenant la seule partie de la province de Bergame qui peut répondre à l'étendue du Crémasque, on trouvera toujours une différence étonnante dans le nombre des hommes à talens qui sont sortis de l'un & de l'autre pays.

Bergame, quoique ville ancienne, étoit à peine connue des Romains; cinq ou six villes voisines l'offusquoient. Après la décadence de l'empire elle ne fut jamais la capitale d'un état. Et dans les siècles où presque toutes les villes d'Italie étoient libres & indépendantes, Bergame le fut moins, ou moins long-temps que toutes les autres. Elle est depuis trois cent quarante-cinq ans soumise à une république aristocratique héréditaire, que Montesquieu appelle le pire de tous les gouvernements. Cependant Bergame a été à l'état de Venise ce que tant d'autres pays montagneux sont à d'autres capitales, & à-peu-près par la même raison. L'air vif & la stérilité du pays donne plus de vivacité aux habitants; le besoin les oblige de s'évertuer, & d'aller chercher des ressources dans des pays plus riches. Voilà pourquoi tant de familles bergamasques ont fait fortune dans d'autres villes plus riches, & plus de cinquante ont été reçues autrefois dans le conseil souverain de Venise, & aggrégées à la classe régnante.

Les Bergamasques ſont les plus induſtrieux, les plus laborieux, les plus endurants de tous les peuples d'Italie. Leur fidélité, & le tour ſingulier de leur eſprit, qui a fourni au théâtre moderne l'habit à pluſieurs couleurs, formé de petits lambeaux couſus enſemble, ſemblable aux ouvrages de marquéterie, prouve en même temps la pauvreté primitive & l'induſtrie de cette nation. Le rôle de valet groſſier, ruſé, & fidelle qu'on leur a conſtamment donné dans la comédie, atteſte avantageuſement le caractère original de ce peuple, qui trouvoit facilement condition, ſoit à Veniſe, ſoit dans les autres villes opulentes d'Italie. Il eſt ſorti à la vérité quelquefois des brigands de ce pays comme de tous les autres; mais en général les Bergamasques ſont plus braves que féroces, & plutôt fins que frippons dans le commerce. Bergame avec ſon diſtrict a donné à la république des lettres, depuis leur renaiſſance, un plus grand nombre d'auteurs eſtimables que pluſieurs autres villes plus grandes, plus riches de leur propre fonds, & plus peuplées. C'eſt de Bergame que ſont ſortis dans le XV ſiècle deux ouvrages que l'on peut regarder comme des livres de première néceſſité pour l'inſtruction, une hiſtoire univerſelle, & un dictionnaire. L'auteur de la première eſt *Philippe Foreſti*, de l'autre *Ambroiſe de Calepi*. Ces deux familles viennent encore d'être illuſtrées par d'autres auteurs aujourd'hui vivants. C'eſt à des familles bergamasques qu'on eſt redevable de l'établiſſement régulier des poſtes; car la maiſon princière *de Taxis* eſt originaire de Bergame, ainſi que l'étoient les deux poëtes *Taſſe*. Il me

faudroit compiler ici la bibliothèque des auteurs bergamasques, que le père *Vairini*, dominicain, vient de publier. Je puis dire franchement que d'aucune autre ville de Lombardie il n'eſt autant ſorti de profeſſeurs & d'écrivains eſtimés que de Bergame. J'ai connu à l'univerſité de Turin un père *Sala*, dominicain, profeſſeur de théologie. Il eſt mort depuis plus de trente ans; & je doute ſi aucun de ceux qui lui ont ſuccédé, l'a remplacé auſſi avantageuſement que lui-même avoit remplacé ceux qui l'avoient précédé pendant trente ou quarante ans. J'ai connu deux de ſes compatriotes, profeſſeurs de mathématique, l'un à l'univerſité de Pavie, l'autre à celle de Padoue: ce ſont l'abbé *Maſcheroni*, & le père *Barca*. Un autre Bergamasque qui par ſes ouvrages n'eſt pas moins connu en Allemagne qu'en Italie, eſt le père *Gazzaniga*, dominicain, ci-devant profeſſeur à l'univerſité de Vienne. J'ai connu à Rome le ſavant cardinal *Carrara*, de famille illuſtre, mais qui parvint à la pourpre par ſa doctrine plus que par ſa naiſſance. J'y ai connu en même temps l'abbé *Seraſſi*, de qui nous avons, entre pluſieurs autres ouvrages, la plus riche & la plus intéreſſante biographie qu'on ait jamais vue. C'eſt la vie du très-célèbre *Taſſe*. L'abbé *Seraſſi* étoit ce qu'on peut appeler un génie, quoiqu'il ne fût ni poëte, ni orateur, ni géomètre, ni phyſicien. Il perſiſta, avec une conſtance admirable, à approfondir l'hiſtoire du ſiècle de Léon X, ſurtout relativement à la belle littérature; de ſorte qu'outre le beau ſtyle qu'il s'étoit formé ſur d'excellents modèles, il étoit une véritable

archive, & très-bien arrangée pour l'hiſtoire de ce temps-là. Mr l'abbé *Tiraboſchi*, plus célèbre encore que l'abbé *Seraſſi*, & dont j'ai parlé dans le mémoire précédent, eſt de Bergame, comme je l'ai dit.

Je paſſe ſous ſilence pluſieurs autres hommes de lettres qu'on trouvoit à Bergame lorsque je vis cette ville dans mes voyages précédents, & quelques autres encore qui n'ont commencé à ſe faire connoître que depuis peu; parce que je ne voudrois pas vous lire un catalogue au lieu d'un mémoire. Cependant comment pourrois-je ne pas dire un mot de la comteſſe *Paulina-Suardi-Grismondi*, dame bel-eſprit & auteur, qui mérita l'eſtime du Pline-françois, de Mrs *Lemiere*, *Lebrun*, & d'autres ſavants qui l'ont connue à Paris? Elle eſt très-renommée par ſa qualité & ſes connoiſſances, ſurtout en Italie par de très-belles pièces de poëſie ſorties de ſa plume.

On voit à Bergame un ſéminaire de clercs, nombreux, bien entretenu, & pourvu d'excellents maîtres; ainſi que l'eſt un collége pour la jeune nobleſſe tant du pays qu'étrangère. Il y a une ſociété littéraire, qui ſe raſſemble pour lire de petits ouvrages, ſoit en proſe ſoit en vers. Le public a fait conſtruire un bel édifice, pour y placer les antiquités, & ſurtout les inſcriptions qu'on a déterrées dans la ville & aux environs. Mais les ſavants s'occupent aujourd'hui de ces objets moins qu'on ne faiſoit au milieu du ſiècle. Parmi les bibliothèques qu'on peut voir à Bergame, tant publiques que particulières, dont quelques-unes ſont riches en anciennes éditions & en manuſcrits, la plus remarquable eſt celle du comte *Secco-Suardi*,

soit par sa belle construction, soit par quantité de belles éditions modernes, & une collection prodigieuse d'ouvrages appartenant à l'histoire naturelle & à la dramaturgie.

Mr *Le Bret*, professeur à Tubingue, qui a fait quelque séjour à Venise, a dit en quelque endroit de ses ouvrages, que c'est le propre intérêt (*eigennutz*) qui caractérise les Bergamasques. Mr *Busching* a rapporté cela dans sa géographie. Ils auroient dû observer l'un & l'autre que tous les peuples qui habitent un pays semblable à celui de Bergame, montagneux, sec & stérile, ont acquis la même réputation dans les pays riches où ils se sont répandus. Cette nation qu'on accuse d'être intéressée, a fait plus d'établissements pieux, religieux, charitables que d'autres nations plus riches & qu'on suppose plus généreuses. On peut faire la même observation à l'égard des Écossois, dont on voit des églises, des couvents, des hôpitaux, qu'ils ont fondés avant le schisme & la réformation, en différentes villes d'Allemagne & d'Italie, tandis qu'on ne voit guère de pareils établissements faits par les Anglois. C'est que les Anglois, ainsi que les peuples de la grasse Lombardie, sortoient alors moins de leur pays; & ayant moins éprouvé de détresses & de besoins, étoient peut-être moins compatissants & moins portés au soulagement de leurs semblables. D'ailleurs n'ayant point fait fortune hors de leur pays par leur industrie, ils avoient moins de motifs de laisser ailleurs que chez eux des monuments de leur pieuse reconnoissance. Les Génois, les Bergamas-

ques, les Calabrois, trois peuples qui ont à-peu-près la même réputation d'être fort économes & intéreſſés, ſont les ſeuls qui aient à Rome des égliſes & des hôpitaux. Cela eſt d'autant plus remarquable à l'égard des Bergamasques, qu'ils n'ont jamais fait une nation autocrate, ni formé un état indépendant, comme les Véronois & les Padouans.

Breſcia eſt plus ancienne que Bergame & contient le double d'habitants. Ceux de la ville, ainſi que ceux la province, ont de l'énergie & de la force dans le caractère comme dans la conſtitution corporelle. *Nicolas Tartuglia*, ſi célèbre dans l'hiſtoire des mathématiques, étoit Breſſan. Cependant on trouve beaucoup moins de Breſſans que de Bergamasques qui ſe ſoient fait un nom hors de leur pays. C'eſt parce que toute cette province eſt plus fertile que celle de Bergame. Car quoique le Breſſan, qui donne une population de trois cent mille ames, contienne des cantons montagneux, comme toutes les provinces qui tiennent à la grande chaîne des Alpes; il eſt néanmoins une des parties riches, & plus fertiles en toutes ſortes de produits; de ſorte que les habitants n'ont pas beſoin d'aller gagner leur vie, ou chercher fortune loin de là. Il ſort cependant de braves officiers tant de Breſcia que de Bergame & de Vérone, qui vont prendre ſervice dans les troupes ſardes ou autrichiennes. Nous en avons connu auſſi qui ont pris ſervice dans l'armée pruſſienne. Les gentilshommes de terre ferme dans l'état de Veniſe ne pouvant

eſpérer des places dans le conſeil ſouverain, s'ils ne ſont aggrégés au corps patricien de la capitale, ni même parvenir au rang de général au ſervice de la république, ils ſont obligés de ſe procurer des diſtinctions à des cours étrangères. Ceux qui reſtent chez eux, vivent comme la nobleſſe vit partout, cherchant le plus qu'ils peuvent de l'amuſement à la chaſſe, au théâtre. Quelques-uns en ſe livrant aux études, y ont eu des ſuccès, & ſe ſont rendus célèbres. Pour vous les faire connoître, il faudroit donner ici l'extrait de ce qu'a écrit ſur ce ſujet Mr le comte *Brognoli*, un des auteurs qui font actuellement honneur à leur patrie. Dans ce ſiècle les Breſſans qui ont eu le plus de renommée dans la littérature & dans les ſciences, mais qui ne vivent plus depuis bien des années, ſont les comtes *Mazzuchelli*, *Durante-Duranti*, *Calini* & *Roncalli*. Le premier avoit entrepris un ouvrage plus convenable, ſous quelques rapports, à un laborieux bibliothécaire qu'à un gentilhomme inſtruit, mais qui eſt très-digne d'un riche & zélé patriote, parce qu'il demande, ſurtout en Italie, des avances conſidérables, & des correſpondances avec nombre de perſonnes, qui inévitablement engagent à beaucoup de dépenſes. C'eſt un dictionnaire hiſtorique & fort détaillé de tous les écrivains italiens morts & vivants. Auſſi voyons-nous que Mr *Adelung*, dans ſon volumineux ſupplément au dictionnaire de *Jœcher*, a inſéré une infinité d'articles tirés de l'ouvrage du comte *Mazzuchelli*, & en a laiſſé un très-grand nombre d'incomplets, parce qu'il n'avoit pas le moyen qu'avoit ce comte de ſe

procurer les renſeignements néceſſaires *). Les comtes *Durante-Duranti* & *Calini* étoient deux aſſez bons poëtes en des genres différents; le comte *Roncalli* vit peut-être encore dans la mémoire de pluſieurs de vous, puisque ſa célébrité l'avoit rendu digne d'être aſſocié à cette académie comme naturaliſte & phyſicien. Il y a maintenant à Breſcia, dans tous les genres de littérature & dans toutes les ſciences, des hommes diſtingués. Dans la poëſie le plus célèbre eſt ſans contredit le chevalier *Golpani*, quoiqu'on loue beaucoup auſſi les talents poëtiques de l'abbé *Palazzi*. Dans la belle latinité c'eſt l'abbé *Morcelli*, auteur d'un excellent ouvrage ſur les inſcriptions; mais celui-ci vit à Rome & ne pourroit trouver un théâtre plus digne de lui. Dans l'hiſtoire, le comte *Brognoli* que je viens de citer; dans la politique, le comte *Maggi*, & un archiprêtre *Zamboni*; dans la pédagogie, l'exjéſuite *Padouari*; dans la théologie, un autre archiprêtre *Guadanigni*; dans les mathématiques, Mr *Coccoli*. Le docteur *Guglielmi* eſt connu par des ouvrages ſur la médecine. Cependant à Breſcia, comme dans bien d'autres villes d'Italie, les ſavants ſont en beaucoup plus grand nombre que les auteurs. Les établiſſements littéraires y ſont très-conſidéra-

*) Beaucoup d'articles de ce dictionnaire concernant les auteurs italiens, ſurtout ceux qui ſont ſous les deux premières lettres de l'alphabet, pourroient induire en erreur ceux qui les liſent. Quelle idée auroit-on, par exemple, de l'abbé *Xavier Bettinelli*, du comte *Jean Rinaldo Carli-Rubi*, quand on ne lira dans leurs articles que ce qu'ils avoient fait avant 1750, ou qu'on les ſuppoſera morts avant 1780, tandis qu'ils vivront probablement encore en 1800?

bles. La ſociété d'économie rurale (*academia agraria*) y eſt ſur un grand pied. Elle a trois préſidents: le premier eſt un gentilhomme des plus inſtruits, un autre qui eſt profeſſeur d'hydroſtatique, un troiſième qui l'eſt d'hiſtoire naturelle. La bibliothèque publique mérite, ou du moins attire encore plus la curioſité des voyageurs. Elle doit ſon exiſtence au cardinal *Quirini*, gentilhomme vénitien, d'une des plus illuſtres familles patriciennes, prélat célèbre en Allemagne, & ſurtout à Berlin, où ſon nom eſt écrit dans les faſtes de l'académie, & en grandes lettres de bronze ſur le fronton de l'égliſe catholique. Outre les livres rares & précieux qu'on voit dans cette bibliothèque, rangés ſur des tablettes bien ornées, on y trouve une collection de médailles non moins précieuſe. La municipalité a conſidérablement augmenté toutes ces collections, & a formé une eſpèce de Lycée, dont la garde eſt confiée à Mr l'abbé *Bighelli*. On trouve des choſes également rares & eſtimées dans les galeries & les cabinets des comtes *Barbiſoli* & *Avogadro*, & ſurtout chez les héritiers du comte *Mazzuchelli*. La bibliothèque & le cabinet d'antiquités de ces derniers ſont confiés à l'abbé *Rodella*, eccléſiaſtique très-érudit & très-judicieux, qui prépare les matériaux pour la continuation du grand ouvrage du comte *Mazzuchelli*, dont je viens de parler.

## *Conſidérations ſur Vérone, Vicence & Padoue.*

Lues le 25. Juillet 1793.

Il n'y a point de ville au monde, ſans en excepter même les anciennes grandes capitales, telles que Rome, Naples, Paris, Londres, qui ait plus de titres de nous vanter la liſte de ſes citoyens illuſtres dans la littérature & les arts que n'en a Vérone. Auſſi ne ſaurois-je nommer aucun autre pays où les cauſes phyſiques s'uniſſent auſſi complètement qu'en celui-ci pour influer ſur l'eſprit de la nation. L'air y eſt pur & fort vif, parce que la ville eſt ſituée entre la montagne & la plaine, & l'Adige qui la traverſe, étant encore rapide & coulant ſur un terrain ſablonneux, n'y forme point des marais, ne cauſe point d'exhalaiſons pernicieuſes, & ne donne point d'eaux de mauvaiſe qualité. On fait dans ſes environs du vin aſſez bon. La viande n'y eſt pas trop abondante; le laitage non plus; mais on a de l'huile, qui pour l'aſſaiſonnement eſt moins peſante que le beurre. Les légumes & les fruits y ſont de bon goût, comme ils le ſont partout où le terrain eſt ſec & un peu graveleux. Et quelle autre raiſon pourroit-on en donner, lorſqu'on voit que dans le fameux ſiècle d'Auguſte, en le prenant du conſulat de Céſar juſqu'au règne de Trajan, tant d'auteurs qui ont illuſtré la littérature romaine, ſont ſortis de Vérone? On ne peut pas dire que le voiſinage de la capitale, ni le commerce avec la Grèce, aient donné plus d'eſprit & formé plutôt le goût aux

Véronois qu'aux habitants de cinquante autres villes de l'Italie, qui exiſtoient auſſi bien que Vérone, & qui étoient peut-être auſſi peuplées qu'elle dans les derniers temps de la république & ſous les premiers empereurs. Car toute la marche d'Ancone, toute la Romagne, toute la Toſcane, enfin tout le pays qui eſt aux deux côtés de l'Apennin, depuis Sulmone jusqu'à Bologne, depuis Capoue jusqu'à Lucques, ſont plus près de Rome que ne l'eſt Vérone, & plus à la portée des îles de la Grèce & de l'Aſie mineure, le grand berceau des lettres & des arts. Vérone & deux pays voiſins, Padoue & Mantoue, ont donné à Rome de plus grands auteurs que tout le reſte de l'Italie, ſi l'on excepte trois villes de l'Apennin compriſes actuellement dans le royaume de Naples, Arpin, Venouſe & Sulmone, où ſont nés *Cicéron*, *Horace* & *Ovide*. L'ancienne capitale, avec tout le pays latin, proprement dit le Latium, n'en a donné que trois, *Céſar*, *Salluſte* & *Tacite*. Car je ne compte pas *Varron* parmi les grands auteurs, quoiqu'il fût le plus érudit de tous les Romains. De même je ne compterai point parmi les auteurs que Vérone a donnés, *Emilius Macer*, *Caſſius Severus*, *Pomponius Secundus*. Mais *Catulle*, *Cornelius-Nepos*, *Vitruve* & *Pline*, tous quatre en différents genres, ſont claſſiques. Ce qui ſeroit encore digne de réflexions, c'eſt qu'aucun Romain n'a reproché à aucun de ces quatre auteurs cet air de province qu'on reprocha à Tite-Live. Cela ne prouveroit-il pas auſſi que les Véronois ont eu une plus heureuſe diſpoſition à ſaiſir le génie propre de la langue romaine, que les au-

teurs venus de Padoue? Peut-être que *Virgile*, génie au reſte fort ſupérieur à *Catulle*, ne s'étoit pas fait un ſtyle auſſi naïvement latin que celui de ce Véronois. Quoi qu'il en ſoit, nous ne pouvons douter que Vérone n'ait ſurpaſſé à cet égard les autres villes d'Italie. Il ſemble que ſa poſition locale l'ait garantie de ces révolutions phyſiques qui ont changé la nature du ſol & de l'atmoſphère de tant de villes de la Calabre & de la Toſcane, d'Aquileia & de Ravenne ſur le golfe Adriatique. Auſſi Vérone s'eſt toujours ſoutenue dans un état de proſpérité conſtante; & quoique l'on prétende que du temps des empereurs romains, lorſqu'on y éleva ce ſuperbe amphithéâtre qui ſubſiſte encore, elle ait été encore plus peuplée qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, on y compte cependant cinquante à ſoixante mille ames. Parmi les villes non capitales d'un état conſidérable, il n'y a que Bologne en Italie qui contienne une plus forte population: & il y en a fort peu en Europe qui la ſurpaſſent, ſi on excepte quelques ports de mer.

Le nombre des hommes illuſtres qu'elle a produits depuis la renaiſſance des lettres & des arts, n'eſt pas à proportion auſſi grand que l'eſt celui qu'elle a donné à la littérature romaine. Pluſieurs villes qui n'en avoient point du tout produit dans le temps des Romains, en comptent autant que Vérone dans la littérature moderne. On peut dire qu'elle eſt à cet égard en meſure avec Ferrare, Modène, Bergame & Bologne. Mais après tout, indépendamment de trois grands artiſtes, *San-Micheli*, *Paul Cagliari* ſurnommé le Véroneſe, & *Charles*

*Cignaroli*, Vérone a donné à la république des lettres, dans les quatre derniers siècles, une foule de savants & d'auteurs du premier ordre. *Guillaume Pastrengo* est oublié aujourd'hui. Il est cependant un des premiers qui ont ouvert la carrière à ce grand nombre de littérateurs qui ont travaillé sur l'histoire des lettres, des arts, & des inventions humaines. Il fut un des maîtres de Pétrarque, vers le milieu du quatorzième siècle. Dans le siècle de Léon X & dans le siècle suivant *Onuphre Panvinius*, *Jérome Fracastor*, *Jules-César Scaliger*, *François Bianchini*, le cardinal *Noris* ont joui de la plus haute réputation. Le marquis *Maffei*, mort en 1755, étoit le plus célèbre de tous les savants d'Italie de son temps, surtout dans les pays étrangers. Il n'y a personne de vous qui l'ignore. A Turin il étoit connu & très-particulièrement sous plus d'un rapport; car il étoit chambellan du roi, & il dirigea quelque temps la collection des antiquités qu'on plaça dans l'hôtel de l'université. Depuis que *Scipion-Maffei* n'est plus, j'ai vu trois fois sa belle, agréable & savante patrie; la première fois en 1764 étant en compagnie d'un Irlandois qui étoit pressé de se rendre à Toulouse, où l'attendoient des personnes auxquelles il étoit attaché; nous ne fîmes que voir l'amphithéâtre, quelques églises, les palais Bevilaqua, Canosse, Pellegrini, Pompeji & Terzi, que le marquis *Maffei* avoit indiqués dans sa *Verona Illustrata* comme les plus remarquables. Nous vîmes le Muséum qu'on bâtissoit alors, & la *Fiera*, c'est-à-dire, un bâtiment régulier, solide & de bon goût, où pendant les foires les marchands ont leurs bou-

tiques. C'étoit auſſi le marquis *Maffei*, qui étant Proveditore, ou Syndic de la municipalité, avoit fait conſtruire cet édifice, qu'on devroit bien imiter en Allemagne, dans les villes où il y a de grandes foires, au moins dans celles qui ſont aſſez ſpacieuſes. C'eſt peut-être ce qu'auroit dû faire Fréderic II ſur la vaſte place des gendarmes au lieu des tours, ou combiner ces tours & le théâtre avec des portiques qui ſerviſſent aux marchands. Si le comte *Algarotti* eût encore été auprès de Fréderic, lorsque ce roi fit évacuer cette place aux gendarmes, qui y avoient leurs écuries, & qu'il voulut l'orner, ce bel-eſprit vénitien le lui auroit probablement ſuggéré. Les hommes de lettres les plus illuſtres qui fuſſent alors à Vérone, étoient un ami intime d'Algarotti, le père *Bettinelli*, dont j'ai parlé dans le mémoire précédent, & l'abbé *Lorenzi*, dont je vais parler bientôt. Ils ſont encore en vie l'un & l'autre, & en parfaite ſanté.

En 1782 je vis le Muſeum achevé, l'amphithéâtre encore en meilleur état par les réparations que le public y avoit fait faire. Au reſte je vis peu de choſes, mais beaucoup de perſonnes aimables & eſtimables. Heureuſement je trouvai encore toutes ces mêmes perſonnes en 1792, à l'exception de *Jérome-Pompeji*, traducteur de Plutarque, qui étoit mort depuis cinq ou ſix ans. Comme je venois de voir à Turin, à Milan, à Parme, à Mantoue, pluſieurs de mes connoiſſances qui m'avoient beaucoup parlé de la comteſſe *Moſconi*, & qui lui avoient parlé de moi; ce fut chez elle que je me fis annoncer auſſitôt que j'arrivai à Vérone. Je trouvai le même ſoir chez elle une ſociété auſſi ſa-

vante qu'agréable, & je la trouvai encore plus brillante le lendemain au soir. Il y manquoit les deux marquis *Pindemonti*, dont nous avons vu ici le cadet. Je les ai trouvés quelques jours après à Venise, où ils sont établis depuis qu'ils ont été inscrits au livre d'or. Mais outre plusieurs autres personnes de mérite que je vis chez Madame *Mosconi*, j'y vis un habile mathématicien, le capitaine *Salimbeni*, professeur de mathématique au collége militaire. Un de ceux avec lesquels je fis connoissance chez cette Dame est un comte *de Lisca*, chanoine de la cathédrale, collégue capitulaire par conséquent du chanoine marquis *Dionisi*. Celui-ci sachant que j'étois en Italie, & que je devois à mon retour passer par Vérone, m'attendoit avec impatience. Mr *de Lisca* me conduisit le lendemain matin chez son confrère, dans les maisons canonicales attenantes à l'église cathédrale. Mr *Dionisi*, qui en 1765, étoit déjà connu par ses dissertations sur des sujets d'histoire ecclésiastique, en partie relatives à ses études sur l'histoire de sa patrie, s'est depuis quelques années tout occupé de la vie & du poëme de *Dante*. Ayant lu ce que Mr *Mérian* a écrit sur ce poëte, il en parle avec enthousiasme; & ce n'est pas le seul que dans mon voyage j'aie trouvé extrêmement étonné qu'un Suisse, vivant depuis quarante ans à Berlin, ait pu faire des réflexions si profondes, si savantes, si justes sur un poëte que les littérateurs italiens comprennent avec peine. Mr le marquis *Dionisi* voulut ensuite me conduire lui-même chez Mr le chevalier *Lorgna*, fondateur d'une société italienne dont nous

avons ici dans la bibliothèque les volumes, & dont plusieurs de nos savants font usage; & chez Mr le comte *Carli*, son ami particulier, avec lequel il vouloit me faire faire connoissance. La visite du comte *Carli* nous fit manquer celle du chevalier *Lorgna*, que nous ne pûmes plus rencontrer; mais je fus charmé de la complaisance qu'eut le comte *Carli* d'être mon guide toute l'après-dinée, & bien avant dans la soirée. Sa conversation m'intéressa d'autant plus qu'il est très-versé dans l'histoire de sa patrie, & par conséquent des pays voisins. S'il exécute, comme il se le propose, l'histoire de Vérone dont il me fit l'honneur de me parler, je ne doute pas que son ouvrage ne fasse quelque tort à celle que le marquis *Maffei* a donnée sous le titre de *Verona illustrata*.

Mr *Cagnoli*, célèbre astronome, aussi connu dans le nord qu'il l'est dans le midi de l'Europe *), & qui a construit dans sa propre maison un bel observatoire, n'étoit pas en ville & je ne pus l'attendre. J'ai été dédommagé de cette perte par une heureuse rencontre à laquelle je ne m'attendois pas. En rentrant à l'auberge, sur le midi, j'y trouvai le prince *Beloseskj*, qui venoit du nord & alloit en qualité d'envoyé de Russie à Turin. Plusieurs de vous ont connu ce seigneur avant moi. J'avois fait sa connoissance à Dresde en 1782, & j'avois eu depuis-lors avec lui quelque correspondance. J'avois lu plusieurs de ses ouvrages en vers & en prose françoise.

Je

*) Mr *Cagnoli* a gagné le prix de l'académie de Copenhague en 1779.

Je félicitois mes compatriotes, ſurtout les gens de lettres & les amateurs des beaux arts & de la belle littérature, de l'acquiſition qu'ils alloient faire, d'autant plus que le prince *Beloſeski* conduiſoit avec lui une épouſe très-aimable; mais, hélas! cette miſſion ne lui fut pas heureuſe. Il perdit à Turin au bout de quelques mois cette charmante épouſe qu'il aimoit tendrement.

Je paſſai à Vérone une partie de la journée avec le prince & la princeſſe *Beloſeski*, jusqu'à ce que le comte *Carli* vint me chercher pour me conduire ailleurs.

Après quelques autres viſites, nous entrames chez la marquiſe *Bevilaqua*, Dame turinoiſe, fille & belle-ſœur de perſonnes avec leſquelles j'ai eu des relations dans ma patrie. Nous vimes dans le ſuperbe palais du marquis *Bevilaqua*, des tableaux des plus grands maîtres, des galeries & des cabinets ornés de ſtatues antiques de bronze & de marbre, qu'on ne manqueroit pas de faire voir aux étrangers à Rome même. Je vis enſuite dans ſon cabinet des livres qui m'auroient prouvé, ſi je ne l'euſſe pas ſu, que les perſonnes de qualité ſont à Vérone au courant de la littérature de toutes les nations civiliſées.

Le comte *Carli* voulut enſuite me conduire chez la comteſſe *Marioni*, où nous trouvames une très-brillante compagnie; mais je ne pus en jouir que quelques moments, parce que je devois me rendre chez la comteſſe *Moſconi*, où je trouvai une plus nombreuſe & plus intéreſſante ſociété que le jour précédent. Il y avoit la comteſſe *de Verzi*, cé-

lèbre par ſa beauté & ſon bel-eſprit, & avec elle l'abbé *Lorenzi*, & pluſieurs autres de cette claſſe. On ne connoit guère en Allemagne de pareilles converſations. Pour s'en faire une idée, il faudroit ſuppoſer de trouver le ſoir à la cour des princeſſes dix ou douze dames des plus aimables, & avec elles des voyageurs inſtruits, des gens de lettres de différentes nations, tels qu'on les trouve ſouvent à midi chez Mr le comte *de Hertzberg*, notre illuſtre curateur, & qu'on les trouvoit autrefois chez le marquis *de Roſignan* & le comte *Rewitzkj*, & qu'au lieu de jouer & de ſouper, on s'entretînt de littérature, de ſciences, & par intervalle de nouvelles politiques.

Je ſavois bien que l'abbé *Lorenzi* étoit un des meilleurs & des plus ſavants improviſateurs d'Italie; mais il ſurpaſſa beaucoup mon attente lorsque je l'entendis chez Madame de *Moſconi*. On voulut que je lui propoſaſſe moi-même le ſujet. Je m'aviſai de le prier de nous dire quelque choſe ſur les pommes de terre. Quoique Mr *Lorenzi* eût fait un très-beau poëme ſur la culture des collines, à peine pouvoit-il avoir eu lieu de faire mention de ces pommes, pour leſquelles les Italiens n'ont pas encore pris du goût. Le ſujet étoit des plus extraordinaires que l'on pût propoſer à un improviſateur, quelqu'exercé qu'il ſoit. Le poëte véronois nous prononça ſur le champ 15 ou 20 ſtances en rimes octaves, parce que c'étoit dans cette eſpèce de vers que je l'avois prié d'improviſer. L'élégance des phraſes & l'harmonie des vers m'étonnèrent. Après qu'il eut ſatisfait à ma demande, on lui propoſa des ſujets plus poëtiques, auxquels

il répondit d'une manière qui m'étonna moins, mais qui nous charma davantage. J'avois lu, depuis même que je ſuis à Berlin, les impromptus qu'on a imprimés du chevalier *Perfetti*, ſi célèbre au commencement de notre ſiècle, & qui fut couronné poëte au Capitole, le ſecond qui ait eu cet honneur après *Pétrarque*; car le *Taſſe*, à qui on avoit décrété cet honneur, eſt mort quelques jours avant que la cérémonie ſe fît. De nos jours on y a couronné la célèbre *Corylla*, improviſatrice, & qui à cet égard n'étoit pas indigne de ſuccéder au chevalier *Perfetti*. Mais ni les poëſies de ce chevalier, ni celles de la *Corylla*, dont j'ai vu des pièces imprimées, n'approchent du ſtyle correct & châtié de l'abbé *Lorenzi*. Ce poëte ne chante pas comme tant d'autres que j'ai entendus, ni comme le chevalier duc *de Molo*, illuſtre improviſateur, fort eſtimé auſſi, & infiniment goûté par ſa manière de débiter, mais que je n'ai jamais eu le bonheur ni d'entendre, ni de connoître. Le poëte véronois récita comme on fait dans les académies *degli Arcadi*, & comme fait Mr *Filiſtri*, qui étoit improviſateur presque de profeſſion, avant qu'il fût au ſervice de S. M. en qualité de poëte pour le grand théâtre de l'opéra.

Vicence n'eſt qu'à quatre ou cinq heures de Vérone, dans une ſituation également ſaine & agréable, ſur un ſol non moins fertile, mais un peu plus inégal, & tenant de plus près aux montagnes qui font partie des Alpes rhétiennes, & cette petite différence ne laiſſe pas que d'en mettre une aſſez ſenſible dans le caractère des habitants. Les productions du

territoire de Breſſe, de Vérone & de Vicence ne peuvent pas être bien différentes; car ces trois provinces donnent en abondance du bétail & du vin du côté qui s'élève vers les Alpes, tandis que la plaine de l'autre côté leur fournit beaucoup de blé. Mais le Vicentin & le Breſſan, qui abondent en vin, en viande, en laitage, ne donnent point d'huile d'olives, comme le Véronois, & cela n'eſt pas indifférent. Tous ces peuples ont toujours montré de la bravoure; cependant les Vicentins comme les Breſſans ſemblent avoir dans leur caractère quelque choſe de plus martial que les Véronois, qui ſont au milieu d'eux. On reprochoit même aux Vicentins de la férocité. Mr de la Lande rapporte qu'en 1764, l'année précédente à celle de ſon voyage en Italie, on avoit compté dans ce pays trois cents aſſaſſinats ſur deux cent mille habitants que la province contient. Les Vicentins & les Véronois ne s'aiment guère; & il eſt aſſez ordinaire que les peuples qui confinent les uns avec les autres s'inſultent par des ſobriquets. Les proverbes, les épithètes dont ils ſe régalent ſont des jugements dictés par la jalouſie & la haine, & ſe reſſentent de la groſſiéreté des temps dans lesquels ils ſont nés. Mais comme cette groſſiéreté étoit accompagnée de franchiſe, on y démêle toujours un fond de vérité. Les Véronois traitent les Vicentins de querelleux; ils leur reprochent de vivre entre eux comme chiens & chats: *Vicentini cani & gatti.* Ceux-ci diſent par repartie que les Véronois ſont à demi foux: *Veroneſi mezzi matti.* Ce qui, réduit à ſa valeur, tant vaut que de dire que les uns

ſont un peu féroces & que les autres ſont fort enjoués & gaillards.

Vicence a été féconde en preux guerriers, en habiles juriſtes, en philoſophes, en littérateurs, en architectes, en orateurs. *Aule Cecina*, un des plus vaillants capitaines de ſon ſiècle, un des héros de Tacite, étoit de Vicence. On en trouve dans l'hiſtoire des derniers ſiècles une foule qui ſe ſont diſtingués, non-ſeulement au ſervice de la république de Veniſe, mais dans les armées autrichiennes, quelques autres au ſervice de France; & même dans les armées ſuédoiſes. Quelques-uns de ces guerriers vicentins qui avoient pris ſervice dans l'étranger, ont même fait trop remarquer leur bravoure en ſe chargeant d'expéditions plus courageuſes qu'honorables. Je trouve que ce fut un capitaine vicentin qui conduiſit priſonnier à Charles-quint le duc Jean Fréderic de Saxe. Cela prouveroit un reſte de cette férocité que l'ancien proverbe leur reproche encore aujourd'hui. Cependant cette force de caractère qui dans l'ancien temps dégénéroit en férocité, a formé de véritables génies, lorsque l'inſtruction & le progrès des lumières a tourné les eſprits du côté des lettres & des arts. Je connois perſonnellement quelques ſavants vicentins qui ſeroient devenus de terribles partiſans, s'ils avoient pris le parti des armes à la place de la carrière des ſciences. Vicence n'a pas donné à l'Italie un auſſi grand nombre de bons & de ſages écrivains qu'en a donné Vérone. Mais on remarque dans ceux qu'elle a produits un caractère mâle & une imagination vigoureuſe. Il y a eu des auteurs vicentins qui

écrivoient avec soin & avec élégance, soit en prose soit en vers, témoin entr'autres les poësies du baron *de Ferrari*, dédiées à *Fréderic II*, & celles de Mr l'abbé *Berlendi*, professeur à l'université de Cagliari. Mais c'est bien moins par une diction soignée que par la grandeur & la hardiesse de leurs travaux que les auteurs de ce pays se sont de tout temps distingués. Tandis qu'à Vérone, à Mantoue, à Modène, à Padoue des poëtes doucereux ne faisoient que des sonnets & de pareilles petites pièces, deux auteurs vicentins osèrent emboucher la trompette épique pour imiter *Homère* & *Virgile*: le *Trissin* par son Italie délivrée, & *Antoine François Oliviero* par son *Alamanna*, poëme épique tel que celui du *Trissin*, mais sur un sujet très-moderne & par conséquent plus difficile à traiter. Le même *Trissin*, comme tout le monde sait, donna au théâtre moderne la première tragédie régulière, *La Sofonisba*.

Ce *George Trissin* étoit en même temps grand connoisseur & amateur des beaux arts. C'est lui qui tira *Palladio* de la foule des tailleurs de pierre, & en forma le premier architecte de l'Europe. Le *Trissin* pouvoit même être regardé comme bon architecte, ainsi que plusieurs de ses compatriotes qui, pour avoir embrassé le métier des armes, n'aimoient pas moins la littérature & la poësie. *Valere Chieregato*, qui avoit commandé les armées de la république de Venise à Candie, & le comte *Léonard de Valmarana*, chef d'une compagnie de gendarmes, fondèrent l'académie olympique, une des plus célèbres d'Italie, & firent représenter par les académiciens, sur le beau

théâtre conſtruit par le *Palladio*, l'Oedipe Tyran de Sophocle en 1585, lorsqu'à Rome, à Bologne, à Florence & à Veniſe on ne jouoit que des comédies & des farces.

Il eſt de notre ſujet de remarquer que parmi le petit nombre des bons auteurs que l'Italie a produits, dans deux ſiècles différents, l'un encore barbare, l'autre corrompu par trop de raffinement, deux étoient Vicentins, *Gerhard de Mauriſio* & *Gualdo Priorato*. Dans un ſiècle aſſervi à la ſuperſtition & dans lequel le clergé & le monachiſme dominoit en Italie, ce *Mauriſio* oſa prendre le parti de *Fréderic II* & même du fier *Eccelin de Romano*, tous deux ennemis déclarés de la papauté & du clergé. *Gualdo Priorato* eſt, de tous les hiſtoriographes italiens des deux derniers ſiècles, celui qui approche le plus de *Thucydide* & de *Polybe* par ſes qualités & ſon caractère, & qui ſurpaſſa les Du Bellay & Montluc. Car il fut ſoldat, négociateur & voyageur éclairé, autant que bon hiſtorien. Cette terre, féconde en braves militaires, ne l'a pas été beaucoup en prêtres & en moines dévots, & ceux qu'elle a produits ſont d'un caractère non moins particulier que les écrivains leurs compatriotes. Presque toutes les provinces d'Italie ont produit de ces hommes ſinguliers qui par un pieux zèle ont fondé des ordres religieux. Il en eſt ſorti un de Vicence; c'eſt *Saint Gaëtan* de la maiſon illuſtre de *Tiene*. Ce digne coopérateur du cardinal *Caraffa*, qui d'évêque de Chieti fut élevé au ſiége papal ſous le nom de Paul IV, ne ſe contenta pas de défendre à ſes diſciples toute propriété, comme Saint

François l'avoit fait; mais par une confiance plus courageuſe il voulut même qu'ils ne quêtaſſent point, mais qu'ils attendiſſent chez eux qu'on leur apportât journellement de quoi ſe nourrir.

Vicence a donné aux chaires de Padoue pluſieurs jurisconſultes, & aux tribunaux de Veniſe des avocats d'une très-haute réputation, à qui leur ſcience & leur éloquence ont acquis des biens immenſes. Il n'eſt pas beſoin de vous obſerver que cette profeſſion exige plus qu'aucune autre un eſprit vif & une ame libre & courageuſe, tel préciſément que l'air & les productions de ce pays doivent naturellement les former. Vicence a donné à l'Europe de très-excellents profeſſeurs en toutes les parties de la médecine & de la philoſophie, entre autres deux *Imperiali*, père & fils également célèbres. De la ſeule famille de *Maſſari* ſont ſortis quatre médecins, tous connus par leurs ouvrages & leurs ſuccès. *Pontadera*, au commencement de ce ſiècle, a été regardé comme le maître de tous les grands botaniſtes. L'abbé *Fortis* n'eſt pas médecin, & il n'a pas été profeſſeur à l'univerſité de Padoue, où tout le public lui deſtinoit une chaire; mais il eſt le premier naturaliſte d'Italie, & un des premiers de toute l'Europe. Son nom & ſes écrits ſont connus certainement de Meſſieurs les conſeillers privés *Gerhard*, *Meyer* & *Mœhſen*, nos confrères, & ſe trouve dans le catalogue de la ſociété célèbre des amis ſcrutateurs de la nature, établie dans cette capitale, parmi le petit nombre des ſavants italiens qui y ſont inſcrits. On peut obſerver dans tous les auteurs vicentins, de quelque genre

qu'ils ſoient, une certaine énergie de caractère qui les diſtingue de leurs ſemblables & ſurtout de leurs voiſins. C'eſt peut-être par la même raiſon que parmi ce grand nombre de profeſſeurs de médecine & de jurisprudence que le territoire de Vicence a produits, je ne trouve guère qu'un ſeul théologien; c'étoit un moine Auguſtin que Jules II choiſit pour précepteur de ſes petits-neveux. On diroit que les gens de ce pays s'attachent plus volontiers à des études où l'eſprit n'eſt point reſſerré comme il l'eſt dans la théologie.

Le genre d'artiſtes que Vicence a donnés à l'Europe appuie encore notre obſervation. Il n'en eſt ſorti qu'un ſeul bon peintre; & je ne connois point de graveurs de pierres vicentins qui aient égalé ce *Matthieu de Naſſaro*, célèbre graveur véronois, qui fut ſi cher à François I, roi de France. Mais Vicence eſt le berceau de la grande & belle architecture moderne. *Palladio* & *Scamozzi* étoient Vicentins. Or s'il faut plus de délicateſſe, plus de goût pour former un *Paul Veroneſe* ou un *Cignaroli*; il faut plus de hardieſſe, plus de fierté de caractère pour former un grand architecte.

L'un des objets qui attirent principalement la curioſité des voyageurs à Vicence, eſt le théâtre olympique, bâti par *Palladio*. Ce théâtre étonne moins que celui de Parme *); mais il eſt d'un uſage plus

*) Je devois remarquer dans le mémoire précédent que le fameux théâtre de Parme n'a pas été conſtruit par *Vignola*, comme diſent l'abbé *Richard* & Mr *de la Lande*; mais par *Jean Baptiſte Aleotti* d'Argenta (village du Ferrarois) plus connu comme littérateur, ou traducteur, que comme architecte. Voyez

réel & plus commode que celui de Parme. Auſſi s'en ſert-on aſſez ſouvent pour des aſſemblées académiques. J'avois vu ce théâtre & la grande & belle ſalle du conſeil, & trois ou quatre des plus beaux palais de cette ville, très-remarquable, particulièrement à cet égard. Mais il me reſtoit à voir dans les environs, des édifices d'un grand goût, & des ſites charmants. J'allai les voir avec Mr *Pierre Milan*, que j'eus le bonheur de trouver en ville, que j'avois connu à Berlin deux ans auparavant, & que j'eus le bonheur de trouver au moment que j'arrivai à Vicence ſa patrie. Cet honnête négociant ne me fut pas moins utile, même pour des objets littéraires, que s'il eût été un homme de lettres de profeſſion; & me procura tout autant d'agréments qu'auroit pu m'en procurer un noble vénitien, podeſtat, capitaine ou évêque. Mr *Milan* me fit connoître trois ou quatre ſavants ou littérateurs qui ſe trouvoient alors à Vicence. Mais l'abbé *Fortis*, dont je viens de parler, n'y étoit pas. Je le vis quelques jours après à Padoue & à Veniſe. Mr l'abbé *Paris*, qui étoit nommé pour prêcher le carême de 1793 à la cour du roi de Sardaigne, où l'on n'appelle que des prédicateurs de la plus haute renommée, étoit auſſi à Padoue, où il avoit prêché le carême dont on venoit de ſortir.

*Mazzuchelli* Scrittori Italiani; & *Adelung* Gelehrten-Lexicon. Le fait eſt cependant très-conſtaté par la deſcription des fêtes de la cour de Parme, à l'occaſion des nôces du duc *Édouard Farnèſe*. Nous tenons cela d'une note manuſcrite du père *Affò*, bibliothécaire de S. A. R. le duc de Parme.

Je n'entendis parler à Vicence d'aucun recteur de collége, ni de profeſſeurs. L'univerſité de Padoue abſorbe ou éclipſe les établiſſements pédagogiques des autres villes vénitiennes. Mais on me fit connoître une dame *de Caminer*, que je comparerois volontiers à Madame *de Genlis*, ſi les liaiſons de cette fameuſe Françoiſe nous permettoient d'en parler à préſent avec éloge. Madame *de Caminer* n'eſt pourtant ni maîtreſſe d'école, ni maîtreſſe de penſion, ni gouvernante d'enfants de princes. Mais par un eſprit de patriotiſme, & pour ſon amuſement, elle dirige l'éducation de quelques jeunes perſonnes de ſa connoiſſance, & les exerce particulièrement à la déclamation. Une petite troupe, compoſée de ſes élèves de l'un & de l'autre ſexe, joue chez Madame *de Caminer*, des pièces de théâtre, tant en françois qu'en italien. Indépendamment de cela, on trouve chez elle la meilleure compagnie de ceux qui aiment & cultivent les lettres. La dame eſt auteur de quelques écrits qui prouvent ſon bon goût & ſon jugement, autant que ſon eſprit & ſes connoiſſances. Je ne m'arrête pas à vous parler du commerce & des manufactures qui rendent cette ville illuſtre & intéreſſante. La ſoie en fait le principal objet. Mais j'y ai vu cependant pluſieurs autres fabriques, & une manufacture de faïence qui remplacera dans une grande partie de l'Italie celle d'Angleterre, & qui par la beauté & la bonté en approche beaucoup. Je partis de Vicence avec le regret de n'avoir pas demandé à faire un moment ma cour à l'évêque, qui eſt Mr *Marc Zaguri*, noble vénitien. Je ne ſavois

ſi mon nom étoit connu de Son Excellence révérendiſſime. En ſortant de table chez Mr *Melani*, pour monter en voiture & aller le ſoir à Padoue, quelqu'un de la compagnie nous rapporta, que Monſeigneur ayant appris que l'abbé *Denina*, auteur *des Révolutions d'Italie*, actuellement attaché à la cour de Pruſſe, ſe trouvoit ce jour-là à Vicence, demanda ſi c'étoit un neveu de l'auteur d'un livre latin ſur la théologie, qui avoit paru en 1758. Dites à Son Excellence, répondis-je, que c'eſt l'auteur même de ce livre théologique qui a paſſé ici. J'ai ſu depuis, que Mr *Zaguri* eſt aggrégé à la ſociété *degli Unanimi* de Turin. Je l'aurois peut-être agréablement ſurpris, en lui apprenant que le fondateur de cette ſociété eſt mon neveu, jeune homme qui eſt actuellement de l'âge dont étoit Mr *Marc Zaguri*, lorsqu'il liſoit mon livre, *De Studio Theologiæ & Norma fidei.* Véritablement je voudrois avoir quitté Vicence, ſans voir la fameuſe Rotonda du marquis *Capra*, ni l'égliſe & le couvent des ſervites, ni la belle maiſon de campagne de Mr *de Malmarani*, peinte par *Trepolo*, & avoir paſſé quelques quarts d'heures avec ce ſavant prélat.

Padoue n'eſt qu'à quatre ou cinq heures de chemin de Vicence. Elle a toujours contenu & contient encore une plus grande population, ſans y comprendre les étudiants. Que devons-nous dire lorsque nous trouvons que cette ville, ſi ancienne, ſi illuſtre, n'a produit ni guerriers, ni artiſtes, & qu'ayant dans ſon enceinte depuis cinq ſiècles & demi une des plus célèbres univerſités de l'Europe,

elle n'a donné le jour qu'à un très-petit nombre de ſavants, & presque pas à un ſeul de la première claſſe, excepté *Tite-Live*, qui encore ne naquit point à Padoue, mais à Apono dans les montagnes voiſines? J'ai entendu dire à des profeſſeurs de l'univerſité qu'ils aimoient bien de vivre à Padoue, mais qu'ils ne voudroient pas être Padouans; c'eſt dire aſſez clairement que les naturels de cette ville ſont d'aſſez bonnes & honnêtes gens, mais qu'ils ne ſont pas fort ſpirituels. L'hiſtoire de Padoue, connue depuis deux mille ans ou plus, juſtifie ce jugement. Il eſt vrai que quelque méchant a dit dans une épigramme, que les Padouans étoient des traîtres comme l'avoit été Antenor, dont ils ſe vantoient de deſcendre. Mais que ſavons-nous de l'hiſtoire véritable d'*Antenor*, ainſi que de ſon compatriote *Enée*, à qui on a fait le même reproche? Que les Padouans aient été des traîtres, cela n'eſt prouvé par aucun fait. Il ſe peut bien qu'ils aient été forcés dans des circonſtances à prendre un parti que les intéréſſés ont regardé comme une trahiſon. Quel eſt le peuple, quel eſt le gouvernement qui n'ait donné lieu à de pareilles imputations? Au reſte nous trouverons que Padoue a été conſtamment attachée aux Romains, qu'enſuite elle a bien été ſubjuguée par des uſurpateurs & des tyrans, enfin conquiſe par les Vénitiens, ſes anciens ſujets; mais jamais ſes habitants n'ont donné lieu à être regardés comme un peuple perfide. Ses tyrans, dont le plus fameux a été le barbare & déteſtable *Eccelin de Romano*, n'étoient pas de Padoue. Le nom indique que ce brigand, ou fils

d'un brigand, étoit maître d'un bourg dans le Bergamasque, nommé Romano; & les *Carrara* étoient du bourg qui porte encore ce nom, entre Padoue & le château d'Eſt, berceau de la famille de Bronswic & d'Hanovre. Il eſt étonnant que les princes d'*Eſt*, ſi voiſins de Padoue, n'aient jamais eté appelés à gouverner cette ville, & qu'eux-mêmes n'aient jamais entrepris de s'en rendre maîtres, comme ont fait les de la Scala de Vérone. Il n'eſt pas de mon ſujet d'entrer dans cette recherche; il l'eſt bien plutôt d'obſerver que l'hiſtoire n'offre pas un ſeul militaire illuſtre qui ſoit ſorti de cette ville, tandis qu'il en eſt ſorti beaucoup de Vicence, de Vérone, de Breſſe & de Bergame. Car ſans compter les Coleoni, les Martinengo, les Pellegrini, les Maffei, les Terzi, les Gualdi des ſiècles paſſés, j'ai de mes jours connu de braves & bons officiers de toutes ces villes au ſervice de Sardaigne, & je ne ſaurois en nommer un ſeul ni ancien ni moderne qui ſoit ſorti de Padoue. Cependant ce ne ſont pas les pays montagneux ſeuls qui donnent de bons ſoldats & de bons officiers. Je pourrois nommer un village du Piémont, de ſol gras & humide, d'où ſont ſortis des généraux diſtingués des armées autrichiennes.

Voici des faits qui prouvent la bonté morale & en même temps une ſorte de bonhomie du peuple de Padoue. Ce *Thraſeas Petus* que Néron fit mourir, parce que le public mettoit le caractère de ce ſénateur vertueux en oppoſition avec le ſien, étoit de Padoue. Les femmes de cette ville jouiſſoient dès-

lors d'une très-haute réputation de chaſteté & de pudeur; témoin cette épigramme de Martial:

*Tu quoque nequitias noſtri luſusque libelli,*
*Uda puella, leges, ſis Patavina licet.*

Cette bonhomie, qui peut quelquefois être accompagnée d'orgueil, eſt ſans doute l'effet de l'air un peu peſant que cauſent les deux rivières & les canaux qui arroſent le pays, & de la fertilité du terroir. Or cette fertilité, en facilitant les moyens de ſubſiſtance, s'oppoſe à l'induſtrie & à l'activité; ainſi que nous l'avons remarqué en parlant d'autres villes & d'autres pays. Mais d'un autre côté les pays tels que celui de Padoue, s'ils ne ſont pas auſſi favorables aux facultés ſpirituelles, ſemblent l'être aux qualités morales. Auſſi je connois d'autres villes, & particulièrement Bologne, dont les habitants ont conſtamment la réputation d'être bons & honnêtes. Cependant Bologne a produit un très-grand nombre d'hommes très-habiles en tout genre, guerriers, militaires, philoſophes, des mathématiciens, des poëtes, des peintres & des architectes. D'où vient que Padoue en a produit ſi peu? Il n'en faut pas chercher la raiſon particulière dans les circonſtances politiques des deux villes, puiſque Padoue a même eu de l'avantage à cet égard. Un mot vulgaire nous fait auſſi entrevoir la cauſe primitive & véritable du caractère des Padouans. On dit: *Bologna la graſſa, ma Padova la paſſa*; Bologne n'eſt pas ſur un ſol ſi égal, ſi gras, ſi fertile que l'eſt Padoue. Elle eſt ſur une colline, comme ſon ancien nom de *Felſina* l'indique: l'air y eſt plus pur & plus vif, & le ſol, qui

demande plus de culture, donne auſſi aux habitants plus d'activité.

Le peuple de Padoue pourroit en général dire: *ſtultitiam patiunter opes*, & la vie particulière des grands hommes dont ce pays s'honore avec raiſon, *Tite-Live*, *Pierre de Abano*, *Albertin Muſſato*, *Zabarella*, *Speron Sperone*, le peintre *Mantegna* ne fait guère exception au caractère général des Padouans. *Tite-Live* ne naquit point dans Padoue, mais à Apono, qui eſt dans ces collines ſi connues ſous le nom de *colles Euganei*. Suppoſons cependant qu'il ſoit né dans cette ville. Mais le caractère de cet hiſtorien ne tient-il pas un peu de la bonhomie innée de ſes compatriotes? Il n'eſt pas ſi rare qu'un grand génie ait un brin de ſottiſe, comme un homme de beaucoup eſprit peut avoir des travers.

Cette *patavinité* qu'Aſinius Pollion trouvoit dans ſes écrits, conſiſtoit-elle dans le choix ou dans l'arrangement des mots? Les deux paſſages de *Quintilien*, qui nous a conſervé ce ſingulier mot de *Pollion*, laiſſeront éternellement cette queſtion indéciſe. Mais d'où vient en attendant, qu'on n'a jamais fait de pareils reproches à *Virgile* ni à *Pline*, & bien moins à *Catulle* ou *Cornelius Nepos*, qui étoient auſſi bons provinciaux & plus gaulois que *Tite-Live*?

*Caligula*, qui vouloit ôter les images de *Virgile* & de *Tite-Live* des bibliothèques, paroît bien avoir eu le goût blaſé ou gâté. Certes s'il avoit lu Ovide, Lucain & Properce, il n'eſt pas étonnant que Virgile fût pour lui trop ſage, & même peu riche de ſon fonds; par une ſemblable raiſon le caractere hon-

honnête & la crédulité de *Tite-Live*, ſes deſcriptions & ſes harangues affectoient moins ſon goût blaſé que les portraits piquants de *Velleius Paterculus*. *Aſconius Pædianus* & *Valerius Flaccus*, tous deux Padouans, ſe reſſentoient de l'air mou & peſant de leur pays natal; & l'hiſtoire de quelques autres hommes illuſtres ſortis de Padoue dans le moyen âge, vient encore à l'appui de ma réflexion.

*Pietro d'Abano*, né dans le même bourg où l'on croit que naquit *Tite-Live*, fut un ſavant diſtingué dans ſon ſiècle. Il n'eſt pas dit ſi ſes parents étoient aiſés ou pauvres, mais l'on ſait que ce *Pierre d'Apono* ou *d'Abano* ſortit jeune de ſon pays dans un temps que Padoue n'étoit ni tranquille, ni heureuſe; qu'il voyagea beaucoup, & qu'il s'arrêta à l'univerſité de Paris, où il fut reçu docteur de médecine. Il la profeſſa enſuite avec éclat auſſi bien que la philoſophie; mais les voyages & le ſéjour fait à Paris avoient donné un autre tour à ſon eſprit à ce *Pierre d'Abano* ainſi qu'à *Morſile* de Padoue fameux ſchismatique du XIV. ſiècle.

*Albertin Muſſato* étoit un ſavant d'un autre genre que Pierre d'Abano *). L'extrême pauvreté de ſa famille eut plus d'influence ſur lui pour exciter ſon induſtrie, que n'en eut la richeſſe du pays pour le faire végéter dans l'inaction. Après avoir appris à lire & à écrire le mieux qu'il put, il gagna d'abord ſon pain en copiant les leçons des profeſſeurs pour les écoliers riches & pareſſeux; & ce fut par là qu'il devint enſuite avocat habile, hiſtorien & poëte, après avoir été négo-

*) V. Scardon. de Claris Patav. in Theſauro Antiq. & Hiſt. T. VI.

ciateur & en quelque ſorte miniſtre de l'empereur Henri IV, & l'ame du conſeil ſouverain de ſa patrie. Mais pourtant, ſi on le compare à Æneas Silvius, qui fut ſous l'empereur Fréderic III ce que *Muſſato* avoit été ſous Henri VII, on y trouve autant de différence de génie qu'il y en a entre le ſol de Siène & celui de Padoue. La vie & la littérature de *Speron Speroni*, autre illuſtre Padouan, ne contrediroit pas ce que je viens de dire.

Mais après tout, l'Europe doit infiniment à Padoue, qui a long-temps fourni à une foule de gens à talents l'occaſion de ſe diſtinguer. Ou plutôt l'on doit cela au ſénat de Veniſe, qui a ſoutenu & ſoutient généreuſement cette univerſité. Il eſt fort égal à la ſociété humaine que ce ſoient des hommes nés ſur les rives du Bacchiglione & de la Brenta, & au pied des Cols Euganiens, ou des Vicentins, des Bergamasques, des Lombards, des Dalmatiens, ou des Grecs, qui en profitent pour ſe rendre utiles au public.

Le Frioul, où l'on entre presqu'en ſortant de Padoue, nous fournit encore un exemple pour montrer qu'un ſol montagneux, ſec & ſtérile eſt ordinairement fécond en hommes à talents. Le nombre des ſavants & des artiſtes qui ſont ſortis de ce pays, eſt ſurprenant. Pluſieurs de ceux qui ont fait le plus de bruit en Italie dans toutes les querelles littéraires & théologiques de notre ſiècle, entr'autres le prélat *Juſte Fontanini* & le dominicain *Concina*, étoient du Frioul, ainſi que l'eſt le docteur *Scarpa*, profeſſeur à Pavie & notre confrère en qualité de membre externe de l'académie. Les habitants du

Frioul, ſpirituels, actifs, induſtrieux en toutes ſortes de profeſſions, ſont exactement l'oppoſé de ceux de Padoue leurs voiſins, plus encore que les gens de Bergame ne le ſont de ceux de Crema, dont j'ai parlé, ou les Comasques des Lodeſans. Ils ont parmi les ſujets de la république de Veniſe la même réputation qu'ont les Biellois parmi les Piémontois, tout comme le peuple de Verceil jouit à-peu-près de celle qu'a celui de Padoue. Auſſi le ſol de Verceil reſſemble à celui de Padoue, & le Biellois au Frioul. On appelle les Padouans Bergoli, qui veut dire débonnaires, & les Frioulais ou Fourlans ſe donnent eux-mêmes une épithète toute contraire.

Je ne dois point omettre à ce ſujet, que ſi Padoue n'a point produit des artiſtes de la première claſſe, excepté *Mantegna*, né de parents très-pauvres dans un village du Padouan, cette grande & riche ville a contribué autant que toute autre aux progrès de la peinture. D'abord c'eſt à Padoue qu'a fait ſes principaux ouvrages le fameux *Giotto*, le véritable reſtaurateur de cet art enchanteur. *François Squarcione*, né à Padoue, ne fut qu'un peintre médiocre, mais il fit nombre d'élèves, dont on a enſuite admiré les talents dans les autres villes d'Italie. On l'appela le père des peintres, parce qu'il eut jusqu'à cent trente-ſept diſciples. *Squarcione* fit des voyages dans la Grèce pour deſſiner ce qui reſtoit de la belle antiquité. Et comme ce peintre étoit riche, il raſſembla chez lui à l'uſage de ſes compatriotes & de ſes élèves, une quantité de deſſeins, de bas-reliefs & de tableaux, tels qu'on les pouvoit avoir de ſon temps;

car ce bon patriote & bon peintre mourut lorsqu'à peine *Raphael* avoit vu le jour.

L'univerſité de Padoue eſt de toutes les univerſités d'Italie celle qui a eu le plus conſtamment des hommes célébres dans le rôle de ſes profeſſeurs. Je donnerai peut-être dans une autre occaſion un précis des annales de cette univerſité, qui eſt ſi liée avec l'hiſtoire générale du progrès des lumières.

Je viens maintenant à l'académie des ſciences. Je connoiſſois perſonnellement, & beaucoup plus encore de réputation, la plupart des membres ordinaires qui la compoſent. Le lendemain de mon arrivée, j'allai voir les ſalles, & me rencontrer avec les directeurs qui s'y étoient rendus ce jour-là pour des affaires extraordinaires. Ces ſalles ſont dans un édifice public du XIV ſiècle, bâti en forme de cloître, comme c'étoit l'uſage juſqu'au ſiècle dernier. Je fus d'abord ſurpris de voir dans ce vaiſſeau, parmi les autres portraits, celui de *St François de Sales*; & je demandai comment parmi les portraits des protecteurs d'une académie fondée depuis peu, ſe trouvoit celui d'un évêque de Genève ou d'Annecy, mort 160 ans avant la fondation de cette ſociété ſcientifique. On me dit que ce ſaint, d'ailleurs très-lettré & même ſavant pour ſon ſiècle, ayant fait ſes études à l'univerſité de Padoue, avoit été aſſocié à l'académie des *Ricovrati*, ſur les débris de laquelle l'académie actuelle des ſciences étoit fondée. Au reſte cette académie, qui a pris pour baſe les réglements de celle de Berlin, eſt divi-

ſée en quatre claſſes, phyſique expérimentale, mathématique, philoſophie ſpéculative & belles-lettres. Il y a un préſident, un vice-préſident & quatre directeurs, un pour chaque claſſe. Deux de ces directeurs ſont en même temps ſecrétaires perpétuels, un pour les ſciences, l'autre pour les belles-lettres. Le premier eſt Mr l'abbé *Franzoja*, profeſſeur du droit de la nature & des gens: l'autre eſt Mr l'abbé *Ceſarotti*, dont nous avons plus d'une fois entendu la lecture des lettres adreſſées à Mr *Mérian*. Le nombre des membres eſt fixé à vingt-quatre; mais les claſſes ne ſont pas également nombreuſes. Celle de phyſique expérimentale eſt compoſée de huit membres, celle de mathématique de ſix, les deux autres de cinq chacune. Les membres actuels, à l'exception de deux ou trois, ſont tous profeſſeurs à l'univerſité; mais tous les profeſſeurs ne ſont pas de l'académie, parce que le droit & la théologie n'ont pas beaucoup de rapport avec les ſciences. Deux profeſſeurs de la claſſe des légiſtes, le père *Barca* & Mr *Franzoja*, qui ſont membres & même directeurs de l'académie, le ſont parce qu'ils ſe ſont fait connoître par des ouvrages de mathématique & de phyſique. Mais outre les membres ordinaires dont le nombre eſt fixé, il y a des aſſociés. Un d'eux eſt un Mr *Zendrini*, celui des élèves de Mr l'abbé *Ceſarotti* qui fait le plus d'honneur à ſon maître. C'eſt lui qui vient d'envoyer à Mr *Mérian*, dont il eſt un des admirateurs, la belle diſſertation ſur la mythologie allégorique.

Le préſident de l'académie étoit alors (en 1792) Mr l'abbé *Toaldo*, le ſeul de tous les ſavants qui ſe trouvent actuellement dans les états de la république de Véniſe qui ſoit de nos confrères, & un du très-petit nombre d'Italiens que Fréderic II ait agrégés à ſon académie comme membres étrangers. L'éloge que je me propoſe de faire de lui & des cinq ou ſix autres Italiens qui ont eu cet honneur, nous donnera encore lieu à de nouvelles réflexions ſur la double influence des cauſes phyſiques ſur les qualités morales des nations. Mr. *Toaldo* & ſon digne neveu Mr l'abbé *Chiminelli*, qui depuis quelques années eſt ſon adjoint, ſont nés à Maroſtica, chef lieu d'un petit diſtrict du Vicentin, qui a donné à la république des lettres un plus grand nombre d'excellents ſujets que n'en ont donné des villes & des provinces vingt fois plus riches par leur ſol & plus peuplées.

## *Conſidérations ſur la république de Veniſe.*

Lues à la ſuite d'un mémoire ſur l'ariſtocratie, le 14 Novembre 1793.

Veniſe eſt un état unique à tous égards. Son origine, ſes progrès, ſa conſtitution, ſa durée, le local même qu'elle occupe n'a point de pareil. Il n'y a point de ville qui dans l'eſpace de quelques ſiècles n'ait changé de gouvernement & de maîtres; qui n'ait été envahie, aſſervie par des forces étrangères; qui ne ſoit paſſée ſous la domination de différentes familles. Rien de cela ne ſe rencontre dans l'hiſtoire de Veniſe. Elle s'eſt élevée ſur un fonds qu'on avoit regardé comme inhabitable, puiſque ces petites îles n'offroient ni villes ni maiſons. Elle eſt certainement née libre, puiſque ſes fondateurs occupèrent un ſol abandonné qui n'appartenoit à aucun autre état; elle a toujours été indépendante, & c'eſt en vain que quelque malveillant lui a diſputé cet honneur; elle n'a jamais appelé à la tête de ſon gouvernement des chefs hors de ſon ſein, comme ont fait tant d'autres villes libres d'Italie. Sa conſtitution, qui ſemble avoir changé deux ou trois fois, n'a fait que ſe perfectionner à deux époques dans l'eſpace de treize à quatorze ſiècles. Née dans le ſein du chriſtianisme, elle n'a pas plus changé de culte que de conſtitution. La forme de ſon gouvernement ne put d'abord qu'être populaire, puiſque les premiers citoyens étoient tous éga-

lement pauvres. Ils furent gouvernés par pluſieurs chefs, parce que ces réfugiés occupèrent de petites îles ſéparées les unes des autres. Dès qu'ils ſe furent unis, ils connurent la néceſſité d'avoir un ſeul chef, qu'ils appelèrent duc ou doge. Il eſt très-certain que ce chef gouvernoit avec un pouvoir presque abſolu, ainſi que les capitaines romains & carthaginois lorsqu'ils étoient envoyés pour gouverner des provinces ou commander des armées; mais il n'eſt pas moins certain que ces ducs, ces chefs étoient électifs. Un Florentin nommé Benoît Dei, qui, vers l'an 1470, animé d'un zèle outré pour ſa patrie, vouloit prouver aux Vénitiens qu'ils avoient été auſſi inconſtants que ſes compatriotes, leur reprocha d'avoir eu des doges de vingt-cinq familles, & d'en avoir dépoſé dix-huit, ne fit que prouver par cette invective que Veniſe avoit toujours été république, quoiqu'elle eût un chef. Le changement conſidérable qui s'eſt fait dans cette république, fut de paſſer d'une ariſtocratie élective ou mixte, (car l'ariſtocratie mixte tient néceſſairement de la démocratie), à l'ariſtocratie pure & héréditaire. Cela arriva en 1279, lorsque le doge Pierre Gradenigo, qui devoit par un nouveau choix changer le grand conſeil, fit continuer celui qui s'étoit trouvé à ſon élection. Alors la conſtitution prit totalement la forme d'une parfaite ariſtocratie.

Les ariſtocraties fuiſſes ne ſe formèrent pas autrement. Les Bernois prétendent que toute l'aſſemblée des bourgeois de la ville remit l'autorité ſouveraine au grand & au petit conſeil en 1384. Ce ſeroit un acte de la nature de la loi royale des Ro-

mains, que les jurisconsultes ont supposée sous les empereurs. Quoi qu'il en soit au reste de cette assemblée qui constitua l'aristocratie bernoise postérieure de plus d'un siècle à celle de Venise, l'histoire de Berne seroit encore une autre preuve en faveur de l'aristocratie.

Mais voyons quelles ont été les suites du changement fait à la constitution vénitienne par la clôture du conseil d'où la plus grande partie de la nation fut exclue, & comparons le succès de la république de Venise avec ceux de ses rivales qui adoptèrent une constitution tout-à-fait opposée, ou plutôt qui n'en eurent point de ferme que long-temps après Venise.

Gènes, vexée tantôt par des doges que la faction populaire érigeoit en tyrans, tantôt par des gouverneurs que lui envoyoient les princes étrangers, auxquels elle se vit forcée, par ses discordes toujours renaissantes, de déférer la souveraineté, n'a eu de repos que depuis qu'elle s'est formée en aristocratie. Florence, tourmentée long-temps par la populace, qui donna quelquefois des scènes que nous voyons à présent répétées en France, ne jouit d'un véritable bonheur que lorsque les chefs de la faction populaire se furent érigés en protecteurs, puis en véritables souverains. Venise, pendant plus de deux siècles depuis qu'elle se fut formée en aristocratie parfaite, ne cessa point de s'agrandir, malgré les guerres sanglantes que lui firent les Génois par mer, & la difficulté que l'esprit de sa constitution opposoit à ses conquêtes en terre ferme.

Sans prétendre juſtifier toutes les voies par leſquelles les Vénitiens étoient parvenus au commencement du XVI ſiècle à ce haut degré de puiſſance qui alarma toute l'Europe & donna lieu à la fameuſe ligue de Cambray, on peut dire franchement que ſes acquiſitions étoient auſſi légitimes que celles des républiques anciennes & des monarchies modernes. Échappée à l'effrayant danger qu'elle courut dans le temps que le ſyſtème politique d'Europe prenoit une nouvelle face, & le commerce une nouvelle route par les découvertes des Portugais & des Eſpagnols, elle a dû renoncer à toute vue d'agrandiſſement, parce que le temps des conquêtes par des entrepriſes militaires étoit paſſé, & que la république ne pouvoit faire des acquiſitions par des héritages, puisque la république ne ſe marie point. L'adoption de *Catherine Cornaro*, de qui la république prétendit avoir hérité le royaume de Chypre, a presque été ſans conſéquence. Étant immortelle par nature, elle ne peut pas même ſuccéder par des pactes de confraternité à des princes dont la lignée s'éteint, comme pluſieurs maiſons ſouveraines ont fait.

Mais Veniſe, par un exemple unique, maintient depuis cinq ſiècles ou plus ſa conſtitution interne; & par un bonheur non moins rare elle conſerve, depuis près de trois ſiècles, la majeure partie de ſes poſſeſſions & ſa dignité, au milieu de deux puiſſances formidables. A la vérité elle a dû céder au Turc pluſieurs provinces qu'elle poſſédoit dans la Grèce; mais les efforts qu'elle fit pour les conſerver, ont ſauvé une grande partie de l'Europe de l'invaſion

de ces barbares, par la digue que la république a toujours oppoſée au torrent qui menaçoit de tout envahir.

La tranquillité dont on jouit dans les états de Veniſe depuis l'exploſion de la démocratie françoiſe, eſt encore une nouvelle preuve de la ſageſſe de ſon gouvernement. Le nom d'ariſtocratie que les révolutionnaires françois ont tâché de rendre odieux, devoit faire craindre des inſurrections dans les villes de la domination vénitienne, la plus ariſtocratique qu'on ait jamais connue; cependant on n'a pas éprouvé le moindre mouvement. Il eſt vrai que dans ce pays il y a deux claſſes d'ariſtocrates, dont le contraſte ſert au ſalut public. Le peuple, qui hait peut-être la nobleſſe de Terre-ferme au milieu de laquelle il vit, aime la nobleſſe vénitienne, principalement parce que celle-ci étant ſouveraine, humilie la nobleſſe de l'autre claſſe; & ces nobles de Terre-ferme, quelque puiſſants qu'ils ſoient, ne peuvent rien entreprendre contre leurs maîtres.

En politique ſpéculative on diroit que pour la perfection d'un état républicain il faudroit que chaque claſſe de citoyens eût part au gouvernement, ou que chaque province envoyât des repréſentants à l'aſſemblée ſouveraine. Mais qui peut nous dire ſi les provinces de Padoue, de Vicence, de Vérone, de Breſcia, de Bergame, du Frioul ſe ſeroient conſervées dans l'état floriſſant où on les voit & où on les a vues conſtamment, ſi l'on eût adopté ce ſyſtème?

En conſidérant ces pays ſi beaux, ſi policés, avant même que Veniſe exiſtât, on ſeroit porté à croire que le ſénat vénitien auroit dû accorder à la nobleſſe de

ces provinces le patriciat de la capitale, ou admettre ſes repréſentants dans le conſeil ſouverain. C'eſt un point eſſentiel du droit des gens qui non-ſeulement n'eſt ni éclairci, ni décidé, mais qui n'a pas même été entamé par ceux qui ont écrit ſur les gouvernements. Montesquieu, qui s'étend beaucoup ſur les lois de l'ariſtocratie, & qui en les traçant ne fait que donner un précis de la conſtitution vénitienne, ne touche point du tout à cette queſtion, ſavoir, ſi lorsqu'un état ariſtocratique s'agrandit, ſoit par des conquêtes, ſoit par des ſoumiſſions volontaires, la claſſe régnante doit s'aſſocier la nobleſſe des pays conquis, ou admettre dans le conſeil ſouverain les repréſentants des provinces. Ariſtote & d'autres après lui avoient dit qu'un bon gouvernement ariſtocratique doit laiſſer au peuple l'eſpérance de parvenir & de s'élever par leur mérite jusqu'aux magiſtratures importantes, & cite ſur cela l'exemple des Marſeillois; mais ils ne diſent rien des habitants des provinces. Rome a conféré peu-à-peu le droit de bourgeoiſie à toutes les nations ſoumiſes à ſon empire. Les ſuites qu'eut pour les Romains cette aſſociation à laquelle on ſe vit forcé, ne ſont pas propres à ſervir d'exemple encourageant. Auſſi ni Berne, ni Zuric ne l'ont ſuivi, & les bourgades agrégées à leurs cantons n'ont pas plus de part au gouvernement que les villes de l'état vénitien. Les Spartiates ont fait comme fait la république dont je parle. Ils envoyoient des gouverneurs dans les pays qu'ils avoient ſoumis, & n'attiroient pas à Sparte les habitants diſtingués pour les faire entrer dans leur conſeil. Nous

ne ſavons pas, comme je l'ai déjà dit, quelle étoit à cet égard la pratique des Carthaginois. Voici quelle eſt celle des Vénitiens. D'abord, ils laiſſent aux principaux citoyens des villes ſoumiſes à leur domination beaucoup d'autorité dans l'adminiſtration municipale. Enſuite ils agrégent de temps en temps à l'ordre patricien de la claſſe ſouveraine les familles qui ont bien mérité de la république, ſurtout lorsqu'elles ſont en état de ſoutenir les charges & de ſubſiſter décemment dans la capitale.

Le conſeil ſouverain devant être permanent, il eſt néceſſaire que les membres qui le compoſent ſoient domiciliés dans la même ville. Il étoit donc plus convenable d'attirer à la capitale les familles provinciales qui ont mérité d'être admiſes dans la claſſe régnante. Ce moyen me paroît le plus ſage & le plus utile à l'état. Car on fait ainſi jouir les ſujets de la perſpective de parvenir au rang des maîtres, & l'on encourage l'induſtrie; d'autant plus qu'on cherche moins l'ancienne nobleſſe féodale que la moderne commerçante. J'ai obſervé en parlant de Bergame, que beaucoup de familles de cette province ont été agrégées à l'ordre patricien, qui eſt le ſouverain. J'ajouterai encore que la plupart de ces familles s'étoient enrichies par des fabriques & par le commerce *), & qu'elles ont acheté cet honneur. Mais quel uſage plus noble pourroit-on faire d'un ſurcroît de richeſſe, que de le conſacrer volon-

*) On compte plus de quarante familles, la plupart de Bergame, qui depuis un ſiècle ont été agrégées à la nobleſſe vénitienne, & par là introduites dans le conſeil ſouverain.

tairement au beſoin de l'état & pour acquérir le droit de le ſervir? Car il faut obſerver que la plupart des gentilshommes vénitiens ne reçoivent aucun émolument de leurs places. Cependant la république trouve dans cette contribution volontaire de ſes ſujets riches une reſſource qui la diſpenſe d'augmenter les impôts ſur les claſſes qui ne le ſont pas. Ce grand nombre des nouvelles familles patriciennes qui ont acquis ce droit par un excédent de richeſſe, prouve en même temps la douceur & la juſtice du gouvernement, qui laiſſe à ſes ſujets de ſi grands moyens de s'enrichir, tandis qu'on ne cite pas une ſeule famille qui ſe ſoit enrichie par des extorſions, par l'abus de ſes droits, ni pour avoir vendu la juſtice. On en compte beaucoup au contraire qui ont acquis de grands biens en s'employant au barreau; autre preuve que l'adminiſtration de la juſtice a ſes lois & ſes règles, qui ſont les ſauvegardes de la propriété, premier objet de toute législation. Cette agrégation de familles nouvelles à la claſſe patricienne ſiégeante dans la capitale, prévient les inconvéniens qui ont cauſé la ruine des principales républiques de l'antiquité. Celle de Crète eſt tombée malgré le ſyncrétiſme qui obligeoit toutes les villes à prendre les armes lorſqu'une étoit menacée; celle de Carthage, parce qu'elle laiſſoit enrichir le peuple ſans l'aſſocier au gouvernement; celle de Rome, parce qu'en donnant trop d'influence au peuple, elle fut ſubjuguée par les chefs du parti populaire. Veniſe, par ſa manière de recruter le grand conſeil, éloigne encore le danger de tomber dans l'oligarchie, puiſqu'on remplace les familles patriciennes qui s'é-

teignent; ſans quoi elles ſe réduiroient à un trop petit nombre. D'ailleurs, il eſt plus ſûr que ce remplacement ſe faſſe par cooptation, par le ſuffrage de la claſſe régnante, que ſi l'on laiſſoit la nomination à des aſſemblées provinciales, qui ne pourroient être que tumultueuſes & par là dangereuſes. Et puiſqu'il eſt auſſi impoſſible qu'abſurde que le gouvernement réſide dans une multitude, il eſt plus avantageux à la multitude même qu'elle n'y ait aucune part. Car à quoi aboutiroient ces convocations, ces aſſemblées populaires, ſi non à éloigner du travail abſolument néceſſaire à la ſubſiſtance humaine, une foule d'hommes qui à la fin ne feroient pas un meilleur choix de ſes repréſentants que ne le fait le conſeil conſtitué?

Ariſtote n'a pas manqué d'obſerver en faveur de l'ariſtocratie, qu'elle ne diſpenſe qu'un petit nombre d'individus du travail domeſtique & particulier. Encore entre les républiques anciennes & les modernes il y a cette différence, que le peuple d'une ville libre, dans la réception la plus étendue, ne comprenoit que la moindre partie des habitans; les autres deux tiers, les trois quarts étoient des eſclaves que les aſſemblées n'enlevoient pas au travail; de ſorte que les républiques les plus populaires étoient encore des eſpèces d'ariſtocraties, parce que le plus grand nombre des habitants étoit exclu de l'aſſemblée où réſidoit la ſouveraineté. Dans l'état de Veniſe l'on compte environ mille individus qui compoſent le grand conſeil, qui ſeuls ſont capables d'emplois. Il y a par conſéquent un homme qui gouverne ſur deux ou trois mille qui ſont gouvernés, puiſque ces

huit-cents ou mille patriciens gouvernent deux à trois millions de ſujets. Dans une démocratie de vingt à vingt-cinq mille individus, il n'y a pas moins de deux mille votants pour ſe gouverner eux-mêmes & vingt mille autres. Ainſi il y a un homme occupé du gouvernement ſur chaque vingtaine de ſujets. Or il eſt certain que plus le nombre de ceux qui ſont gouvernés eſt petit, plus il eſt difficile de les bien gouverner; parce que la conſidération qu'on a pour un ſupérieur, très-eſſentielle pour tout homme qui commande, eſt naturellement proportionnée au nombre de ceux qui obéiſſent. Elle diminue à meſure que s'accroît le nombre de ceux qui ſe prétendent égaux. L'hiſtoire des républiques de Florence & de Genève fait l'apologie la plus convaincante de celle de Veniſe.

Mais ce conſeil des dix ſi puiſſant, ces dénonces ſecrètes, ces inquiſiteurs ſi terribles ne donnent-ils point l'idée d'un gouvernement tyrannique? J'oſe aſſurer qu'une grande partie des hiſtoires qu'on lit dans les relations des voyageurs ou dans des romans, ſont de vieux contes, que le goût pour les choſes extraordinaires fait reproduire, & qu'il y a au moins les deux tiers à rebattre. Au reſte, tout le monde ſait que ce terrible tribunal des dix, & les trois inquiſiteurs qui le repréſentent, ſont les véritables protecteurs de la liberté publique contre les attentats des patriciens ambitieux & puiſſants, & contre toute ſorte de complots.

## *Suite des conſidérations ſur le gouvernement de Veniſe.*

La conſtitution de Veniſe dans le ſiècle de Charles-quint, & dans celui de Louis XIV a été le ſujet de réflexions politiques plus que ne l'eſt depuis cinquante ans la conſtitution angloiſe. Un cardinal Contarini Vénitien, un Florentin nommé Giannotti, un autre Vénitien nommé Nicolo Craſſo avoient fourni les premières données à Amelot de la Houſſaye qui écrivit un ſiècle après ſur le même ſujet. Quoique la conſtitution n'ait guère changé depuis la Houſſaye, ni même depuis Contarini, ce qu'en a dit dans ſa deſcription d'Italie l'abbé Richard, eſt ce qu'on peut lire de plus ſatisfaiſant, malgré quelques erreurs où il étoit impoſſible qu'il ne tombât point *). Car le ſyſtème du gouvernement de Veniſe eſt fort compliqué, & l'on ſait bien, qu'il paſſe pour le plus myſtérieux. Ne voulant ni copier ce qu'on peut lire facilement, ſoit dans les conſidérations de l'abbé Richard, ſoit dans le voyage de Mr. de la Lande, & ne me flattant point de pouvoir bien rectifier leurs inexactitudes, & corriger leurs fautes, je n'en dirai pas d'avantage.

Je parle à une aſſemblée de ſavans qui n'ignorent probablement point combien la république Vénitienne a contribué à la renaiſſance des lettres, à

*) Un exjéſuite eſpagnol, l'abbé *Tintori*, a donné une hiſtoire civile de Veniſe en douze volumes, qui fait connoître la conſtitution de cette république, mieux qu'aucun autre ouvrage qui ait paru jusqu'ici.

la propagation des lumières utiles, aux progrès du commerce Européen & des arts à la société. Elle a transmis au Nord & à l'Occident des monumens de l'ancienne Grèce avant même qu'on fît attention à ceux de l'ancienne Rome. La verrerie, les ouvrages de criſtal, la quinquaillerie ſurtout, étoient portés à Veniſe à une aſſez haute perfection, avant qu'il fût parlé de celles d'Angleterre, ou d'Allemagne. Veniſe a été de tout temps l'aſyle de la liberté littéraire, & c'eſt peut-être un des pays où une ſorte de philoſophie libre s'eſt depuis long-temps accordée avec un culte religieux magnifiquement ſoutenu. Elle a été dans le XIII, ou XIV ſiècle ce que Londres eſt dans le nôtre, avec l'avantage que la différence du culte donnoit à Veniſe pour les progrès & le ſoutien des arts d'agrément.

Florence qui a été pendant deux ſiècles la rivale de Veniſe, a produit ſans doute de grands génies; mais ſi nous cherchons dans quel temps ont vécu ceux qui par leurs talens & leurs ouvrages ont fait le plus d'honneur à cette ville, nous en trouverons à peine quelques-uns qui ſoient redevables de leurs ſuccès au gouvernement populaire. Dante, par exemple, un des plus grands auteurs qui aient vu le jour à Florence, étoit comme Gibelin & par conſéquent ariſtocrate. Pétrarque étoit plus qu'ariſtocrate; & Boccace fut plus royaliſte que démocrate; d'ailleurs l'un ne fut jamais à Florence, & l'autre n'y vécut pas conſtamment. Marſile Ficin, Machiavel, Guichardin, Michel-Ange, Galilée, Viviani ont vécu ſous le gouvernement des Medicis, qui de famille d'abord

très-populaire étoit parvenue à la souveraineté. J'obſerverai de plus qu'avec tout l'avantage que Florence a ſur Veniſe par ſon ſol ſec, par ſon air vif & par les productions des collines qui l'entourent, elle n'a pas donné à la république des lettres autant d'ouvrages qu'en a donné la ſeule claſſe des patriciens de Veniſe, qui ne peut jamais faire la vingtième partie de toute la population de Florence. Il me faudroit rédiger un long catalogue, & repaſſer le livre d'or, où ſont enrégiſtrées les familles nobles Vénitiennes, pour faire connoître la foule des auteurs qui en ſont ſortis, poëtes, hiſtoriens, philoſophes, orateurs, littérateurs profonds, tels que les *Arnaldi*, *Badoero*, *Barbaro*, *Barbarigo*, *Barbe*, *Barozzi*, *Bembo*, *Beregan*, *Capello*, *Contarini*, *Corner*, *Dandolo*, *Delfin*, *Diedo*, *Erizzo*, *Farſetti*, *Foscarini*, *Garzoni*, *Grimani*, *Gritti*, *Lippomanno*, *Loredan*, *Mocenigo*, *Molino*, *Moroſini*, *Muſſati*, *Nani*, *Navagero*, *Paruta*, *Pasqualigo*, *Peſaro*, *Pizzamani*, *Priuli*, *Quirini*, *Sagredo*, *Sanuto*, *Savorgnano*, *Soderini*, *Soranzo*, *Treviſan*, *Valier*, *Zaguri*, *Zen*, *Zuſtinian*. Peut-être ne compte-t-on pas à préſent dans la haute nobleſſe Vénitienne autant d'hommes illuſtres en littérature qu'il y en avoit dans le XVI ſiècle. Les circonſtances politiques les empêchent probablement de faire connoître leurs talens en ſe faiſant imprimer; mais on ne doute pas que pluſieurs des premiers gentilshommes vivans aujourd'hui, ne fuſſent capables d'enrichir le public de leurs productions littéraires comme l'ont fait leurs ancêtres, & comme l'a fait de nos jours *Marc Foscarini* qui a tant honoré la couronne ducale

qu'il porta, & qui après ſa mort eut un panégyriſte digne de lui dans la perſonne de Mr. *Arnaldi*.

Il y a à Rome un noble Vénitien auſſi reſpectable par ſon ſavoir, que par ſa naiſſance & ſa dignité, le cardinal *Flangini*, dont les écrits imprimés atteſtent tous les talens d'un bon auteur. Et nous avons vu un poëme du grand genre ſur un ſujet, qui nous intéreſſe particulièrement, puisque le héros en eſt *Frederic II.* Ce riche poëme eſt d'un gentilhomme Vénitien (*Aſcanio Molino*). Au reſte la plûpart de ces gentilhommes ſe contentent de cultiver ſans publicité les lettres, les ſciences & les arts, & de protéger ceux qui les cultivent avec ſuccès. De cette manière ſe diſtinguent Mr. *Ange Quirini* neveu du célèbre cardinal de ce nom; Mr. *François Moroſini* ancien des réformateurs de l'univerſité de Padoue; Mr. *Pierre Barbarigo* qui eſt le principal protecteur des écoles de Veniſe; Mr le procurateur *Peſaro*, Mr. *Jérome Giulian* qui fut ambaſſadeur à Rome & bailli à Conſtantinople, & qu'on regarde comme le patron ou plutôt le créateur véritable du célèbre ſculpteur *Caſanova*.

On ne parle plus à Veniſe des académies qui s'y étoient formées du temps *de Bembo, Speron Speroni* & *de Badoaro*. Mais il y a une académie de jeunes patriciens au nombre de vingt-quatre qui s'exercent aux fonctions qu'ils ſont deſtinés à remplir. Elle eſt dirigée par quelque perſonnage reſpectable par ſon âge & ſes emplois. Cette jeuneſſe discute des affaires d'état & des matières politiques; on opine, on décide les queſtions par ſuffrages, comme ſi l'on étoit

réellement dans un conſeil; on ſe forme ainſi aux affaires, & ſurtout à l'éloquence qui eſt l'étude principale dans les républiques, pour ceux qui doivent entrer dans les conſeils. La ſociété medico-phyſique de Veniſe dont j'ai fait mention en préſentant à l'académie un excellent ouvrage de Mr. l'abbé *Olivi* qui en eſt membre à un objet tout différent, & d'une utilité toute différente.

Les bourgeois de la claſſe qu'on appelle des ſecrétaires, feroient partout ailleurs regardés comme nobles, d'autant plus que quelques-unes de ces familles deſcendent de familles patriciennes par de ces mariages d'inclination qu'on appelle mésalliances *). C'eſt parmi ceux-ci qu'on devroit chercher les gens de lettres & les écrivains. Auſſi le comte *Algarotti*, les comtes *Gaspar* & *Charles Gozzi* étoient de cette claſſe. Cependant la plûpart de ceux qui auroient les talens néceſſaires pour figurer comme auteurs ſe deſtinent aux emplois qui ne leur laiſſent plus guère de loiſir pour s'occuper de littérature ou de ſcience; la grande facilité de jouir de la vie qu'on trouve à Veniſe en empêchent beaucoup d'autres de ſe livrer à des travaux de longue haleine.

La preſſe n'eſt pas auſſi libre que les écrivains & les libraires ſouhaiteroient qu'elle le fût. Le ſénat qui ne veut point ſe brouiller avec les puiſſances étrangères, ne permet pas qu'on publie des invectives, ni des ſatyres contre les princes, & à plus forte

*) Il y a parmi les *Citadini*, des *Bembo*, des *Gradenigo*, des *Soderini*, des *Venier* &c. iſſus de familles patriciennes de ces noms.

raiſon il ſéviroit contre les frondeurs de ſon propre gouvernement. L'impreſſion des livres à quelques égards eſt plus libre à Lucques & à Livourne, qu'à Veniſe. Cependant il n'y a guère de ville où l'on imprime & réimprime tant d'ouvrages en tout genre, qu'à Veniſe. Ceux qui ont déjà été publiés ailleurs s'y réimpriment ſans difficulté en original ou traduits. Ce ſont les trois réformateurs de l'univerſité de Padoue, qui accordent aux libraires & aux imprimeurs des privilèges excluſifs pour toutes ſortes de livres qu'on imprime. Dans l'exercice de cette partie de ſouveraineté il arrive quelquefois des cas que la loix n'a pas prévu, & qui donnent lieu à des plaintes, ſoit aux libraires, ſoit aux auteurs *).

L'imprimerie n'a pas été inventée à Veniſe. Mais c'eſt là qu'elle fit ſes premiers progrès. Les Manuces ont précédé tout ce que Paris, Bâle, Lyon, Florence, Amſterdam, Leide, Anvers, Londres ont produit de plus beau dans ce genre. A préſent on ne cherche plus à Veniſe la beauté, mais le bon prix des livres, & il eſt certain que dans aucun pays

*) Dans le moment où je me trouvai à Veniſe, deux ou trois mois après la mort de Leopold II, deux auteurs travailloient à l'hiſtoire de cet empereur; un d'eux obtint un privilège portant défenſe aux imprimeurs d'imprimer toute autre vie de Léopold II, que celle de l'auteur, à qui le privilège venoit d'être accordé. J'entendis un autre auteur qui ſe voyoit par là privé du profit, ou de la gloire, qu'il eſpéroit de ſon travail, ſe plaindre amèrement du tort qu'on lui faiſoit. Tout emporté qu'il étoit il ne dit rien d'injurieux, ni contre le gouvernement, ni contre les réformateurs; mais il déteſtoit dans les termes les plus énergiques le métier d'auteur.

du monde on ne les trouve à meilleur marché; parce que les ouvriers y vivent à peu de frais, & qu'ils ſont très-actifs. On fait cependant, quand on veut, de très-belles & très-bonnes éditions. L'imprimerie de *Zatta* pour des livres orientaux ne le cède guère à la fameuſe *de propaganda*. Il y en a une à Baſſano de Meſſieurs *Remondini*, & une dans le ſeminaire de Padoue, auxquelles il ſeroit difficile de trouver de ſemblables en aucune partie de l'Europe.

Si l'architecture & la ſculpture ne brillent pas autant à Veniſe qu'à Florence, c'eſt aux circonſtances géographiques qu'il faut l'attribuer *). Au ſurplus Veniſe a eu de grands architectes, & dans ce moment le plus grand ſculpteur qui ſoit au monde eſt un Vénitien & créature comme je viens de le dire d'un illuſtre membre de cette république. Mais dans la peinture il s'eſt fait de plus grandes choſes à Veniſe qu'à Florence. L'école vénitienne eſt très-renommée dans l'hiſtoire de l'art: & c'eſt dans cette ville qu'ont laiſſé le plus de leurs ouvrages *le Titien*, *Paul Veroneſe*, *le Tintoretto*, & dans notre ſiècle le chevalier *Celeſti*, *Segala*, *Paolo Pagani*, *Roſalba Carriera*, & dernièrement *Tiepolo*, presque tous peintres de la première claſſe.

Le commerce n'eſt plus à Veniſe dans l'état où on l'a vu dans le XIV. & XV. ſiècles. Il eſt dechu à peu près dans la même proportion, qu'eſt tombé celui d'Augsbourg, de Nuremberg & d'Erfurt. Le nouveau paſſage aux Indes orientales, qu'ont trouvé

*) Veniſe n'a pas des carrières de marbre à ſes portes comme Florence.

les Portugais & la découverte de l'Amérique qui enrichit tant de villes ſur l'Océan, ont été fatales aux commerce de l'Adriatique. Rien n'eſt plus connu. Les Hollandois, Anglois, Danois, Suédois, & même les François partagent actuellement le profit que faiſoient les Italiens, & les Vénitiens ſurtout, dans l'Archipel, dans la Mer Noire, & dans tout le Levant. Malgré cela le commerce à Veniſe eſt toujours dans un état floriſſant; & c'eſt encore en grande partie l'effet d'un gouvernement ſage & modéré.

J'ai déjà dit que les ſujets de la république, Breſſans, Véronois, Vicentins, & ſurtout les Bergamasques, ont fait à Veniſe des fortunes immenſes. Mais ce ne ſont pas les ſujets de la république ſeuls qui y font le commerce. Il y a eu, & il y a continuellement des négocians de toutes nations & de toutes réligions, qui jouiſſent de la même liberté, de la même protection, des mêmes avantages. La famille Rezzonico dont eſt iſſu le pape Clément XIII étoit de Come, pays ſujet alors à l'Eſpagne; elle s'étoit enrichie à Veniſe par le commerce au point qu'elle put acheter le patriciat, & conſerver encore de très-grandes richeſſes. Mais une preuve de la liberté dont jouit le commerce à Veniſe, & de l'état d'activité où il eſt encore depuis les progrès qu'a fait la navigation dans l'Océan, nous l'avons pour ainſi dire ſous nos yeux. C'eſt *Sigismond Streit*, Berlinois, bienfaiteur d'un des plus utiles établiſſemens qui ſoient dans cette grande capitale. Il n'étoit ni Vénitien, ni ſujet de Veniſe, ni Italien, ni catholique;

il étoit allemand, & luthérien, malgré cela il trouva non-ſeulement toute la liberté de négocier, de gagner, & de raſſembler des ſommes conſidérables, mais encore celle de transporter ſes fonds à Berlin ſa patrie*).

Voici maintenant quelle eſt à Veniſe la vie d'un étranger, particulièrement d'un homme de lettres. Le matin ſi on n'eſt pas occupé chez ſoi, l'on va d'auſſi bonne heure que l'on veut trouver des eccléſiaſtiques & des moines & déjeuner chez eux avec du chocolat, ou du caffé. L'on cauſe, l'on voit des livres, des manuſcrits, des éditions rares, des medailles & autres antiquités. Si même dans cette claſſe le nombre des ſavans connus par de grands ouvrages n'eſt pas proportionné aux moyens qu'offre cette grande ville pour ſe perfectionner dans les ſciences & les beaux arts, & de publier ſes productions; on trouve en revanche ainſi des hommes infiniment érudits & profonds dans différens genres de ſcience ou de littérature, avec leſquels un étranger peut s'entretenir avec profit. Je ne parle pas des avocats qui forment presque partout la claſſe la plus conſidérable des gens de lettres, particulièrement à Veniſe, où l'éloquence a auſſi bien ſa part dans les plaidoyers, que la juriſprudence toute nue. Il n'eſt pas facile de les trouver diſpoſés à s'entretenir par forme de converſation. Ils ont trop

*) Cet honnête homme aimoit la république de Veniſe avec un enthouſiasme qui tenoit de l'adoration. Il fit compoſer par un homme de lettres de Padoue un volume d'éloges de cette république, & il ordonna qu'on en liroit un tous les ans dans une aſſemblée publique du collége auquel il légua ſon bien.

à faire avec les cliens, les plaideurs & les juges. Les médecins de Veniſe ne ſont guère des livres, & ne ſont connus que dans leur pays. Comme ils ont beaucoup de pratiques, il eſt plus facile de les rencontrer en ville dans les maiſons & dans les hôpitaux, que de les trouver chez eux.

Mais les gens de lettres des autres genres ſont très acceſſibles, & même aſſez communicatifs à Veniſe, comme par tout ailleurs en Italie. Mr. *Marinowitz* qui paſſe pour un véritable archive de toute ſorte de connoiſſances eſt infiniment ſupérieur à tout ce qu'il a publié jusqu'à préſent. Mr. *Gallicioli* qui n'eſt connu qu'à Veniſe, & Mr. *Boaretti* qui l'eſt dans toute l'Italie, ſont tous les deux profondement ſavans, l'un dans les langues orientales, l'autre dans la grecque. Le plus connu des littérateurs Vénitiens eſt Mr. l'abbé *Morelli*. Les voyageurs érudits ne manquent pas de l'aller voir pour faire ſa connoiſſance. On le trouve facilement à la bibliothèque de *Saint Marc*. Il eſt communicatif, & les plus grands littérateurs tant François qu'Allemands le conſultent avec profit.

Je n'ai pas connu perſonnellement Mr. *Paſtore*; mais je le connois depuis vingt ans par ſes belles traductions, & les notes ſavantes dont il les a enrichies. J'ai connu particulièrement l'abbé *Bragolin*, & je lui ai entendu prononcer dans l'égliſe de Saint-Marc à l'occaſion des magnifiques funérailles que l'on fit à l'amiral *Emo*, l'oraiſon funèbre de ce héros en latin. C'eſt ſurtout dans la littérature latine, qu'il eſt eſtimé. Il eſt profeſſeur d'éloquence à un gymnaſe

de cette capitale. Je trouvai une fois avec lui un Mr. de *Maiſtri*, dont on m'avoit parlé comme d'un bon écrivain. Depuis que par l'abolition de ſon ordre le père, aujourd'hui, abbé *Canonici* s'eſt retiré à Veniſe ſa patrie, c'eſt lui particulièrement après l'abbé *Moſelli* que les voyageurs inſtruits tachent de voir, & on le voit ſans difficulté, d'autant plus qu'il fait en quelque ſorte le commerce ou des trocs avec ſes antiquités & ſes livres rares. Un peu plus tard on peu viſiter auſſi les ſeigneurs vénitiens dont on eſt connu ou chez qui on ſe fait introduire par quelqu'un qu'on connoit déjà. On prend encor du caffé, l'on parle du pays d'où l'on vient, ou de celui où l'on eſt. Car il ne faut pas croire qu'à Veniſe l'on n'oſe parler politique. Il faut ſeulement ſavoir ſe contenir dans certains termes, comme tout homme prudent fait dans les autres pays. L'on voit en paſſant quelques égliſes, puiſque il n'y en a aucune qui n'offre quelque choſe digne d'être vue. On s'aſſemble dans des caffés où l'on trouve ceux que l'on connoit, & l'on fait par leur moyen de nouvelles connoiſſances.

Si l'on préfère aux caffés les boutiques des marchands, & ſurtout celles des libraires, on y trouve toujours quelques nouveautés littéraires, & l'on ſe rencontre ſouvent avec des gens de lettres du pays, & des profeſſeurs de Padoue, qui vont à Veniſe toutes les fois, qu'ils ont une ſemaine de vacance. C'eſt dans une de ſes boutiques que je connus en 1764 le célèbre botaniſte *Marſili*, que je revis avec tant de plaiſir vingt-huit ans après à Padoue dans le ſuperbe jardin botanique dont il

a la direction. C'eſt dans des boutiques de libraires que nous nous réuniſſions Mr. l'abbé *Toaldo*, & moi lorsque nous nous étions ſéparés. C'eſt là que je pouvois facilement rencontrer l'abbé *Fortis*, & que je rencontrai plus d'une fois Mr. *Formaleoni*, un des hommes de lettres les plus eſtimés aujourd'hui. J'y aurois trouvé, ſi j'y avois été plus ſouvent, l'érudit *Scioppalalba*, le docteur *delle Saſſe* latiniſte du premier rang, le père *Paſtore* & Mr. *Bordon*, ſi connus par leurs belles traductions d'auteurs claſſiques, ſans aller chez eux les détourner de leurs études. Sur le midi le beau monde, hommes & femmes, va ſe promener ſous les arcades des procuraties & ſur la place de Saint-Marc, unique par ſa beauté & ſa propreté. C'eſt comme une grande & belle ſalle ou un grand théâtre ſous la voute du ciel. La foule des élégans & des élégantes très-ſouvent masqués, & des curieux, des oiſifs y eſt plus grande qu'on ne la voit dans les beaux jours d'été aux tentes dans le parc de Berlin.

Après diné on fait des viſites à Veniſe juſqu'à l'heure que les théâtres s'ouvrent. Si les théâtres ſont fermés comme ils le ſont en carême, & quelques ſemaines après pâques & avant noël, on fait d'autres viſites, ſi l'on n'aime pas de reſter chez ſoi, ou de s'entretenir dans les caffés qui ſont toujours ouverts & toujours remplis de compagnie plus ou moins bonne ſuivant qu'ils ſont fréquentés; mais il n'y en a aucun où l'on ne puiſſe entrer ſans craindre de ſe déshonorer. On va quelquefois aux caffés après que l'on eſt ſorti de converſation à dix & onze heures

du ſoir. C'eſt là que ſoupent avec quelques biscuits & quelques verres de vin ceux qui n'ont pas ménage, ou qui ne veulent point ſouper chez eux. Mais la grande mode des ſeigneurs & des dames vénitiennes eſt d'avoir un caſin où ils paſſent la ſoirée, & ſoupent les uns avec leur maîtreſſe, les autres avec leurs galants ou leurs amis de confiance. Cependant un grand nombre de dames reſtent chez elles avec une petite ſociété, & reçoivent ceux qu'elles aiment de voir.

Dans le peu de jours que je paſſai à Veniſe l'année dernière les théâtres étoient encore fermés, & j'eus la ſatisfaction d'être reçu de quelques unes de ces dames. Je vis chez elle Mad. *Vendramin* née *Corner*, que j'avois connue à Breſcia lorsque ſon père y étoit podeſtat. Je la trouvai occupée de l'éducation de ſes charmantes filles. Je vis Madame *Cecile Tron*, née Zendame, auſſi diſtinguée par ſon amabilité que par ſa naiſſance & ſon alliance, dont pluſieurs illuſtres voyageurs, & entre autres les princes de *Wirtemberg* m'avoient beaucoup parlé.

Madame *Micheli*, épouſe d'un Savio grande, Madame *Peſaro*, épouſe du chevalier *Peſaro*, procurateur de *Saint Marc*, Madame *Tron*, veuve de ce chevalier *Tron* qui a gouverné la république pendant vingt ans, & qui étoit gouverné lui-même, dit-on, par cette dame belle, aimable & ſpirituelle, ont chez elles des ſociétés d'hommes d'eſprit & de gens de lettres, à qui elles font bien moins ſentir la différence du rang, que ne le feroient ſentir des dames de cour, quoique entre une grande dame vénitien-

ne, & une dame d'honneur de quelle cour que ce ſoit, il y ait presqu'autant de différence, qu'entre une princeſſe & une dame.

J'ai été pluſieurs fois chez Mad. *Eliſabeth Marin*, née *Teutochi de Cephalonie*. Comme ſon mari n'eſt pas des plus riches, quoique d'une des plus anciennes & illuſtres familles, l'état de ſa maiſon eſt ſur un pied aſſez modeſte; mais ſon eſprit & la ſociété qu'on trouve chez elle ſon incomparables. Sans parler de ſon eſprit, & de ſon inſtruction, qui m'ont paru admirables, je trouvai dans ſa petite chambre de compagnie une vingtaine de perſonnes de rang différent, mais tous gens d'eſprit, hommes à talens, & pluſieurs ſavans & auteurs. Je trouvai un ſoir les deux marquis *Pindemonti*, dont le cadet appellé le chevalier *Hypolite* que nous avons vu à Berlin, m'étoit connu par de fort jolis ouvrages. J'y trouvai ce docteur *Aglietti*, qui dirige la nouvelle édition des œuvres du comte *Algarotti*, pour laquelle on a tant ſollicité ici la communication de ce qui pouvoit ſe trouver de ſa correſpondance avec Frédric II. Un ſoir nous comptames, que dans cette petite chambre on auroit pu parler quinze à vingt langues différentes avec cinq ou ſix différens dialectes italiens. Car il y avoit pluſieurs de la compagnie, qui pouvoient parler le grec, la dame principalement; la plûpart pouvoient parler le latin, tous parloient l'italien, & presque tous le François. Deux ou trois parloient l'eſclavon, l'allemand & l'anglois, & un Anglois qui ſe trouvoit préſent avoit avec lui deux jeunes Chinois, qu'il conduiſoit à Londres.

C'eſt une erreur de croire, que lorsqu'on voit des miniſtres étrangers il n'eſt pas permis de parler avec les gentilshommes vénitiens. Car je dinai tel jour avec des miniſtres de cours étrangères, un autre jour avec des nobles du pays, & chez eux. Je ſortai de chez l'ambaſſadeur d'Autriche, ou d'Eſpagne, de chez les réſidens de Pruſſe, ou de Sardaigne, & j'allai avec le chevalier *Pindemonti*, avec le profeſſeur *Toaldo*, ou le bibliothécaire *Morelli*, faire viſite au procurateur *Peſaro*, au chevalier *Zulian*, à Mr. *Ange Quirini*, & Mr. *Diedo*, tous non-ſeulement patriciens, mais élevés aux premières places dans le gouvernement; & en allant chez Mad. *Marin* je cauſois avec les nobles patriciens *Pindemonti*, *Savorgnan* & *Zacco* &c. Il eſt vrai ſeulement, que ſi l'on eſt attaché, ſous quelque titre que ce ſoit, à une légation étrangère, on n'oſe plus parler avec les nobles du pays. Les miniſtres ne leur parlent que dans les occaſions de grandes fêtes, & toujours en public. Le reſte de l'année les miniſtres étrangers vivent entre eux & avec les étrangers voyageurs, ou avec des Vénitiens de la ſeconde claſſe.

Les mœurs ſont à Veniſe telles, qu'elles ſont dans toutes les grandes villes riches & ſouveraines. L'ambition & la galanterie ſont les paſſions dominantes; mais l'ambition n'a guère lieu, que parmi les nobles de la première claſſe, qui eſt la ſeule capable des grandes charges; la galanterie eſt même là dans toute ſon étendue & règne également dans toutes les claſſes. Veniſe ne poſſède plus l'île de Chypre, mais la déeſſe de Chypre règne à Veniſe plus qu'ailleurs; & elle y a

règné depuis que cette ville eſt ſortie de l'écume de la mer. Tout a contribué à faire de Veniſe une ville voluptueuſe. Sa poſition entre la Grèce, l'Italie & l'Allemagne méridionale (corrompue dans ce ſens autant que l'Italie & la Grèce), ſon commerce qui y a introduit tout ce qui ſert aux agrémens de la vie, & aux plaiſirs, la conſtitution qui ne gène jamais à cet égard ni la claſſe gouvernante, ni la claſſe gouvernée, les ſpectacles que l'eſprit de la conſtitution favoriſe, & qui ſont continuels, fréquens, magnifiques & populaires en même temps, ne peuvent qu'augmenter ce penchant naturel aux plaiſirs de l'amour, & reveiller la ſenſibilité. Ce qui eſt ſingulier c'eſt, que cette vie voluptueuſe où la corruption des mœurs qui en eſt presque le ſynonyme, ſe combine merveilleuſement à Veniſe avec une ſorte de dévotion extérieure. L'axiome ſcandaleux:

„Il y a avec le ciel des accommodemens;“

paroit être prononcé pour Veniſe auſſi bien qu'il l'étoit pour la cour dévote & galante de Louis XIV.

# Lettre

## à Monſeig. le Prince Evêque de Warmie

### ſur les mémoires de Gorani.

---

Vous me demandez, MONSEIGNEUR, qui eſt ce Gorani dont les mémoires ſécrets & critiques ſur les principaux états de l'Italie ont été lus avec tant d'avidité en Allemagne, & qui vous ont tant révolté. Ce Gorani eſt Milanois d'une famille noble, peu riche & médiocrement illuſtre. Un des individus de cette famille a fait parler de lui à peu-près de la manière dont les honnêtes gens parlent aujourd'hui de l'écrivain en queſtion, mais par des exploits d'un autre genre. Je me rappelle que dans la guerre qui précéda le traité d'Aix-la-Chapelle, les concuſſions qu'exerçoit un général Gorani chef d'un corps franc faiſoient crier hautement. Ce partiſan étoit oncle de l'auteur des fameux mémoires. Le neveu étoit alors au collége. Des Jéſuites que j'ai connus & qui l'ont vu dans les claſſes qu'ils régentoient à Milan, m'ont dit que ſon indocilité & ſon audace faiſoient aſſez préſager l'eſpèce de réputation qu'il vient de ſe faire. Sorti du collége, il entra dans les troupes Autrichiennes & fit quelques campagnes dans la guerre de ſept ans. Soit à cauſe de quelque dégout qu'il eſſuya, ſoit par ſon inconſtance naturelle il quitta le ſervice d'Autriche, & paſſa au ſervice de Portugal qu'il quitta auſſi bien-

tôt. Renonçant alors au métier des armes, il retourna dans ſa patrie, s'y déplut & alla vivre dans le pays de Vaud attiré par le bruit que faiſoient alors l'Emile de Rouſſeau, ſes Lettres de la Montagne & le Contrat ſocial. Proſélyte enthouſiaſte de cet homme ſingulier, Gorani eſſaya de marcher ſur ſes traces, & publia en Italien une brochure ſous le titre *du vrai deſpotisme*. C'eſt à l'occaſion de cet ouvrage également mauvais pour le ſtyle, rempli de gallicismes & de ſoléciſmes, & incompréhenſible par l'obſcurité & l'incohérence des raiſonnemens, que j'entendis pour la première fois parler de ce comte Gorani. Après s'être ainſi annoncé comme auteur il parcourut la France, & revit l'Allemagne, tantôt en ſe préſentant comme un grave politique, tantôt comme un petit-maître pétulant. Il ne ſe plut, ou il ne plut ni en Allemagne, ni en France. Le peu de ſuccès qu'il y eut, ſembla le faire revenir du mépris qu'il avoit témoigné pour ſa patrie. Il parut, pendant quelques années qu'il reſta tranquille, n'avoir d'eſtime que pour le génie Italien & pour l'Italie. Dans l'intervalle de cette réſipiſcence il compoſa les éloges de deux auteurs Italiens, François Redi & Salluſte Bandini: mais il n'ajouta rien à la réputation du premier, & ne réuſſit point à tirer de l'oubli le ſecond, quoique très-digne d'être connu, pour avoir été un des premiers économiſtes que les François ont ſouvent copié ſans le citer, ni en faire mention. Gorani parcouroit pour la ſeconde fois l'Italie méridionale, lorsque la révolution Françoiſe éclata. Les idées démocratiques qui l'avoient occupé à ſa première expatriation, le ſaiſirent de

nouveau. Il fit une excurſion à Milan pour réaliſer les reſtes de ſa fortune, & révola en France où il ſe déclara citoyen François. Les lettres qu'il adreſſa au Duc de Brunsvic, aux Rois de Pruſſe & de Sardaigne, & au Pape & qui l'annoncèrent à l'Europe comme un révolutionnaire ardent & frénétique, ont occupé pluſieurs feuilles du Moniteur, & fait quelque ſenſation. Enhardi par ce ſuccés il publia ſes mémoires ſur l'Italie, qui reſpirent les mêmes principes que ſes lettres, & qui n'ont d'autre but que de ſoulever les peuples contre le gouvernement & contre la religion. Il crut par-là ſe faire un mérite auprès du gouvernement actuel de France; mais il ſe trompa furieuſement. Il s'étoit attaché à Briſſot & aux Girondiſtes. La chute de ce parti lui fit craindre le ſort d'Anacharſis Cloots, avec lequel ſon caractère & ſa qualité d'étranger proſélyte de la démocratie Françoiſe, le rapprochoient. Il ſe ſauva & vécut quelque temps caché dans des cantons Suiſſes. Peut-être la cataſtrophe de Robeſpierre le fera-t-elle reparoître en France.

Quant aux mémoires ſur l'Italie, j'en penſe comme vous, Monſeigneur; j'étois bien ſûr d'avance que vous en aurez jugé de la manière dont vous me faites l'honneur de m'en parler. Étoit-il poſſible qu'avec un eſprit ſi juſte, un goût ſi épuré & avec cette étendue immenſe de connoiſſances, vous puſſiez en penſer autrement? J'en ai entendu parler à des perſonnes qui ne ſont pas dans les mêmes principes que nous à l'égard de Rome, & qui n'ont pas été moins révoltées de la manière dont cet écrivain apoſtat de ſa patrie, parle du Pape & des

Cardinaux, & qui regardent ces mémoires ſécrets comme un tiſſu informe de calomnies atroces & de déclamations incendiaires.

J'ai voyagé plus d'une fois en Italie, je connois la plûpart des individus dont Gorani nous trâce le caractère, & j'ai presque tous les jours occaſion de m'entretenir avec des perſonnes qui ont fait de longs ſéjours dans les villes principales & aux cours dont parle Mr. Gorani, & je puis vous aſſurer que la plûpart des anecdotes qu'il débite ſont fauſſes & très-fauſſes. Là même où il parle avec le ton aſſuré d'un homme exactement inſtruit il tombe dans des erreurs ſi évidentes qu'on a lieu de douter de tout ce qu'il a dit ailleurs. Vous avez vu, Monſeigneur, de quelle manière il ſe trompe en faiſant l'hiſtoire d'un miniſtre très-célèbre. Sur des ſujets de toute autre nature l'envie de dire du mal le fait tomber dans les fautes les plus groſſières. Il dit par exemple que pour l'extraction du bled la chambre apoſtolique fait payer un droit d'onze juſqu'à vingt paules le rubbo qui eſt un quart de quintal, ce qui feroit quatre ou cinq florins le muid ou le boiſſeau; ſans doute il a confondu le bajocco, ou le ſou avec le paolo. Il n'y a abſolument de vrai que ce que le plus ignorant valet de place n'ignore pas. Tout le reſte ſont des contes que ſa méchanceté, ou celle de quelques autres individus atrabilaires, ou disgrâciés comme lui, ont controuvé pour peindre avec de noires couleurs des Princes, des Princeſſes & des miniſtres qui n'ont pas accueilli, & placé à la tête de quelque adminiſtration & de quelque réforme Mr. le comte Gorani.

La Reine de Naples gouverne avec le Roi ſon mari, ou pour lui quand il le veut. Il faut bien qu'elle donne de longues audiences à ſon miniſtre principal. Les méchants ſuppoſent que ce miniſtre eſt encore quelque choſe de plus; ſur ces ſoupçons on fait des contes & Mr. Gorani fait de Marie Caroline une Meſſaline. Ce miniſtre eſt étranger; les grands du pays envient ſon crédit & ſa faveur. Gorani recueille ſoigneuſement tout ce que l'envie des barons Napolitains leur fait dire contre ce favori & cherche a tout propos de l'accabler de ſarcasmes & d'injures.

Le Pape eſt un bel homme; il s'habille comme tous les prélats, même ceux de la conduite la plus régulière, ont coutume de s'habiller depuis Boſſuet, Fénélon, Maſſillon & Fleuri. Pour cela Gorani en fait un libertin vaniteux, quoique Rome qui n'épargne perſonne n'ait jamais eu rien à dire ſur les mœurs de ce Pontife. Perſuadé que l'égalité des biens eſt une chimère, & qu'à Rome ſurtout il faut que les grandes familles qui s'éteignent ſoient remplacées par d'autres, Pie VI. accepte pour ſes neveux un héritage qu'un prêtre célibataire lui offre. Il ſe conduit dans une longue procédure plus d'après la regle d'une ſévère juſtice, qu'avec une généroſité qui ſeroit préjudiciable a ſes parents. Eſt-il pour cela un uſurpateur, un voleur, tel que Mr. Gorani tâche de nous le peindre? Pie VI. entreprend de ſécher les marais Pontins: il y reuſſit mieux que n'ont reuſſi Auguſte, Traian, & Sixte V, trois des plus grands ſouverains que Rome ait eus. Le moyen de perpétuer l'heureux ſuccès d'une auſſi grande entre-

prise est d'intéresser des familles puissantes à continuer les soins que demandent nécessairement ces marais desséchés. Nôtre économiste Gorani voudroit-il par une loi agraire partager cela au bas peuple? Croit-il que la valétaille de Rome, & les pauvres qu'on nourrit dans les hôpitaux ou chez eux dans la ville, voudroient aller se domicilier dans ces nouvelles campagnes? ou qu'ils seroient capables sans de puissants secours d'entretenir les digues, les fossés, les plantations qu'on y a faites? ou que les cultivateurs des autres provinces de l'état voudroient quitter des pays dont ils ont éprouvé la bonté de l'air & du sol, pour se transferer dans des terres décriées déjà depuis le tems de la république Romaine, par leur insalubrité? —

Le voyageur nous conduit en Toscane; il fait l'éloge des femmes Siennoises, ne parle ni de Florence, ni de ses souverains présents ou passés, ni de l'état de la littérature, & des arts qui n'ont jamais cessé de fleurir depuis cinq cents ans dans cette ville. Il ne dit rien de Pise, ni de son université célèbre. Il parle un peu du commerce de Livourne. Mais au lieu de nous le représenter, il nous rebat un histoire très connue de l'enlévement d'une dame Russe, & nous met sur la scène un misérable moine qui court le monde. Voilà ce qu'il nous apprend au sujet de la Toscane.

Il passe par Parme, & ne veut pas que ses lecteurs ignorent quelque singularité indifférente du Duc, & quelques caprices de la Ducheſſe qu'il charge à l'ordinaire, parce qu'il veut absolument noircir toute la postérité de Marie Thérese. Il nous laisse

ignorer tout ce qu'il y a de beau, de rare, de remarquable dans cette ville, ni de plusieurs savants qu'on y trouve; apparemment parce qu'il ne savoit qu'en dire du mal, ou qu'il n'avoit aucun sujet de haine personnelle contre eux. Il ne s'arrête à Modène que pour assouvir sa rage contre le bon abbé Tiraboschi, mort, peut-être de chagrin, quelques mois après que l'ouvrage de Gorani eut paru.

Je ne connois point ce qu'il a écrit sur l'état de Milan, & je ne sais s'il a publié le livre auquel il se rapporte au sujet de l'administration de ce riche & beau pays. Il cite aussi un autre livre sur le Piémont. C'est sans doute une brochure anonyme sur la cour de Savoye qui a paru en 1791, ouvrage aussi calomnieux, aussi rempli de mensonges que ses trois volumes de mémoires.

On est cependant surpris, de voir qu'après avoir dit tant de mal de tous les états de l'Italie, cet écrivain parle avec éloge de Gènes & de Luques. Je ne sais, si Mr. Gorani a été, & a fait quelque séjour dans ces deux villes pour en parler de la manière dont il en parle; mais je sais qu'il a connu soit en Italie, soit en France, un avocat Massa, député de la principauté de Monaco à la convention nationale de Paris. Cet avocat a été juge ou assesseur du podestat dans les deux villes susdites, & j'ai tout lieu de croire que c'est lui qui a fourni à l'ex-comte Gorani ces deux articles, où cependant l'on voit l'inconséquence des réflexions du rédacteur.

Voici, Monseigneur, une observation que la lecture des trois volumes dont nous parlons m'a fait faire. Cet écrivain partisan enragé de la déme-

cratie Françoiſe n'a publié ſes mémoires que pour inſpirer aux Italiens l'eſprit d'inſurrection, & les porter, s'il pouvoit, à imiter les François. Il dit hautement en vingt endroits, qu'il ne faut ni princes, ni prêtres, ni moines, ni monarchie, ni ariſtocratie. Cependant il conſeille au Roi de Naples de violer les propriétés, & de ſe rendre deſpote en depouillant de leurs droits les vaſſaux. Tout le monde convient, que la conſtitution du royaume de Naples a beſoin de quelques reformes; mais notre reformateur Gorani eſt bien loin de propoſer les moyens d'opérer utilement & équitablement cette reforme.

Il loue la douceur du gouvernement, & la tranquillité dont jouit Luques. Je n'ai rien à dire ſur cela; mais il blâme un établiſſement qui eſt peut-être la cauſe de cette tranquillité. On l'appelle dans le pays le *discolato;* c'eſt une magiſtrature qui a pour objet le maintien des bonnes mœurs, & d'empêcher que les nobles n'abuſent de leurs privilèges & du crédit que leur donne la conſtitution ariſtocratique. Sans ce magiſtrat moins terrible que n'eſt celui des inquiſiteurs à Veniſe, le peuple ne ſeroit pas ſi paiſible, ni ſi morigené, & cette modération, cette fraternité qui regne entre l'ordre qui gouverne & celui qui obéit, n'exiſteroit peut-être pas.

Il trouve que le peuple de Gènes quoique vigoureux & feroce, eſt docile, ſoumis & en général bon. Je ne ſais ſi tous ceux qui connoiſſent Gènes en conviennent. Il loue les loix, & la juſtice de cette république; peut-être a-t-il raiſon. Mais Mr. Du Paty, auſſi bon juriſconſulte que l'avocat Maſſa qui a inſpiré ce ſentiment au comte Gorani, n'a pas jugé ſi avan-

tageuſement de la législation des Genois, ni de l'adminiſtration de la juſtice de cette ville. Et lorsque Gorani reproche aux Genois le crédit, & la conſidération dont jouiſſent les eccléſiaſtiques, & ſur-tout les moines, il oublie que c'eſt peut-être le reſpect pour les prêtres & les moines qui fait le peuple tel qu'il nous le repréſente.

Je ne ſais ce qu'il dira de Véniſe, s'il ajoute encore un volume à ceux que nous avons vu. Si l'on doit en préſager par ceux-ci l'on ne doit pas s'attendre qu'il loue beaucoup la conſtitution Venitienne. Je vois cependant qu'il ne ſe met pas fort en peine que les faits, les obſervations particulières ne ſe conforment point aux principes généraux qu'il inculque. Vous l'avez remarqué dans l'article concernant Bologne; il dit beaucoup de bien de cette grande & illuſtre ville & de ſa province. Or ce pays dont la conſtitution tient tout à la foi du gouvernement monarchique, du ſacerdotal & de l'ariſtocratique, trois ſortes de gouvernement, contre leſquels Gorani déclame perpétuellement, eſt ſelon lui un pays très-riche, très-peuplé, éclairé même & heureux. Il auroit pu dire la même choſe à peu près de pluſieurs autres provinces du même royaume du Pape. Car malgré le peu de population qu'offre Ravenne, & Ferrare, ſi le comte Gorani avoit voulu être juſte & ſincere, il auroit remarqué que toute la partie de l'état du Pape qui eſt au Nord-Oueſt de Rome, n'eſt guère moins heureuſe, & auſſi bien peuplée & autant que celle de Bologne, & que ce ne ſont pas les couvents qui empêchent ces contrées d'être plus floriſſantes.

# AVERTISSEMENT.

Depuis que ces mémoires ont été compoſés, lus & imprimés, quelques-uns des pays dont il eſt parlé ont à certains égards changé de face. L'invaſion dont on a été menacé, a dû rallentir l'ardeur avec laquelle on cultivoit les lettres. Quelques établiſſemens littéraires ont fait place à des arrangemens de nature différente que les circonſtances demandoient. Mais les évènemens de deux années qui ſe ſont écoulées depuis qu'on a livré à la preſſe ces mémoires ne ſont que confirmer ce qu'on y dit du caractère des Savoyards & des Piémontois. Ce qui eſt arrivé dans l'île de Sardaigne ne feroit pas retracter une ligne de ce qui en a été dit; ſi ce n'eſt que le miniſtre qui étoit à la tête des affaires de ce royaume n'a pas été heureux dans le choix de ſes ſubalternes, & de ſes moyens.

Nous indiquerons à la fin de la ſeconde partie les changemens & les additions qu'il y aura à faire à ce que l'on donne ici. L'on prie en attendant le lecteur de rectifier les noms ſuivants qui ont été mal imprimés:

pag. 43. dans la note lin. 13. 14. Romagnan *liſez* Garmagnan.

pag. 84. lin. 14. Tantova *liſez* Cantova.

pag. 116. lin. penult. Hampton *liſez* Hampden.

pag. 119. Pauchiaudi *liſez* Paciaudi.

pag. 126. lin. 26. & 30. Pic de Carpi *liſez* Pie de Carpi.

# PIÈCES DIVERSES

SERVANT DE SUITE

AUX

# CONSIDERATIONS

D'UN

# ITALIEN SUR L'ITALIE.

BERLIN, 1799.

TOE059652
N. INV. 306263
SER. N. 11

CIVICHE RACCOLTE STORICHE MILANO

# TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Lettre à *Louise Auguste*, reine de Prusse, à l'occasion que l'auteur lui présenta un livre contenant les *considérations d'un Italien sur l'Italie.*

Lettre à Monseigneur *l'archevêque de Gnesne*, au sujet d'un voyage fait dans la Prusse méridionale.

A Monsieur le Baron de *Chambrier d'Oleyres*, sur quelques particularités de litérature piémontoise.

Reponse à Monsieur l'abbé *Arnaud* professeur en rhétorique au collège royal de Valence sur le Pô, au sujet d'un gentilhomme piémontois fameux dans le pays.

Conseils à l'auteur d'un supplément poëtique de notices litéraires, concernant le Piémont.

Demandes à Monsieur l'abbé *Cesarotti*, célébre professeur à l'université de Padoue.

Sur la patrie des peintres et des poëtes. A Monsieur Jean Gherard *Derossi*, membre de l'institut national et ministre des finances à Rome.

Sur l'état des lettres et des arts dans l'Italie méridionale avant l'invasion des François. A Monsieur le chambellan *Scorzewsky*, comte de Margonin, de Labyzin, etc.

Reflexions sur le patriotisme et l'expatriation des Italiens.

Sur les vicissitudes de la litérature italienne des derniers tems, à Monsig. Ange *Fabroni*.

Sur l'histoire des révolutions d'Italie. A Monsieur le comte *Scarron*.

Sur l'histoire de Piémont et de Savoie tiré d'une lettre à Monsieur le C . . . *de P* . . .

# LETTRE
## À
# LOUISE AUGUSTE
## REINE DE PRUSSE,
### À L'OCCASION
QUE
### L'AUTEUR LUI PRESENTA UN LIVRE
CONTENANT
LES CONSIDERATIONS D'UN ITALIEN SUR L'ITALIE.

MADAME.

Le goût que VOTRE MAJESTÉ s'est formé de bien bonne heure pour les beaux arts, lui font regretter que son état ne lui permette point de voyager en Italie, où l'on voit ce que ces arts ont produit de plus merveilleux: et les Italiens qui voyageant en Allemagne ont l'honneur de con-

noître VOTRE MAJESTÉ regrettent encore avec plus de raison que le haut rang où le ciel Vous a fait naître, et Vous a placée, ne laissent guères d'espérance à leurs compatriotes de Vous voir dans leurs contrées, et d'admirer tant de talens, tant de solides connoissances unies, dans une jeunesse si florissante, à tant de beauté et tant de charmes. Il faudra cependant que les peuples d'Italie se contentent de connoître d'après la voix de la renommée, et les rélations des voyageurs, vos belles et charmantes qualités, et que VOTRE MAJESTÉ se borne à connoître leurs pays en lisant ce que différens auteurs en ont écrit. Malheureusement une grande partie des objets qui attiroient la curiosité des amateurs étrangers n'y sont plus, et sont allés enrichir d'autres contrées devenues sous tant de rapports si intéressantes. Cependant on souhaite peut-être à présent plusque jamais d'avoir une juste idée soit des qualités physiques de l'Italie, soit du caractère moral de ses habitans. Oserai-je dire qu'il n'y a aucun livre qui, excepté celui de Mr. de la Lande,

en ait parlé pertinemment; quoiqu'il n'eût passé que peu de mois en Italie? Il est vrai qu'on lui avoit fourni des notices passablement exactes sur la plûpart des nations qui partagent cette belle et fameuse péninsule. C'est de lui que feu Mr. Büsching a puisé la plus grande partie de ce qu'il a dit de l'Italie dans sa grande géographie. Mais comme Mr. de la Lande n'a guères connu que les capitales, il ne parla des Piémontois, des Milanois, des Toscans, des Romains, des Napolitains, que d'après ce qu'il a vu ou entendu à Turin, à Milan, à Florence, à Rome, à Naples; Büsching est aussi infiniment moins exact dans la description de ces pays, qu'il est dans celle des cercles d'Allemagne et des pays du Nord. La plupart des autres qui ont voulu tracer le caractère des Italiens ne semblent pas même avoir soupçonné qu'il y ait plus de différence entre les Vénitiens, et des Napolitains et même entre les Toscans et les Génois qui se touchent si de près, qu'entre les Italiens et les Espagnols.

Monsieur Gorani dans l'ouvrage dont

VOTRE MAJESTÉ, me fit l'honneur de me parler, a pourtant distingué les différens peuples, ou plus proprement les différentes cours d'Italie. Les désastres, les revers que l'Italie a éprouvés depuis que les écrits de cet Italien expatrié ont paru, ne donnent que trop lieu de croire qu'il avoit parlé avec connoissance. Cependant je puis bien assurer VOTRE MAJESTÉ, que cet écrivain a plutôt calomnié que caractérisé les cours et les personnes dont il a parlé. Je suis bien loin de me flatter que les considérations contenues dans le volume que j'ai annoncé à V. M. en lui présentant les deux premiers, et dont celui-ci est une suite, puisse intéresser le lecteur, plus que les autres dont je parle. Mais j'espère que VOTRE MAJESTÉ y jettera un coup-d'oeil favorable, parceque l'excellente qualité de son coeur et la justesse de son esprit lui font agréer plutôt ce qu'on dit de bien que ce que l'on dit de mal, soit des nations, soit des princes qui les gouvernent. Et je suis bien sûr qu'on applaudira à l'hommage que je rends à une Reine à qui l'histoire des monarchies

offre si peu de semblables. J'espère en attendant que VOTRE MAJESTÉ voudra bien agréer que je lui présente dans cette lettre le précis de ce que j'ai écrit sur le caractère des italiens dans les pièces que je met humblement sous ses yeux, et dans celles qui se trouvent inserées le recueil des mémoires de l'académie.

L'Italie septentrionale qui au siècle d'Auguste ne s'appelloit pas encore Italie, comprend quatre nations qui non seulement sont d'un caractère différent, mais dont chacune comprend plusieurs petits peuples qui ne se ressemblent pas tous-à-fait. Ces quatre nations sont la Ligurienne, la Vénitienne, la Cisalpine, et la Piémontoise, qu'on pouroit appeller subalpine, si l'on s'avisoit de substituer au nom moderne le nom ancien. Le Ligurien appellé communément Génois, est un peuple laborieux, fier, belliqueux aimant avec enthousiasme la liberté, mais toujours inconstant et indécis sur la manière de la conserver et de se gouverner. La nation a des talens pour la guerre, pour la navigation et le commerce; et pour tous les

arts et les métiers qui y ont du rapport. Elle fut longtems rivale de la nation vénitienne, mais Gènes ne s'illustra jamais autant que Vénise, ni par les sciences ni par les beaux arts, et ne figura point à cet égard autant que sa rivale. Vénise depuis sa fondation très connue, se gouverna toujours par elle même, tandis que Gènes se donna plusieurs fois des maîtres étrangers, surtout les ducs de Milan, et les rois de France. Les Liguriens ont toujours été guerriers autant par terre que par mer. Les Vénitiens nés mariniers plus encore que les Génois, n'ont jamais été bons militaires sur terre. Dans les provinces qui ont fait partie de l'état de Vénise la férocité martiale ne se montra que chez les Vicentins, les Veronnois, les Bressans, qui en ont donné des preuves tout récemment. Aussi les Bressans et les Bergamasques étoient comptés parmi les peuples gaulois; et Vérone appartenoit autrefois autant à la Vénétie, dont la capitale étoit Padoue, qu'à la Gaule cisalpine. Les Vicentins sont un peu féroces; les Véronois vifs, braves et enjoués; en quoi ils tiennent aussi du caractère

Gaulois. Le Cicisbeisme en tître s'est soutenu plus longtems à Gênes que partout ailleurs en Italie, mais les amourettes sont plus communs à Vénise, à mésure que l'aisance y est plus générale, et les femmes sont plus jolies.

La république cisalpine que les François auroient plus proprement appellé transalpine, s'ils ne vouloient pas lui donner celui de république Lombarde, embrasse plusieurs peuples distingués par leur bravoure et par leur industrie. Mais ceux qui habitent les vallées et la partie montueuse, sont beaucoup moins portés pour les armes que pour les arts et pour le petit commerce qui ensuite devient assez considérable. Une foule de familles sorties des montagnes de Bergame, et des vallées qui aboutissent au lac majeur et à celui de Come, ont fait des fortunes immenses, et tous ces pays ont produit des hommes distingués dans les sciences et dans les arts tant libéraux que mécaniques.

Il seroit difficile de dire si ces différens peuples ont plus d'inclination au gouvernement républicain, ou au monarchique; car on les a vus se battre avec achar-

nement pour la liberté et en d'autres tems porter avec patience le joug des tyrans ou obéir tranquillement à des podestats vénitiens, à des gouverneurs à des ministres plénipotentaires espagnols, allemands et quelquefois françois.

L'ancien duché de Milan qui fait à présent le centre de la république cisalpine, est un des pays de l'Europe les plus favorisés de la nature. Le caractère de la nation qui l'habite est généralement bon. La partie qui occupent la riche plaine et qui s'étend vers l'embouchure du Tesin entre Milan et Pavie a manifesté un caractère plus guerrier; celle qui tient aux alpes plus de penchant pour le commerce et les arts. Le Milanois a parmi les Italiens la réputation d'être grand mangeur, comme l'Autrichien parmi les Allemands. C'est qu'ayant par la fertilité du sol de plus grands moyens de subsistance que le Ligurien et le Toscan, il s'accontume naturellement à en user; et que respirant un air plus froid que n'est celui sous lequel vit le napolitain, demande plus de nourriture.

Les Piémontois tiennent du caractère de

trois nations; des Gaulois cisalpins, des Dauphinois, et des Liguriens. Ils ont été bons soldats de tout tems. Les François, les Espagnols, les Allemands, soit qu'ils aient fait la guerre contr'eux, soit qu'ils les aient eu dans leur armée, les ont généralement reconnus pour braves. Le pays abondant de tout ce qui est nécessaire à la vie humaine les rend un peu paresseux. Je ne saurois dissimuler que les arts n'y ayent fait des progrès plus lents que dans les autres provinces d'Italie, et qu'on ne les ait portés plus tard à une certaine perfection. L'émulation les réveilla pourtant à la fin, et sous les derniers règnes on a vu des Piémontois très-distingués en tous les genres de sciences, et de litérature; et dans les arts; des savans, des litérateurs, des artistes piémontois ont été mis au rang des grands auteurs, des grands artistes, dans les capitales des états les plus policés, à Rome, à Londres, à Paris, à Berlin, quelques uns à Lisbonne. Les Piémontois en général ont toujours été sujets fidelles. Le gouvernement monarchique et féodal a depuis longtems prévalu au gouver-

nement républicain; mais la partie du Piémont qui est sur la droite du Pô et qui tient à la Ligurie, a manifesté en différentes occasions plus d'esprit républicain que celle qui tient au Dauphiné. Mondovi, Chieri, Asti, Alexandrie ont été quelque tems républiques, et dans quelques unes de ces provinces il y a eu de tems à autre des insurrections, et de la révolte, tandisqu'à peine on a marqué du mécontentement dans les provinces qui touchent aux alpes, et qui forment proprement le Piémont, comme Saluces, Pignerol, Turin, Suze, Ivrée et Verceil. Aussi les souverains qui ont regné depuis six ou sept siècles dans la partie principale du Piémont, se sont distingué, autant par leur justice et la modération que par leur politique et bravoure. Votre Majesté a ouï dire plus d'une fois, et Elle a lu dans plus d'un livre, que de toutes les maisons souveraines de l'Europe, celle dont les vertus et la destinée ont le plus de ressemblance avec la maison de Prusse, est celle de Sardaigne: et cela est exactement vrai jusqu'au règne de Fréderic II. et à la

mort de Charles Emmanuel, grand-père du roi de Sardaigne aatuellement regnant. Depuis lors la destinée a bien changé.

Entre le Piémont, l'ancien état de Milan, la Ligurie et la Toscane, il y avoit ci-devant trois petits états, dont deux, celui de Modène et celui de Mantoue, font à présent partie de la république cisalpine; le troisième, celui de Parme, subsiste encore sur l'ancien pied. Ces trois principautés d'étendue et de forces à peu près égales, ont eu des souverains d'origine et de qualité fort différentes. Les ducs de Modène issus de l'ancienne maison des Welfes appellée dans la suite de Lunebourg et de Brunswic, possédoient en Italie des souverainetés dès le siècle XII, à peu près dans le tems que les ancêtres de VOTRE MAJESTÉ issus des rois Vénèdes fondoient le duché de Meklenbourg. Les marquis, ou margraves, ensuite ducs d'Est, conservèrent en Italie l'esprit militaire de leur origine allemande; mais ils aimèrent bientôt et protégèrent les arts pacifiques et les lettres. Ils ont pendant plusieurs siècles figuré hautement en

Italie, surtout lorsqu'ils possédoient Ferrare avec Reggio et Modène. Les Gonzagues de simples citoyens de Mantoue en devinrent maîtres souverains. Ils ne manquoient pas de talens militaires; mais ils acquirent plus de gloire par la faveur qu'ils accordèrent aux beaux arts et aux lettres. Les Farnèses, issus de la maîtresse d'un cardinal qui fut ensuite Pape Paul III, devinrent ducs de Parme et Plaisance par le crédit de ce pontife. Ils se sont plus illustrés par la protection accordée aux talens de toutes sortes que par des exploits militaires. Il est vrai, qu'Alexandre un d'eux, qui se destina aux armes, surpassa infiniment par la réputation qu'il s'y acquit, tous les militaires de son rang, d'Est, Gonzague, Montefeltro et Rouvere. Les trois Bourbons, Charles, Philippe et Ferdinand règnant, qui ont succèdé aux Farnèses avec plus de qualités morales, que n'en ont eu les ancêtres d'Elisabeth dont ils héritèrent, les ont imité en protégeant comme eux les lettres et les arts; mais ils n'ont pas eu l'occasion de déployer des talens militaires.

Les peuples sujets de ces trois états

placés sur le même sol à peu près, et absolument sous le même climat, ne peuvent pas être d'un caractère bien différent. Cependant on remarque plus de férocité dans le Plaisantin qui touche à la Ligurie, et plus d'esprit litéraire dans le Modénois qui approche de la Toscane. Le Parmesan participe de l'un et de l'autre. Mais le Mantouan assis sur un terrein humide et un peu marécageux a manifesté plus de talens qu'on ne devoit attendre d'un tel pays.

Bologne est à l'Italie ce qu'Erfurt est à l'Allemagne. Ces deux villes se ressemblent aussi par les qualités locales et leur destinée. Sans avoir jamais été capitales d'un grand état, elles ont été deux grandes villes qui se sont formées par elles mêmes. Eloignées de la mer et sans rivière navigable qui passe à leurs portes, elles ont été commerçantes, manufacturières autant qu'agricoles, et en même tems guerrières et savantes. Les Bolonois ont en général de l'esprit et tous les talens, et ont la réputation d'être honnêtes. C'est le seul pays où ci-devant sous un gouvernement mixte d'aristocratie, de monarchie et de théocra-

tie, (puisque le souverain étoit le Pape.) la différence du rang et d'état se faisoit le moins sentir. La noblesse n'étoit ni fière, ni hautaine; la bourgeoisie contente de son état, et le bas peuple n'étoit ni importun, ni turbulent, ni opprimé. Les François de nos jours ne dûrent pas avoir beaucoup de peine à y introduire l'égalité de condition. La construction matérielle de la ville sert encore à rapprocher les diférentes classes. Dans tous les quartiers règne une suite de portiques où les personnes les plus qualifiés peuvent se promener, faire les visites, aller à leurs fonctions sans croire se dégrader en marchant à pied; et les autres peuvent très-facilement se passer de carosses et même de chaises à porteur. Les gens qui aiment les plaisirs, trouvent des spectacles et toutes sortes d'amusemens. Ceux qui aiment l'étude les sciences et les beaux arts trouvent dans un seul vaste hôtel tout ce qu'ils peuvent désirer sans être obligés à la moindre dépense. Les dévots même ont plus de facilité à Bologne, que partout ailleurs, de fréquenter les églises, et se livrer à des

pratiques réligieuses. Je ne sais cependant, à cet égard, quel changement a pu arriver depuis que les François y ont introduit leurs principes, qui certes ne favorisent pas trop ce qui tient au culte, et moins encore ce qu'on appelle dévotion. Au reste ce Gorani qui a dit tant de mal des autres villes et des administrations des autres états ou provinces d'Italie, n'a trouvé à dire que du bien en parlant de Bologne.

Cet auteur trop fameux a aussi distingué avantageusement la république de Lucques. Et il est vrai qu'elle est bien gouvernée, et que la nation a quelques unes des qualités de la Génoise ou Ligurienne, et toutes celles de la Toscane dont elle fait patrie, quoique formant un état séparé et indépendant.

Le peuple Toscan est le plus spirituel, le plus poli et le moins féroce de toute l'Italie, et c'est probablement la nation de toute l'Europe qui a été policée la première. Son histoire date du tems le plus réculé. Les Toscans qu'on appelloit jadis Tyrréniens ou Etrusques, étoient connus dans l'Asie avant qu'il fût question de Rome. Les rites réli-

gieux, les arts qui servent à la civilisation, et qui en sont la suite, ont distingué la nation Toscane de tous les peuples italiens. Ce fut un Toscan d'Arezzo qui a particulièrement contribué à la gloire, à la célébrité du règne d'Auguste. Car Mécène étoit d'Arezzo. À la renaissance des arts en Europe les Médicis bourgeois de Florence se sont distingués plus qu'aucun souverain d'Italie, et plus qu'aucun monarque de la terre. Les premiers poëtes italinns, les premières peintres, les premiers sculpteurs, les premiers architectes d'un goût solide, les premiers historiens, quelques uns des premiers et plus estimés mathématiciens, géographes, cosmographes, astronomes, étoient Toscans; et l'on sait que le plus fameux politique étoit Florentin. L'art de la guerre a été traité par ce même auteur, qui d'ailleurs n'étoit pas guerrier, avec plus d'intelligence que par tous ceux qui l'avoient prècédé, et par beaucoup de ceux qui l'ont suivi. Les Florentins ont été les premiers véritables économistes. Ils eurent comme financiers et comme agioteurs pour concurrens et rivaux

des

des Génois et des Lombards, mais ils eurent sur eux une supériorité bien décidée.

La Toscane comprenoit entre l'an 1100 et 1500, quantité de républiques. L'amour de la liberté parut plus vif chez les Florentius, les Siennois, les Pisans, que dans les autres contrées d'Italie. Ils se sont pourtant accomodés à une autre forme de gouvernement, et depuis 200 ans il n'y a pas eu la moindre insurrection contre les princes auxquels la coalition du pape Clement VII et de l'empereur Charles-Quint les a soumis. L'assassinat du premier duc de Médicis, ni l'extinction de la race de Côme qui la remplaça, n'eurent point de suite pour le rétablissement de la république.

Les femmes en Toscane ont naturellement beaucoup d'esprit et beaucoup de cette physionomie qui relève la beauté et indique de l'esprit. Il y a eu des femmes savantes dans d'autres villes d'Italie, il y en a encore plusieurs à présent, et à Turin il y aujourd'hui une jeune dame d'une maison très-illustre, dont le génie poëtique est admirable, et le style le plus noble et le

mieux choisi que l'on puisse imaginer. Mais je n'ai connu ni entendu parler d'autres improvisatrices que de la Toscane. Votre Majesté a sans doute entendu parler de la Corilla et probablement de la Sulgher Fantastichi. J'en ai connu deux autres peut-être d'égal mérite, mais dont les talens n'étoient pas aussi bien accompagnés des charmes de la figure et de la voix, qui ont beaucoup contribué aux succès brillants de la Corilla. Les femmes Florentines et Siénoises, celles de Pise et de Livourne sont capables des passions les plus tendres et les plus vives. Cependant l'on croit que leur galanterie est encore plus l'effet de leur fortune assez modique que de leur tempérament; car on prétend que c'est pour fournir aux frais de la parure, de l'équipage et du jeu, qu'elles accordent à des amans ce qu'elles ne doivent qu'à leurs maris.

Les Romains gouvernés par des prêtres ne peuvent guères ressembler aux Romains gouvernés par des guerriers. La race même des anciens habitans du pays n'existe plus;

et il seroit bien difficile de prouver que les Transteverins soient issus de race romaine. Cependant si les Colonnes, les Conti, les Crescenzi, les Gaetani, les Massimi, les Savelli, les Ursins, les Santa-Croce, ne descendent point d'anciens Romains du tems de la république et des empereurs, il n'est pas moins certain qu'ils sont de familles très-anciennes et très-illustres, établies à Rome depuis plusieurs siècles. Mais il est bien sûr aussi que la plupart des Romains sont étrangèrs originaires, venus les uns de la Toscane, comme les Aldobrandini, les Barberini, les Borghèse, les Chigi, les Corsini, les Rospigliosi, les Salviati; quelques uns de Gènes, comme les Doria, les Justiniani; ou de Vénise, comme les Rezzonico. Les Erba-Odescalchi sont de Come, deux ou trois du Piémont, comme les Bonelli et les Céva, les Derossi. Il y en a de l'Ombrie et du duché d'Urbin, tels que les Altieri, les Pamphili, les Gabrieli, les Albani. Il est étonnant qu'il n'y en ait pas beaucoup de la Romagne ni même de Bologne excepté les Boncompagni et Lodovisi

Presque toutes ces familles descendent

de frères ou de soeurs des Papes et des Cardinaux, ou de quelqu'avocat consistorial. Quelques uns descendent de négocians établis à Rome dont les fils ayant embrassé la carrière des lettres, se sont illustrés par des emplois et des dignités ecclésiastiques.

On peut juger par là que le caractère de la noblesse romaine doit être un résultat des caractères Liguriens, Toscans et Lombards. Mais l'idée d'être ou les descendans ou les successeurs des Claudes, des Scipions, des Emiles, des Fabii, inspire aux habitans de cette incomparable Métropole une certaine fierté que l'ancienne influence des Papes sur tous les gouvernemens de l'Europe, nourrissoit et augmentoit sans-cesse.

Cependant la noblesse n'étoit pas plus fière à Rome que dans les autres capitales des monarchies, ou dans les républiques aristocratiques. C'est peut-être parcequ'elle sentoit bien que ce n'étoit pas elle qui gouvernoit, et que les cardinaux, les prélats influens, les moines, les sécrétaires et consulteurs des congrégations n'étoient pour la plupart ni nobles, ni Romains; et c'est dans cette

classe et dans la valetaille plus romaine que la prélature, qu'on remarquoit l'orgueil, la fierté des anciens Romains et même la férocité du peuple latin. Je ne sais quel changement a fait ou fera dans l'avenir l'établissement d'une république sur les ruines de la monarchie papale.

Votre Majesté a lû certainement dans plus d'un livre que les anciens litérateurs romains s'attribuoient la satyre comme un genre de poësie qui leur étoit propre et de leur invention. C'est encore le partage particulier des Romains modernes. Les pasquinades de Rome sont d'un tour aussi différent des vaudevilles de Paris que le caractère de l'ancien peuple Romain, l'étoit de celui des François. Elles ressentent de la fierté latine par le ton qu'elles prennent ordinairement.

Les habitudes des Romains modernes, rappellent encore celles de l'ancien peuple, l'insouciance, la fainéantise, la curiosité y règnent également. L'ambition des magistrats romains dans le dernier tems de la république, et la politique des premiers empereurs avoit accoutumé ce peuple à vivre

des largesses et à ne demander que du pain et des spectacles. L'esprit du christianisme a ou entretenu ou ressuscité les mêmes habitudes chez les Romains des derniers tems. Les fondations pieuses, les aumônes des papes, des cardinaux, et de quelques riches particuliers offrent des ressources infinies à l'indigence. Le bas peuple ne peut guères s'accoutumer au travail; les hommes passent leur tems dans les rues, les femmes à la fenêtre. Ils ne pensent qu'à aller prendre la soupe, la *pagnote* ou le *bayoque*, à la porte des couvens et des palais, et attendent avec impatience l'entrée des ambassadeurs, des cardinaux, ou l'élection d'un pape. Ces évenemens sont des ressources et les grandes fêtes des églises leur tiennent lieu des anciens spectacles du cirque et des théâtres.

Les femmes romaines sont plus belles que jolies; c'est à elles que convient encore plus particulièrement le nom de matrones; et quoique les dames de la première qualité comme celles des familles papales ne soient pas toutes des Lucrèces, leur caractère dominant est encore une sorte de

fierté impérieuse digne des dames romaines du tems des Gracques et des Scipions. Peut-être que la malignité y trouveroit quelque Faustine ; mais un maintien de dignité fait encore le fond du caractère Romain dans l'un et l'autre sexe.

Le peuple de Naples ne ressemble guères à celui des autres états d'Italie, et sans doute, infiniment moins aux autres nations. Il faut cependant faire quelque distinction entre les habitans de cet heureux pays; entre ceux de la Calabre, ceux de la Pouille et de l'Abruzzo, et ceux qui sont aux environs de la capitale. Parmi les Calabres on trouve encore l'esprit, le génie même des anciens habitans de la grande Grèce. La plupart des hommes illustres que ce royaume a produit, étoient natifs ou originaires du même pays où les fameux collèges pythagoriciens ont fleuri anciennement. Les Samnites si renommés dans l'histoire romaine, ont disparu tout-à-fait depuis longtems ainsi que les Volsques leurs voisins et leur devanciers dans les guerres avec Rome. Les Marses et les Apuliens qu'on distinguoit si

avantageusement dans les armées romaines du tems de César, ne paroissent plus. Mais les habitans de Naples, de la nouvelle Capoue, de Pouzoles, de Salerne et des autres villes comprises dans ce qu'on appelle aujourd'hui Terre de Labour et les Principautés ultérieures et citérieures nous rappellent encore le caractère des Campaniens qui de tout tems semblèrent faits pour être gouvernés par des étrangers. Le pays fut tour-à-tour soumis aux Samnites, aux Carthaginois, aux Romains; depuis il a été conquis par des Sarazins, des Normands, des Souabes, des Provençaux, des Arragonois, des Autrichiens, des Bourbons, qui ont succédé les uns aux autres sans qu'aucune des Dynasties ait pu compter trois princes de la même race successivement sur le trône. Pendant près de trois cents ans Naples n'a obéi qu'à des proconsuls appellés vicerois. Mais la fertilité extrême de ses campagnes, les richesses de nombre de familles tant anciennes que modernes qui y sont habituées font de Naples la ville la plus peuplée de toute l'Italie. Elle ne l'est pas pourtant hors de propor-

tion des autres capitales de l'Italie. Car Florence, Milan, Gênes, Vénise, Turin en raison du nombre des sujets, de la richesse du sol, et des moyens d'un grand commerce ont été toujours aussi peuplées que Naples. Cependant c'est une opinion reçue que l'aggrandissement de cette capitale a ruiné les provinces qui en dépendent. Quand cela seroit ce n'est pas l'affluence des provinciaux et des habitans de la campagne à la capitale; (maladie commune à toutes les monarchies) qui a dépeuplé le pays des Samnites, des Brutiens, des Lucaniens. C'est la législation, les vices de l'administration générale la féodalité, et, s'il faut le dire, les abus introduits dans le système religieux qui s'opposent à la population des provinces.

Les primogénitures très-communes empêchent la classe des gentilshommes de croître et de s'évertuer. Les cadets sans cette loix barbare, en partageant l'héritage de leurs pères, donneroient à l'état et aux armées plus de bons sujets, et empêcheroit l'inégalité de fortune, cause principale de la dépopulation. Le célibat réligieux, qui

n'est plus d'aucune utilité à la religion, est très préjudiciable à l'état; il arrête la propagation d'une classe d'hommes, qui dans d'autres pays a le plus contribué à la culture, à la civilisatiou, au proprès de tous les arts, de la navigation même, et de l'agriculture qui est la base de tout.

Votre Majesté quoique si jeune n'ignore certainement pas que les collèges, les universités, les académies, les départemens doivent leur éclat à la postérité des ecclésiastiques. Un système différent qui à quelques égards sembloit introduit pour favoriser la propagation des lumières et l'instruction publique, en a retardé le progrès. Le préjugé trop ancien a fait croire que les gens à talens, ainsi que les ministres de la religion, devoient être libres de distractions attachées à l'état de mari et de père de famille, a contribué beaucoup à retenir dans une crasse ignorance, tant de belles provinces qui auroient dû être les premières policées, et les plus éclairées de toute l'Europe.

C'est à Naples où concourt également la lie du peuple et la fleur de

la noblesse napolitaine et sans doute la classe moyenne qui est pourtant la meilleure, qu'il faut considérer la nation. Aussi quand on parle des napolitains ce n'est ordinairement que des habitans de la capitale. Or ces trois classes contrastent d'une manière frappante dans cette ville et la rendent intéressante aux regards des étrangers. Cependant le caractère de ces trois espèces d'hommes, sont pourtant les mêmes qu'on rencontreroit partout où se trouveroient les mêmes avantages naturels et les moyens de subsistance qui se trouvent à Naples. La noblesse tant ancienne que nouvelle, plus riche que dans les autres états monarchiques d'Italie, est naturellement fastueuse. Dès avant le siècle de Charlesquint, elle étoit telle. Il est vrai que le faste napolitain n'offre pas cette délicatesse du goût, cette élégance que l'on trouve à Paris, à Londres et en d'autres capitales, parceque le peuple qui par son industrie doit y contribuer, est paresseux et indolent; et il est tel par l'influence d'un climat chaud, et parcequ'avec peu de travail il gagne sa subsistance. D'ailleurs c'est la ré-

sidence d'une cour splendide qui contribue le plus à perfectionner arts et métiers, et à introduire l'élégance et les belles manières dans une ville. Mais Naples a été deux cent ans privée de la présence de ses souverains. Depuis Charles-Quint qui n'y résida que quelques mois, les rois d'Espagne ses successenrs, maîtres des deux Siciles firent à peine quelqu'apparition à Naples. Philippe III. y passa une fois et Philippe V., le premier de la dynastie présente, ne fit que s'y montrer. Ce n'est que depuis le mariage de Charles III. avec la princesse de Saxe qu'il y eut à Naples une cour; et c'est depuis lors que les arts qui accompagnent la civilisation y ont fait des progrès remarquables.

La fertilité du sol qui a introduit dans les tems les plus reculés l'inégalité de biens que la féodalité augmenta et perpétua jusques à nos jours, et qui forme à Naples classes de gens fort riches, et extrêmement fastueuses. Ses grands palais, ses ameublemens, ses habits, ses équipages, ses nombreux domestiques, coureurs, cochers, laquais, palfreniers, étonnent l'étranger et remplit en mê-

me-tems les rues de Naples d'une foule innombrable d'hommes qui n'ont ni lits, ni habits, ni tables, qui passent le jour et la nuit dans les rues couchant sur le pavé ou sur des planches où ils en trouvent; ce sont ceux qu'on nomme *Lazaroni*. Cette classe qu' au premier aspect et partout ailleurs on prendroit pour les plus misérables mortels, est peut-être la plus heureuse du monde. Parcequ'elle est satisfaite de peu, elle désire encore moins; et elle a très facilement ce qu'elle désire; elle trouve du spectacle et de la musique dans les églises, souvent dans les rues et devant les maisons des riches, surtout à Noël et à Pâques. En travaillant quelques heures elle gagne facilement de quoi se nourrir plusieurs jours.

Entre les riches et fastueux princes, ducs ou marquis, et les pauvres Lazaroni, il y a une classe moyenne, qui à Naples comme dans presque toutes les grandes villes est la plus estimable, si elle n'est pas la plus heureuse. Elle comprend principalement les gens de robe, les gens de loix, les gens de lettres, les auteurs, les marchands et les riches

artisans. On appelle *Paglietti* presque sans distinction tous les avocats et les procureurs, dont le nombre est très-grand dans cette capitale, quoiqu'il le soit dix fois moins que l'ont pensé plusieurs voyageurs. On les a fait monter jusqu'à trente mille, lorsqu'il n'y en a pas plus que trois mille environ, mais les gens sensés du pays trouvent, que cette multitude curiale est encore trop grande, puisqu'il y auroit un homme de loi sur chaque cent ou cent cinquante habitans.

Le nombre des gens de lettres, à Naples n'est pas à proportion aussi grand, qu'il l'est à Milan et à Turin. Mais il y en a toujours eu quelques uns de très célèbres, et plus même que ne l'étoient les savans des autres grandes villes d'Italie. On diroit que c'est à mesure que l'imagination y est plus vive dans ces contrées que dans les autres.

Le sexe est à Naples aussi laid qu'il est beau à Turin, à Vénise, à Florence et à Rome; les hommes au contraire y sont fort beaux. On prétend que l'air est favorable à la beauté des hommes, et contraire à celle

des femmes qui demande une tempèrature d'air un peu humide. La débauche n'y est pourtant pas moins commune, quoique les beautés y soient extrêmement rares. Mais quelle est aujourd'hui, et quelle fut jamais la ville peuplée de quelques centaines de milliers d'habitans, d'où la débauche ait pu être bannie?

Je n'ai connu le roi que quand il sortoit à peine de l'enfance et tout ce que je pus alors observer c'est ce que son éducation étoit bien différente de celle du duc de Parme, son cousin. L'on avoit pour celui-ci appellé de Paris des savans distingués tels que Keralio, Condillac et Millot. On fut bien loin d'en faire autant pour le fils de Charles III, qu'on destinoit à règner sur les deux Siciles. Si on ne vouloit point chercher hors du royaume, ni même en Toscane comme le marquis Tanucci auroit pû le faire, on auroit pu destiner à un emploi de telle importance le marquis de Galiani frère du fameux abbé de ce nom. Car pour l'abbé, quelque esprit qu'il eût n'étoit pas fait pour être l'instituteur d'un prince. Monsieur Palmieri ou l'abbé Genovesi, le P. Torre auroient pû apprendre quelque chose

de plus à Ferdinand que de courir la chasse et de berner les chiens et les valets. Si le prince de St. Nicandro et le marquis Tanucci craignoient que des gens d'esprit et des savans de marque pussent prendre sur l'esprit du prince plus d'ascendant qu'ils ne vouloient, il faut dire qu'ils ne valoient pas Mr. du Tillot, et que le valet de chambre de Dom Philippe fut plus généreux que le très-illustre seigneur Napolitain et le ministre Toscan. La reine de Naples a sans contredit beaucoup d'esprit et plus d'instruction que son mari de l'aveu très-connu de lui même. Mais c'est de la nation Italienne, et non des princes qui la gouvernent que je me suis proposé de parler.

Je suis avec le plus profond respect,

*Madame*

de Votre Majesté

à Berlin,
le 29 Novembre 1798.

le très-humble très-obéissant et très-dévoué serviteur
*l'abbé Denina.*

# LETTRE

À

MONSEIGNEUR

# L'ARCHEVEQUE DE GNESNE *)

AU

SUJET D'UN VOYAGE

FAIT

DANS LA PRUSSE MERIDIONALE.

MONSEIGNEUR.

J'ai été à Gnesne, à Lowicz, à Skiernevice, où V. A. m'avoit fait l'honneur de m'inviter à passer au moins les vacances de la pentecôte, et quelques semaines de plus. Mais l'hommage de Königsberg, où les prélats de la Prusse méridionale, ci-devant Pologne, ont dû se trouver, m'a privé de ce bonheur. J'ai dû me contenter de voir sans vous, Monseigneur, votre Métropole, où, à l'exception de l'église qui est absolument superbe, riche et magnifique, je n'ai pu trouver les vestiges d'une ancienne capitale de royaume, comme Gnesne l'a eté. Les débris du chateau n'attestent pas l'ancienne grandeur de cette ville. Lowicz m'a paru un bourg assez commerçant; le séminaire

*) Mr. le comte Krasicki, ci-devant évêque de Warmie.

grand et solidement bâti; l'église collégiale plus belle et plus riche en monumens que cent cathédrales que j'ai vu ailleurs. Skiernevice seroit un mesquin village sans la jolie église que le primat Ostrowski y a bâtie, et le grand palais que lui, puis le prince primat, frére du roi Stanislas, habitoient, et que V. A occupe actuellement. Grace à votre concierge, puisque vos sécretaires, votre auditeur, votre médécin même et vos pages vous avoient suivi, j'ai pu visiter votre bibliothèque et votre cabinet; et je me suis bientôt apperçu que je pourrois avoir chez vous tous les secours que j'ai à Berlin, entre la bibliothèque du roi, et celle de l'academie, et autant que j'en aurois trouvé à Varsovie (après la dissipation plutôt que la translation de la bibliothèque Zaluskienne à Petersbourg) dans la belle bibliothèque particulière du feu roi Stanislas Auguste et celle des Piaristes. Mais ce qui m'auroit été d'un plus grand avantage, c'étoit votre conversation, vos lumières, vos connoissances prodigieuses en histoire et en tout genre de litérature, qui ne m'auroient pas laissé regretter celles de l'evêque Albertrandi, bibliothécaire du feu roi, dont les travaux sur l'histoire du nord sont incroyables. Vous savez, Monseigneur, que je me suis un peu occupé de l'histoire de Pologne, soit par une sorte d'attachement que j'ai pris pour la nation, soit par le rapport qu'elle a avec l'histoire d'Allemagne, qui fait depuis bien des années mon occupation principale. J'ai parcouru toute la ci-devant grande Pologne, logeant tantôt chez des seigneurs, tantôt chez leurs fermiers, tantôt dans des auberges et des cabarets,

visitant les églises et les couvens, les bibliothèques et les librairies, j'observois en quoi la nation polonoise, par son caractére, ses coutumes et ses moeurs diffère de l'allemande et de l'italienne; et quel rapport il y a entre la litérature de ces deux nations, et la litérature polonoise; et laquelle des deux a le plus contribué à la civilisation de celle-ci. On peut bien s'imaginer d'avance, que dans la petite pologne, où est Cracovie, dans la Gallicie, le Sendomir et la Lithuanie meridionale, où étoit le palatinat de Brezsch, c'étoient des italiens et quelques grecs, qui avoient principalement contribué à introduire les arts chez les descendans des anciens Sarmates; et qu'au nord de la Lithuanie, dans la grande Pologne, et dans la Masovie, où est Varsovie, c'étoient les Allemands, et particulièrement les Saxons, qui avoient contribué à la civilisation. Aussi s'en vantoient-ils hautement, même avec indécence, dès le siècle de Charles Quint. J'ai lu dans la cronique de Scarnitius une anecdote plaisante sur ce sujet. „Etant en Allemagne, dit-il, „pour faire mes études, je me trouvai à un repas, „avec un certain personnage de très grande autorité, „et même théologien. Lorsque nous nous fumes un „peu égayés et que le discours tomba sur les Lithua„niens, (il y avoit dans la société parmi ceux qui „entendoient ce discours quelques personnes issues „des ducs de Lithuanie,) quoi! dit-il, si les Allemands ne le leur enseiguoient, ils ne sauroient pas „même faire des enfans.“ Quid? inquit, si eos nostri Germani non docerent, ne liberis quidem operam dare scirent. p. 61.

Vous, Monseigneur, qui avez longtems fait votre résidence entre la Lithuanie, la Pologne et la Poméranie, étant évêque de Warmie, vous qui avez si bien approfondi l'histoire du pays auquel vous avez appartenu; celle de toute la Pologne, depuis la Gallicie, c'est-à-dire, depuis les sources du Pruth, jusqu'aux bouches de la Vistule, vous pourriez mieux que personne nous apprendre jusqu'à quel point les Allemands ont influé sur la civilisation des Polonois. Aussi je me rappelle, qu'un jour, en parlant de votre idiome, vous me dites, que les mots d'arts mécaniques et métiers, vous les aviez des allemands; ceux des beaux arts, du commerce, du luxe, des italiens; et ceux de la guerre, des turcs.

Je laisse là ce que vos ancêtres ont pris des Turcs. Mais en recherchant ce que les autres nations vous ont communiqué de leurs usages, je trouve que l'Italie, quoique séparée de la Pologne par l'Autriche, la Moravie, la Hongrie, a eu plus de part à sa civilisation, que l'Allemagne; et que même dans la Masovie et la grande Pologne, qui tiennent de si près aux pays allemands, l'esprit italien s'y est communiqué presqu'autant que l'allemand. C'est sans doute, parceque la noblesse et les négocians, qui sont venu s'établir à Varsovie, depuis que cette ville est devenue la résidence des rois, et le rendez-vous des nonces, pour les diétes, après la réunion de la Lithuanie, vinrent pour la plûpart des palatinats du Südest, où les arts, les usages et le goût italien étoient le plus en vogue. Les prélats, qui ont aussi beaucoup contribué

à l'agrandissement de cette capitale, avoient presque tous été en Italie, soit comme voyageurs, soit comme étudiants, éléves des collèges de Rome, soit à la suite d'autres grands prélats, qui les avoient précédés dans les dignités. D'ailleurs, comme l'Allemagne même reconnoissoit de l'Italie sa civilisation, il étoit naturel que l'on préférât généralement ce qui venoit d'Italie à ce qui venoit de l'Allemagne. La réligion des rois, des reines et de la haute noblesse favorisa aussi et soutint plus constamment les artistes, les artisans et les gens de lettres italiens; et le premier commerce de librairie paroit avoir été fait en pologne, du moins à Varsovie, et à Cracovie, par des italiens. J'en juge par les éditions des livres anciens, que j'ai vu dans les bibliothèques, et par le langage même des marchands libraires, et des imprimeurs. Les libraires de Varsovie, ceux mêmes qui sont originaires ou natifs allemands, appellent les livres brochés, *alla rustica*, ce que je n'ai jamais entendu ni lu dans aucun catalogue de livres, ni en Allemagne ni en France. Cependant, je vois que le goût francois, ensuite l'anglois a prévalu chez les polonois, comme chez la plupart des autres nations européennes; et il paroît même, que les modes, les usages, les livres françois se sont repandus en Pologne plutôt ou plus généralement qu'en Allemagne, si on excepte Berlin, où les réfugiés les firent connoître, et les Hollandois les propagèrent par leurs contrefactions, comme pendant un certain tems y introduisirent leur manière de bâtir, qui n'est certainement pas la plus belle. Dans les vieux quartiers qui forment l'ancienne ville,

j'ai vu que les maisons sont hautes et massives, de trois croisées de front tout au plus, telles que je les ai vues presque partout, tant en Italie qu'en Allemagne, autour des maisons de ville et dans le centre du commerce. On dit que cette partie de la nouvelle residence ressemble en cela à l'ancienne. Vous, Monseigneur, qui avez fait de longs séjours dans l'une et dans l'autre, et qui connoissez si bien l'Italie, la France et l'Allemagne, vous avez remarqué sans doute que tous les vieilles villes de l'Europe, excepté celles de la Moscovie, de la Prusse, de la Poméranie et de la Suède, se ressemblent beaucoup. D'où vient cependant que celles de la Prusse occidentale, qui a fait partie de la Pologne jusqu'à nos jours, c'est à dire de jusqu'à 1772, ne ressemblent pas à Varsovie, bien moins, je pense, à Cracovie? C'est que Thorn, Dantzig et Elbing ont été bâties par des marchands et des gentilshommes allemands de l'ordre Teutonique, et Varsovie par des seigneurs et des princes, qui employoient des architectes italiens, des françois ou des allemands qui s'étoient formés en Italie et en France, sous le règne de Louis XIV, ou dans les premiéres années de Louis XV, et du roi Stanislas Lenczinski, retiré en Lorraine. Au moins j'observe que la plupart des palais de Varsovie, qui ont été bâtis à la fin du siècle passé, et au commencement de celui-ci, ressemblent moins aux palais d'Italie, qu'à ceux de France, s'ils sont entre cour et jardin. J'en connois à peine un à Rome un peu dans ce goût, je n'en saurai citer aucun de Florence, bien moins de Venise, peu ou point à Bologne, à Milan, à Verone, à Vi-

cence. Il n'y en a que deux à Turin, cinq à Berlin. De ces cinq deux, celui d'Anspach, et celui du Banquier Itzig, ont été batis par un homme, qui venoit de faire fortune en France. Les trois autres sont ceux du prince Henri, Mad. la princesse de Sacken, et de Mr. le prince Radzivil. Les anciens chateaux de votre noblesse ressembloient assez, à en juger par les débris, à ceux de la noblesse de Lombardie, mais depuis que la noblesse polonoise a bati des palais à Varsovie, leurs habitations dans les palatinats ont été négligés, et la plupart des maisons qu'ils occupent à présent, ne sont plus que de médiocres maisons de campagne, telles que les bourgeois des grandes villes d'Italie en ont dans les environs. Mais j'ai vu, que depuis le dernier partage, les gentilhommes, n'ayant plus les mêmes motifs d'aller vivre à Varsovie, retablissent leurs chateaux, ou élèvent des palais dans leurs villages, et rebâtissent les maisons de leurs vassaux et de leurs paysans plus solides, plus commodes et d'une meilleure apparence, qu'elles n'étoient autrefois. A cet égard, la grande Pologne, qui, avec la capitale de la Masovie, est passée sous la domination prussienne, gagne visiblement, parceque les seigneurs dépensent dans leurs terres, avec avantage, au lieu qu'ils bâtissoient et dépensoient par ambition ou par vanité dans la capitale et à la cour. J'ai vu l'Arcadie *) Cette belle création dont j'en avois vu, il y a deux ans chez V. A., les desseins gravés, fait honneur au

*) Superbe maison de campagne du prince de Radzivil, entre Lowicz et Varsovie.

goût de Madame la princesse, belle comme Hélène, dont elle porte le nom, mais bien différente par sa vertu et sa sagesse, de la fameuse épouse de Ménélas; aussi est-elle mère d'une très-belle famille, et devenue grand-mère elle conserve encore, ainsi que Mad. la comtesse de Tyzenhauz sa soeur, de grands traits de sa première et brillante beauté. J'ai vu plusieurs chateaux et maisons de seigneurs, et une infinité de celles des paysans et des bourgeois des villes seigneuriales; et ces bâtimens n'ont été entrepris que depuis deux ou trois ans. Celle qui m'a le plus charmé, est le chateau, le village et la ville de Dobrzyca de Mr. le général Gorzenski, sur le dessein et sous la direction de Mr. Zabawski, habile architecte, qui a étudié son art en Italie, pendant longues années, et qui est très connu de V. A. Cet architecte a su tirer parti des débris d'un vieux chateau, et en il l'a rebâti d'un goût très solide, d'une assez belle apparence; et ce qui importe le plus, très commode et très sain. Le vaste jardin est planté avec la même intelligence; peu d'arbres de pur agrément, et beaucoup d'arbres fruitiers de toute espèce, qui en produisant des fruits, ne laisseront pas que de donner de l'ombre, et former une très agréable promenade. L'état, la manière de vivre, les usages de la noblesse polonoise, ne ressemblent que sous quelques rapports à la noblesse allemande. Elle a sur ses paysans la même autorité à peu près que les seigneurs allemands, et qu'elle habite plus communément dans ses terres que dans les villes, mais ci-devant elle partageoit l'autorité souveraine et élisoit ses rois, au lieu que la no-

blesse allemande n'a depuis un tems immémorial d'autre part au gouvernement que pour la levée des impots; mais depuis les dernières revolutions, la noblesse polonoise paroît être précisement reduite à la condition de la haute noblesse allemande. Au reste, j'ai observé sur le lieu, que malgré le triste aspect qu'offrent encore la plupart de ces villages, le bas peuple n'est ni esclave, ni aussi misérable, qu'on le croit dans l'étranger. Je ne sais si V. A. connoît le système rural de l'Italie, particulièrement du Piémont, et de la ci-devant Lombardie, où les paysans sont aussi libres que les seigneurs, et certainement sont assez à leur aise. Or, la plupart de ces paysans, en cultivant les biens des riches propriétaires nobles, bourgeois, ecclésiastiques et des communautés religieuses, ne diffèrent des paysans polonois, qu'en ce qui ceux-ci, pour la main d'oeuvre, qu'ils prètent à leurs seigneurs, ont pour eux seuls le produit des portions de terre, qui leur sont fixement assignées; et que les paysans italiens, qui ne sont pas propriétaires, en cultivant les terres d'autrui, ont pour prix de leur travail, la moitié, quelquefois le tiers du produit eventuel, et sont au reste, comme tous les autres habitans du pays, sujets aux accises et à une certaine circonscription militaire. Je dis à une certaine circonscription; car nos paysans, non plus que les bourgeois, ne sont pas tous forcés de servir dans les troupes du souverain, mais lorsque l'état a besoin de lever de nouvelles troupes ou de recruter les anciennes, les municipalités doivent en fournir chacune à proportion du nombre des habitans de son district. On les choisit des familles

plus nombreuses, tant de la campagne, que des villes et des bourgs.

La noblesse polonoise n'est pas toute, ni pour la grande partie, militaire, comme l'est la noblesse allemande et prussienne. Elle ressemble en cela davantage à la noblesse italienne, Lombarde, Toscane, Neapolitaine, et à celle des états ci-devant du Pape.

Dans toutes les maisons des gentilshommes où j'ai été, j'ai trouvé des cabinets bien fournis de livres, pour la plus part françois, et en m'entretenant soit avec les seigneurs soit avec les instituteurs de leurs enfans, j'ai dû me convaincre que l'instruction est assez repandue et qu'on est en général au courant de la litérature et de la philosophie dominante. Autant que je puis en juger par le peu de tems que j'ai passé dans le pays, la vie des gentilshommes, habitués dans la capitale n'est guère différente de celles des comtes et des marquis italiens. Vous vous rappellez, Monseignenr, un joli poëme de l'abbé Parini, dont la première partie, intitulée *il Matino*, a eu un très grand succès. C'étoit dans le genre didactique, le plus poëtique et le plus piquant, qu'on ait jamais lu dans aucune langue. Le petit-maître, qui est en quelque façon le héros de la pièce, ne ressemble-t-il pas beaucoup à plusieurs de ces aimables, que vous avez connus à Varsovie, et peut-être aussi à Cracovie? Je doute, si en Allemagne, excepté Vienne et Prague, on trouveroit à faire l'application du portrait que Parini a si bien peint de son élégant Milanois. Mais je crois que l'on trouveroit encore plus de ressemblance entre les dames de Varsovie, et

celles des grandes villes de Lombardie, qu'entre nos ducs, nos comtes et nos marquis, et vos castellans, vos palatins et vos starostes.

Je crois cependant que la nature de votre gouvernement et le caractère fort galant de vos derniers rois, a dû rendre les dames polonoises plus intrigantes que ne sont généralement les italiennes de la caste supérieure; et que la facilité de faire divorce et de changer de mari a dû introduite en Pologne une galanterie différente de celle des autres pays catholiques. Quoiqu'il en soit, au reste, je ne puis douter que le sexe ne soit en Pologne, plus instruit qu'il ne l'est communément en Italie. Je parle toujours des femmes de qualité; je ne sais, si dans les autres classes, les femmes ont plus d'instruction que n'en ont les italiennes; mais certainement elles en ont moins que les allemandes des cercles de la Saxe.

Oserai-je, Monseigneur, vous parler du clergé? C'est peut-être la partie de la nation, qui m'est plus particulièrement connue, et c'est à Votre Altesse que j'en suis rédevable. Les évêques et les chanoines des chapitres de la ci-devant grande Pologne, (et ce n'est pas autrement, je pense, des autres palatinats et de la Lithuanie) ont infiniment plus de rapport avec les princes ecclésiastiques et les chanoines des grands chapitres d'Allemagne, qu'avec les évèques et les chanoines d'Italie. Je ne parle pas d'une coûtume aussi commune en Pologne qu'en Allemagne, et qui date d'un tems presque immémorial, touchant la résidence. Je ne connois que Posen où les évêques ayent leur palais de résí-

dence au milieu des maisons canonicales et près de l'église cathédrale. Vos antécesseurs, tant dans l'évêché de Warmie, que dans l'archevêché de Gnesne, ne résidoient ni à Frauenbourg, où réside le chapitre, ni à Gnesne. Les évêques de Culm, de Cujavie, ne résident pas non plus dans les villes, dont leurs diocèses portent le nom, et où est l'église cathédrale. Würtzburg et Bamberg, n'ont pas suivi cette coûtume, qui seroit un abus inexcusable, si les résidences des autres n'étoient pas dans les limites de leurs diocèses. L'on sait où résident les archévêques de Cologne et de Trèves. Les évêques de Spire, d'Olmütz, ne font pas non plus leur résidence ordinaire, ni à Spire, ni à Olmütz, mais l'un à Bruchsal, l'autre à Kremezier. L'archevêque de Magdebourg avoit sa résidence à Halle. Il est vrai, que chez vous les grands prélats rarement unissoient deux évêchés, au lieu qu'en Allemagne cela étoit presque passé en règle. Car, même dès le tems des empereurs Maximilien et Charles-Quint, on voit Albert de Brandebourg, archevêque de Mayence et de Magdebourg, et évêque d'Halberstadt. Le concile de Trente n'a pas pu abolir cette coutume, évidemment contraire à ses décrets. Vos chanoines réunissent fort souvent deux ou trois, tant dignités capitulaires, que simples prébendes de différentes cathédrales, mais cela est un peu moins ordinaire qu'en Allemagne. Ce qui est absolument commun aux cathédrales de Pologne et à celles d'Allemagne, tant catholiques que protestantes, c'est que les chanoines ne paroissent que rarement au choeur, et qu'ils laissent également à des

chantres gagés le soin de louer Dieu. Ces chantres, appellés vicaires, sans doute, parceque vices fungun-tur canonicorum, forment à Gnesne, à ce que j'ai vu, une espèce de couvent, qui rappelle la première institution des chanoines. Je ne sais lequel de vos prédecesseurs leur a bâti tout proche de l'église une grande maison, où ils ont leur logement; et c'est une fondation aussi louable, que l'étoit peu celle de ces premiers grands chanoines, qui crurent avoir besoin de vicaires, pour réciter ou chanter des pseaumes dans l'église, dont ils recevoient de quoi subsister avec aisance. Mais c'est une chose assez générale, que plus les revenus d'une place sont grands, moins ceux qui en jouissent, travaillent pour en remplir les devoirs. En Italie, les canonicats ne sont pas en général si riches, qu'en Allemagne et en Pologne; mais il est très certain, que plus ils sont riches, moins ils travaillent, soit pour l'église, soit pour l'état, soit seulement pour les arts et les sciences. Nous avons deux vers devenus proverbe, qui, pour définir un homme ignorant, disent qu'il ressemble à un chanoine de cathédrale. Il est vrai, que leurs matines, leurs grandes messes, leurs services pour les morts, auxquels sont attachés des retributions, leur enlèvent une grande partie de ce tems que d'autres donnent aux études; mais ce qui entraine l'habitude de ne rien faire, c'est peut-être l'aisance, mère naturelle de la mollesse et de la fainéantise. Aussi, cinq ou six ecclésiastiques, prévots ou chanoines, qui ont figuré dans la litérature, ou y figurent encore, tels que Muratori, Mazochi, Toaldo, les abbés Mehus

Vituli de Capoue et Bandini de Florence, Mr. Dionisi de Vérone, n'étoient pas, et ne sont pas de riches bénéficiers. Quelques chanoines des basiliques de Rome connus par des ouvrages sur des antiquités ecclésiastiques, n'étoient pas riches. En proportion, il y a eu beaucoup plus d'évêques, illustres par leurs travaux litéraires, qu'il n'y a eu de chanoines, quoiqu'il y ait en Italie trente chanoines pour un évêque; et il y a peut-être eu dans ce siècle plus d'évêques, que de chanoines connus comme auteurs dans la république des lettres. Il est vrai, que la plupart avoient acquis de la réputation par leur savoir et leurs ouvrages, avant que d'être faits évêques; mais à peine pourrois-je en nommer parmi ceux-ci, qui fussent chanoines. J'en ai connu deux dans mon pays, qui de chanoines de la Métropolitaine, sont devenus évêques par le crédit de leurs frères, qui étoient des magistrats fort estimés, ou ministres d'état: mais aucun d'eux, n'a donné la moindre preuve publique de science ou de litérature, tandis qu'ils occupoient des stalles, excepté Mons. de Buronzo del Signore, actuellement archevêque de Turin, qui étant chanoine de Verceil, donna une édition des ouvrages d'Atton évêque de sa patrie, dans le dixième siècle. Aussi, je me rappelle, que ce noble et savant prélat dans les premières années qu'il fut fait chanoine, et qu'il n'étoit pas encore employé par son évêque comme official, ou grand vicaire, a dit dans une pièce de poësie légère que pour être chanoine, il suffisoit d'être machine parlante. Parmi un grand nombre de prélats vivans que je connois, cinq évêques

peuvent se dire hommes de lettres, par les ouvrages qu'ils ont publiés, ou pour s'être fort distingués dans la prédication, Mr. Martini, archevêque de Florence, Mr. Capece, archevêque de Tarente, Mr. Turchi de Parme, Mr. Costaguti, évêque de Borgo san sepolcro en Toscane, le prélat Ange Fabroni de Pise, Mr. Ferrari, évêque de Suse en Piémont, Mr. Devoti, évêque d'Anagni. Au reste la plupart des évêques d'Italie, surtout du royaume de Naples et de Toscane, ne sont guères plus à leur aise que vos nombreux évêques suffragans, qui subsistent pour l'ordinaire par des prébendes et des distributions qu'ils ont comme chanoines; et certes la plupart de vos dignités capitulaires valoient ci-devant, avant les reductions qu'on y a faites dernièrement, beaucoup mieux que les trois quarts des évêchés d'Italie. Mais parmi ces chanoines polonois, évêques in partibus et suffragans de vos Altesses et de vos Seigneuries revérendissimes, riches et puissantes, y en a-t-il beaucoup, que par leur savoir, leur érudition, on puisse mettre à côté de Mr. Albertrandi, chanoine de votre église métropolitaine, et de la collégiale, maintenant cathédrale de Varsovie, et ci-devant suffragant de l'évêque de Posnanie, et de Masovie. Quelques grands chanoines et quelques prévots de villes subalternes, que j'ai connus, versés dans différens genres de litérature, sont sortis de la compagnie de Jésus.

En Italie, il n'y avoit que quelques cardinaux, et deux ou trois des évêques de grandes et riches églises, qui pussent être comparés aux prélats polonois, par leur richesse, leur crédit et leur influence

dans les affaires du tems, et pour avoir également figuré dans la litérature. Je ne sais, si dans vos parallèles trouveront place les Bembo, les Sadolete et autres cardinaux des siècles passées, et s'il y a eu parmi vos évêques et archevêques quelqu'un qui ait fait des ouvrages plus considérables encore que ceux que nous avons de Bembo, quoiqu'écrits avec une latinité moins pure et moins élégante.

Mais parmi ceux qui ont acquis une grande renommée par leur litérature et par le zèle avec lequel ils ont taché de contribuer à ses progrès, je trouve beaucoup de rapport entre le cardinal Quirini et Joseph André Zaluski, évêque de Kiovie. Independamment de leur extraction très illustre, ces deux prélats se sont distingués à peu près dans le même genre de litérature, qui étoit particulièrement de grandes connoissances bibliographiques, et un goût décidé pour les livres rares. Ils ont créé deux riches bibliothèques pour le public de deux grandes villes, où ils ont fini leurs jours, l'un à Brescia, dont Quirini étoit évêque, l'autre à Varsovie. J'ai vu la bibliothèque de Brescia, qui répond certainement à l'idée que j'avois de l'érudition du cardinal Quirini. Quant à la Zaluskienne de Varsovie, hélas! je n'ai plus trouvé que les murs qui la contenoient. Combien longtems nos polonois, je veux dire ceux des palatinats qui forment actuellement la Prusse méridionale, ne regretteront-ils pas la perte qu'ils ont faite, par l'enlèvement de cette fameuse bibliothèque! d'autant plus qu'ils n'auront pas même l'espérance d'aller la consulter à Petersbourg, puisque l'on sait qu'une

qu'une grande partie des livres a été dispersée, ou a péri dans le transport, pour avoir été mal encaissés, puis mal soignés, mal gardés, de sorte que peut-être la meilleure partie est perdue. Que deviendra la bibliothèque de Stanislas Auguste? Quand même elle resteroit publique à Varsovie, elle ne remplaceroit pas totalement la Zaluskienne, n'étant pas aussi riche en livres anciens et rares. Elle ne l'est, à ce qui m'a paru, qu'en livres beaux et bons certainement, mais qui se trouvent ordinairement dans toutes les grandes bibliothèques modernes. Il est cependant fort à souhaiter, qu'elle ne se démembre pas, et qu'elle ne sorte pas de Varsovie. Votre Altesse auroit pu reparer en grande partie la perte qu'on a faite, si les nouveaux arrangemens n'avoient pas ôté à l'archevêché de Gnesne le palais devenu épiscopal de Varsovie. Vous possédez des collections de livres et d'estampes, peut-être aussi utiles, pour l'histoire générale des sciences, des arts et des nations, que pouvoient l'être pour l'histoire particulière du Nord de l'Europe et de l'Asie, la bibliothèque de Zaluski. Beaucoup de vos évêques de Cracovie et de Posnanie, quelques uns de vos prédécesseurs en Warmie et à Gnesne, auroient trouvé leurs semblables parmi les cardinaux italiens leurs contemporains. Les théologiens et les mystiques, les zèlés pour la discipline, tels que les Szembeck, les Potocki, les Gembiski, les Lubïenski auroient trouvé les Thomasi, les Marefoschi, les Lanfredini, Soltyk, évêque de Cracovie, qui se rendit célèbre par son éloquence dans les premières années orageuses de Stanislas Auguste, n'avoit-il pas

quelques traits de caractère, qui le rapprochoient du cardinal Passionei, aussi vif, aussi ardent, aussi éloquent et pour le moins aussi savant que lui? Je ne puis pas vous demander, Monseigneur, à quel des cardinaux de notre siècle et de nos jours, on pourroit comparer Monsieur le comte Ignace Krasicki, ci-devant évêque de Warmie, et maintenant archevêque de Gnesne. Il faudroit réunir l'esprit et le savoir des Quirini et des Passionei, avec la verve et le génie poëtique d'Annibal Bentivoglio, ou plutôt de Nicolas Forteguerra, autour du Ricciardetto, pour former un personnage, digne d'être à côté de vous sur le parnasse. *) Au moins il n'y a pas eu dans ce siècle, ni des cardinaux, ni d'illuſtres prélats italiens qui soient parmi nous aussi estimés pour leur prose pure et élègante, et bien moins pour des poësies ingénieuses, agréables, piquantes, et pour un style aussi choisi, que l'est celui de vos ouvrages. Tous les polonois, qui m'ont parlé de votre Altesse, m'ont assuré, qu'aucun auteur de votre nation n'écrit aussi bien que vous, Monseigneur. Quant au fond et à l'étendue de vos connoissances, je ne crois pas avoir besoin que vos compatriotes m'en parlent.

Je n'ai pas beaucoup connu le clergé régulier, dans la ci-devant grande Pologne; et je ne connois guères d'individus vivans, ni des ouvrages de ceux qui vivoient à l'époque de l'avènement au thrône

*) On a fait mention des premières ouvrages de ce savant prélat dans la Prusse litéraire. V. Krasicki. Il en a donné plusieurs autres depuis.

de Stanislas Auguste. Les Jésuites, peu avant leur abolition faisoient seuls avec les clercs reguliers des écoles pies, les trois quarts au moins de la Pologne savante. Cependant sous le roi Stanislas, certainement très versé dans les sciences, la litérature et les arts, la classe civilisée, c'est-à-dire, la noblesse et le clergé étoient au courant des progrès que les autres nations avoient faits; et si la Pologne ne produisit pas beaucoup de grands ouvrages originaux, elle adoptoit presque généralement, tout ce qui paroissoit de marquant dans les autres pays. Depuis le règne de Sigismond Auguste, on a traduit tous les ouvrages italiens, qui avoient de la vogue. Mais pendant longtems en Pologne, comme en Allemagne, on traduisoit en latin les livres italiens, espagnols et françois; mais depuis un siècle, ou plus, on les traduit en langue polonoise, surtout ceux, qui intéressent les lecteurs de toute classe, et même les femmes, et qui ne sont pas fort volumineux. J'ai vu des traductions de tous les livres classiques de dévotion et de morale des deux derniers siècles, tels que le *combat spirituel* de Scupoli, la *Manne de l'ame* de Segneri, la *Philothée* ou introduction à la vie devote de St. François de Sales. J'ai vu ensute des traductions de tous les livres philosophiques, politiques, antithéologiques de notre siècle éclairé, ou soi-disant tel. Beaucoup de ceux que j'ai vu traduits en polonois, ne l'ont pas été en italien.

Les polonois ont commencé un peu plus tard que les Allemands à faire usage de la langue vulgaire,

en composant des ouvrages ; les plus anciens de vos poëtes ne le sont pas autant qu'Opitz, qu'on peut regarder comme le premier et le plus ancien des Allemands. Ils ont commencé, comme toutes les autres notions civilisées à écrire des chansons ou des cantiques, des sermons et des chroniques. Je ne sais si la premiàre traduction de la bible en langue polonoise est antérieure à trois ou quatre, qu'on connoit en langue allemande, mais je ne saurois croire, que vous en ayez de plus anciennes, que les deux italiennes de Malerbi de Brucioli, dont la première a été dix fois imprimée avant 1500, l'autre en 1532. Les sermons de Scarga, écrits, prononcés et imprimés entre la fin du 16ème et le commencement du 17ème siècle datent à peu près du tems de Jérome de Narni, dont les sermons parurent imprimés en 1635, et que nous regardons en Italie comme le premier de nos orateurs sacrés, qui ait abandonné ce pompeux galimathias des prédicateurs des siècles précédens. Cependant Jérome Musso, Gabriel Fiamma, et le cardinal Seripando, tous contemporains de Luther et de Charles Quint, et tous regardés dans leur tems comme d'excellens prédicateurs, ont certainement précédé votre Jesuite Pierre Skarga, né en 1536. Quelques réligieux des plus instruits avec lesquels je me suis entretenu à Varsovie, m'ont voulu faire croire que les sermons de Skarga, imprimé vers l'an 1590 et traduit du polonois en latin, ont contribué aux progrès que l'éloquence de la chaire a faits en France, et que Bourdaloue même en a profité. Il faut croire, si cela est, que les sermons

ayent été lus par St. François de Sales, et peut-être par le père Lingendes, qui ont précédé Bourdaloue, et qui ne leur ont pas été inutiles. Quoiqu'il en soit, je vois que les bibliothèques et les librairies de Pologne regorgent, comme les italiennes et les allemandes, de recueils de sermons pour le carême, les dimanches et les autres fêtes de toute l'année.

Il me paroît, Monseigneur, que la bibliothèque polonoise n'est pas aussi riche en ouvrages poëtiques, écrits dans la langue nationale, qu'en pièces d'éloquence, tant sacrée que profane; sans doute, parcequ'il y a plus d'occasions, plus de motifs pressans de faire des sermons et des discours, des harangues, que de composer des poëmes. Aussi, si vous avez dans ce genre des recueils, nous sommes bien loin d'en avoir de pareils en italien. C'étoit une suite nécessaire de la nature du gouvernement, très différent de tous ceux qu'on a vu en Italie, excepté celui de Venise, qui lui ressembloit à quelques égards. Mais il s'en faut beaucoup que l'on puisse rassembler autant d'ouvrages poëtiques en langue polonoise, en quel genre que ce soit, qui approche de ce que nous avons en italien. S'il y eut en Pologne cent fois, mille fois plus de gentilshommes, qui pouvoient cultiver l'éloquence, et éloquents, même sans être lettrés, qu'il n'y en avoit en Italie, il y avoit en revanche mille fois moins de polonois, capables de cultiver la poësie, qu'il n'y avoit d'italiens de toute classe. Ce n'est pas seulement parceque l'esprit polonois est moins poëtique que l'italien; et que notre langue est plus faite pour la versification, que la po-

lonoise; mais c'est, si je ne me trompe, parceque ceux de vos ancêtres, qui avoient du goût pour la poësie, ne s'y sont livrés qu'en écrivant en latin. Il paroit même, qu'ils ne se formoient des idées propres à la poësie qu'en langue latine. Sarbiewski, qui certainement avoit du talent pour la poësie, ne sut qu'adapter les phrases de Virgile et surtout d'Horace à ses pensées, ou plutôt former des idées d'après celles, que la lecture des poëtes latins lui avoient laissées dans l'esprit. Il a fait beaucoup plus d'odes, et autres pièces pareilles, qu'aucun des poëtes italiens latinistes: mais il est resté pour le goût trop en arrière, des Flaminius, des Fracastor, des Palearius, des Sannazar, des Vida. Je crois bien que d'un tems immémorial on a chanté en Pologne les avantures des amans, les exploits des guerriers, les louanges des dieux et des saints; mais je vois que ces sortes de poësies qui sont dans toutes les nations les plus anciennes, n'ont acquis un certain degré de perfection qu'au commencement du dix-septième siècle trois cens ans après que l'on en avoit en Italie, qu'on peut encore aujourd'hui étudier, imiter même pour le style. Il étoit reservé au règne de Stanislas Auguste, règne du reste si peu heureux, de voir paroître des poëtes, qu'on pourroit mettre au rang des Boileau, des Pope, et qui par un goût plus épuré, pouroient mériter d'être préférés à nos poëtes italiens de leur genre; car je ne crois pas que l'on fit tort de préferer la Myséide au *seeau enlevé* de Tassoni.

Cependant Monseigneur, n'avons-nous point à craindre, que la langue polonoise, qui sous votre plume,

et sous celle de deux ou trois autres de vos compatriotes, acquit cette élégance, cette perfection, à laquelle avant vous si peu d'écrivains et peut-être aucun n'avoit pu atteindre, ni en avoit si bien senti le génie, ne se conserve pas longtems? Je crois qu'elle court le même risque qui ménace d'un grand changement la langue italienne. Quel encouragement, quel motif auront les polonois de bien apprendre, de bien écrire leur langue, depuis que la Pologne n'éxiste plus? On continuera encore longtems à la parler, à l'écrire: mais les gens de lettres, capables de faire des ouvrages utiles ou agréables, ne seront-ils pas tentés de les écrire dans la langue de la nation, dont ils font partie; les uns en allemand, comme sujets de puissances allemandes, les autres en russe, comme sujets de l'empereur de Russie? Et combien de nouveaux mots, de nouvelles expressions, les dicastéres de Berlin et de Vienne, les modes, les usages de ces deux capitales, ne feront-ils p as p sser dans la grande Pologne, dans le Sendomir et la Gallicie, qui ne seront pas compris en Lithuanie et dans les provinces russes? combien la cour et l'administration de Russie, n'en introduiront-elles point en Lithuanie et Volhynie, en Ukraine, qui ne seront point reçus dans les palatinats autrichiens et prussiens? Peut-être dans dix ans d'ici, la langue polonoise éprouvera-t-elle plus de changement, qu'elle n'en a éprouvé en 150 ans depuis Sigismond Auguste jusqu'au règne de Stanislas Poniatowski. J'ai la même raison de craindre que la langue italienne n'ait le même sort, et que le changement, qui vient de se faire dans la plu-

part des états qui la composoient, n'influe puissament sur le génie de la langue. Je n'ai pas vu beaucoup de livres italiens, depuis la révolution françoise. On avoit lieu de craindre, qu'après que l'invasion des françois et les premières tentatives qu'ils ont faites pour y propager l'esprit révolutionaire, les lettres, les études seroient abandonnées, et que les muses en seroient bannies pour longtems. Il me paroît par les livres, qui me sont parvenus, et par ceux que je vois annoncés dans les journaux, qu'il est presque arrivé le contraire. L'on ne cesse point d'écrire et de livrer des ouvrages à la presse, quoique le commerce de librairie ait beaucoup souffert par la révolution. En Piémont, dans tous les pays qui forment actuellement la république cisalpine, l'on écrit, l'on imprime autant que six ans auparavant. L'usage de célébrer les fêtes, les événemens tant publics que particuliers, par des recueils de pièces fugitives, loin de tomber, se soutient, augmente encore, et semble acquérir de la solidité, par la maniére dont on s'y prend. Car on fait bien encore des sonnets, des épitres, des odes ou des chansons pour des mariages de princes, des seigneurs ou des particuliers aimés et estimés: mais on fait aussi pour de pareilles occasions des ouvrages considérables et solides. Je viens de recevoir et de lire un poëme fait à l'occasion du mariage du prince de Carignan, avec la princesse de Saxe, que Votre Altesse a vue à Dresde, presque au moment que les deux époux alloient partir pour le Piémont. Le héros de ce poëme est le très-célèbre prince Eugène de Savoie, de la même

famille et de la même branche dont est l'époux; et l'action est la délivrance de Turin, sa ville natale et sa résidence ordinaire. Il est facheux que les circonstances actuelles de la capitale du Piémont, ne répondent pas à l'heureux succès qu'eurent alors les exploits du Prince Eugène; et au sujet du poëme si bien choisi.

On suppose, et certes ce n'est pas sans fondement, que les guerres font languir les études, les lettres et les arts. Cependant on a observé, que les quatre siècles fameux dans l'histoire des progrès de l'esprit humain, ont été précédés d'horribles guerres. Celui de Philippe et d'Alexandre par celle du Péloponèse; celui d'Auguste par les guerres civiles de César et Pompée, et du Triumvirat. L'Arioste et le Tasse; Machiavel et Guichardin, Raphael et Michel-Ange, vivoient au tems des guerres, que firent en Italie, après la mort de Cosme de Médicis, les espagnols, les françois, les allemands. On sait que les grands auteurs du siècle de Louis XIV, ont vécu, ont écrit, les uns, après la guerre de la fronde, les autres durant celle de la succession d'Espagne. L'époque brillante de la litérature allemande ne touche t-elle pas immédiatement à la guerre de sept ans de Frédéric II.? Ce n'est pas que les guerres n'empêchent les gens de lettres de se livrer à l'étude, et qu'elles n'enlèvent à ceux qui cultivent les arts, les encouragemens, les recompenses, les moyens de se former, de méditer, d'employer leurs talens. C'est que les grands évènemens, les grandes révolutions électrisent, éveillent,

éxaltent les esprits, et fournissent des occasions et des sujets à toutes sortes d'écrivains. Les grandes guerres qui asservissent ordinairement les peuples, ne laissent pas de procurer par intervalle une liberté extraordinaire, qui permet de dire et d'écrire ce que dans un tems de paix et de calme, on n'oseroit pas. Ce sont les grandes convulsions, qui font éclorre des pièces d'éloquence et de poësie d'un grand genre, et souvent des histoires intéressantes, qu'il ne seroit pas permis d'écrire, lorsque les grandes et les petites puissances sont en paix, et gardent entre elles des ménagemens et des égards.

Il est vrai, que dans les vicissitudes que les guerres amènent, les auteurs, les poëtes, les orateurs, semblent souvent se deshonorer en changeant de style, suivant que le sort des armes varie, et que les différens partis s'élèvent ou tombent. Cela arrive actuellement en Italie. Monti, vivant à Rome des bienfaits du Pape et de la maison de Braschi, a fait un petit poëme contre les françois, à l'occasion de l'insurrection du peuple, où Bassville fut tué. Actuellement il est à Milan, et il écrit dans un sens entièrement contraire. Un autre poëte, nommé Gianni, qui, comme improvisateur avoit souvent invectivé les démocrates et les françois révolutionaires; et qui préparoit un poëme à la louange des autrichiens et de l'archiduc Charles, lorsque celui-ci remporta quelque avantage sur les ennemis, changea adroitement ses phrases; et le poëme, dont le héros devoit-être l'archiduc Charles, parut sous le titre de *Buonaparte in Italia*; et Buona-

parte devint le Godefroy et le Renaud du nouveau Tasse. Vous connoissez, Monseigneur, l'abbé Cesarotti, par sa belle traduction d'Ossian en vers blancs, et peut-être par sa nouvelle traduction d'Homère. Ce litérateur célèbre, professeur à l'université de Padoue, a sans doute en plusieurs occasions, prodigué des éloges au gouvernement vénitien, et à ses représentans aristocrates. Buonaparte arriva, et changea en démocratie l'aristocratie vénitienne. Cesarotti le mit au ciel et le plaça au dessus d'Auguste, dans un sonnet, que je prens la liberté de vous envoyer. Cesarotti restant à présent à sa place, est stipendié par l'empereur, et on ne doute pas que François II., son auguste épouse, ses frères et le gouvernement autrichien, ne fassent les sujets de quelques uns de ses ouvrages en vers et en prose.

Si Buonaparte a recompensé le poëte Gianni comme Cesarotti, il doit lui avoir donné le revenu de tout l'archeveché de Milan, ou d'une des plus riches abbayes de la cisalpine. Car, on m'a assuré qu'il a fait assigner à Cesarotti pour ce sonnet une pension de mille écus sur les revenus de l'évêché de Padoue, et que la première année lui fut exactement payée. Je ne sais, si après la cession de l'état vénitien à l'empereur, l'on a continué, et si l'on continue à la lui payer de même. Si cela est, ces quatorze vers, où Virgile est représenté comme un flatteur hypocrite, lui vaudront au bout de dix ans précisément, plus que les dix-huit vers de l'éneide qui se terminent par „*Tu Marcel-*„*lus eris*: morceau très fameux, qui fait le sujet de ce beau tableau de la Kauffmann, que j'ai vu à La-

bienska. Mais avions-nous besoin en Italie d'un pareil trait de bienfaisance, pour encourager les poëtes, ou les soi-disant tels, à faire des sonnets?

Mais aussi, Monseigneur, les autres nations ont-elles raison de nous reprocher nos sonnets? Quelle différence y a-t-il entre les sonnets et les romances, et tant d'autres pareilles pièces, qu'on voit paroître en France, en Allemagne et partout? Il me paroît que ces piéces fugitives ne sont pas rares en Pologne non plus. J'en ai vu plusieurs dans des recueils de poësies polonoises, particulièrement dans celui de Naruczewiecz.

En parcourant les bibliothèques, je fus curieux d'observer, si parmi les auteurs polonois, j'en trouverois qui me parussent issus de quelques unes des familles, dont le nom indique, qu'elles sont très probablement italiennes. J'ai sous les yeux une note de ces familles, tirée d'un ouvrage polonois du comte Kuropatnicki, imprimée en 1789. J'en compte quatre-vingt. Mr. Albertrandi m'a dit, qu'il doit y en avoir plus de trois cents. Aussi dans cette liste, je ne trouve ni la famille d'Albertrandi, ni celle de Tomatis, et ce qui m'étonne, je n'y vois pas celle de Poniatowski, qui est aussi originairement italienne.

La plupart de ces familles descendent des négocians, qui s'étoient d'abord établis à Cracovie. Peut-être les Poniatowski, descendans soit des Torelli, soit des Salinguerra, étoient d'une autre classe. Quelques unes descendoient des professeurs, ou docteurs, comme les Buccella. Les Bonelli, peuvent bien être de la même famille, que les ci-devant ducs Bonelli, descen-

dans d'une soeur de Pie V. D'ailleurs, il y a beaucoup de familles de ce nom dans la province de Mondovi et d'Albe. Les Provana, très-illustre famille de Piémont, originaire de Carignan, ne peuvent guère être venus en Pologne, que comme militaires ou officiers de cour. Les noms de Giannotti, des Donati, Oliva, Pini, Roman, sont très communs dans presque toutes les provinces d'Italie. Les Pilati sont du Tyrol italien. Je ne connois des Principati, qu'en Sicile.

J'aurois voulu trouver quelques uns de ces noms à la tête des livres polonois, soit de prose, soit de poësie. Mais je n'en ai pu reconnoître aucun; le seul italien, qui ait écrit et publié des livres en Pologne est Alexandre Guagnini, encore cet auteur fut soupçonné d'avoir volé à un chanoine polonois son histoire de Pologne.

Mr. Albertrandi préféra la poësie latine à la poësie vulgaire comme ont fait presque tous les Jésuites, malgré l'exemple que leur avoit donné Pierre Scarga, qui outre les sermons, avoit composé en polonois des vies de saints et un abrégé d'histoire ecclésiastique.

A la vérité je n'ai pas trouvé beaucoup plus de noms de familles allemandes dans l'histoire litéraire ou la bibliothèque d'auteurs polonois. Parmi ceux-ci vous avez deux historiens des plus célébres originaires allemands, Cromer, que V. A. m'a tant de fois cité, et Neugebauer.

Mais votre famille, Monseigneur, n'est-elle pas originaire de l'Allemagne, ou plutôt de la Suisse? Car je sais bien qu'avant de porter le nom de Krasi-

sicki d'une des terres qu'elle acquit en Pologne elle s'appelle de Biberstein du nom d'un chateau du canton de Berne près d'Arau. Quoiqu'il en soit des familles étrangères en Pologne, je ne saurois douter que vos races sarmatiques, scythiques ou esclavonnes, sont trés capables de toute culture. Aussi, depuis que les lettres et les arts se sont introduits chez vous et ont passé la Vistule, soit du côté de Cracovie ou de Varsovie, vous vous êtes élévés à la hauteur de la nation allemande, qui est sans contredit très lettrée, et qui peut se vanter d'avoir actuellement des savans et des artistes en grand nombre, et incontestablement de la première classe.

Je suis avec respect

de Votre Altesse Révérendissime

Monseigneur

Berlin,
le 12 d'Août 1798.

le très-humble et très-obéissant et très-devoué serviteur
*Denina.*

À

MONSIEUR LE BARON

# DE CHAMBRIER D'OLEYRES *)

SUR

QUELQUES PARTICULARITÉS

DE

LITERATURE PIEMONTOISE.

MONSIEUR.

Est-il bien vrai, que Mr. le comte N . . se prépare à refuter ce que j'ai dit des Piémontois, et de quelques autres peuples, dans mes considérations sur l'Italie? J'en serois faché, soit qu'il réussisse dans son entreprise, soit qu'il y échoue. Car je ne voudrois pas, après tout, avoir tort; et comme j'estime infiniment Mr. le comte N . . et ce qu'il a écrit sur différens sujets, je ne voudrois pas voir qu'il eut tort, même en écrivant contre moi. Mais sont-ce quelques principes, quelques réflexions générales qu'il veut combattre, ou compte-t-il de nier les faits sur lesquels s'appuyent mes réflexions?

*) Envoyé extraordinaire du roi de Prusse à la cour de Sardaigne et membre de l'académie des sciences et belles lettres de Berlin.

J'espère que ce ne sera pas ce que j'ai dit des Savoyards et du gouvernement doux, modéré et bienfaisant de nos souverains soit dans les premières pages de mon mémoire, soit dans la lettre à Mr. de Krasicki, alors évêque de Warmie, à présent archevêque de Gnesne. Il ne voudra pas soutenir que les académies, les sociétés, les établissemens litéraires dont j'ai fait mention en parlant de Turin, de Milan, de Vérone, de Padoue, et les savans que j'ai nommés, n'existoient point en 1792. Il trouvera au contraire que j'aurois du faire mention de plusieurs piémontois, qui, à cette époque, avoient déjà donné des preuves publiques de leurs talens litéraires; ce que j'aurois fait avec plaisir si la nature du mémoire l'eut permis. Mais est-ce peut-être ce que j'ai dit du caractère de mes compatriotes les piémontois et de quelques autres peuples d'Italie qu'il veut combattre? Voudra-t-il prouver que l'opinion publique accorde plus d'esprit au peuple de Coni qu'à celui de Nice? que les Verceillois sont plus actifs et plus fins que les Biélois? Ou veut-il faire voir qu'il est sorti de Crema et de Lodi plus de gens de lettres que de Bergame et de Come? que les Veronois et les Vicentins sont moins guerriers, moins vifs et plus débonnaires que les padouans? Ou veut-il soutenir en général que les habitans de la riche et grasse plaine ont un esprit plus delié, un corps plus robuste, un caractère plus énergique que les montagnards? Si c'est cela qu'il veut prover contre mon opinion, je le prierois d'attendre jusqu'à ce qu'il ait vu les mémoires, qui sont à présent sous presse, sur les habitans des alpes, qu'il

qu'il trouvera dans le volume de l'académie des années 1791, 1792, 1798, et dans un autre que je viens de lire, mais qui ne paroîtra qu'un peu plus tard.

Cependant Mr. de N . . ne voudra pas enfin contredire une belle sentence de ce Tasse, qu'il estime et qu'il admire avec tant de raison. Ce poëte philosophe ne fait pas dire aux personnages qu'il introduit, mais il dit lui-même en parlant des gens de Tours et de Blois, qu'Etienne d'Amboise conduisoit à la fameuse expédition de la terre sainte, que

„La terra molle, e lieta, e dilettosa
„Simili a se gli abitator produce.„

Je ne doute pas qu'il n'y ait des exceptions à faire à cette règle, ou sentence. On sait que tant d'illustres savans hollandois, allemands et anglois, qu'il n'est pas nécessaire de citer, n'étoient pas nés dans les vallées, ni même au pied des montagnes; mais je sais aussi quel rôle jouent, dans la litérature angloise, les écossois. Je sais que les Silésiens, les Lusatiens, le pays de Mannsfeld et la Turinge, le Wirtemberg et la Suisse, pays montagneux, ont contribué au progrès des sciences dans tout le pays plat et uni de l'Allemagne, de la Prusse et de la Pologne. Je sais quelle différence on fait entre les habitans des rochers de la Suède et du gras Dannemarck, et même combien on distingue à Copenhague les Danois propres et les Norvégiens, dont le pays ressemble beaucoup plus à la Suède et à l'Ecosse qu'au Dannemark et à l'Angleterre.

Pour ne pas nous écarter de l'Italie, je connois nombre de savans, de poëtes et de litérateurs, Piémontois, Milanois, Mantouans, Ferrarois, qui ne sont pas nés dans des montagnes. J'en ai connu plusieurs ou personnellement, ou par renommée et par la lecture de leurs ouvrages; un d'eux qui a passé avec raison pour une tête des plus fortes parmi les savans de Bologne, de Rome et de Naples, étoit né non seulement dans une plaine humide, mais au milieu des lagunes. Car le célèbre Agatopisto Cromaziano (Appiano Buonafede) étoit de Comachio et le plus noble, le plus énergique des poëtes vivans d'Italie, l'abbé Monti, n'est-il pas né à Fosignano entre le bas Ferrarois et Comachio, comme Virgile étoit né dans le Mantouan, pays plat et peu différent du Ferrarois?

La nature n'a pas attaché exclusivement l'esprit, le génie à un sol pierreux, graveleux ou montagneux. Pindare et Plutarque, nés dans la grasse Béotie auroient fait honneur aux collines de l'Attique et à celles de Syracuse. Aristote n'est-il pas sorti d'un pays, plus fait pour donner de bons cavaliers à l'empire Macédonien, Romain, Ottoman, que de profonds philosophes et d'illustres savans à la république des lettres? Malgré cela, il ne sera pas moins vrai que ce sont les races issues des montagnes, et les habitans des collines, qui cultivent les arts avec plus de succès, même dans les grandes villes de la plaine, et qui en soutiennent l'éclat. Je dirai plus, c'est que si des hommes natifs de pays riches, et de villes ou bourgs situés

dans une plaine humide et fertile, ou issus de familles nobles et opulentes (car la trop grande aisance fait sur les particuliers le même effet que la fertilité du pays fait sur le peuple) se sont élevés à un haut dégré de de mérite et de célébrité, c'est que d'autres causes non moins physiques y ont concourru; c'est lorsqu'une race étrangère vient donner une nouvelle vigueur à une autre affoiblie par la mollesse qu'amènent l'habitude des grandes villes et les richesses. Je pourrois à ce propos citer l'exemple d'un des plus illustres Piémontois, et certainement d'un grand génie, dont les ancêtres sortis d'une grande province de France qui ne passe pas pour la plus spirituelle, étoient depuis un siècle domiciliés à Turin, et ne passèrent que pour des hommes d'un esprit très borné, mais dont la mère, qui étoit née à Cambiano près de Quiers, porta dans la famille, où elle entra, un esprit qu'on n'y avoit jamais trouvé.

Je sais, Mr. le Baron, que plusieurs hommes de lettres ou demi-lettrés ont publié des apologies de quelques villes dont je n'ai pas dit tout le bien qu'on auroit souhaité; mais soit par malice, soit par ignorance ou maladresse, en voulant ou en feignant vouloir me combattre, ils n'ont fait que donner plus de relief à ce que j'ai avancé. Je sais qu'à Padoue un des plus célèbres professeurs de l'université, qui quelques années auparavant, sous le titre d'un *apologo*, avoit fait une satyre sur la ville et les habitans de Padoue, qu'il désignoit l'une sous le nom *d'Oligandria* et les autres sous celui *d'Oligandrini*, fut

engagé, pour se reconcilier avec les Padouans, à écrire contre l'article de mon mémoire concernant leur patrie. Il dut citer une quantité d'écrivains, dont j'aurois parlé aussi, si j'avois dû faire l'histoire littéraire de cette ville, mais dont à peine un ou deux méritent d'être placés à côté des quatre ou cinq vraiment célèbres que j'ai nommés. Mais en rapportant l'article de mon mémoire qu'il devoit combattre, il eut soin de supprimer ce qui fait honneur à ce pays, et il ne rapporte que ce qui n'est pas à sa louange; de sorte qu'il n'a fait que repandre, ce qu'il avoit envie de dire lui-même de peu favorable aux Padouans.

Cependant il ne jugea à propos de faire parvenir ici sa brochure. Il sentoit probablement que cela n'auroit rien ajouté à sa réputation qui est assez bien établie en Allemagne et en Italie. Nous n'avons rien vu non plus de quelques autres écrivains qui ont voulu être les Don Quichotte de Crema et de Padoue; à ce que le bon Toaldo me manda.

Le comte Morelli est le seul qui eut le courage d'envoyer à notre academie six exemplaires de son supplément poëtique.*) J'étois absent, lorsque le paquet avec la lettre du comte Morelli fut présenté à l'assemblée. On attendit mon retour de Dantzig, pour déterminer s'il falloit répondre, et dans quels termes on pouvoit le faire. D'accord avec Mrs. Me-

*) Supplimento poetico di Notizie Astensi del conte D. Francesco Morelli.

rian et Meyerotto, les seuls qui ayent daigné jetter un coup-d'oeil sur ces feuilles, dont le titre même annoncoit l'absurdité, je dictai la reponse, pour accuser à l'auteur la réception du paquet, et lui dire, qu'on avoit distribué les exemplaires à ceux des membres qui pouvoient s'y interesser. Mr. Merian comme sécrétaire perpétuel signa cette reponse et la fit partir.

Si l'academie eut jugé à propos de prendre part à cette querelle et se rendre juge entre moi et le comte Morelli, qui m'accuse d'avoir fait un très grand tort à sa patrie, ce ne seroit qu'à vous seul de tous ses membres, qu'elle auroit pu commettre la décision; comme elle pouvoit s'adresser à l'abbé Toaldo ou à Mr. Cesarotti, pour décider si je devois donner aux Cremasques, aux Padouans le même esprit, qu'aux Bergamasques, aux Veronois et aux Vicentins. Vous connoissez l'état de la litérature du pays, et vous pouvez juger si dans cette pièce que l'on attaque, j'avois sujet de parler d'Asti, comme j'ai fait de Saluces; et si l'auteur de ce magnifique et sublime supplément m'inculpe avec raison d'avoir avili sa patrie, de l'avoir peinte avec une plume trempée dans l'écume de Cerbère, de lui avoir déchiré le sein avec le dard de Lycambe. Car ce sont là ses termes; et il faut avouer que jamais querelle literaire ne fut traitée avec un style aussi tragique.*) Ce ton si convenable au sujet

*) Che ad effigiarla di cerberee spume Tinse il mordace calamo — ma un figlio Veder d'Italia feramente armato Di dardo Licambeo squarciarle il seno, Questo l'è strazio ch' ogni strazio avanza.

ne fit pas l'impression que font les tragédies, mais précisément celle d'une comédie, qui est de faire rire.

Aussi j'appris, quelque tems après, que c'étoit l'effet que cette pièce singulière avoit fait en Italie, partout où l'auteur s'étoit empressé de la répandre. Vous trouverez ailleurs copié sur l'original, ce que nous manda à ce sujet une personne des plus estimées parmi les gens de lettres d'une ville des plus civilisées de l'Italie.

Quant à moi, Mr. le Baron, en lisant le tître de supplément de notices astesanes, je crus d'abord que le comte Morelli alloit m'accabler de citations tirées des catalogues de Chiesa et de Rossotti, des chroniques d'Asti, que Muratori et Mr. le comte de Napion ont tirées de l'obscurité, ou de l'histoire de Tiraboschi de la litérature italienne et de celle de l'ordre de Malte, de Bosio et de Vertot; et qu'il alloit me rappeller des noms illustres, au moins chez nous, des Alfieri, des Asinari, des Busca, des Cacheran, des Garetti, des Malabaila, des Ponte, des Prioca, des Roero, des Solar, dont plusieurs mériteroient à la vérité qu'on écrivit ou leurs vies ou leurs éloges. Rien de cela. Toutes ces cinquante sept pages, moitié en vers empoulés, moitié en prose triviale, ne sont ici que pour me reprocher de n'avoir pas nommé, et nommé en style de panégirique les membres d'une société dirigée par le père professeur Alloati; de n'avoir point parlé d'un avocat Grassi dont on devoit imprimer à Londres quelques pièces de poësies imités de Catulle; de n'avoir point parlé de Mr. le comte de Viano, qui avoit déja publié quelques doutes sur la phy-

sique: *dubii fisici;* de Mr. le marquis d'Incisa qui avoit présenté à l'académie de Turin quelques vues sur les moyens d'emploÿer les ouvriers des fabriques à soie, lorsque l'ouvrage ordinaire leur manque; de n'avoir pas dit que Mr. Giobert, dont j'avois parlé ailleurs, est d'Asti, ou de sa province; de n'avoir pas fait mention du docteur Gardini professeur de philosophie au collège d'Albe qui a remporté des prix aux académies de Lyon et de Mantoue; de n'avoir point parlé de Mr. l'abbé Roëro de Piea exjésuite qui fut par le comte Bogin proposé au roi Charles Emmanuel pour être envoyé à visiter les écoles de Sardaigne; de n'avoir point dit qu'un très habile sculpteur en bois, que je vis à Turin nommé Bonzanigo, ou Pozzanigo étoit Astesan; *) d'avoir passé sous silence Mr. l'abbé Odoard Cocchis, docteur en théologie et auteur de quantité de sonnets imprimés à Turin en 1783 et que des journalistes ont loués; enfin de n'avoir pas dit que le docteur Brovardi étoit un homme actif et laborieux, parcequ'il avoit fait un recueil de mots piémontois, et recité quelques demi-sonnets de sa façon dans les maisons qu'il fréquentoit; et de n'avoir fait qu'en quatre lignes l'éloge du célèbre comte Alfieri.

La rareté du cas de voir dans un seul quartier d'une ville de province, les maisons de dix ou quinze hommes célèbres, vivant en même tems, les unes attenantes aux autres ou à la distance de quelques pas, comme en effet je les ai vues à Saluces, me fit ajouter

*) V. le supplément au premier mémoire des considérations etc.

une note à ce que j'avois dit de cette ville. En le disant vaguement, en des termes généraux, cela n'auroit pas fixé l'attention, et n'auroit guère interessé. J'en aurois fait autant, en parlant de la ville d'Asti, si elle m'eût présenté, outre les deux comtes Alfieri, cinq ou six auteurs, professeurs, magistrats très estimés, tous contemporains, comme le sont Mr. le comte Saluces, Mdlle. Deodate (Glaucilla Eurotea) sa fille, Mr. de la Torre archevêque de Sassari, le poëte Balbis et Vignola le P. président et ministre d'état Peyretti, l'intendant général comte Ferri, Mr. Bodoni, les deux professeurs de physique à l'université de Turin, Eandi et Vassalli, Mr. Malacarne, ci-devant professeur à l'université de Pavie, à présent à celle de Padoue; ensuite plusieurs autres magistrats et intendans, tels que Calza, Paoletti, Viale, Calandra, les professeurs Garmagnan, Basca, Revelli. Je sais bien qu'il y a une société respectable, établie sur le pied de celle qu'on appelloit à Turin, Saint-Pauline, du nom du comte de St. Paul, et j'ai lieu de croire que ceux qui la composent, les comtes de Viano et de Consombrat, les pères Alloati et Brignon, tous deux carmes, l'avocat Argenta, le chanoine Moreschi, les comtes Cordara et del Carretto, de Bistagno, Corte et della Torre, sont gens de mérite et fort lettrés. Mais le comte de Viano étoit le seul connu par quelques essais, donnés au jours; et les plus considérables n'ont paru qu'après mon voyage en Piémont.

Mais quel terme auroit eu cette pièce, qui dans le fond n'étoit qu'une esquisse des mémoires sur les peuples habitans des alpes, si de toutes les villes et de

toutes les contrées dont je fais mention, j'eusse dû faire l'éloge de toutes les personnes qui dans le pays ont la réputation de savans ou d'amateurs de sciences de belles lettres?

Si j'étois entré dans plus de détail au sujet d'Asti, j'aurois dû à plus forte raison en faire de même de dix ou douze autres villes tant du Piémont que du Milanois, et de l'état de Venise, qui comptoit alors parmi les individus qui y sont nés, beaucoup de personnes aussi instruites, aussi versées dans les sciences, les belles-lettres et les arts, que le sont ceux que Mr. le comte de Morelli prétend que j'aurois dû nommer avec éloge en parlant d'Asti. N'aurois-je pas dû par exemple en parlant de Nice nommer l'avocat Costantini (de qui j'ai vu entre autres choses la vie qu'il a écrite de Metastasio) le P. Audifredi bibliothécaire de la minerve à Rome; Mr. Papacin d'Antoni tous deux vivans de notre tems, l'abbé Alberti de Villeneuve, l'abbé Fea très-estimé à Rome, soit comme philosophe, soit comme antiquaire et le P. Sua d'un des plus fameux théologiens de nos jours (Tamburini.) En parlant de Coni et de sa province n'aurois-je pas dû parler de Mr. Melan de Portula, professeur à l'université ensuite archevêque de Cagliari. Et aurois-je oublié D. Joseph Meyranesio si profondément versé dans la théologie et dans l'histoire ecclésiastique surtout du Piémont? J'aurois dû parler de Savillan, d'où sont natifs le comte de Saorge, les deux pères Roffredo, l'un frère, l'autre oncle de ce comte, tous trois très connus par leur esprit, leur savoir, et les

oeuvres qu'ils ont donnés au public; de l'abbé Massa dont les talens pour l'histoire m'étoient déja connus, quoiqu'il n'eût pas encore mis au jour les ouvrages qu'il donna deux ans après, du père D. Benoit Rossetti benedictin, abbé du fameux monastére de Bobbio, les deux professeurs Operti. J'aurois dû parler de l'académie de Fossan, patrie du comte de St. Paul qui en est le fondateur et le soutien principal, et de plusieurs des membres natifs de la même ville. Et en parlant de Mondovi, n'aurois-je pas eu encore beaucoup d'autres ou professeurs ou amateurs, outre ceux que j'ai nommé en son lieu, non moins dignes d'être connus que ceux qui composent la société litéraire d'Asti? Encore je n'aurois pas du passer sous silence, ni Querase, ni Bra, ni Carmagnola patrie des deux estimables Carena, ni Carignan, patrie de deux fréres, Mrs. Cara de Canonico économistes erudits dont l'ainé mériteroit bien d'être cité, ne fut-ce que comme géographe et antiquaire, autant que l'abbé Pittarelli d'Asti, que j'estime d'ailleurs, et que Mr. Morelli me rapelle. C'est par lui que je fis graver la carte de la Grèce ancienne d'après celle de d'Anville pour mon histoire politique et litéraire de la Grèce. Mr. de Canonico fut un des premiers qui employèrent les talens de Mr. Pittarelli, et l'initia dans l'étude des antiquités, en lui faisant graver la carte des alpes que vous verrez achevée et augmentée dans le volume de l'académie où sont les mémoires sur le passage d'Annibal et sur les habitans des alpes. Je n'ai pas nommé en parlant de Turin et surtout de la société alors florissante des *Unanimi*, une dixaine de membres qui tous avoient

plus de tîtres d'être cités qu'aucun de ceux que le poëte suppplémentaire me reproche d'avoir passé sous silence. L'abbé Lirelli que plusieurs académies et même différentes cours d'Europe pourroient nous envier, en voyant les cartes qu'il a déja donné de la Sardaigne et du Piémont et surtout les premières feuilles de la grande carte générale de l'Europe qu'il fit graver à Paris en 1781. Ce geographe méritoit-il moins que Pittarelli que je fisse mention de lui? Je l'aurois nommé encore en parlant des alpes grayennes et pennines si j'avois sçû qu'il étoit de la vallée de Sesia.

Mr. Moriondo théologien et historiographe, n'avoit-il pas autant de droit à nos éloges que qui ce soit des astesans que Mr. Morelli nomme dans son supplement? Ai-je seulement employé deux lignes pour parler de Mr. Durandi poête dramatique dans sa jeunesse, puis savant magistrat, auteur de très bons ouvrages sur les antiquités du Piémont, et d'autres écrits sur des matières juridiques et féodales? Verceil auroit bien plus de raison de prétendre que l'on fît l'éloge de ce savant magistrat puisqu'il est de sa province, que n'en a la ville d'Asti qu'on loue le marquis d'Incisa. Au surplus avant que d'aller chercher la Rocchetta et Tigliole ou autres villages que Mr. Morelli veut mettre sous l'article de la ville d'Asti, de laquelle seule je parlois en la comparant à Casal (car du reste j'ai dit que le comté d'Asti et le caractère de ses habitans ne diffère point de celui du Montferrat) avant, dis-je, que d'aller chercher Tigliole dans le comté d'Asti, pour dire que Mr. l'abbé Cocchis qui est natif de ce village

à fait imprimer deux volumes de sonnets; j'aurois bien plutôt en parcourant les Langhes, ou le haut Montferrat, trouvé Dogliani patrie du grand chancelier comte Corte, et du comte et chevalier Marenco, aussi bon poëte que puissent l'être ceux dont Mr. Morelli voudroit que j'eusse fait l'éloge. Le père Rosetti de la Venerie royale moine camaldule et malgré cela poëte, et les pères Borgarelli et Bordini du même ordre, le père abbé D. Guarin Belgran Turinois membre de plusieurs académies, estimé et très distingué dans un ordre où les savans ne sont pas rares, le père Gentilini recolet de Novare, très-connu dans toute la Lombardie comme poëte et comme orateur, ne méritoient-ils pas qu'on en fît mention?

L'article de mes mémoires, où j'aurois pû nommer comme poëtes l'abbé Cocchis et l'avocat Grassi, est celui où j'ai dit que les Piémontois de nos jours démentoient par le fait ce qu'un de leurs compatriotes a reproché au Piémont c'étoit de n'avoir jamais produit des poëtes. Je me bornois à rappeller à mes confrères quelques pièces de Mr. Bossi que je leur avois présentées autrefois, et qui étoit même personnellement connu du directeur de la classe des belles-lettres. Je fis mention de Mademoiselle de Saluces, à cause de son rare génie et parceque le père étoit connu de la classe de physique et de mathématique. Comment aurois-je pû parler de tous les autres Piémontois qui lorsque je rédigeois le mémoire au printems de 1792 avoient quelque titre pour être comptés parmi les poëtes? Indépendament de ceux qui avoient donné au

jour des ouvrages en vers tant latins qu'italiens quand Baretti fit ce reproche à sa patrie, et sans parler de comte Alfieri si avantageusement connu comme poëte du grand genre depuis dix à douze ans, dix autres au moins se présentoient qui ne sont pas moins en droit d'être regardés comme poëtes, que l'abbé Cocchis, et l'avocat Grassi. N'avons nous pas vu un poëme dans le genre de la Secchia rapita, et des épitres dans le genr e de celles de l'anglois Pope, par Mr. l'abbé de C. . . ? Ne connoit-on pas les tragédies, et diverses petites pièces imprimés du comte Tana, qui ont été extremement goutées dans toute l'Italie? N'avons nous pas entendu lire de lui quatre ou cinq chants d'un poëme épique sur le même sujet que la fameuse Henriade de Voltaire? Mrs. Boggio et Olivieri n'ont-ils pas fait des opèra aussi dignes de paroître sur les théatres que ceux de tant d'autres imitateurs de Metastasio, ou de Zeno? Peut-être, Mr. Orengo ne se croit pas indigne d'entrer dans ce nombre? Je ne sais si les tragédies de Mr. Bossi ont eu le même succès que celles du comte Augustin Tana et d'Alfieri. Mais ses pièces du genre lyrique pouroient le mettre au rang des Guidi et des Frugoni.

Etoit-ce un supplément aux catalogues de Chiesa et de Rossotti que je devois faire dans cet essai de réflexions sur le caractère des Piémontois? Au surplus si l'avocat Grassi et le théologien Cocchis peuvent occuper une place parmi les cent cinquante ou cinq cent auteurs dont nous avons des volumes de sonnets, de madrigaux, de ballades, de chansons, depuis le Pétrarque jusques à nos Franzini, à nos Cochis et

nos Grassi, n'avons-nous point en Piémont un auteur de poësies latines aussi digne de trouver place avec Fracastor que le sont Cocchis et Grassi d'être à la suite de Bembo et de Casa ou plutôt de Zappi e Lemene? Si le goût de la poësie latine n'étoit pas passé depuis quarante ou cinquante ans, les poëmes de Mr. D. Bernard Vigo sur les *Truffes*, le *Quinquina*, sur la *fabrication du papier* seroient goutés, en Allemagne surtout, autant que l'ont été ceux du père Rapin sur les jardins, et de du Fresnoy sur la peinture. Le supplémentaire astesan me reproche de n'avoir point parlé du docteur Gardini professeur au collège d'Albe, de l'abbé Cavalli, professeur au collège romain, du père Alloati, professeur au collège d'Asti. Si ces trois professeurs sont de la ville d'Asti, je dois regretter de ne les avoir point nommés pour faire exception à ce que j'ai dit de la mollesse des habitans de cette ville. Mais l'abbé Cavalli qui entra aux carmes, dans sa première jeunesse, n'a pas eu le tems de contracter cette mollesse assez naturelle aux habitans d'une ville de province riche par elle-même, et le docteur Gardini, dont je me rappelle que Messieurs de Prioca m'ont dit beaucoup de bien, indépendamment des ouvrages que je connois de lui, combien de tems a-t-il vécu à Asti? D'ailleurs Bobbio n'auroit-il pas le même droit de se plaindre, qu'on n'ait pas fait mention honorable de Mr. Follini professeur à Ivrée aussi connu comme physicien que l'est Mr. Gardini? Avant que d'aller trouver à Rome Cavalli professeur de philosophie au collège romain, n'aurois-je pas trouvé à Pise le père abbé Cametti professeur de mathématiques très estimé, et dont

nous avons des ouvrages non moins considérables que le sont ceux de l'abbé ex-carme Cavalli? Verceil n'auroit-il point le même droit qu'Asti de prétendre que je fisse mention honorable des savans sortis de sa province dont est Gattinara patrie de Cametti?

J'aurois, Monsieur, à vous faire remarquer la malignité ou l'ignorance du poëte supplémentaire lorsqu'il m'accuse de n'avoir pas assez rendu justice au comte Alfieri. Dans quel dictionnaire ou dans quelle traduction d'Horace a-t-il trouvé que *tenax propositi* signifie *caparbio*? A-t-on jamais pris cela autrement que pour marquer un homme ferme et constant dans ce qu'il a entrepris? C'est par ces mots que j'ai voulu caractériser Mr. Alfieri dont je connoissois le génie, le bon esprit et la fermeté avec laquelle il travailla pour donner à l'Italie un théatre tragique qui nous manquoit. Mais permettez-moi, Monsieur, d'observer en passant que la note sur Saluces que Mr. de Morelli appelle interminable en avouant cependant que les personnes que j'y ai nommées, sont bien dignes d'éloges, n'est que d'une seule page et qu'elle comprend le nom et le caractère de vingt-cinq à trente personnes distinguées par leurs talens et leur savoir, toutes natives de la seule ville de Saluces, et qui toutes vivoient de mon tems, et la plupart vivent encore. Je n'ai pas nommé un seul de mes compatriotes de la vallée de Pô, comme le chelier Pisceria et le docteur Caramelli, l'un de Revel, l'autre de Martiniana. Ce dernier qui a précédé Brovardi dans la place de préfet de la faculté au collège des provinces, avoit fait en deux ou trois ans

de carrière plus que ne fit Brovardi en cinquante ans, au moins dans la faculté qu'il professoit. Et voilà cependant que Mr. Morelli qui trouve interminable cette note d'une seule page sur vingt-cinq ou trente sujets remarquables, nous en fait essuyer quatre bien longues au sujet de son Brovardi pour refuter deux mots que j'ai dits de lui, et il ne fait que confirmer mon assertion. Il nous apprend dans cette note que ce docteur a laissé neuf volumes in folio sur la langue piémontoise, ou chaque phrase de notre dialecte ou patois étoit traduite en des mots et des termes correspondants, italiens, latins et françois. Quand les volumes ne seroient que des cahiers, comme ils le sont apparemment, ils prouveroient encore que ce docteur n'a fait que peu de chose. Il a rempli en trente ou quarante ans, neuf gros volumes de mots, qu'il entendoit de sa servante, des malades, des garde-malades, des apothicaires, ou dans les conversations; et qu'il a couché à côté des mots ou phrases que les dictionnaires lui présentoient facilement: ce n'est pas faire grand-chose; mais ce qu'il y a de facheux, c'est que par ce travail, au lieu de rendre service aux Piémontois, il leur auroit imposé une charge aussi fastidieuse qu'inutile, par un singulier projet, dont il s'étoit entiché. Je sais qu'il avoit imaginé un alphabet et des lettres tout-à-fait particulières, parcequ'il prétendoit qu'aucune des lettres de l'alphabet commun, ne marquoit l'expression qu'on donne à certaines consonnes ou à certaines voyelles et diphtongues; comme si les François, les Anglois, les Espagnols, les Polonois, toutes les nations

plus

plus nombreuses que la Piémontoise, ne fussent point dans le même cas, et cependant ne se servissent point des lettres communes pour marquer le son de leur mots. Mais Brovardi vouloit non seulement nous obliger à faire une étude particulière de notre dialecte ou patois, (chose trés inutile) mais de plus à apprendre un alphabet qui ne pouvoit servir que pour ce dialecte, dans lequel il est bien à douter si l'on écrira jamais des ouvrages importans. Ce docteur, professeur, praticien, membre du conseil de santé, qu'on appelle le Protomédicat, ce docteur, dis-je, qui travailloit à une grammaire et un dictionnaire piémontois, s'amusoit aussi quelquefois à faire dans ce patois de petites pièces de poësies, dont il récitoit dans la société quelque parcelle; car à peine avoit-il deux ou trois sonnets d'achévés. Peut-on citer un plus bel exemple de mollesse et de nonchalance d'un homme de lettres; et d'un homme qui avec beaucoup d'esprit, a fait peu de chose?

Monsieur le docteur Giulio, qui par paranthèse en 1792 avoit fait en cinq ans cinq fois plus que le docteur Brovardi en cinquante, nous donne aussi un petit supplément à l'article de mon essai sur le caractère des Piémontois, concernant Ivrée et sa province. C'est un compliment de coûtume fait à un jeune candidat d'Ivrée, que l'on recevoit docteur en médécine, et dont Mr. le professeur Giulio étoit le promoteur. L'on nous apprend dans ce discours que Mr. le comte Botton et Mr. l'abbé de Rossi, dont on fait avec raisou l'éloge, sont natifs de la province d'I-

vrée. J'espère que Mr. le docteur Giulio ne doute pas que le beau génie du comte Botton me soit très connu, et c'est avec une satisfaction particulière que je vis dernièrement traduit en françois et annoncé avantageusement dans le magazin encyclopédique, l'essay sur la *législation et la politique des Romains*, qu'il donna à l'âge peut-être de vingt ou vingt-un ans. Mais ce financier philosophe est-il vraiment né à Castellamonte, dont il porte le titre? Et quant à Mr. l'abbé de Rossi, que j'ai appellé ailleurs orientaliste, pour caractériser d'un seul mot le genre de litérature, dans lequel il s'est rendu très célèbre, est-il de la province d'Ivrée, ou de celle de Turin? Vous savez, Monsieur le Baron, que plusieurs bourgs et villages, qui étoient autrefois compris dans le Canavez, et relevoient du marquisat d'Ivrée, ne sont plus de cette province. Si j'avois voulu comprendre sous le nom de province d'Ivrée, tout le Canavez, j'aurois bien parlé de Lanz, qui a donné plusieurs magistrats et des professeurs très estimables à notre université, et j'aurois peut-être pris cette occasion de dire un mot du jeune et savant peintre Revelli qui en est originaire. Je m'étonne que le vice-premier médecin Roberti, qui a fourni la note des hommes prétendus illustres de son pays, comprend Matthis, lieu natal de Bellini, évêque de Saluces, dans la province d'Ivrée, que je crois de celle de Turin, ainsi que Lanz. Je lui sais au reste bon gré de me rappeller qu'il a existé un commandeur de St. Antoine, qui a fait des livres, et qu'un père Cyprien Uberti, dominicain et inquisiteur en avoit fait avant lui. Comme je n'ai point ici

les catalogues de Chiesa et de Rossotti, il ne m'étoit pas facile de connoître ces inquisiteurs, auteurs de quelques ouvrages théologiques, ni de savoir que deux jurisconsultes Grassi étoient de la province d'Ivrée. Mais le *pro-archiater* Roberti, qui connoit ces hommes aussi peu connus du reste des amateurs de l'histoire litéraire, qu'il le sera lui même, malgré qu'il soit vice-premier médécin de cette ville, pourquoi n'a-t-il pas cité Chrysostome Javelli, le seul de tous les écrivains des siècles passés, dont le nom ait mérité d'entrer dans les dictionnaires des hommes illustres? Au reste ce docteur *pro-archiater*, qui pour fournir matière à l'éloge de son neveu, a bien du bon sens, quand, pour prouver que les gens de son pays se sont distingués dans les sciences et les beaux arts, il nous présente une liste de seigneurs, la plupart issus des anciens maîtres du pays, qui ont été décorés de l'ordre de l'annonciade, ordinairement conféré à des militaires. Il est vrai, que deux de ces seigneurs, Monsieur le comte Valperga de Masin et Monsieur le comte Perron, sont ministres d'état; et il est bien sûr, que dans notre pays on ne parvient pas à cette place, sans avoir donné des preuves de talens et acquis la réputation d'homme instruit. Cependant je crois que ces seigneurs seroient fachés, si on les regardoit comme savans. Mais quand Mr. le comte de Masin seroit aussi savant, que l'est Mr. l'abbé de Caluse son frère, quand Mr. le comte Perron passeroit pour l'être autant que l'étoit le comte Corte, son collègue dans le ministère, leur exemple prouveroit-il que dans la province d'Ivrée, les talens, l'esprit de

l'étude et le goût pour les sciences, se soient manifesté d'une manière aussi marquante que dans celles de Mondovi, de Saluces, de Verceil et de Novare? J'ignore si Mr. le comte de Masin est né dans le chateau dont il porte le nom, et si Mr. le comte Perron est né dans le palais qu'il a près des murs d'Ivrée. Mais je sais bien que ce n'est pas là qu'ils ont été élévés, et qu'ils ont pris du goût pour l'instruction.

Vous recevrez, Mr. le Baron avec le petite volume où je prends la liberté de faire imprimer cette lettre, les mémoires de l'académie des années 1794 et 1795 que je suis chargé de vous transmettre de la part du directoire académique, vous y trouverez, dans la continuation de l'essai sur l'histoire des alpes, des reflexions plus dévéloppées sur le caractère des Piémontois de différentes provinces. Vous verrez ce que je dis de ceux du marquisat d'Ivrée et du duché d'Aoste, et je souhaite que cela ne déplaira pas à ces deux seigneurs qui aiment certainement un pays que leurs ancêtres ont habité.

J'ai l'honneur d'être etc.

à Berlin,
le 20 d'Août 1798.

# REPONSE

## A MONSIEUR L'ABBÉ ARNAUD

### PROFESSEUR DE RHÉTORIQUE

AU COLLÈGE ROYAL DE VALENCE SUR LE PÔ

AU SUJET

## D'UN GENTILHOMME PIEMONTOIS

FAMEUX DANS LE PAYS.

Vous m'avez demandé pourquoi dans les mémoires sur l'état des lettres en Italie, je n'ai point parlé du comte d'Orbassan. Il faut que je vous dise, mon cher neveu, que j'avois tracé en 1792 le portrait de cet homme remarquable, et que la feuille fut emportée par le vent hors de la fénêtre; il me fut impossible de la rattraper et je n'eus plus le courage de la refaire; au reste il me paroissoit difficile d'encadrer le portrait que j'en avois tracé dans le tableau, où il auroit dû entrer, sans une longue digression. J'aurois pû à la vérité, au sujet de ce comte, faire cette reflexion importante, que très-souvent ceux qui ont le plus de moyens de fournir une carrière brillante, se perdent en route précisément parcequ'ayant trop de moyens, ils ne s'attachent pas assez à un objet, ou qu'ils dédaignent les voies qui les conduiroient surement au but que

d'ailleurs ils se proposent d'atteindre. Le comte Orsini d'Orbassan, avec un assez bon tempéramment, avec beaucoup d'esprit, et même, si l'on veut du génie, avec une fortune suffisante, un fond d'instruction acquis par l'étude dans sa jeunesse, avec de l'ambition et un désir très vif de parvenir, avec des talens, des titres et souvent des protecteurs puissans, il n'a jamais pû obtenir une place, ni á la cour, ni dans le ministère, ni dans la diplomatie qu'il ambitionnoit principalement, ni dans la magistrature, ni même dans la litérature qui ne l'intéressoit guère moins. Il n'a pû se faire ou conserver un seul ami dans la foule de personnes de toutes classes avec lesquelles il s'étoit lié. S'étant fait imprimer plusieurs fois, il n'a pas donné une seule brochure que l'on puisse dire seulement médiocre. Ce qu'il a fait d'utile et de louable, s'il ne l'eût pas fait par malignité, ce seroit le recueil de tragédies modernes, qu'il fit imprimer à Florence, quoiqu'il n'y ait pas trois pages de sa plume. Il dit clairement dans la lettre dédicatoire à la Marquise de Boccapaduli, qu'il avoit contribué à cette entreprise de librairie pour faire voir que l'italie avoit un nombre considérable de tragédies meilleures que toutes celles du seizième siècle, et refuser au comte Alfieri le mérite de nous avoir donné le premier théatre tragique. Il est vrai qu'il avoit un coup d'oeil pénétrant, et qu'il saisissoit le caractère des personnes, toujours beaucoup plus du mauvais côté que du bon; il étoit dans notre dialecte, ou patois, très-beau parleur, et avoit des expressions neuves, originales et frappantes. J'ai été tenté de mettre en parallèle ce gentilhomme

piémontois avec le fameux Mirabeau Provençal, avec lequel, par sa naissance et par les qualités de l'esprit et du coeur, il avoit bien des traits de ressemblance. Flatteur tour à tour et frondeur des gens en place et en crédit, ces deux hommes eurent encore ceci de commun, que Mirabeau fut très mal avec son père, et Orbassan n'étoit pas mieux avec sa mère. Mais à quoi pouvoit servir tout cela pour faire connoître l'état de notre litérature, ce qui faisoit proprement le sujet de mon mémoire? Cela auroit augmenté d'un article ce que j'ai dit du nombre des gentilshommes piémontois qui cultivent les lettres, mais je n'ai point entrepris d'en donner le catalogue, et je ne pouvois compter Mr. d'Orbassan ni parmi les membres des sociétés litéraires dont il n'étoit point. Il n'a rien fait qui pût le faire placer, ni parmi les poëtes, ni parmi les historiens. Si ce n'est certain éloge d'Emman. Philibert en style baroque qu'on me dit être de lui. Il est vrai que comme écrivain critique, il pouroit être comparé à Castelvetro par un certain purisme singulier qui leur fut commun; de même que le penchant a mal dire. Mais d'Orbassan a t-il fait un ouvrage qui équivaille à une vingtième partie du commentaire sur la poëtique d'Aristote ou l'exposition de la Rhétorique *ad Herennium* de Castelvetro, ou seulement à des notes critiques sur Pétrarque? Ou comptez-vous pour quelques choses les notes manuscrites à l'article Denina de la Prusse litéraire?

Ne pourrois-je pas demander à vous même qui avez présidé avec une autorité presque absolue cette

société, pourquoi vous n'avez point associé Orbassan, tandisque je vois dans le catalogue quantité de gentilshommes, non seulement du Piémont comme Mrs. les comtes Balbe et de St. Raphael, Mr. l'abbé de Caluse, mais des Bolonois, des Vénitiens, comme les marquis Albergati Capaceli, le sénateur Zaguri et l'évêque de Vicence son frère. Sans doute vous avez senti que le nom du comte Orbassan contrastoit beaucoup trop avec celui *d'unanimes* que votre société avoit pris.

Dans une autre de vos lettres vous me demandez quelle sensation a fait à l'académie de Berlin le *supplimento poëtico* du comte Morelli; je pourrois vous dire; aucune. Cependant après qu'on a vu ce que certain journaliste en a dit, un des académiciens a bien voulu addresser au poëte supplémentaire ce que vous trouverez ci-joint. Je suis votre très-affectionné oncle *C. D.*

à Berlin,
le 27 d'Août 1798.

# Conseils à l'auteur d'un *supplément poëtique* de notices litéraires, concernant le Piémont.

Ce misérable folliculaire *servum pecus* du fameux Baretti, *) dément trop tôt ce que le titre de son journal annonce; car il s'engage par ces mots de *nouveau fouet litéraire*, à frapper à tort et à travers tout ce qui se présente, et le voilà qu'il vous flatte à toute force en parlant de votre supplément poëtique, au sujet duquel il auroit vraiment dû faire usage de son *fouet* pour corriger l'auteur. Je ne sais, Monsieur le comte Morelli, si vous êtes encore en état d'être ou gâté par des louanges, ou corrigé par des avis salutaires; cependant pour prévenir autant qu'il sera possi-

*) Joseph Baretti en 1763 étant en Italie, fit un journal qu'il intitula „la Frusta letteraria d'Aristaco Scennabue„ qui lui fit beaucoup d'ennemis et qu'il ne continua pas. Dernièrement, je ne sais quel écrivailleur se mit à faire un journal sous le titre de Nuova Frusta Letteria qui ne tient de celle de Baretti que l'impudence et l'audace et quelquefois l'ignorance sans une certaine richesse de langage qu'on ne pouvoit disputer à Baretti.

ble l'effet que pourroient faire sur votre esprit des éloges si peu mérités, je veux bien vous dire quelques mots touchant la brochure que votre bonté ou votre malignité nous a fait parvenir: car il est pour le moins douteux à laquelle de ces deux qualités nous en sommes redevables.

Je n'ai pas besoin de justifier l'auteur italien des considérations sur l'Italie, contre vos absurdes inculpations. Le passage même que vous attaquez, et que vous avez la maladresse de rapporter en entier, fait voir d'abord, que vous allez combattre contre des ombres. *) Ce n'est que des conseils que je prends la liberté de vous donner concernant le supplément soi-disant poëtique et quelques feuilles d'un journal qui m'est tombé dans les mains et qui m'a fait prendre la plume après avoir jetté de côté ce que j'avois écris l'année passée, lorsque j'eus parcouru votre pamphlet.

1°. Monsieur le comte, ne prenez jamais ce mot de supplément poëtique, *supplimento poëtico*, quand même vous auriez précédemment fait un poëme, qui demanderoit un appendice ou une continuation. Laissez ce mot de *notizie*, aux gazettiers, aux compilateurs de quelques fatras de notes historiques sans ordre et sans discernement, telles que le sont, de votre aveu, celles que l'on trouve dans votre brochure. N'adressez pas à une académie respectable, comme vous le dites, et si étrangère au sujet que vous traitez des particularités, qui ne peuvent nullement l'inté-

*) Voyez la suite du premier mémoire sur l'état actuel etc. p. 66. 67. supplimento poëtico du comte Morelli, p. 4.

resser: Ne la faites pas juge d'une affaire, dont elle ne peut être instruite que par celui que vous prenez à partie. Ne mettez pas à la tête d'un livre ce qui ne doit avoir lieu qu'à la fin. Sachez que *Dilucidazione* ne peut jamais signifier avant-propos ou préface. C'est une sorte de palinodie, de rétractation, d'excuse, que vous faites des extravagances de votre sensibilité que vous prenez pour l'équivalent *d'irritabilité*. Il n'étoit pas même nécessaire de faire cette confession et d'avouer si nettement que vous criez parceque vous êtes piqué. L'on sait assez partout où vous avez taché de répandre votre *supplément poëtique*, que c'est parceque vous n'avez pas trouvé votre nom parmi ceux que l'observateur a cités, que vous avez pris de l'humeur. Mais si l'auteur des *considérations sur l'Italie* n'avoit rien vu de vous, s'il ne vous a point rencontré dans aucune des sociétés litéraires dont il a parlé, s'il n'a vu votre nom dans aucune liste de ces sociétés, ni même dans les catalogues des libraires, est-ce sa faute, s'il ne vous a pas nommé dans le mémoire sur l'état actuel des lettres et des arts en Piémont, ou dans l'essai sur le caractère des Piémontois?

2°. Ne vous pressez pas de dire, que *nous autres Piémontois pouvons écrire également en françois*; cette vanterie est dangereuse, parcequ'il est trop facile de s'entendre repartir: On écrit, oui, l'on écrit, mais. . Nous avons bien vu des mémoires, des lettres du comte de St. Raphael, du comte Tana, du comte de Saluces, de Mr. de la Grange, de Mr. le comte Prosper Balbe, de Mr. l'abbé de Caluse; mais les écrivains piémontois sont-ils tous dans le même cas?

L'académie à laquelle vous parlez apprendra-t-elle de vous que la langue italienne est noble et *assez étendue*? Vous lui donnez plutôt une mauvaise idée de la langue italienne, ou de votre style, dans la période même ou dans les trois ou quatre pages de votre *dilucidation*. Au reste ne sentez-vous pas que vous vous accusez d'une absurdité et d'une impolitesse par cette excuse? Si vous êtes en état, comme vous le dites, d'écrire aussi en françois, pourquoi n'avez vous pas écrit dans cette langue votre supplément, puisque les considérations que vous voulez suppléer sont en françois, et que vous l'adressez à une académie qui publie ses actes, ses mémoires et ses programmes en françois?

3°. Si jamais votre irrascibilité poëtique ou *patriotique* vous porte à calomnier quelqu'un, soit ouvertement, soit par des insinuations malicieuses, ayez au moins grand soin de le faire en sorte qu'on ne puisse pas trop facilement vous convaincre de fausseté et de mensonge. Par exemple, vous voudriez insinuer que Mr. Denina a copié des périodes de Tiraboschi; pourquoi n'avez vous pas pris garde que son histoire des révolutions d'Italie a paru quatre ans; et les vicissitudes de la litérature douze ans avant le premier volume de l'histoire de la litérature italienne de Tiraboschi? car celle-ci a commencé à paroître en 1772, et les révolutions d'Italie ont été livré à la presse en 1768, comme il vous étoit si facile de vous en convaincre, et la première édition des vicissitudes de la litérature est de 1761 ou plutôt de 1760 a ce que nous avons remarqué.

4. N'annoncez pas de vonloir appuyer sur des preu-

ves irréfragables les éloges des vos compatriotes sans bien considérer, si ce que vous alleguez pour preuves, ne prouve peut-être pas tout le contraire. Vous voulez louer Mr. Joseph *Pittarelli*, comme un antiquaire érudit. Vous citez sa volumineuse explication de la *Tavola Trajana*, approuvée par l'académie de philosophie et d'études utiles de Fossan. Voilà un ouvrage volumineux sur une anticaille, approuvé par une académie de philosophie et d'études utiles, juge competant sans doute d'un gros volume sur un morceau d'antiquité. N'étoit-ce pas l'académie Quirinale, celle de Cortone, ou quelques uns des antiquaires connus qui sont à Rome, comme Ennio Visconti, Mr. Zuéga, l'abbé Féa, l'abbé San Clemente, qu'il falloit citer, comme approbateurs de cet ouvrage de Pittarelli. Ce que vous en dites ne peut qu'en donner une idée désavantageuse. *)

5°. Vous voulez prouver que le père Pagnini professeur à l'université de Parme est un litérateur d'une érudition fort étendue et très vaste, vous annoncez ses productions très nombreuses en différens genres, et vous ne citez de lui qu'une oraison funèbre, un discours prononcé à l'ouverture solemnelle des études; une traduction d'une des pièces de Catulle, d'une comédie de Térence et deux essais sur quelque sujet particulier de géométrie. Nous connoissons de lui d'autres ouvrages bien plus considerables

*) Questa lunga e faticosa opera è zeppa di preciosissime notizie, e la credo bastante a stabilire la riputazione d'un erudito antiquario. Prova del che sono le violenti critiche usate in Piemonte contro questo lavoro.

que ceux que vous citez; et il nous paroît que le mot de Gréciste, avec lequel Mr. l'abbé Denina le qualifie, dit beaucoup plus que ce vous en dites; comme celui *d'Orientaliste*, indique beaucoup mieux l'érudition de Mr. l'abbé de Rossi digne collégue de Pagnini, et connu de toute l'Europe savante, que la comparaison que vous prétendez faire de lui avec un Martini, un Galatin, un du Voisin. Les ouvrages de Mr. l'abbé de Rossi ont été réimprimés, recommandés, cités avec éloge par tous les professeurs et le amateurs de litérature orientale. Mais à propos d'Orientaliste, mot que vous reprouvez fort ingénieusement en disant que vous voulez l'ajouter à votre dictionnaire; je vous dirai en passant que vous le trouverez cent fois dans des ouvrages des premiers litérateurs de Paris, particulièrement dans le magazin encyclopédique de Mr. Millin.

6°. Voulez vous faire la cour à quelques riches seigneurs ou gentilhommes? faites-le à la bonne-heure; mais pour prouver que tel comte ou marquis est savant, contentez-vous de citer ses ouvrages, ou les découvertes quil a faites. Dites, que Mr. le marquis d'Incisa, a fait des recherches sur des objets utiles qui ont paru mériter quelque attention, quelque regard de l'académie des sciences de Turin. Cela est bien; mais vous ne dites pas même, qu'il ait obtenu l'accessit. Et a quoi bon citer une décision de la chambre des comptes, qui a reconnu bien légal un arbre généalogique suivant lequel Mr. Marquis d'Incisa descend de Tete ou Tetono! A quoi servent les donations que l'empereur Otton a faites à Aleram, et à Adelaide fille de Pierre,

Marquise d'Italie? Cela prouve completement selon votre bonne logique, que Monsieur le Marquis Nicolas d'Incisa qui descend par quarante générations de Tetono, est bien savant. Sans doute plus la noblesse est ancienue et remonte plus près de ces ducs et marquis du onzième siècle qui ne savoient pas faire leur nom, plus ceux qui ont de tels ancêtres sont lettrés et savants. Mais vous sentiez vous même la sottise; et pourqu'elle fût double, vous avouez que cela est impertinent, et que vous voulez pourtant le faire. Vous auriez mieux fait de prouver que Incisa et la Rochetta appartiennent à Asti comme vous le supposez, et non pas au Montferrat où les placent tous les géographes du Piémont. Il est vrai que ce n'est pas dans le caractère d'un poëte *irritable*, d'être exact, ni en histoire, ni en géographie. Il me paroît que vous ne connoissez pas même la géographie du Piémont, car vous confondez Saluces, avec la vallée de Po. Car quel est de ces savans magistrats de ces ministres d'état ou de finances, cités dans les considérations sur l'Italie qui soit né ou élevé dans la vallée de Po? Saluce n'appartient il pas plutôt à la vallée de Vraïta qu'à celle de Po?

Vous confondez, à ce qu'il paroit, Pompée Strabon qui rétablit Albe et Asti avec le grand Pompée, comme dans quelques unes de vos autres pièces que j'ai vues vous confondez Carloman avec Charlemagne.

Quand on se mêle de critiquer un auteur que vous appellez un *Hercule* en vous appellant vous même un *pigmée*, il faut au moins dans ces bagatelles être exact. Bien loin de cela vous tombez par-ci et par-là dans des fautes incroyables; et pour injurier

votre adversaire, vous allez chercher des noms que dans la querelle présente on est très vivement disposé à vous les appliquer à vous seul. Vous voulez faire passer les considérations d'un italien sur l'Italie, pour une horrible satyre. Nous savons bien que c'est toute autre chose; et que c'est bien plus pour avoir trop loué quelques villes et quelques sociétés, et quelques personnes, que l'on pouroit trouver à redire à ces considérations. Malgré cela vous voulez le comparer au rabieux Archiloque; vous l'appellez un nouveau Ménippe; et avec une improvoyance singulière vous lachez le nom fameux de Maevius. Mais est-ce une pièce en vers, est-ce un prétendu poéte que vous attaquez? Comment ne sentez-vous point la grande probabilité, que c'est en lisant votre supplément poëtique fait pour outrager un auteur qui traité du géant que vous appellez *egregio* que le nom de Maevius seroit rappellé, et que dernièrement après l'éloge que le nouveau fouetteur litéraire en a fait on dira que des personnes de bon sens et de bon goût aimeront également et les vers du poëte supplémentaire et la prose du nouveau fouetteur litéraire *Qui Bavium non odit, amet tua carmina, Maevi.*

Vous comparez le style de Mr. Denina, *au dard de Lycambe*: le bevue est singulière: Lycambe fut l'objet des traits, des cruelles satyres d'Archiloque. Si quelque chose pouvoit rappeller la rage d'Archiloque, ce seroit votre pamphlet; d'autant plus que vous ne dissimulez pas votre *irritabilité*. Il est vrai que quelque méchant écrivain que vous puissiez être, vous n'êtes pas digne d'être comparé ni à Archiloque, ni à Mé-

Ménippe, et ces noms vous conviennent moins que celui de *Mevio*, qu'on pouroit bien vous donner encore pour l'ajouter au titre de *poeta supplimentario*.

7°. Vous voulez vous donner l'air d'être l'apologiste de Mr. le comte Alfieri que Mr. Denina est bien loin d'attaquer. Il loue sa fermeté, la constance avec la quelle il a travaillé à donner à l'Italie ce qu'il croyoit lui manquer, et, pour me servir de l'expression de vos compatriotes, *occuper une place vuide dans la litérature italienne*. Vous, Monsieur, en très habile latiniste traduisez par le mot *caparbio* qui ne peut guère se prendre qu'en mauvais sens, le *tenax propositi*, qui est certainement terme de louange, comme devroit vous l'avoir appris l'ode d'Horace, *justum est tenacem propositi virum*. Et ou trouvez-vous que *propositum* signifie opinion? ou d'accuser de *tenacité d'opinion*, comme vous le dites.

Vous vous comparez avec une justesse admirable au nom de votre patrie vous fort ingénieusement à César poignardé par Brutus, ensuite vous comparez vers empoulés à une oraison, à un plaidoyer du plus célèbre orateur qui ait jamais existé, et en même tems vous comparez un poëte tragique avec un comédien. Songez de grace, Mr. le comte Morelli, que vous en cette sublime tirade, vous prouvez que les oraisons de Cicéron, vous sont aussi familières, que vous l'est le style d'Horace, et que vous avez une connoissance très-parfaite des livres classiquss. Vous avez lu ou entendu lire dans un volume d'oraisons choisies à l'usage des écoles *oratio pro Roscio Amerino*; ensuite il vous est venu

dans l'esprit le *doctus Roscius* acteur de théatre, et vous confondez le Roscius d'Ameria de l'Ombrie, accusé de parricide avec le docte comédien Roscius Gaulois, en faveur duquel Cicéron plaida pour une affaire d'argent. Si vous faites de pareilles fautes, qu'on ne pardonneroit pas à un jeune écolier sortant du collège, vous nous forcerez de vous faire raison quand vous vous appellez un Pygmée. *)

8°. Vous avez envoyé votre supplément poëtique à Monsieur le comte Alfieri qui fut fort charmé de se trouver sur la même ligne avec le gros garçon d'Ameria accusé de parricide. Vous vous attendiez que ce poëte célèbre, bien satisfait de l'apologie, vous feroit quelque compliment sur cette pièce. Mais Monsieur Alfieri trop sensé pour l'approuver, vous répond en des termes généraux qui très poliment vous disent qu'il les désapprouve. Cependant vous fait insérer cette lettre dans la feuille du *fouetteur litéraire* comme une approbation de votre défense comparable à une des plus belles oraisons de Cicéron.

Ne songez vous pas que par cette indiscrétion vaniteuse vous compromettez un auteur aussi estimable que le comte Alfieri, avec les académies dont vous demandez le suffrage; et en même tems vous vous décelez vous même auteur ou acheteur du *plat éloge* de votre supplément poëtique.

9°. Ne parlez point, Monsieur le poëte supplémentaire, ne parlez point des institutions litéraires, sans en connoître l'histoire et l'esprit. Sans cela,

*) *Qui un pigmeo* viene a *lotta con ercole.*

il vous arrivera de passer pour aussi ignorant de l'histoire litéraire de l'Italie que vous l'êtes de la grecque et de la latine, en faisant ou prenant Lycambe pour Archiloque et Roscius d'Amerinus pour Roscius comoedus. Il est dit dans les considérations que les universités d'Italie se ressentent de l'esprit ou plutôt de l'ignorance du quatorze et quinzième siècle. „E dove hanno imparato *i Danti, i Petrarchi, i „Boccaccii, i Tommasi, i Fiorentini, i Colluzi, i Man„dini, (Mondini) i Poliziani, i Dandini, i Tassi, „gli Ariosti, i Baldi, i Volterani, i Calepini ec.*?" „Dovro io tessere la storia della università di Firenze, „Pisa, Bologna, Roma? parlare dei Leoni, dei Cosi„mi, degl' Estensi. . . La proposizione cade dase?" Souffrez que je vous dise Monsieur le comte Morelli qu'il y a ici autant d'erreurs que vous citez de noms d'auteurs, de villes et de souverains.

D'abord aucun de cinq ou six auteurs très-célèbres, que vous nommez, tels que Dante, Pétrarque, Boccace, Politien, Arioste, Tasse, ne s'est rendu tel par ce qu'il pouvoit avoir appris aux universités; et aucun d'eux n'a vraiment fréquenté celles que vous nommez. Dante, peut avoir étudié quelque tems à Bologne, mais on ne nomme aucun des professeurs de cette université, dont il ait été disciple, au lieu qu'il le fut de Brunetto Latini à Florence, et il n'y avoit point alors d'université à Florence. Brunetto ne paroit pas même avoir été professeur public. C'est à Paris que Dante s'appliqua à la théologie scolastique; et vous devez savoir que c'est précisément cette partie de sa

doctrine, qui rend le troisième cantique de son poëme infiniment inférieure aux deux autres, où les subtilités scholastiques n'ont aucune part. Pétrarque regretta dans le cours de sa vie d'avoir étudié la jurisprudence aux universités de Bologne et de Montpellier; et certes il n'y a rien dans ses ouvrages, soit italiens, soit latins, qui nous fasse croire que c'est à des universités qu'il s'est formé. Je vous défie, Mr. le comte, de me citer un seul professeur des universités du siècle de Pétrarque, qui ait écrit en latin comme lui, ou qui ait fait des ouvrages philosophiques, tels que ceux que nous avons de lui. Pour ses ouvrages poëtiques, surtout les italiens, vous ne vous attendez pas, que l'on vous prouve, que ce n'est pas aux universités qu'il apprit à les composer. Et qu'apprit le Boccace aux universités? Il dit bien dans un de ses livres qu'il a perdu six ans de tems, en s'appliquant à l'étude du droit canon, sous un professeur célèbre. Mais c'est de Paul de Pérouse, bibliothécaire de Robert roi de Naples, et de l'abbé Joachim Barlaam, de Leonzio Pilato, d'Andalon del Nero, qu'il apprit la mythologie, l'histoire, la langue grecque, et les classiques anciens. Trouvez-vous quelque chose, je ne dis pas dans ses ouvrages en langue vulgaire, dans son fameux décamèron, mais dans les éloges *des femmes illustres*, ou dans la *généalogie des dieux*, qu'il puisse avoir appris à l'université?

Que dois-je vous dire de l'Arioste? le Roland furieux, cette gallerie immense de tableaux poëtiques vous paroit-elle le fruit des leçons qu'on donnoit dans les universités de son tems? Si Messer Lodovico

apprit quelque chose à des universités, certes, ce n'est à aucune de celles que vous nommez.

Le Tasse a sans doute étudié à l'université de Padoue, ce que vous ignoriez probablement; mais cette université étoit alors sur un tout autre pied, qu'elle n'avoit été dans les deux siècles précédens.

Mais dites-moi, Monsieur le comte, lorsque vous voulez vous donner pour un critique érudit et poëte supplémentaire, pourquoi mêlez vous ces Tomasi Fiorentini, ces Coluzi, ces Mondini, avec le Tasse et l'Arioste? Et qu'ont de commun ces deux poëtes avec le jurisconsulte Balde? N'aviez vous pas d'autres auteurs du 14 ou 15ième siècle à citer, pour prouver que dans ce tems là on n'étoit pas ignorant à tous égards, ce que ni Denina, ni personne ne dit?

Vous supposez Leon X., Côme de Médicis et les princes d'Est, fondateurs des univertités de Florence, de Pise, de Bologne, de Rome. Or l'université de Florence ne fut point fondée par les Médicis. Celle de Pise ne fut ni fondé, ni retablie par Côme, mais bien par Laurens le magnifique. Celle de Rome est antérieure au pontificat de Leon X.; et ce que ce pape a fait pour elle en 1513 ne contribua certainement pas au progrès, ni à l'instruction des hommes du 14 et 15ième siècle; et cela prouveroit plutôt que l'université de Rome avoit été presque nulle et de nul effet dans ces deux siècles. Si le Tasse, si Balde et vos médécins Mondini ont appris quelque chose à des universités, c'étoit à celles de Padoue, et de Pérouse que vous ne nommez point. Et qu'ont à faire les mar-

quis et ducs d'Este avec les universités de Florence, de Rome, de Pise et de Bologne? C'étoit celle de Ferrare qu'il falloit nommer, puisque vous vouliez rappeller les fondations des princes d'Est. D'ailleurs ce que vous deviez contredire, c'étoit que les universités se ressentent encore de l'esprit et de l'ignorance des 14 et 15ième siècles; que dans ces siècles on enseignoit la physique expérimentale, la géométrie, l'histoire ecclésiastique, la géographie, le vrai système du monde; qu'on y connoissoit la circulation du sang; qu'on enseignoit la doctrine d'Aristote sur le texte, et nón pas sur des traductions infidèles, faites sur des traductions plus iuexactes encore; qu'on étudioit l'histoire éclairé par la saine critique; que la médécine étoit fondée sur l'expérience et sur la connoissance exacte du corps humain; qu'avant Alciat on interprétoit les fragmens des loix romaines à l'aide de l'histoire et de l'érudition latine; que l'on distinguoit dans les compilations du corps informe du droit canon, les pièces que des imposteurs avoient forgés. Voilà ce que vous auriez dû dire des universités; et ajouter qu'à Bologne et à Turin par exemple on enseigne l'histoire, l'économie civile et rurale, la géographie etc. à la place de tant de questions inutiles de théologie et de jurisprudence. Il falloit dire, que dans les universités d'Italie, aussi bien que dans celle de Pavie, (établie sur le pied de celles de Halle et de Göttingue,) on se sert de livres élémentaires imprimés, au lieu de dicter les traités, comme il étoit indispensable de faire avant l'invention de l'imprimerie, laquelle ne date que vers la fin du 15ième siècle, comme vous savez. Voilà ce qu'il fal-

loit dire, si vous vouliez parler des universités, de leur esprit, de leurs abus, ou de leur réforme.

Mais après tout, qu'a donc à faire cela avec le sujet de votre supplément? Cette note, et le vers, auquel vous l'attachez, ont-ils quelques rapport avec Asti, où il n'y eut jamais ombre d'université? Ceci entre tout aussi bien dans les notices astesanes, que l'arbre généalogique de Tetono, Marquis del Vasto, prouve que Mr. le Marquis d'Incisa est un savant illustre.

10°. Au reste, Monsieur, je ne saurois désapprouver votre idée de donner un supplément au mémoire de l'abbé Denina, mais il étoit beaucoup mieux pour votre gloire et celle de votre patrie, de ne pas vous borner à des *notizie astensi*. Vous auriez dû y comprendre d'autres villes et autres provinces du Piémont, qui ont, peut-être, plus qu'Asti des hommes illustres à rappeller qui ne sont pas nommés dans le mémoire de Monsieur Denina, qui certainement n'avoit d'autre dessein que de faire honneur en général à l'Italie et à tout le Piémont, et non pas particulièrement à la *vallée de Pò*, comme vous le lui reprochez. Mais devoit-il trouver tous les Piémontois de toutes les provinces tous également spirituels, actifs, industrieux depuis le col de Tende jusqu'aux bouches du Tésin, et depuis la rade d'Oneille jusqu'au Moncenis? Ce qu'il a dit de quelques villes ou provinces n'est-il pas, d'après l'opinion que l'on a communément dans le pays même des habitans natifs de ces contrées? Notre académicien auroit peut être encore tiré parti de votre supplément, et vous vous seriez

fait un vrai mérite auprès des Piémontois. Vous n'avez pas remarqué, que la pièce où est l'article que vous prites à refuter n'a pas été lue à l'académie. L'auteur l'insera dans la relation de son voyage en Italie, pour y ajouter de l'intérêt. Cette pièce fut imprimée d'abord en 1792, et n'est que l'ébauche des mémoires sur le caractère des peuples qui habitent au pied des alpes, que Mr. Denina donna ensuite, et qui sont imprimés dans le volume des mémoires de l'académie que vous pourrez voir, et qui n'ont été imprimés qu'en 1797 et 1798, cinq et six ans après les mémoires sur l'état actuel des lettres, des arts et des sciences. Comme vous paroissez désirer qu'au moins par notes l'auteur eût parlé de vos Astesans, il auroit encore eu le tems d'en ajouter une ou plus en parlant des Liguriens et des Piémontois. En vous bornant méme à parler d'Asti, n'étiez vous pas en droit de rappeller les auteurs que cette ville ou sa province, avoient donnés à la rèpublique des lettres dans d'autres siècles; puisqu'en parlant d'autres provinces dans cette pièce, il étoit fait mention des hommes illustres des tems passés? Pourquoi n'auriez-vous pas cité cet *Astesanus* franciscain théologien très-célèbre quoique oublié de Tiraboschi, antérieur et plus estimé que ceux de Mondovi et de Saluces, que Mr. Denina a nommés? Et le poëte chroniqueur Antoine Astesan, dont Muratori a inséré un ouvrage dans la grande collection des historiens d'Italie, et dont nous avons vû l'éloge qu'en a fait Mr. le comte Napion, avoit-il des écrivains qui le valussent dans le haut Piémont? Ogier Alfieri, et Guillaume Ventura, comme histo-

riens, Osasque et Cacheran comme jurisconsultes, ne font-ils pas autant d'honneur à Asti que les *Chiesa* en font à Saluces? Et ce Jean *Nevizanus* dont les *Silvae Nuptiales* ont eu tant de vogue, n'étoit-il pas d'Asti? les *Belli*, les *Belloni*, les *Cravetta*, les *Natta*, les *della Valle*, et quelques autres jurisconsultes piémontois ou Montferrins ont écrit avec plus de goût, et en meilleur style, mais aucun ne montra plus d'originalité, ni une érudition plus variée que ce Nevizan. Voilà, il me semble, ce qu'il falloit suppléer aux considérations d'un italien sur l'Italie; avant que d'aller nous entretenir par vos vers vuides et guindés, et vos notes pleines de contradictions et de fautes, contre la grammaire, la logique et l'histoire sur un théologien qui a fait des sonnets, sur un avocat qui devait faire imprimer à Londres des poësies légéres imitées de Catulle, et un médecin qui fit un recueil de mots piémontois. Ce qui sert à prouver de plus en plus que l'auteur des considérations avoit raison de dire, un peu de mollesse et de nonchalance, lui parut trouver dans votre belle et riche patrie. Car les poëtes du genre de Catulle, ont passé toujours pour nonchalans et n'ont pas dissimulé leur mollesse. Et des cahiers de mots piémontois ramassés en cinquante ans et pas même livrés au public que prouveroient ils?

Ce qui nous paroit inséré à propos dans votre supplément, c'est l'éloge que vous faites de Mr. le comte de Viano et de sa conversation litéraire. Cela fait voir qu'il y a Asti des gentilshommes qui aiment et cultivent les sciences autant que Mr. Denina en a connu à Casal.

11°. J'aurois encore beaucoup de chose à vous dire, tou-

chant votre style tant en prose qu'en vers qui n'est rien moins que pur et correct. Plusieurs mots y sont à contre sens. La plupart des épithètes sont absurdes ou ridicules. Que veut-il dire, *cantor immenso del minor odisseo lingua gio cher cute estese Malebranche ce vasto Stagirita.* Cet épithète convient aussi bien au grand philosophe Aristote que celui de *decoro de Roscii et del Coturno* au poëte Alfieri.

Vous voulez placer au rang des poëtes, d'Algarotti, de Bettinelli et de Frugoni qui avoient mis à la mode les vers blancs dans des pièces fugitives, et du comte St. Raphael qui les suivit de prés. Croyez-moi le vers blanc n'est guère bon que pour le traductions des grands poëmes héroiques et pour les tragédies où l'intérêt des sentimens et des évènemens attache le lecteur et le soutient. Votre Baretti ne vous a-t-il point appris que la *Coltivazione* de l'Alamanni et la traduction de Lucrèce par Marchetti deux ouvrages si généralement loués, à peine trouvent des lecteurs? Dans les petites pièces pour soutenir ce genre de versification on donne très facilement dans l'enflure, et en cherchant les phrases et ses expressions figurées, on devient obscur, on les charge d'épithétes insignifiantes et souvent très absurde comme il vous est arrivé dans votre *supplément poëtique.*

Si vous espérez de monter au parnasse par ce chemin, craignez que quelqu'un de ceux qui étudieut Catulle ne vous dise derrière l'épaule:

*Mentula conatur Pimpleum scandere montem,*
*Musae furcillis praecipitem e iciunt.*

# DEMANDES

## À

# MONSIEUR L'ABBÉ CESAROTTI

### CÉLÈBRE PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE PADOUE.

La lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, imprimée à Padoue il y a deux ans, sur la littérature du pays, n'est pas encore parvenue à son addresse. Mais le docteur Toaldo et quelques autres de vos collègues à cette université m'en ont donné quelque idée, et plusieurs personnes qui vinrent ici de Vérone, de Padoue, de Vénise, m'en ont aussi parlé, et me font regretter de ne l'avoir pas reçue. De bonne foi, mon très illustre et très honoré confrère, de cette foule de noms que Tiraboschi a tiré de vos Savonarola, de vos Ricoboni, de vos Papadopoli, du bon Facciolati, et que vous ou Mrs. Greati et Zendrini, pour vous en épargner la peine, ont tiré de Tiraboschi, y en a-t-il un grand nombre de natifs de Padoue? Et parmi ceux qui le sont en trouvez-vous deux ou trois, outre les quatre ou cinq que j'ai cités, qui méritent d'être classées avec ceux-ci? Bien loin de vouloir ternir la gloire de cette grande et illustre ville, je

suis bien persuadé qu'après Paris et Bologne aucune ville d'Europe ne peut fournir autant de matières à l'histoire des sciences, que Padoue. Mais n'est-il pas évident que tous les hommes célèbres qui rendent si intéressante l'histoire de votre université, étoient, à peu d'exceptions près, appellés d'ailleurs? A peine dans vos *Elenchi* on trouve des noms de professeurs natifs de Padoue, et ceux qui le sont, ont occupés les chaires, non par un mérite transcendant qui les ait fait préférer à d'autres sujets, mais parcequ'il y a des places qui par leurs fondations particulières doivent exclusivement être données à des sujets natifs de cette ville. Il s'ensuit que ceux qui les remplissent actuellement et leurs prédécesseurs étoient plus estimés que ceux de leurs compatriotes qui pouvoient y concourir; mais non supérieurs à ceux que le gouvernement a choisis parmi les autres qui concouroient soit des autres provinces de l'état vénitien soit de l'étranger, comme vous, Monsieur, et la plupart de vos collègues actuels. Vous même, lorsqu'on vous proposa de remplir la chaire que vous honorez par votre talent, eûtes-vous à lutter avec des concurrans dangereux natifs de Padoue et de son territoire, ou avec des Trévisans, des Bergamasques, des Vicentins, et des Grecs? Padoue, quoique l'on puisse dire, est absolument dans le même cas d'autres grandes villes que leurs universités ont beaucoup contribué à rendre célèbres, telles que Pise, Pavie et Ferrare, toutes trois villes naturellement riches, mais qui par cet avantage même n'ont pas produit, à proportion, de ces hommes à grands talens bien marquans dans l'his-

toire des sciences et des beaux arts, comme d'autres villes moins riches et une infinité de villages. Pise qui a eu dans le moyen age quelques écrivains estimables et de bons artistes, peut-elle en compter autant que Arezzo et Pistoia? Pavie avec les gros villages qui l'entourent peut-elle se comparer avec Côme et ses vallées, si on s'avise de présenter dans un tableau les savans, les architectes, les négocians, les fabriquans, tous hommes de génie qui en sont sortis? Mais vos Messieurs de Padoue, gens honnêtes et sages seront-ils fachés que l'on dise que votre université a vu sur les chaires beaucoup plus de Vicentins que de Padouans? Placerez vous franchement parmi les grands hommes le cardinal Peraga, pour avoir été professeur de théologie, persécuteur des hérétiques, inquisiteur? Les Capodilista, les Cortusii, les Gattaro ont-ils bien le droit d'entrer dans le rôle des grands auteurs? Je sais bien que les rédacteurs des dictionnaires historiques ne les ont pas jugé tels excepté l'Allemand Joecher qui a placé dans son gelehrte Lexicon tous ceux qui avoient écrit quelque chose, bon ou mauvais. Si le traducteur d'Ossian et d'Homère trouve que Lovato de Padoue soit un grand poëte parceque Pétrarque étoit son ami, je me range à son avis. Mais je crois cependant que Pétrarque qui témoigna de l'estime à Lovato, trouvoit dignes d'éloge tous ceux qui tachoient comme lui de faire revivre la poësie latine, et parcequ'il le connût honnête et bon homme. Vous trouverez, mon très honoré confrère, que tous ceux que l'on voudroit que j'eusse nommés, sont plus estimables par leur bon

caractère et par leur bonne intention que par l'élévation de leur génie ou par cet esprit entreprenant et cette persévérance dans le travail et qui produit les grands ouvrages. Capo di Lista, étoit aussi un bon homme, malgré sa vanité et sa folle présomption. Et ce surnom *d'Agregator* que mérita Jacques Dondi de l'horloge le prouve-t-il un grand génie? Enfin dois-je vous dire que c'est d'après un panégyriste de Padoue, que je me suis borné à parler seulement de ces quatre ou cinq que vous voyez cités dans le mémoire en question? Ce panégyriste écrivoit vers le milieu du siècle passé. Mr. Ange Fabroni a écrit les vies des auteurs célèbres que l'Italie a produit précisément depuis cette époque. Dites-moi quels sont les savans, les litérateurs natifs de Padoue dont ce savant prélat ait jugé à propos de donner la biographie? Les deux qu'on y trouva font-ils une bien notable exception à l'observation générale sur l'esprit de ce peuple? Le marquis Poleni et l'abbé Facciolati étoient certainement deux hommes de beaucoup de mérite, mais ne savons-nous pas que le génie naturel du mécanicien Ferracina étoit le soutien de la science du marquis? Et les nombreux ouvrages de Facciolati avec sa latinité pure et soignée empêcheront-ils de dire qu'il étoit plutôt un bon humaniste qu'un grand auteur? J'ai connu à l'université de Turin deux professeurs que l'on avoit appellés de Padoue, l'abbé Pasini et feu Monieur Bartoli. Le premier en quarante ans n'a donné qu'une grammaire, un abrégé du nouveau testament, et il eut quelque part avec le docteur Badia à la compilation d'un dictionnaire à l'usage des écoles. Il étoit au reste un

homme sage, bon et prudent et comme auteur qu'est-il? Bartoli avoit peut-être une plus grande étendue d'érudition, plus de capacité, plus d'activité. — Mais que peut-on citer de ces productions qui ne répugne par quelque endroit au bon sens? ce litérateur qui est aller finir ses jours à Paris, y a-t-il laissé d'autre réputation que celle d'un pésant et souvent inintelligible écrivain?

Toaldo m'écrivit qu'un Cremasque veut me prouver que ses compatriotes ont plus d'esprit, plus d'industrie, plus d'activité que les Bergamasques? Voilà ce que je serois charmé de voir pour l'honneur de notre belle Cisalpine. Car si Crema a produit autant d'hommes illustres dans les lettres et dans les arts, que nous en a produit le territoire Bergamasque, nous sommes imcomparablement plus riches que je ne croyois. Mais je vous avoue que je ne puis me rappeller d'autre auteur quelconque de ce pays qu'un père dominicain zèlé inquisiteur, et je crois même maître du sacré palais, qui malgré cela prit la défense de Savonarola qu'un pape avoit fait bruler comme hérétique, et dont un autre pape vouloit comdamner les ouvrages. Cela prouve que ce dominicain Crémasque avoit quelque sorte de fierté dans le caractère, qu'il avoit acquis vivant parmi ses confrères fiers et intolerants par institut, beaucoup plus que ne l'ont été dans la suite les Jésuites leurs rivaux. Je vous demande en grace mon très honoré confrère, faites moi savoir si quelque chose a paru sur la litérature de cette bonne ville de Crema et de son gras territoire. Y auroit-il eu quelque poëte latin natif de cette ville que l'on pré-

tende mettre au rang de Jérome Vida qui étoit de Crémone, ou quelque poëte italien que l'on puisse comparer à Lemene qui étoit de Lodi? Je serois bien aise de savoir si l'on peut alléguer quelqu'autre raison de la différence qu'il y a entre Crema, Lodi et Cremone, que celle que j'ai peut-être trop de fois rélevé, provenant d'un sol gras et d'un atmosphère un peu humide et pésante; car à l'égard du Bergamasque la différence est trop connue.

Vous venez de marquer à Mr. Mérian la voie par laquelle nous pourons vous faire parvenir les volumes de nos mémoires. Ne pouriez vous pas de concert avec Mr. le recteur Coi, l'abbé Chiminelli et le professeur Malacarne m'envoyer les histoires de l'université de Padoue, celle de Facciolati que Toaldo s'étoit offert de m'envoyer, (car nous ne l'avons point ici) et surtout ce que Mr. Colle vient de publier sur cette riche matière? Mais ne balancez pas à m'envoyer la lettre que vous m'avez addressée. Quoique le sujet en soit bien différent, cela ne m'intéressera pas moins que tant d'autres écrits sortis de votre plume qui tous se font lire avec plaisir. Ce sera un nouveau motif que j'aurai de dire, avec la considération la plus parfaite et l'estime la mieux sentie que j'ai l'honneur d'être

Monsieur

à Berlin
le 7 de Sept. 1798.

Votre très-humble et très-obéissant serviteur et confrère
*Denina.*

P. S.

P. S. Je suppose que dans votre lettre, vous aurez parlé des auteurs natifs de Padoue actuellement vivans, soit dans l'étranger comme Rizzi-Zanoni, soit dans leur pays natal, comme les comtes da Rio, le comte Pimbiolo, des abbés Meneghelli et Savonarola, et peut-être le docteur Fanzago, que j'eus le plaisir de voir avec vous et le comte Stratico dans une société de gens de lettres, où, si je ne me trompe, Zendrini me conduisit. Si vous ne m'en parlez pas dans la lettre imprimée, je vous prie de me les faire connoître autrement. Mais permettez que quelqu'un me parle aussi de Bassano, du Frioul, de Vicence et de Vérone. Car avec tout le regret que j'ai d'avoir fâché vos Messieurs de Padoue, en leur accordant plus de bonté du coeur, que d'élévation d'esprit, je ne saurois revenir de la persuasion où je suis, que la Marche de Treviso, le Frioul, le Vicentin, le Veronois n'ayent été plus féconds en hommes à talens que les bords de la Brenta.

J'ai parlé du marquis Poleni, comme d'un savant de Padoue, quoique Mr. Fabroni le dise né à Venise et originaire de la Dalmatie. Connoissez-vous de ses parens? Je suis surtout curieux de voir figurer dans la litérature et les sciences des individus descendans de ces professeurs qui ont illustré votre université. Comme il est extrêmement rare que les enfans des hommes illustres ayent égalé par leurs talens et leur mérite personnel ceux de qui ils descendent, je cherche avec une curiosité singulière des exemples qui puissent faire exception à cette règle. L'histoire de l'université de Padoue, et celle de vos académies anciennes et de la

moderne, dont vous êtes un des membres les plus distingués, nous fournira peut-être de telles exceptions. Vous avez parmi vos collégues, tant à l'université qu'à l'académie, au moins parmi les associés, des Borromei, des Campolungo, des Cumani, des Dondi-orologio, des Polcastro, des Mussati, des Orsati, des Trevisan, issus sans doute de professeurs et d'auteurs célèbres des siècles passés; je sais qu'ils sont considérés comme nobles, et plus véritablement nobles, que ceux qui ont acheté la noblesse. Mais cette noblesse et les priviléges plus ou moins considérables qui y sont attachés, n'ont-ils point fait à Padoue le même effet qu'ils font par tout, qui est de dispenser ceux qui en jouissent, de toute occupation un peu pénible. L'émulation, l'ambition, qui dans les pays riches tiennent lieu du besoin et de la pauvreté, pour exciter l'industrie, ne changent-elles point d'objet, lorsqu'il y a différens moyens de parvenir à un état honorable et à une certaine aisance? J'ai observé que les chanoines de la cathédrale de Padoue, qui se font appeler *Monsignori*, sont tous nobles Padouans, et pour la plupart de familles illustres par des professions litéraires. Quand on sait que ces dignités capitulaires sont destinées exclusivement à telles familles, que fait-on pour les obtenir; et que fait-on quand on les a obtenues?

SUR

# LA PATRIE DES PEINTRES ET DES POETES.

À MONSIEUR

## JEAN GHERARD DE ROSSI

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL

ET MINISTRE DES FINANCES

À ROME.

---

Nous avons eu ici, mais pour trop peu de tems, Mr. le prince Rezzonico, ex-sénateur de Rome, et le célèbre sculpteur Canova, qui ont beaucoup parlé de vous. Ce qu'ils m'en ont dit, et ce que Mr. le chevalier de Prioca, et le chanoine Degiovanni m'en ont écrit en différentes occasions, n'a pu qu'ajouter à l'estime que la lecture de vos ouvrages m'avoit inspirée. Car vous savez que j'ai lu vos comédies et vos *Scherzi poëtici*, ainsi que vos discours sur le théâtre comique, et même la lettre que vous avez adressée à Mr. le comte Franchi de Pont, que je trouvai insérée dans un journal de Turin. Je suis charmé d'apprendre que le nouvel ordre des choses ne vous ait pas détourné de votre carrière, puisqu'au lieu de la direction de l'académie portugaise, vous êtes chargé de diriger les artistes nationaux et ceux que la révolution

n'a pas éloignés de Rome. De la façon dont le brave et bon Canova m'a parlé, il paroît qu'au moins la sculpture, et la peinture peut-être aussi, se soutiendront encore, parce que les François même achètent et commandent des ouvrages de ces deux genres. Mais qu'auront à faire les architectes, si ce n'est des ouvrages de fortification, qui n'étoit pas la partie qu'on étudioit à Rome? Qui emploira le talent de Camporessi et des autres professeurs du même art? Je suis persuadé que si Canova avoit occasion de donner des desseins pour de grands édifices, il égaleroit en cela Michel-Ange et le Bernin, comme il les égale et les surpasse peut-être dans la sculpture. Nous avons beaucoup parlé des grands artistes que la Lombardie vénitienne, et surtout la marche Trévisane, le Vicentin, le Véronois ont donné à l'Europe; du Titien, qui étoit de Cadore; des trois Bassano, ainsi nommés du nom de leur patrie, qui est de la même province; de Paul Véronèse, des deux Palmes, de Tintoret et d'autres Vénitiens; de deux très-célèbres architectes, Palladio et Scamozzi de Vicence. Nous parlâmes de quelques peintres, et de plusieurs excellens sculpteurs de Bergame et de Brescia, et nous n'oubliâmes point Come et ses vallées, d'où sont sortis encore en plus grand nombre des architectes très-célèbres, tels que les deux Fontana, Maderno et Borromini, qui, malgré leur goût singulier, possédoient cependant de très-grands talens et étoient aussi grands génies dans l'architecture que le chevalier Marini l'étoit dans la poësie. Je ne puis entrer dans cette matière sans un retour un peu humiliant sur ma patrie et celle de feu Mr. votre père,

qui étoit aussi bon Piémontois que moi; et sans rappeler ce que Baretti a dit sur ce sujet.

Quelques efforts que plusieurs de nos compatriotes ayent fait, pour trouver dans les siècles passés, des artistes piémontois d'une certaine renommée, on est forcé de convenir, qu'il n'en paroit point dans le haut Piémont. La différence est extrême entre cette partie de la Gaule cisalpine, qui de l'Adige s'étend jusqu'à la Sesia, et celle qui, en suivant la chaîne des Alpes, va de la Sesia jusqu'aux sources des deux Doires, du Pô, de la Sture et du Tanaro, depuis Verceil jusqu'à Mondovi, Ceva et Cairo, sur les frontiéres de l'état de Gènes. Pourquoi ce pays, d'ailleurs si fertile, si bien cultivé, si peuplé, et en général bien gouverné, n'a-t-il produit ni peintre, ni sculpteur, ni architecte, qui ait été connu d'aucun de ceux qui ont écrit l'histoire de l'art et la vie des artistes célèbres? Car Félibien, de Piles, l'Orlandi ne font mention que de Cairo, de Gaudenzio, de Bernardin Lanin, de Caccia ou Moncalve et de Felix Ramelli. Or, ces trois peintres, qui certes appartiennent au Piémont moderne, étoient originaires de l'ancien état de Milan; Bernardin Lanin, disciple, compagnon et presqu'émule de Gaudenzio Ferrari, et Jean Baptiste Calandra, célèbre particulièrement dans les ouvrages à mosaïque, tous deux de Verceil, sont nés et ont été élevés précisément au point de séparation du Milanois et du Piémont ainsi que le P. Felix Ramelli, qui étoit Astesan. Et voilà, où finit la patrie des artistes Piémontois qui ont vécu avant le règne du roi Charles Emmanuel, aïeul du régnant

On ne peut pourtant pas dire, que les arts n'ayent été connus dans la partie occidentale du Piémont qui confine avec le Dauphiné. Si on ne savoit pas d'ailleurs, qu'ils avoient été introduits, aussitôt après leur renaissance, non seulement à Verceil et à Turin, mais jusqu'au pied du Mont-viso et près des sources du Pô, je pourrois citer des preuves, et j'en ai de bien présentes à mon esprit, de ce qui s'est fait à Saluces et à Revel, par ordre de Marguerite de Foix, veuve de Louis II, marquis souverain de Saluces, du tems de Louis XII et de François I, rois de France. Il y a des mausolées très-remarquables dans deux églises de Saluces, et des peintures dans la chapelle et dans les salles et les galeries du palais que cette marquise habitoit à Revel, qu'on peut croire sorties de la main de quelque compagnon de Jules-Romain, tant elles sont dans le goût que de celles du Vatican. Je n'ai jamais pu apprendre quel a été l'artiste qui a peint cette chapelle et les plafonds, mais il étoit sans doute sorti de l'école romaine et disciple de Raphaël. Il paroît que ce peintre y fit quelques élèves, puisque César Arbagia né à Saluces ou près de là dans le tems que Marguerite de Foix gouvernoit le marquisat, fut un très-habile peintre à fresque, dont on voit encore à Saluces même la façade de l'hôtel de ville, et qui fut appellé à peindre en Espagne en 1600. C'est-là le seul peintre connu dans l'étranger, que le haut Piémont a produit dans l'espace de quatre ou cinq siècles depuis Giotto jusqu'à Battoni et Mengs. Tout ce tems s'est écoulé sans que cette province ni aucune de celles qui sont comprises dans le vieux

Piémont, celles d'Ivrée, de Suze, de Pignerol, de Coni, même celle de Mondovi, la plus féconde en hommes de grands talens, ayent donné le jour à un seul artiste médiocre excepté un Mollinari de Savillan et Alexandre Mari de Turin. Car que peut-on dire de ce François Garofoli, de Joseph Vermiglio, de Jaques Rosignoli que le comte Durando a tiré de la profonde obscurité qui le couvroit? Est-ce que les encouragemens, les occasions de cultiver les arts, de se former, manquoient dans ces siècles aux Piémontois? Mais sans remonter à Charles Emmanuel I, qui récompensa assez largement les talens, et particulièrement le Morazone, ne savons-nous pas combien d'habiles pinceaux la régente Christine et le duc Charles Emmannel II. son fils ont employés à leur palais de Turin et à différentes maisons de plaisance, et dans plusieurs églises? Les circonstances locales qui influent sur le caractère des nations, contribuent beaucoup à former les talens et à créer les génies, surtout pour les arts. Vous savez que la plupart des grands maîtres, soit peintres, soit sculpteurs ou architectes, étoient fils de maçons, de menuisiers, de potiers, de teinturiers; et ces métiers ont été par la nature du pays plus communs dans le Frioul, dans la marche Trévisane, dans le Vicentin, aux environs du lac major, du lac de Come et dans la vallée de Sesia, que dans les vallées et les provinces du Piémont; et c'est pour cela que tous ces pays ont produit plus de peintres, plus d'architectes et de sculpteurs, qu'aucune de nos vallées qui tiennent au Mont-cénis et au Mont-viso.

Il est naturel que l'on cherche à tirer les moyens de subsistance de ce qu'on a sous ses yeux et près de soi. Les habitans de nos Alpes s'attachent à la culture des terres, à celle des vers à soie, parce que les mûriers y sont de bonne qualité, et très-communs; ils peignent le chanvre, qui est une production assez considérable du Piémont. Ceux de la vallée d'Aoste et des montagnes voisines sont la plupart des chaudroniers, parce qu'il y a dans cette partie des Alpes des mines de cuivre et d'airain. Peut-être si la carrière de marbre blanc qu'on découvrit de nos jours dans la vallée de Pont, eût été découverte trois siécles avant, cette vallée auroit produit des sculpteurs. Mais en général le Piémont et la Savoie ont suivi plus tard les progrès des beaux-arts. Ce qui m'étonne, c'est de ne jamais avoir entendu parler d'aucun peintre de Mondovi, province d'ailleurs si féconde en hommes à grands talens. C'est là, c'est à Mondovi ou dans les bourgs qui en dépendent, que naquirent presque tous les premiers hommes illustres dont le haut Piémont peut se vanter. Dans ces derniers siècles le seul Piémont depuis Verceil jusqu'à Cairo a donné le jour à des individus qui par leurs talens ont atteint une haute renommée. Les deux hommes, qui par leur propre mérite sont parvenus à la pourpre, Adrien Ceva et Jean Bona, étoient de Mondovi, et Anastase Germoin, archevêque de Tarantaise étoit de Sales de la même province. Dix autres cardinaux Piémontois, entr'autres les Ferrero et les Rouvere, quoiqu'ils ne manquassent pas de mérite personnel, c'est plutôt par considération pour leurs parens qu'ils fu-

rent élevés à la pourpre. Mais Ceva et Bona l'obtinrent, l'un, quoique de fort noble extraction, par ses talens, qui avoient acquis l'estime et la faveur d'Urbain VIII, l'autre par sa profonde doctrine; et c'est comme savant et célèbre jurisconsulte que Germoin fut archevêque et ambassadeur de Savoie à la cour d'Espagne, qui étoit alors la première de l'Europe. Le premier ministre d'état des rois de Sardaigne qui ait figuré en Europe, autant que les Choiseuls, les Vergennes, avec plus de raison qu'eux, ce fut le marquis d'Ormea du Mondovi. Les premiers professeurs piémontois de nos universités renommés dans l'étranger, ont été le père Beccaria et le docteur Cigna. Ce n'est qu'après eux, que Mess. Eandi, Vassalli et Malacarne de Saluces, Buniva de Pignerol, et Giulio de St. George en Canavez, et Mr. Giobert Astesans, Mr. Gardini, figurent à notre université et parmi les savans illustres d'Italie.

Le Piémont n'est pourtant pas la seule partie d'Italie, qui n'ait eu que fort peu de peintres et fort tard, comparativement à l'état ci-devant vénitien et la Toscane. Le royaume de Naples, dont l'étendue est le triple, la population le double de celle de tout le Piémont, n'a pas en proportion été plus fertile en illustres pinceaux, quoiqu'on y en compte une vingtaine, quelques-uns de la première, les autres de la seconde et de la troisième classe. Vous avez remarqué sans doute que les plus célèbres peintres napolitains étoient ou de la Calabre, ou des environs de Naples et de Salerne, pays fameux pour être favorables à l'imagination; au lieu que de toute cette partie du royaume qui se trouve entre la Calabre et la marche d'Acone, et qui borde

la mer adriatique, je ne sais s'il est sorti un seul artiste de quelque nom, si ce n'est un d'Aquila, pays de nature fort différente du reste de l'Abbruzzo et de la Pouille, et qui aussi produisit des hommes distingués en différens genres de litérature et de science.

D'après cela on diroit qu'en général le pays plat, gras et fertile, qui contribue le plus à la vie animale, confère le moins aux qualités spirituelles. Observation qui a lieu également à l'égard des arts mécaniques et des arts libéraux, de la litérature et des sciences, avec fort peu d'exceptions.

Cependant le Brabant, la Hollande et toute la Belgique, pays encore plus uni, plus bas que ne le sont la Lombardie et la Pouille, ont produit une foule de peintres excellens, avant que les provinces méridionales de la France en eussent eu des médiocres. Anvers, Bruxelles, Amsterdam, Leyde, Utrecht, Harlem, Goude, Rotterdam, ont donné le jour à une foule de peintres, dont quelques-uns se sont élevés au rang des grands artistes italiens, et beaucoup ont surpassé ceux du second rang. Est-ce-là l'effet de quelques causes physiques, ou de causes accidentelles et morales? Je crois d'abord que l'air de la mer et la nature du climat qui corrige les effets du sol humide et marécageux des provinces unies, rend les habitans moins pesans et plus actifs, qu'ils ne le seroient, placés sur un pareil sol, sous un autre climat? Je pense aussi que la même influence de l'air, et les productions naturelles du sol, qui peuplent les pays-bas de tisserands et de fileuses, les disposent aussi aux arts qui s'exercent par des gens tranquilles et sédentaires. On peut

être industrieux et avoir des talens, sans cette vivacité d'esprit qui distingue les François, les Italiens et les Espagnols. Mais l'esprit de la religion dominante dans tous les Pays-bas avant la révolution, qui sépara de l'Espagne et de Rome les sept Provinces-unies, et les dix autres restées soumises à la maison d'Autriche, a contribué beaucoup au progrès que fit la peinture dans ce pays, et le caractère foncièrement bon des Flamands étoit facilement porté à un art innocent et noble par lui-même, et que des principes religieux faisoient aimer. On sait bien que la plupart des peintres flamands, tout comme les peintres italiens, ont travaillé principalement pour les églises, les chapitres et les couvens. Au reste après Rubens, qui appartient au Brabant, quoique né à Cologne, combien y a-t-il de fameux peintres flamands, dont les ouvrages attestent cette élévation d'idées, cette noblesse d'expression, qui frappe si puissamment dans les peintures italiennes?

On a dit de tout tems que les peintres ont beaucoup de rapport avec les poëtes; et il est vrai que les pays où la poësie a fleuri, ont aussi produit d'excellens peintres; mais il est encore plus vrai de dire que là où il y a eu de grands auteurs, il y en eu aussi de grands artistes. Plusieurs contrées qui ne comptent guères de poëtes, peuvent se vanter avec raison de très-grands peintres, d'architectes et de sculpteurs d'un grand génie. La Grèce, féconde plus encore en philosophes qu'en poëtes, le fut aussi en habiles artistes; et Athènes et Corinthe l'ont été incomparablement plus que Thèbes et Lacédémone. Le pays latin a produit peu de poëtes,

et compte à peine quelques peintres. L'Espagne et le Portugal, qui ont eu de grands poëtes avant que la France en eut de médiocres, ont aussi donné le jour à des peintres célèbres, avant que le Poussin, le Brun vinssent au monde; et les provinces de France, qui comptent le plus d'hommes illustres dans la litérature, ont aussi produit le plus grand nombre d'excellens artistes. Marseille et Toulouse, la Provence et le Languedoc ont été pour la France, ce que Bologne et la Toscane sont pour l'Italie.

Les poëtes célèbres, tant anciens que modernes, excepté Virgile, sont nés dans les Apennins, ou dans le Napion des Alpes les moins rudes, telles que les vénitiennes et les maritimes. Ennius, Horace et Ovide, Sannazar et Marini, Bernardin Rota Tansillo sont sortis du même pays qui a donné le jour au chevalier Calabrese, à Salvator Rosa, à Solimène et Conca. Dante, Pétrarque, Pulci, Berni, Fortiguerra étoient compatriotes de Cimabué, de Giotto, de Michel - Ange. La Pouille et la Romagne, qui ont produit peu de peintres, n'ont pas donné non plus des poëtes remarquables au Parnasse. Le Metastasio est dans son genre ce que Raphaël et Jules Romain étoient dans le leur. Ravenne et la Romagne n'ont eu que des peintres médiocres de la seconde classe, n'ont pas eu de poëtes, ni même d'autres auteurs de la première, si on excepte quelque anatomiste. Nicolas Rondinello de Ravenne et le P. Cesare Ponti ne furent pas plus grands peintres, que quelques litérateurs de la même ville ont été poëtes ou philosophes.

Venise et les provinces qui formoient son do-

maine, n'ont pas eu dans le siècle de Charles-Quint des poëtes d'un aussi grand genre que l'étoient dans la peinture les Bellini, le Titien, les deux Palme, Pordenone, Tintoret et les Bassans. Les grands poëtes sont infiniment plus rares que les grands peintres. Cependant il y a dans l'état vénitien une foule d'auteurs dont le style peut être comparé au coloris des meilleurs maîtres; quoiqu'il leur fut bien plus difficile de se former un langage pur et élégant, qu'ils devoient puiser dans un dialecte étranger, que de composer des couleurs; puisque l'immense commerce du Levant et de l'Allemagne leur en fournissoit pour cela tous les moyens.

Le petit nombre de peintres et de poëtes piémontois des siècles passés, étoient nés dans les provinces qui tiennent plus à l'Apennin qu'aux Alpes, ou plus aux Alpes maritimes, moins rudes, que nos alpes Grayennes et Cottiennes.

Le Novarois et le Verceillois ont eu des peintres et des statuaires, et n'ont pas eu de grands poëtes, jusqu'ici comparables à cinq ou six peintres connus et estimés, tels que Gaudenzio Ferrari de Valdugia, et Bernardin Lanino de Verceil. Mais le seul poëte un peu connu, natif de ces provinces, est Augustin Cazza de Novare, qui, dans la classe des poëtes lyriques, est ce qu'étoit le Moncalve son compatriote et peut-être son parent; car vous savez que le Moncalve étoit originaire de Novare, et s'appeloit Guillaume Caccia.

Arezzo, Borgosan-sepolcro et le duché d'Urbin n'ont pas donné de grands poëtes à l'Italie, mais de très-célèbres auteurs d'autres genres et de grands artistes De mon tems vivoient à Turin le chevalier

de Beaumont qui a peint en grand et en petit avec beaucoup d'art et de correction, et Don François Triveri, homme de lettres et professeur qui composa un grand poëme, bien régulier, bien savant, en assez bon style, et même assez facilement rimé. Cependant l'un et l'autre sont presque ignorés hors du Piémont. Peut-être trop de soin, trop de règle nuisit à tous les deux. Vers la fin du long et heureux règne de Charles Emanuel, et sous celui de son successeur plus heureux encore, pendant vingt ans, le Piémont pouvoit se vanter également de très-habiles artistes, d'architectes, sculpteurs en métal, en marbre, en bois, de peintres à l'huile, à gouache, en mosaïque. Tesio, Trone, les Cagliari décorateurs, Bucheron, Ladatte, les Collins, Bernero, Porporati, Valperga, Pittarelli, qui tous vous sont connus, et dont plusieurs sont estimés des connoisseurs étrangers qui ont été ou qui sont à Turin. Aussi le Piémont, outre nombre de savans et de litérateurs, qui vous sont aussi bien connus que nos artistes, a produit une foule d'auteurs de poësies de différens genres, dont quelques uns égalent ou surpassent d'autres poëtes italiens du même genre; et il y a à Turin, comme vous savez, une dame poëte, (Madlle. de Saluces) plus poëte certainement, qu'aucune des huit ou dix femmes poëtes que l'Italie peut compter.

Je ne m'étonne pas que Milizia n'ait point parlé de nos architectes militaires Bertola, Devincenti et Pinto, puisqu'il n'a point fait mention non plus de Marchi, ni de Paciotto d'Urbin, qui cependant auroient tous dû trouver place dans son livre. Mais com-

ment le comte Alfieri, dont il y a en Piémont de très beaux édifices, construits sur ses desseins et sous sa direction, a-t-il pu être inconnu au savant architecte calabre, lequel a pourtant parlé de plusieurs autres architectes, qui ont vécu après le comte Alfieri, et qui vivoient encore lorsque Milizia mourut; tels que le prince Paterno de Biscari, les trois Vicentins Cerati, Bertotti Scamozzi et Calderari. Et d'où vient que l'éditeur de l'Alfabeto Pittorico, qui nous donne des notices de peintres vivants en 1776, n'a pas dit le mot du chevalier de Beaumont, mort en 1766, et qui s'étoit fait connoître à Rome dès 1726, par des prix qu'il remporta à l'académie de St. Luc? Il fut le premier bon peintre que Turin ait produit; comme le chevalier Daniel Saiter, que Beaumont remplaça en qualité de premier peintre de la cour, a été, je crois, le premier peintre distingué qui soit né à Vienne. Vous avez connu à Rome M. Revelli petit-fils de ce peintre turinois, à tous égards estimable. Si les succès répondent à ce que les premiers essais ont annoncé, il fournira pour la postérité un article intéressant à l'histoire de l'art, et qui aura du rapport à la vie de Jean Baptiste Alberti, de Leonardo da Vinci er de Raphaël Mengs; car on m'a dit qu'il réunit une théorie très-savante à une bonne pratique. Son extraction offre aussi quelque chose qui n'est pas ordinaire. Les grands artistes sont pour la plupart issus de familles pauvres et obscures, souvent campagnardes, ou montagnardes. Mais Mr. Revelli descend par sa mère, d'une famille déja illustre, et d'un père natif d'une contrée montagneuse, mais qui ne s'est pas moins illustré par son savoir et les places qu'il a remplies.

Nous voici parvenus à une époque qui à tant d'égards différens sera mémorable dans les annales d'Italie, et particulièrement dans celles du Piémont.

La patrie de feu Mr. votre père, et de l'excellent docteur Bonelli, donnera-t-elle aussi à l'Italie des poëtes et des peintres, comme elle a donné de grands théologiens, des physiciens, des politiques, des litérateurs? Ce Trone, qu'à votre recommandation, je pense, et celle de Mr. le comte de Souza, la cour de Portugal a attiré à Lisbonne, n'est-il pas du Mondovi? Et qu'est devenu un Gaffodio, frère d'un des plus accrédités et des plus éloquens avocats au sénat de Turin, qui s'étoit destiné à la peinture? Je n'ai aucune nouvelle de lui, et j'en ai souvent demandé.

Je connois nombre de nos Piémontois, qu'on peut à juste titre appeler poëtes, ou qui du moins ont donné quelques essais de leur talent poëtique, de la province d'Ivrée, de celles d'Albe, d'Asti et de Casal; il y en a eu de Dogliani, de Savillan, de Fossan, de Nice, et je ne puis m'en rappeler aucun de Mondovi, excepté ce comte Pensa, qui vers la fin du 16ième siècle fit quelques épigrammes à l'imitation de l'Alamanni; et d'un Donzel, mort de mon tems à la fleur de son age, poëte satyrique, mais dont je ne sais s'il y a quelque chose d'imprimé. Je ne puis par conséquent que vous considérer vous-même comme le premier poëte originaire de cette province. Agréez le compliment de celui qui à l'honneur d'être etc.

Berlin,
le 15 d'Octobre, 1798.

SUR

# L'ETAT DES LETTRES ET DES ARTS

DANS

L'ITALIE MERIDIONALE

AVANT L'INVASION DES FRANÇOIS.

À MONSIEUR

## LE CHAMBELLAN SCORZEWSKY,

COMTE DE MARGONIN, DE LABYZIN ETC.

Vous trouverez, Monsieur le comte, dans le volume de l'académie qui a paru dernièrement et dans celui qui va paroître dans quelques mois, ce que vous auriez souhaité de trouver dans le troisième volume de Guide litéraire sous le titre de *considérations d'un Italien sur l'Italie*. Il est vrai, dans celui-ci auroient dû se trouver quelques observations sur l'état des lettres et des arts dans l'Italie méridionale à l'époque où se rapportoient les mémoires que j'ai publiés en 1793. Aussi, quoique dans le voyage que je venois alors de faire, je n'eusse pas été plus loin qu'à Modène, Mantoue et Venise, je m'étois procuré des notices sur cet objet assez détaillées, pour les ajouter à ce que j'avois observé dans un voyage précédent. Je vais vous communiquer

Mr. le comte, en peu de pages ce qui peut vous intéresser, dans la supposition que vous continuiez dans votre projet de revoir cette partie de l'Europe que vous regrettez d'avoir parcourue trop rapidement avec Mdme. la générale Gorzenska votre soeur et Mr. le général son mari.

Si vous entrez en Italie par Venise ou par Trieste, la première des villes que vous trouverez sur votre route c'est Ferrare. Cette ville a certainement perdu beaucoup depuis qu'elle a cessé d'être la résidence des ducs d'Est, à qui elle fut redevable de sa grandeur et de son lustre. Elle est déchue de la même manière que Padoue et Mantoue. Tout ce qu'a fait pour la première le sénat de Venise n'a pu lui rendre la population qu'on y comptoit dans le tems qu'elle étoit gouvernée par ses propres souverains, ou par ses citoyens; et Mantoue, depuis un siècle qu'elle est devenue province d'une monarchie étrangère, a perdu les trois quarts de ses habitans. Vous demanderez peut-être, pourquoi Vérone, qui a éprouvé le même sort que Padoue, en passant sous la domination de Venise, après avoir eu ses propres souverains, a conservé encore beaucoup de son ancien éclat, tandis que Padoue en a tant perdu, malgré les avantages de sa situation, la fertilité de son territoire et l'établissement de l'université qui devoit y attirer, comme elle fit, une foule de jeunes gens étrangers. Je ne saurois l'attribuer qu'au caractère plus vif, plus actif de ses habitans. Cependant Ferrare offre encore des objets intéressans pour le voyageur curieux qui, en s'y arrêtant quelques jours peut y connoître des

des gentilshommes du pays, des Calcagnini, des Caraco, des Guarini, des Pepoli, des Villa, dont plusieurs se distinguent par leur goût pour les lettres et les sciences. Le comte Alfonse de Varano, encore plus connu par ses tragédies, que par la noblesse de son extraction, ne vit plus. Le comte Pepoli, qui sembloit vouloir marcher sur ses traces, le suivit fort jeune au tombeau. On y rencontre des ecclésiastiques fort lettrés, la plupart ex-jésuites Espagnols ou Portugais, comme les abbés Galisa, Nuys, Perquignà, Montengon, Prà de Saba, Recheno et Monteiro. Parmi les ex-jésuites italiens, l'abbé Barotti est le plus connu. Il est auteur d'une histoire litéraire de sa patrie. L'abbé Baruffaldi l'est par un ouvrage sur la typographie. Mr. Frizzi, secrétaire de la municipalité, seroit pour moi et pour votre ancien compagnon de voyage Mr. Skiwsky, la connoissance la plus utile, parce que je sais qu'il a un grand fond de matériaux historiques dans sa mémoire et ses papiers. Mais l'homme le plus intéressant que l'on puisse connoître à Ferrare, est l'abbé Minzoni; qui par ses talens admirables, par son éloquence et par sa conduite comme prédicateur, a fait bien du bruit à Vénise, à Rome et en d'autres grandes villes d'Italie où il a préché.

J'ai été à Bologne en 1777, et j'y trouvai l'université subsistante à la vérité, mais dans un état d'abandon. En échange le célèbre Institut étoit dans un état florissant, et c'est l'éclat de cet établissement qui a d'abord éclipsé l'ancien. La jeunesse qui se destine aux études, au lieu d'aller aux auditoires de l'université va aux sales de l'Institut, dont les membres ordinaires,

sont pour la plupart les mêmes professeurs de l'université. D'ailleurs plusieurs de ces professeurs donnent des leçons dans leurs habitations particulières, comme font les professeurs des universités d'Allemagne. Cependant ils sont obligés de se trouver aux heures marquées au palais de l'université pour monter en chaire, si quelqu'un se présente pour les entendre. J'y fus moi-même un matin, je trouvai en habit de professeur, qu'on appelle *toge*, trois d'entr'eux qui se promenoient sous les portiques, et qui s'offrirent de monter en chaire et faire une leçon, si je le souhaitois. Je ne voulus point leur donner cette peine, et j'aimois mieux assister à quelques leçons dans les sales de l'Institut qui est un superbe établissement, comme vous avez vu, et qui ne sera surpassé de nos jours que par l'Institut national de Paris. Les sciences et les arts qu'on enseigne, sont aussi d'une utilité plus directe que ne l'est ce qu'on enseigneroit à l'université où tout est encore sur l'ancien pied. Beaucoup de théories en médecine, beaucoup de discussions sur les lois romaines, les canons, les décretales des papes, et sur la théologie scolastique. A l'Institut on enseigne l'histoire naturelle, la physique, la chimie, l'astronomie, l'anatomie, l'art d'accoucher, l'architecture, l'hydraulique, la nautique. Presque tous les professeurs et autres savans que je connus alors à Bologne, soit à l'Institut, soit chez eux, ou chez le cardinal Buoncompagni et chez le comte de Bianchi, vivoient encore lorsque vous avezété en Italie, et je ne suis pas bien sûr, mais je crois, qu'ils vivent encore tous, excepté Jean François Zanotti et

la célèbre Laura Bassi, qui étoit aussi du nombre des professeurs et des membres de l'institut. Gaetan Monti étoit professeur d'histoire naturelle très-connu depuis quarante ans au plus. Il devoit avoir pour successeur, selon toutes les apparences, Camille Galvani botaniste très-actif, qui allant herboriser, défieroit le plus hardi et le plus robuste chasseur à grimper les montagnes et parcourir les forêts, mais il a dû être précédé par le D. Gabriel Brunelli. En physique et mathématique le plus célèbre étoit le docteur Sebastien Canterzani, qui est à Bologne ce que Condorcet étoit à Paris, aussi estimé et plus aimé. Il est secrétaire perpétuel de l'institut. Comme professeur de physique, il avoit en 1790 pour substitut M. M. Jean Aldini et Paul Verati fils de l'ancien professeur Joseph Verati, mari de Laura Bassi; en astronomie, c'étoit le docteur Matteucci, le plus honnête et le plus aimable de tous les savans célèbres que j'ai connus, et bien digne des éloges qu'en avoient faits Mr. de la Lande, et plusieurs autres savans voyageurs. Il devoit avoir pour substitut Mr. Sacchetti, qui étoit fort jeune et peu connu, lorsque je fus à l'observatoire avec Mr. Matteucci, Vincent Pozzi, professeur de chimie, et le docteur Laghi qui devoit lui succéder, mais on en parle comme de deux physiciens très-habiles. Je n'eus pas l'occasion de connoître les professeurs de chirurgie, ni les maîtres accoucheurs, mais le docteur Louis Galvani; un d'eux acquit de la renommée en 1792, par la découverte de l'électricisme animal. Le professeur d'anatomie Mondini doit être descendant de ce Mondini

qui fut un des premiers restaurateurs de l'anatomie dans le 14ième siècle. Les places de professeurs d'architecture militaire et des antiquités, sont remplies par deux personnes de familles très-illustres, le comte Grégoire Casali et le chanoine Florian Malvezzi; et ils ne sont pas à Bologne les seuls nobles qui soient en profession de sciences, ou de la litérature. Le marquis Sesio Albergati Capaceli, étoit célèbre depuis les beaux jours de Voltaire. Il est auteur de plusieurs ouvrages, particulièrement dramatiques. C'est un des noms qui honorent la société litéraire des *unanimi* de Turin. Le comte Fréderic Casali, frère de celui qui est professeur de physique, est auteur, ainsi que son frère, de jolies pièces de poësie. Le marquis Joseph Angelelli, le comte Ferdinand Marescalchi, le prince Hercolani sont aussi de cette classe, comme auteurs. Le sénateur comte Savioli qui dès sa jeunesse se rendit célèbre par ses poësies Anacréontiques, dans l'âge de la maturité s'est voué à l'histoire. Il s'y préparoit lorsque je le connus chez lui en 1777. En 1791 avoit déja paru le troisième volume de ses annales de Bologne. Le comte Jean Fantuzzi avoit aussi à cette époque publié différens mémoires sur la vie de plusieurs hommes illustres de Bologne. Je ne sais si le comte Baltasar Carrati a donné au jour de ses écrits, mais je sais qu'il jouissoit d'une grande réputation comme profondément versé dans l'histoire de sa patrie. Le comte Ranuzzi, propriétaire d'un des plus magnifiques palais de cette grande ville, n'a pas fait des livres, que je sache; mais il assemble chez lui une société d'ama-

teurs auxquels il lit des dissertations, et possède un riche cabinet de physique. Le comte et sénateur Isolani, se distingue particulièrement par des observations astronomiques, et par des expériences physiques relatives à la chimie.

Les moines et les ecclésiastiques ne forment pas à Bologne, comme dans plusieurs autres villes d'Italie, la classe la plus considérable des gens de lettres et des savans, surtout depuis que les pères Trombelli, Sarti et Fattorini, tous trois Camaldules, mais de différentes congrégations, et le conseiller Bianconi ne vivent plus. Cependant plusieurs chanoines, même parmi les dignitaires qu'on appelle Monsignori tels que les Malvezzi, Florian dont j'ai parlé, et Alfonse entré par adoption dans la famille Savioli, l'archiprêtre Vincent Zambeccari, le doyen François de Bianchi, frère du comte et sénateur de ce nom, le comte Galéas Marescotti. On m'a parlé du chanoine Jérome Saladini, comme d'un habile mathématicien hydraulique; l'abbé D. Louis Preti, se distingue par la pureté et l'élégance de son style, tant en prose qu'en vers. En général les Bolonois écrivent tant en italien qu'en latin plus correctement que la plupart de ceux des autres villes d'Italie, excepté les Lucquois et les Siennois. Plusieurs ex-jésuites espagnols, Allegri, Colomer, Lassala, Melia, Molina, Millas, ont donné au jour des ouvrages en vers, en prose, en italien ou en latin. Mais ils sont moins connus que leurs confrères Andres et Arteaga, Ossuna Masdeu. Le p. Isla auteur du fameux roman

*Fra Gerundio de Campazas* étoit aussi à Bologne, mais il est mort depuis longtems.

Vous trouverez encore en Toscane des savans et des amateurs de sciences et de beaux-arts, quoique cette nation si distinguée par son génie ne figure plus autant que lorsque Galilée, Magalotti, Viviani, Redi et Micheli vivoient. Plusieurs de ceux que je connus à Florence en 1764 et 1777, tels que le p. Cametti Lami et Perelli ne vivent plus. Si le père Adami servite, professeur en théologie, vit encore, il doit être plus qu'octogénaire; car il étoit fort estimé, au moins connu comme savant journaliste dès l'an 1745. Ces trois professeurs de Pise passent ordinairement les vacances à Florence; c'est là que vous les trouverez dans la belle saison. Vous y trouverez le prélat Fabroni, directeur de la même université et prieur du couvent des chevaliers de St. Etienne, auteur de quinze volumes de vies d'illustres auteurs italiens de ces deux derniers siècles, (car je compte celui-ci comme fini) et de plusieurs autres ouvrages sur des sujets intéressans d'histoire tant politique que litéraire. Je vous parlerai de Pise, de Livourne et de Lucques dans la suite, car il me paroît que vous comptez d'y passer au retour de Naples.

Monsieur Riguccio Galuzzi a donné l'histoire de la Toscane sous la maison de Médicis. Vous en possedez peut-être la traduction françoise, ou l'abrégé qu'en donna en allemand Mr. Jagemann, bibliothécaire de Mad. la duchesse de Weimar. Mr. Galuzzi étoit dernièrement directeur de la poste de Toscane à Rome, place plus convenable à un amateur de lité-

rature qu'à un auteur. Le conseiller Pelli antiquaire et directeur de la gallerie de Florence étoit déjà connu en 1777 par plusieurs ouvrages de son genre, et l'est beaucoup plus depuis lors. Mr. Sestini qui auroit dû être l'adjoint de Mr. Pelli au cabinet des médailles, voyageoit alors en Grèce et en Asie. Je crois vous avoir parlé de lui depuis qu'il est ici dans le Brandebourg, où il s'occupe incessamment de son étude favorite. Il vient de faire paroître à Leipsic deux ouvrages sous le titre de *Classes geographiae neumismaticae* etc.

Le prévôt Fossi préfet de la bibliothèque de Magliabecchi préparoit la préface, qui est à la tête de Machiavel de l'édition de 1782, par Gaetan Cambiagi. Le chanoine Bandini préfet de la fameuse Laurentienne doit vous être connu, et il l'est beaucoup en Italie et en Allemagne, où son catalogue de la dite bibliothèque plein d'une érudition intéressante le fera vivre longtems. Le docteur Cambiagi fils du savant libraire qui est lui-même homme de lettres et bibliothécaire adjoint au prévôt Fossi faisoit environ ce tems imprimer l'histoire de Corse en cinq volumes. De deux poëtes Toscans de différens genres, Casti et Pignotti, l'un étoit alors au Nord avec le fils du feu prince Kaunitz, et composoit bien loin de sa patrie, mais dans le plus pur langage de ses compatriotes, des nouvelles Russes, et méditoit le poëme tartare où Cathérine ni la nation qu'elle gouverna ne parurent sous le même aspect que vous les voyez dans la Russiade traduite du grec par celui qui a l'honneur de vous écrire ceci. Pignotti est célèbre en Italie surtout par ses fables: je voudrois bien qu'une plume

pareille traduisît du polonois en italien les fables et la Myseide de Monseigneur l'archevêque Krasicki.

Dans toutes les villes de la Romagne il n'y avoit guère de gens de lettres connus par leurs productions que des exjésuites la plupart Espagnols. Ce qui prouve d'un côté combien leur institut étoit favorable aux progrès des lettres, et que le génie Espagnol est capable de toute sorte de culture. Je ne sais ce qu'auroient fait les jésuites sécularisés si on les avoit laissés vivre en Espagne; mais il est de fait qu'en Italie ils ont contribué plus que leurs confrères Italiens au soutien de la litérature.

Vous avez vu, douze ans aprés moi, le cabinet de physique que le grand-duc Léopold a fait arranger par Mr. Felix Fontana. Je l'avois vu presqu'à sa naissance, et je le trouvai déja riche et très-bien arrangé. Quelle augmentation n'a-t-il point reçu depuis que le directeur fut de retour de ses voyages à Paris et à Londres? On me dit que Jean Baptiste Fabroni son élève et son compagnon de voyage, rivalise depuis quelque tems son maître. Je l'ai prédit lorsque je les vis de retour de leur voyage; car il me parut qu'en deux ans le jeune homme avoit fait des progrès étonnans, et qu'il visoit à surpasser son maître. Vous devez l'avoir connu, si vous et Mr. le général Gorzensky avez assisté à quelqu'assemblée d'une académie d'agriculture dont Mr. Fabroni est secrétaire. Mais qu'avez-vous ouï dire alors de la réunion de diverses académies que Léopold a fondues en une seule sous le nom d'académie Florentine? Je me rappelle d'un sonnet que le comte Alfieri

fit à cette occasion. Il n'en jugea pas aussi favorablement que l'avocat du Paty. Cependant l'idée du grand-duc Léopold étoit sûrement bonne. A quoi servoient-elles les trois ou quatre académies, qu'ont-elles fait depuis un siècle ou plus, les académies de la Crusca, des Apatisti et del Cimento?

Mais voilà qu'à Sienne on vient dans ce moment de fonder une nouvelle académie qui donnera une émulation plus active à l'académie Florentine. L'académie del Cimento n'eut qu'un moment d'éclat lorsque Galilée et Magalotti vivoient. Les Physiocrimi de Sienne n'ont pas acquis autant de célébrité, mais leur société s'est soutenue avec honneur beaucoup plus longtems. La nouvelle fondation sous le titre de SOCIÉTÉ ITALIENNE qui se propose de remplacer celle que le chevalier Lorgna avoit fondée à Vérone, paroître pas se borner à l'Italie, ni à la litérature et aux sciences. Je viens d'apprendre que le philosophe de Königsberg en Prusse (Mr. Kant) est invité à partager les travaux de la nouvelle société. La difficulté extrême d'avoir à Berlin les livres qui sortent des presses d'Italie, et particulièrement de la Toscane, de Rome et de Naples, ne me permet guères de m'étendre sur l'article de Sienne. Mes correspondances particulières ont été interompues; mais je sais que Mr. le comte de Vargas est le chef de la nouvelle société et Mr. l'abbé Sacchetti en est le secrétaire. Au reste j'ai connu à Sienne plusieurs savans d'un grand mérite qui ont constamment résisté à toutes les sollicitations qu'on leur fit de livrer leurs écrits au publis et qui sont encore en état d'en donner. Le plus distingué est Mr. Savini, chef dirigeant de l'université,

l'autre est l'abbé Ciaccheri bibliothécaire. Mrs. Borgognini et Luti se sont fait connoître par des éloges qu'ils ont faits de quelques savans leurs compatriotes. A l'université vous trouverez un mathématicien nommé Bartaloni, un chimiste nommé Bartalini, et un botaniste George Santi, tous trois fort estimés. Mais le plus célèbre des professeurs de cette université est l'anatomiste Mascagni dont j'ai souvent entendu parler avec éloge à notre très-celèbre Walter père, qui en a lu les ouvrages et particulièrement l'histoire et *l'ichnographie des vaisseaux lymphatiques*. Un discours de Mr. Lensini sur la manière de prévenir les délits par un bon code criminel, est peut-être plus utile que le fameux ouvrage de Beccaria sur les *délits et les peines*. Ce même Lensini nous annonça il y a quelque tems une traduction des tragédies grecques. Je ne sais si elle a paru.

Vous ne trouverez plus Rome dans l'état que vous l'avez vue. Elle est de toute l'Europe la ville qui doit avoir le plus souffert par cette grande et effroyable révolution qui va changer la face à une grande partie du globe. Il seroit totalement inutile que je vous parlasse das établissemens et des sociétés litéraires qu'on y trouvoit encore à l'époque de votre premier voyage. Mais si vous êtes curieux de savoir les noms de ceux qui figuroient le plus dans la litérature romaine au moment que les François entroient en Italie et que vous pouvez probablement rencontrer encore à Rome, je vais vous en nommer les plus connus. Vous savez que dans cette capitale du monde ancien et du monde chrétien, les études dominantes depuis

Leon X jusqu'à Pie VI, ont été l'histoire ancienne qui embrasse les antiquités de tout genre et la théologie. Car ce qui fait la matière des livres théologiques, tant en fait de dogmes que de discipline, la fait également de l'histoire ecclésiastique. La jurisprudence qui est doublement romaine, puisque c'est pour la plupart des loix des empereurs et des décrets des papes que les codes qu'on lit aux universités sont composés. Vient ensuite la poësie toute consistant en des éloges outrés ou des déclamations, des invectives violentes et des épigrammes. Ces trois ou quatre genres de litérature étoient encore plus généralement cultivés à Rome sous ce dernier pontificat. En 1795 il y avoit deux jurisconsultes criminalistes généralement estimés. Interrizzi et Renazzi et un canoniste plus considéré encore Mr. Devoti qui est depuis quelques années évêque d'Anagni. Cependant les jurisconsultes romains s'occupent beaucoup plus de la pratique que de la théorie. Ils font des mémoires et des plaidoyers, rédigent des factums et des conclusions, et ne font pas proprement des livres. Les théologiens en font, et ce n'est pas la scolastique des XIII et XV siécles, ni la controverse née depuis le concile de Constance, qui les occupent. Ils ont eu depuis lors toujours quelques historiens, quelques théologiens ultramontains, quelques italiens trop libres, selon eux à réfuter et à combattre. Bellarmin écrivit contre les théologiens protestans. Baronius fit ses annales pour les opposer aux centuries de Magdebourg. Sans l'histoire de Fra Paolo nous n'aurions pas celle de Pallavicini. Le cardinal Gotti composa sa *véritable église* contre Pi-

cenino et latin contre Jean Clerc. De notre tems le père puis cardinal Orsi écrivit une nouvelle histoire ecclésiastique pour détourner au moins les Italiens de la lecture de celle de Fleuri, et par opposition à ce même auteur le père Mamachi écrivit avec une effusion asiatique sur les moeurs des *chrétiens*, et un ouvrage interminable sur les origines *chrétiennes* pour les opposer à celui de l'anglois Bingham, dont j'ai connoissance. Voici quels étoient à l'époque de la révolution de Rome les auteurs. Un père Succarelli piémontois composoit une histoire ecclésiastique et polémique en latin qui fait à-peu-près le pendant de celle du père Noël Alexandre. Le père Bechetti Bolonois continuoit l'histoire de son confrère Cardorsi. Un Franciscain P. Tamagna professeur de théologie, à la SAPIENZA, c'est-à-dire à l'université de Rome, publia un cours de philosophie contre Mr. Necker. L'abbé Spedalieri donna il n'y a pas longtems une réfutation des ouvrages antichrétiens de Fréret et de Gibbon et il décrivit Mr. Siéyes sur les droits de l'homme. L'abbé Marchetti prit aussi à tâche de réfuter les historiens et les canonistes françois sur différens sujets de juridiction, de discipline et de hiérarchie ecclésiastique. Une controverse d'une autre genre, quoiqu'elle ait aussi pour objet la réligion, est celle qui s'éleva entre un carme déchaussé allemand et le P. Georgi Augustinien d'une vaste érudition dans les urages, les langues et les moeurs orientales. Le P. Georgi est mort. Je ne sais où s'est refugié le P. Paolini Luquois. Dans la litérature grecque se sont distingués les abbés Marotti et Petrucci, tous

deux professeurs au collège romain. L'abbé Marotti a traduit en Italien les tragédies d'Eschyle; Petrucci a traduit Callimaque, Mr. Lamberti celles de Sophocle. L'abbé Tosi employé dans la secrétairerie des Brefs passoit pour le meilleur latiniste; quoiqu'il y eût à Rome beaucoup de litérateurs qui écrivent en bon latin.

Les antiquaires forment plus à présent que jamais, la classe principale des gens de lettres qui sont à Rome. Ennius Quirinus Visconti, Romain, l'abbé Marini de Pesaro, les pères Polia et Petrini tous deux Lucquois, l'abbé Fea de Nice et Mr. Zuega Danois. La description du Musée *Pio Clementino*, par Visconti, qui devoit infiniment intéresser ceux qui voyagoient en Italie, sont à présent pour la plupart l'ouvrage du père Paoli passera moins facilement de mode en Italie, parce que les ruines de *Pestum* ne seront pas exportées ailleurs. Son histoire de Malte servira comme celle de Bosio, de Vertot, de Paciaudi, à grossir les ouvrages généalogiques de beaucoup de familles de l'Europe catholique. Le gros volume de l'abbé San-Clemente *de vulgaris aerae emendatione* qui a fait un grand nom à l'auteur, auroit eu plus de succès en Allemagne cinquante ans auparavant, lorsque les gros livres et la langue latine étoient plus communément d'usage; mais il sera toujours très utile aux historiens et aux antiquaires. Je ne sais si cet écrivain très-érudit est resté à Rome, ou s'il s'est retiré dans sa patrie à Crémone, ou dans quelque autre ville cisalpine. L'abbé Vitale connu par son histoire diplomatique des sénateurs de Rome et par quelqu'autre ouvrage peut avoir place également parmi les antiquaires et les historiens. L'ab-

bé Vitale a été en Allemagne il y a dix-huit ans et il verra avec plaisir des Prussiens. Voilà les deux classes principales des auteurs vivans à Rome en 1796. Celle des poëtes n'y étoit pas nombreuse; où plutôt il n'y en avoit qu'un seul qui eût une grande réputation en ce genre, c'est l'abbé Monti auteur de quelques bonnes tragédies, et d'un petit poëme sur la révolution à Mr. le comte, de demander après lui en allant de l'occasion que Basseville fut tué dans une insurrection du peuple romain. Cet ouvrage en quatre chants ou chapitres in *terzâ rima* offre toute la gravité du style de Dante sans le *rancidume* qu'on trouve mêlé aux grandes beautés de ce patriarche de la poësie italienne. Vous ne trouverez plus à Rome ce poëte. Comme sa patrie est dans le Ferrarois, il s'est retiré dans la capitale de la république cisalpine, à laquelle il est censé appartenir. Il continue d'écrire en poësie, mais ses pièces ne sont plus dans le même sens de celles qu'il écrivoit lorsqu'il étoit sécrétaire du neveu de Pie VI. Parmi les différens auteurs que je viens de nommer, les uns Romains, les autres de différentes provinces d'Italie, excepté Zuega, il y avoit à Rome à l'époque dont je parle, cinq ou six auteurs qu'on peut regarder comme philosophes, mais toujours plus penchants vers le système théologique. Car il n'étoit pas possible de se montrer autrement, quand même on en auroit eu l'envie. Dans ce nombre il faut compter l'abbé Spedalieri à cause de son ouvrage sur les droits de l'homme, et l'abbé Cavalli professeur de philosophie morale. Mais ils sont morts tous deux depuis peu.

La

La physique n'a jamais été fort cultivée à Rome; et il y a rarement des médecins fort célèbres. Ceux qui avoient dernièrement le plus de renommée, étoient deux Piémontois, le docteur Bonelli professeur émérite à la Sapienza et le docteur Bellini, et le docteur Orlandi romain. Ce sont les seuls dont on ait des écrits imprimés.

Le nom *Aesthétique* si usité en Allemagne, n'est pas encore bien reçu en Italie; mais la chose existe à Rome plus qu'ailleurs. Mr. Jean Gherard Derossi ci-devant secrétaire de l'académie portugaise de peinture et sculpture, est peut-être l'homme qui possède le mieux la métaphysique ou la philosophie de l'art. Indépendamment des autres ouvrages, il en a donné dans ce genre d'aussi utiles et aussi estimés que l'est l'ouvrage du célèbre Winkelmann. Mais, à propos de cet illustre Brandebourgeois, ne manquez, Monsieur le comte, de vous procurer la traduction italienne de l'histoire de l'art, que Mr. Fea de Nice a donné à Rome avec des notes très-ingénieuses et très-savantes. L'exjésuite espagnol Arteaga n'a pas fait des opéra, mais il a fait un ouvrage fort estimé sur les révolutions du théâtre musical, permis de traduire par ce mot *l'opera in musica*. Un autre espagnol, l'abbé Hervas, a donné en italien aussi l'histoire de l'homme et quelques ouvrages sur les différentes langues.

Il n'y avoit pas à Rome dix auteurs natifs de cette ville; et il n'y avoit pas dix autres nés dans les états ci-devant du pape; Bologne et Perugia en comptoient davantage de natifs Bolonois et Perugins. Il est vrai que Bologne, Perugia, Ferrare, les vil-

les de la marche d'Ancone et de la Romagne ont assez de ressources et d'attraits pour retenir chez eux la noblesse et les bourgeois dont un assez grand nombre sont très-instruits. Il y avoit dans le sacré collège en 1796 cinq éminences de différens états d'Italie, et très différemment distingués, mais également estimés par leur litérature, leur savoir et leur caractère; c'étoient les cardinaux Antonelli, Borgia de Velletri, Filangini vénitien, Gerdil jadis professeur à Turin et instituteur du prince de Piémont, et de la Somaglia de Plaisance.

Autrefois les sujets du royaume de Naples faisoient une partie considérable de la république litéraire romaine, parce que la cour de Rome avoit plus de moyens de récompenser les hommes qui lui étoient attachés, que n'en avoient les vicerois de Naples ou la cour d'Espagne. A mesure que les droits ou les prétentions de Rome ont été restreintes, ce concours de *régnicoles* à Rome diminua, et tous ceux qui avoient des talens cherchèrent à les faire valoir dans la capitale du royaume. Depuis l'avénement de Charles III au trône des deux Siciles, à peine l'on a vu des hommes de lettres napolitains véritablement domiciliés à Rome. Parmi les vingt ou vingt-cinq auteurs étrangers, qui vivoient à Rome en 1792, il n'y avoit de Napolitain que le seul abbé Vitale, et l'architecte Milizia auteur d'excellentes instructions sur l'architecture qui servent de préliminaires aux vies des architectes anciens et modernes, et d'un dictionnaire de l'art, ouvrage très curieux et bien écrit qu'il donna peu avant sa mort.

Naples a dû paroître depuis lors sur le théâtre de

la litérature italienne avec un nouvel éclat, non seulement par nombre de savans qui ont vu le jour dans les pays de sa dépendance, surtout dans la Calabre, mais aussi par beaucoup d'étrangers qui sont allés chercher de l'emploi dans cette grande capitale. Les deux rois Charles III et Ferdinand III régnant et leurs principaux ministres n'ont rien négligé pour encourager les talens; quoiqu'ils n'ayent pas contenté tous ceux qui prétendoient des récompenses, et qui aspiroient à des distinctions et des places. J'en ai entendu plusieurs se plaindre du marquis Tanucci, qui étant lui-même en origine homme de lettres et professeur, favorisoit peu les personnes de cette classe. Mais je n'eus pas assez de raisons de croire qu'il leur eût fait des torts. J'ai vu employés, ou passablement pourvus, tous ceux qui avoient donné des preuves remarquables de leurs savoir ou de leur talens; tels que Pascal Carcani, Xavier, Mattei, le père Torre, le vieux Mazocchi, l'érudit et bizarre Martorelli, le marquis de Grimaldi, les deux frères de saint Gennaro, ducs de Belforte. Et qu'importe que la chaire d'économie politique ait été fondée par un particulier ou par le gouvernement? Genovesi n'eut-il point par cela même un état fort honnête?

Cependant ce fut sous le ministère du marquis de la Sambuca que l'académie des sciences fut fondée. L'établissement se fit avec une magnificence digne d'un pays riche et d'un grand monarque. Il y avoit alors à Naples un assez grand nombre d'auteurs en différens genres, entr'autres un chimiste D. Joseph Vayro, très connu des savans allemands. La plupart

des membres ordinaires étoient et sont encore professeurs à l'université. Les plus connus après le P. Torre mort depuis peu, étoient D. Vito Caravelli, D. Joseph Mazzucco, D. Louis Mazzano, D Felix Sabatelli. Six autres sujets, connus dès lors par des écrits imprimés sur les mathématiques, ce sont Messieurs Barbieri, Carolini, Fargole, Guidi, Lamberti, Ruggiero, se firent encore mieux connoître depuis, mais dans l'étranger D. Xavier Poli est encore plus connu que ceux-ci.

Si les sujets qu'on annonçoit comme des personnes de mérite et qui faisoient espérer des productions utiles dans le genre qu'ils cultivoient particulièrement, ont répondu à l'idée qu'on paroissoit avoir d'eux Naples ne cèdera guère à cet égard ni à Londres ni à Paris. L'histoire naturelle que tous les étrangers, François, Anglois, Allemands, Suédois, vont étudier à Naples, paroissoit négligée par les gens du pays. Mais le goût a pris depuis peu, et on la cultive dans toutes ses parties. Les grands seigneurs, les prélats, les moines, s'en sont occupés dès le commencement du règne actuel, aussi bien que les médecins, dans le cercle desquels elle avoit été confinée. Le prince de Biscari de la maison de Paterno, l'archevêque actuel de Tarente, de la maison de Capece, le Baron de St. Gaëtano, le P. Antoine Minasi dominicain, D. Xavier Mauri, le P. Vanni Barnabite. Le plus habile doit pourtant être le professeur Petagna, qui a la direction des jardins botaniques. L'agriculture et les arts mécaniques sont encore un peu reculés, si on en juge par les noms des membres

de l'académie appliqués à cette classe. Car il n'y avoit guères d'autres connus que D. Louis Serio, le marquis Dominique Grimaldi et Mr. Hart étranger, mais établi à Naples par les bienfaits de la cour. Cependant il y a dans différentes villes de province quelques amateurs qui annoncent les progrès qu'on a faits, et ceux qu'on espère de faire à l'avenir. On nomme entr'autres le marquis Dragonetti, le marquis d'Hypolite, le marquis Quinzio, Mr. Lagariga Viscomti, et deux moines, Messina et Monroy, je ne sais de quel ordre. N'y auroit-il que ces deux mécaniciens dans la ville de Naples? ce seroit une grande preuve que les réverends péres ont besoin d'être reveillés. Dans les siècles passés, c'étoient surtout les moines qui se distinguoient dans les mécaniques. Il y a dans cette classe D. Michel Jorio, D. Dominique Cassanni, M. M. Caffani, Fraticelli, Guerra, Majo, Puzzola, Ruffo, Sergio et Sotira, qui ont tous donné des essais de leurs travaux.

L'étude des antiquités n'avoit pas non plus fait à Naples, pendant les siècles qui se sont écoulés, les progrès que l'on devoit en attendre après les recherches qu'avoit faites Pyrrhus Ligorius dans le XVI siècle. Ce gentilhomme, célèbre architecte de profession, qui n'a pas beaucoup fait imprimer, a écrit plus que n'a fait aucun antiquaire dans ces deux derniers siècles. Ses ouvrages manuscrits ont été achetés par la cour de Turin, où l'on a sept ou huit grands volumes in folio. Cette étude étoit tombée dans le siècle du fameux Marini. Gravina et Giannone eurent de la peine à le relever; mais la décou-

verte des ruines d'Herculanum, de Pompei et de Pestum devoit attirer à Naples les antiquaires de tout pays presqu'autant qu'à Rome, et exciter le zèle des nationaux à faire valoir ces débris. Aussi cette classe se trouvoit la plus considérable dans la nouvelle académie. Voici les noms de ceux que le roi ou le marquis de la Sambuca, ou le prince de Francavilla, ou le secrétaire Sarcone, qui étoit son conseil, ont compris, soit comme amateurs, soit comme professeurs. Le duc de Belforte, D. Gabriel Centello Lancelloto, prince de Torremozza, D. Joseph Mauro conseiller du roi, D. Xavier Mattei, qui étoit d'ailleurs jurisconsulte et poëte célèbre. D. Philippe de Martino, le chevalier Planelli, le Baron de Cosignan, D. Nicolas Viviani. Tous ceux-ci sont membres honoraires. Il avoit trois académiciens pensionnaires, parmi lesquels le P. Appien Bonafede mort à Rome, peu de tems après, D. Salvador d'Aula et le professeur D. Janvier Vico, fils du célèbre Jean Baptiste de Vico. Feu Mr. Ferber parle dans ses lettres d'un célèbre Cerullo, comme d'un botaniste érudit, et de Mr. Nicolas Andria, de l'abbé Gaetan Bottis qui étoient déjà fort estimés avant l'institution de l'académie.

Outre ceux que je viens de nommer; il y a parmi les académiciens soit honoraires, soit pensionnaires, soit simplement associés, près de trente litérateurs distingués, dont quelques-uns sont attachés à des départemens de justice ou de finance, d'autres sont professeurs à l'université. Mais ceux que l'on distinguoit plus particulièrement, étoient le marquis Dominique Grimaldi, Mr. Daniel qui est

historiographe du roi en titre, le prélat Kalefati, le marquis Natale, le conseiller Palmieri, D. Etienne Patrizi, le père Tromby et le marquis de Sarno. Je ne sais pourquoi on a plutôt destiné à l'histoire du moyen âge D. Ciro Minervino qui a fait des recherches prodigieuses sur les antiquités les plus reculées. Mr. Minervino a dans ses portefeuilles depuis plus de vingt ans un ouvrage divisé en douze livres avec quelques dissertations préliminaires, sur la *religion docte et les fables sacerdotales* des anciens payens. Mr. le prince de Cardito dont ce savant a été l'instituteur et que vous devez avoir connu à Varsovie pourra facilement vous faire trouver avec lui si vous le souhaiterez.

Au reste, vous savez mieux que moi, Monsieur le comte, que le plus grand connoisseur en fait d'antiquités, celui dont les collections et les écrits sur cette matière sont les plus connus, est le chevalier Hamilton, envoyé d'Angleterre à Naples depuis plus de trente ans. Il ne faut pourtant pas croire, qu'il n'y eût point à Naples d'autres savans que ceux qu'on a compris dans le rôle des académiciens; car il y en a des premiers ordres qui par des raisons particulières en furent exclus, témoin l'abbé Galiani qui auroit peut-être été placé à la tête de l'institution, et qui n'y fut pas même associé parceque sa langue caustique l'avoit fait haïr.

Mais un des hommes d'un grand mérite presqu' au moment que l'académie ouvrit ses premières séances, le chevalier Filangieri étonna l'Europe, par la profondeur et la sagesse de son ouvrage, à l'âge de

trente ans. Vous devez avoir entendu ses éloges bien des fois tant à Naples qu'ailleurs. Peu de tems après ont paru les premiers volumes de la géographie universelle de l'avocat Galanti. Cet ouvrage supérieur pour la partie de l'Europe méridionale à la géographie de Büsching, ne fut pas si promptement et si généralemeut répandu en Europe, que la législation de Filangieri; mais il ne décèle pas moins une tête profondément, et à mon avis, justement pensante. Indépendamment des autres parties que j'ai vues la description géographique et politique des deux Siciles offre avec une très-vaste érudition des idées politiques, qui si elles étoient adoptées par le gouvernement et mises en exécution, feroient du royaume de Naples le plus heureux pays de l'univers. Car il n'est pas douteux que par ses qualités physiques et locales, le pays ne soit mieux partagé qu'aucun autre de l'Europe. Mais quel est le gouvernement qui ait jamais daigné prendre pour guide dans ses opérations, un auteur vivant, et surtout un auteur du pays?

On a présenté dans ces dernières années à l'académie de Berlin différens ouvrages de D. Gaetano d'Ancora, qui prouvent un grand fond de litérature grecque et latine, avec des principes solides d'économie politique. Si vous trouvez à Naples D. Leonard Panzini, il vous intéressera beaucoup, quand même il ne vous parleroit que de Constantinople et de la Valechie où il a été gouverneur des fils du prince Ipsilanti. Il a été précepteur des enfans de ce prince et il est d'ailleurs connu dans la litérature par l'histoire de la vie du fameux Giannone. Mais vous ne pou-

vez pas manquer le docteur ou chevalier Gatti, médecin peut-être octogénaire, qui eût jadis beaucoup de vogue à Paris comme inoculateur. Je le connus depuis à Florence, en qualité d'ancien professeur de l'université de Pise, et hors d'exercice. Il fut ensuite attiré à Naples, où il est prodigieusement répandu dans la haute société. Je ne sais quel parti il eût embrassé à Paris lorsque la révolution éclata; mais à Naples il s'est montré hautement et fièrement aristocrate et anti-françois. L'épicuréisme qu'il professe et une mémoire remplie d'anecdotes, le rendent infiniment agréable à un certain monde. Vous verrez et vous consulterez Cotugno, plus savant et plus accrédité médecin que Gatti, et peut-être actuellement le plus estimé praticien de l'Europe, quoiqu'il n'ait pas soixante ans. Son genre de science a toujours fleuri à Naples, depuis l'établissement de la fameuse école de Salerne. Borelli, Serao et Cirillo ont balancé la réputation des Boerhaave, des Hoffmann, des Swieten. A présent Mr. Cotugno se distingue par son excellent caractère moral et ses manières honnêtes, autant que par sa science.

Je ne sais si vous passerez à Cortone, à Arezzo, et Perugia, qui méritent d'être vues par rapport à leur antiquité et le nombre incroyable d'hommes de génie en différens genres, qu'elles ont produits. En tout cas quelques observations que vous trouverez dans les mémoires académiques que je vous envoye, pourroient ne vous être pas inutiles. Mais Pise est absolument dans votre plan, ainsi que Livourne et Lucques. Etant à Pise, ou en y allant de Sienne, vous fe-

rez probablement un tour à Volterra; ne fut-ce que pour voir le Museum, qu'un savant prélat Mario Guarnacci y a formé, et qui appartient maintenant au public. Je ne crois pas qu'après celle de Portici, tirée des fouilles d'Herculanum, aucune autre collection d'antiquités puisse mériter plus d'attention. Du moins les personnes curieuses des monumens étrusques, n'en trouvent point ailleurs une plus complette et plus riche. L'abbé Lanzi voudroit voir joint encore ce Musée à celui de Florence dont il est garde et directeur.

Pise, qui à cause de son université et de l'affluence des étrangers, qui y vont pour les bains, auroit dû se procurer une pareille collection, vous offrira en revanche les monumens de l'art du moyen âge. Lorsque cette ville étoit une sorte de puissance maritime, et faisoit un assez grand commerce dans la Grèce, quelques marbres sculptés et quelques colonnes furent portés chez eux. Nicolas, Jean et après eux André de Pise, les observèrent et les imitèrent. Ils ont contribué par là à la renaissance de l'architecture et de la sculpture. C'est le seul titre qu'a Pise pour figurer dans l'histoire des arts. Car depuis lors cette ville n'a produit aucun artiste célèbre, tandis qu' Arezzo et même Borgo-san-Sepolcro, qui n'est vraiment qu'un médiocre bourg en comparaison de Pise, en ont produit plusieurs. Les professeurs ou quelques étrangers ne manqueront pas de vous faire observer que Pise très-renommée par la douceur de son climat, entourée de plaines fertiles et de belles collines, illustrée depuis

près de trois siècles par l'université que Laurent le magnifique y fonda avangeusement, située pour faire un commerce au moins de librairie, ne compte pas un seul grand auteur, ni un seul imprimeur de quelque renommée; et ce n'est que depuis quelques années que, par les soins probablement de Monsignor Fabroni, il y a des imprimeries quelconques. C'est un exemple parmi une foule d'autres, que les contrées naturellement riches et fertiles, ne sont pas les plus fécondes en hommes de génie et de grands talens. C'est le cas de trois villes les plus illustres, Padoue, Pavie et Ravenne. Mais deux de celles-ci peuvent se vanter d'avoir donné le jour à quelques hommes de génie, au lieu que Pise n'en peut compter que de fort médiocres et fort obscurs. A peine, dans le cours d'un siècle, on trouve dans la liste de vingt-cinq ou trente professeurs de l'université, quelque théologien ou quelque canoniste, natif de Pise. Les professeurs les plus célèbres de cette université, lorsque je fus en Italie en 1791, 1792, étoient Laurent Lampredi, publiciste, mais plus connu encore, parce qu'il a écrit sur la philosophie des étrusques. Monsieur Meliorotto Maccioni, dont différens traités sur le droit féodal ont eu de la vogue en Allemagne plus encore qu'en Italie. Mr. Palmieri, qui par ses dissertations ecclésiastiques déplut autant à la cour de Rome qu'il plut au grand-duc Léopold. Mr. Pignotti, professeur de physique s'est rendu célèbre par ses fables, comme Kaestner, professeur de mathématique à Göttingue, l'est par ses épigrammes. L'astronome Slop fait autant d'honneur à Trente dont

il est, que le P. Gregoire Fontana et Mr. Felix Fontana en font à Roveredo leur patrie. Le père Antonioli de Corrège des écoles pies, professeur d'éloquence et de langue grecque, est précisément à Pise, ce que le Père Pagnini de Pistoia est à Parme. Ce sont deux litérateurs grécistes, dignes d'être mis au rang avec Alexandre Politi, qui professa le même genre de litérature, quoiqu'ils n'ayent pas fait des ouvrages aussi volumineux qne celui - ci. L'observatoire et le cabinet de physique est très-bien pourvu d'instrumens, et dirigé par Mr. Guadagni, professeur de physique expérimentale. Les deux jardins botaniques sont sous la direction du docteur Santi et de Mr. Telli, son adjoint.

La bibliothèque, quoique moins grande que celle de Göttingue, est depuis quelques années très-considérable. Vous, Monsieur le comte, qui pensez déjà bien de bonne heure à l'éducation de vos enfans, vous qui avez été élevé à l'académie militaire de Berlin, qui est un véritable collège de nobles, vous serez sans doute curieux de voir tous les établissemens qui peuvent lui ressembler peu ou beaucoup. Vous en verrez quatre à Pise, dont le principal est celui qu'on appelle collège de Ferdinand. Mais aucun des collèges de toute l'Italie est comparable au collège Tolomei de Sienne pour l'éducation de la noblesse. Mais je serois bien aise, si à votre retour vous me parliez de celui del-Pozzo, fondé par un des ancêtres du prince de la Citerna, premier écuyer du roi de Sardaigne.

Livourne, qui dans le tems que Pise étoit floris-

sante par son commerce, n'étoit qu'un abominable village, où le grand-duc Ferdinand de Médicis, trois siècles après, eût encore bien de la peine à fixer quelques habitans. La culture et la population en changèrent la surface du sol, en purifièrent l'air, et d'un nid de crapauds firent une ville très-bonne, très-belle et fort riche. Vous connoîssez l'étendue de son commerce, qui a beaucoup nui à celui de Gênes, et même à celui de Marseille. L'étonnant magasin de Micali, où l'on trouve depuis les épingles et les plus prétieuses bijouteries jusqu'aux ancres et cables de vaisseaux; depuis la plus fine battiste et mousseline, jusqu'à la toile la plus grossière et le cuir plus cru, suffiroit seul pour prouver les progrès que le commerce y a faits. Ni la litérature, ni les beaux-arts ne furent jamais l'objet du gouvernement à l'égard de cette ville. Cependant l'activité d'un commerce aussi vif anima tous les esprits, et Livourne a produit dans ce siècle des hommes distingués en différens genres de litérature et de sciences. Je pourrois vous en nommer six fois plus que je n'en connois de natifs de Pise. Venuti, si je ne me trompe Livournois, étoit avant Winkelmann, le plus savant antiquaire de Rome. L'abbé Costaguti, à présent évêque de Borgo-san-sepolcro, est un théologien philosophe, et l'un des meilleurs orateurs de nos jours. C'est le dernier Italien que l'impératrice Marie Thérèse et la cour de Vienne ayent entendus. Landi, poëte de la cour, mort, il y a douze ans, à Berlin, n'avoit pas la verve de Mr. Filistri, qui lui a succédé, mais il avoit mérité, comme auteur de quelques pièces de théâtre, d'être proposé

à Fréderic II par Metastasio. Il auroit été encore meilleur historien que poëte, à en juger par l'abrégé qu'il donna en françois de l'histoire de la litérature italienne, de Tiraboschi, et par quelques compilations en Italien, que j'ai vues manuscrites. Coltellini de Livourne remplaça pour quelque tems non sans succès le grand Metastasio au théâtre de Vienne. Mr. Gamerra, gentilhomme Livournois, vivant, n'a peut-être pas en Toscane, excepté l'abbé Casti, un poëte, qui l'égale, au moins pour la fécondité de l'imagination et la facilité du style. Un autre poëte livournois Joseph Mattei est aussi fort considéré comme antiquaire, surtout pour la partie numismatique. Mr. Jean Mariti, dont j'ai vu quelques ouvrages et surtout la description de ses voyages en Palestine et en d'autres provinces de la Syrie et de l'Asie, pourront vous intéresser beaucoup, supposé qu'il eût l'occasion de vous entretenir.

A l'université de Pise il y a deux Livournois, Mrs. Foggi, très profond jurisconsulte canoniste, qui eut l'honneur d'être choisi seul pour enseigner les loix aux archiducs, fils de l'empereur Léopold, et Mr. Paoli, géomètre de la haute classe. Je sais qu'en 1787, lorsque Mr. de la Grange quitta Berlin, attiré en France, il fut question d'appeler Mr. Paoli à cette académie, pour remplacer autant qu'il étoit possible, le géomètre turinois, Mr. Paoli a toujours cela de commun avec l'actuellement citoyen la Grange, que l'un et l'autre, à l'âge de dix-huit ou vingt ans, étonnèrent les premiers géomètres de leur tems, par

leurs essais d'analyse sublime. Lorsque vous conduirez surement Madame la comtesse, votre chère et bien digne épouse, au grand magasin de Micali, vous n'oublierez pas de demander après Mr. Joseph, son fils, qui, à l'heure que je vous écris, doit être revenu de Paris, où il étoit ces dernières années. J'ignore s'il est déterminé à suivre la carrière de son père dans le négoce, mais je sais qu'il est bien décidément porté pour les sciences et la litérature, et qu'il fut même regardé à Paris comme homme de lettres. Il se fera un plaisir de vous accompagner, et de vous faire sa cour, d'autant plus qu'il aime les Prussiens, ayant été à Berlin dans les premières années de Fréderic Guillaume II. Vous ne saurez trouver un meilleur guide pour Livourne, pour la grande population qui ne date que de ce siècle; et elle est en grande partie de familles élrangères qui s'y ont établies. Mr. Micali, père, y est lui-même venu de Venise. J'en ai connus qui y étoient venus de la Provence, les Sapte, par exemple. Il y en a d'espapagnoles, comme les Sylva, beaucoup d'angloises et sans doute beaucoup de la Lombardie et du Piémont. Les plus anciens devoient être des différentes contrées de la Toscane, et des Lucquois de la seconde classe, qu'on appelle citadins, féconde en hommes de talens. De cette ville est le P. Paoli, dont je vous ai parlé, qui a écrit sur les antiquités de Pestum.

Les premières personnes, que vous chercherez à connoître à Lucques, seront sans doute les parens de Mr. le marquis Luchesini et Messieurs Montecatini;

ces deux familles illustres à plusieurs égards, le sont particulièrement pour avoir aimé et cultivé les lettres avec ardeur. Celle de Luchesini le sera sous ce rapport bien davantage, lorsque les frères du ministre de S. M. Prussienne auront donné au jour l'histoire des hommes illustres de leur pays, à laquelle je sais qu'ils travaillent depuis longtems. Cet ouvrage auroit peut-être déjà paru, si l'un des frères n'eût été malade, et l'autre distrait par sa mission à Paris. Leur oncle, le sénateur Montecatini, est auteur de plusieurs ouvrages auxquels il n'a pas mis son nom. Outre ce qui a paru tant en vers qu'en prose, j'ai vu de ses lettres latines dans les mains de la personne à qui elles étoient adressées, dont la pureté et l'élégance m'ont paru surpasser encore celles des frères Bonamici ses compatriotes, le fameux Castruccio, auteur d'un mémoire de *rebus ad Velitras gestis*, et de la guerre d'Italie en 1744, l'un militaire, l'autre ecclésiastique, que j'ai connu à Rome, secrétaire du pape pour les lettres latines. Vous connoîtrez à Lucques les sénateurs Attilio Arnolfini et Mr. Thomas Trenta, tous deux de la même caste que les Luchesini et Montecatini, et très-estimés par leur litérature et leur science. Mr. Arnolfini est très-versé dans les mathématiques, surtout dans la partie la plus incontestablement utile, qui est l'hydraulique; l'autre travaille avec zèle, pour porter la typographie, déjà assez bien avancée à Lucques, à un plus haut degré de perfection. Il voudroit voir un imprimeur lucquois au rang des Foulis de Glasgow, des Didot de Paris et surtout de Bodoni des Parme, qu'aucun n'égale

encore

encore. Quelques patriciens des familles Mansi et Motroni se font estimer par leur éloquence. Peut-être les trouverez-vous à Lucques dans quelques circonstances, où ils auront lieu de se faire entendre, ou de se faire lire.

Des poëtes de Lucques, actuellement vivans, je n'ai rien vu que quelques pièces du chevalier Christophe Boccella dont le style est très-beau, très-correct et bien choisi, pour les sujets qu'il traite. Mais j'ai beaucoup entendu parler de l'abbé Leonardi et de la Signora Bandinetti, improvisatrice, dont on vante aussi la beauté du style, et la facilité de la versification.

J'espère, que ni vous, ni personne de ceux que vous aurez avec vous, ne sera dans le cas, étant à Lucques, de chercher ni le docteur Joseph Benvenuti, un des plus célèbres médecins de Toscane, ni Mr. Grégoire Marcucci, si renommé dans toute l'Italie comme chirurgien opérateur; mais je vous les nomme comme auteurs et philosophes, qui sont certainement plus intéressans sous ce rapport que ne pourroient l'être les professeurs de théologie; cependant si vous aviez pour compagnon de voyage un homme du même état que vous l'aviez autrefois, vous ne manqueriez pas de voir l'abbé François Franceschi, le père Fréderic de Poggio dominicain, et le P. Viviani observantin, qui sont tous trois plus que théologiens. Le professeur abbé Farmocchia passe pour bon philosophe et habile mathématicien. Il y a un professeur de rhétorique fort savant en grec. Si vous continuez dans l'idée d'avoir chez vous un maître qui enseigne à vos fils la langue grecque, ce profes-

seur pourroit vous recommander quelqu'un de ses disciples, qui accepteroit probablement volontiers la proposition, quand il seroit question de venir en Prusse. Il enseigneroit en même tems le grec, et avec plus de succès certainement la langue italienne à toute votre famille.

Je n'ai point parlé de Gênes, dans les mémoires que vous avez lus relatifs à mon voyage de 1792; mais dans l'essai sur l'histoire des Alpes, vous trouverez quelques observations sur le caractère ligurien. Cette superbe lisière de la belle péninsule ne figura jamais beaucoup dans la litérature. On diroit que le caractère ligurien décidément porté pour le commerce et la guerre, ne le fut jamais beaucoup pour les sciences et les lettres. Rivale quelquefois heureuse de Venise, Gênes ne lui disputa jamais la gloire d'avoir protégé et favorisé les lettres et accueilli ceux qui les cultivoient et les professoient. Ce qui est singulier, c'est que cette ville commerçante n'a jamais vu dans ses murs ni imprimeries ni librairies un peu considérables, comme en ont Lucques et Livourne. Ce qu'on appelle à présent université n'étoit qu'un collège de jésuites; et le professeur qui dans le beau siècle de la litérature italienne avoit fait acquérir quelque réputation aux écoles de Gênes, tout le monde sait comme il a fini. Quelques nobles Génois qui dans le siècle de Leon X, cultivèrent les lettres avec zèle et avec succès, tels que Justiniani et Foglieta, ne vécurent point dans leur patrie. Dans ce fameux siècle dans lequel Venise et Padoue furent l'asyle des gens de lettres plus que Paris et Londres ne l'ont été de nos jours,

à peine on voit paroître le nom de Gènes dans l'histoire de la litérature, si ce n'est que vers la fin du siècle Le gouvernement fit des propositions fort honnêtes au Tasse pour l'engager à y aller enseigner l'art poëtique et la philosophie d'Aristote.

Cependant les trois papes qui les premiers ont fait beaucoup pour les lettres et les arts, Nicolas V, Sixte IV et Jules II, étoient Liguriens. Car Sarzane étoit jadis partie de la Ligurie, et Savone l'est encore. Gênes même a vu naître dans les familles plus marquantes par leur ancienneté et leurs richesses, telles que celles des Doria, Grimaldi, Spinola, des hommes qui se sont distingués dans les lettres et les sciences. Il est vrai que jusqu'à ces derniers tems ce n'étoit guères que les moines sortis de familles patriciennes qui se sont fait connoître comme auteurs. Aussi quelques-uns des ci-devant nobles ou patriciens génois que je connois par des ouvrages qu'ils ont donnés au jour, ont été jésuites; entr'autres Mr. l'abbé Gaspar Oderici, auteur de différens ouvrages sur l'histoire ancienne et sur celle du moyen âge, lorsque les Génois avoient des possessions dans le Levant. Le clergé séculier ne comptoit que peu d'hommes de lettrées. Mais depuis une cinquantaine d'années, des Génois de tous les états se sont mis au rang des autres Italiens les plus avancés tant dans les sciences que dans la belle litérature. Ce Mr. Lomellini qui fut doge, brilla, même à Paris, autant par son esprit très-cultivé et ses connoissances, que par ses autres qualités. J'ai lu des poësies de Gastaldi, de Richeri, de Jérome Pallavicini; et j'ai lu des ouvrages historiques de

Mr. Hippolyte Durazzo que vous avez peut-être connu à Berlin en 1783. Vous n'ignorez point que plusieurs individus de cette famille ont montré autant de goût pour la litérature, que d'autres de leurs parens en ont eu pour les ouvrages de l'art.

Dans d'autres classes de citoyens vous trouverez à Gênes un très-habile astronome, quelques chimistes, et un habile professeur d'histoire naturelle Mr. Canefri. Mr. Pezzi est connu par des mémoires d'analyse insérés dans des recueils académiques. L'abbé Correard vieux exjésuite, est en Italie le doyen des mathématiciens, comme l'abbé Bettinelli l'est des poëtes et les litérateurs. Il y avoit à Gênes un exjésuite espagnol, D. Xavier Lampillas. Parmi quatre-vingt-dix exjésuites et savans Catalans, Valenciens, Castillans, il n'y n'avoit que deux ou trois Arragonois, Navarrois et Galliciens, que l'on comptoit en Italie, lorsqu'en 1777 je fis un voyage à Bologne, dans la Romagne, dans la Toscane et à Rome, Mr. l'abbé Lampillas est le seul qui ait composé et fait imprimer des ouvrages à Gênes, où il soutint fort savamment l'honneur de sa nation qu'un autre litérateur célèbre, Tiraboschi, avoit attaqué en parlant des Sénèques. Je serois bien aise, Mr. le comte, que vous vous rencontrassiez avec lui ou avec ses confrères Andres, Arteaga, Masdeu et Ossuna dans quelques villes d'Italie, et que vous trouvassiez en vie et en bonne santé tous ceux que vous avez connus dans votre premier voyage. Je suis etc.

# REFLEXIONS

## SUR

# LE PATRIOTISME ET L'EXPATRIATION

## DES ITALIENS.

L'on demande souvent pourquoi les Italiens ne forment pas une seule nation et une seule puissance; d'où vient le reproche qu'on leur fait de manquer de patriotisme, et l'opinion peu avantageuse que les autres nations semblent avoir aujourd'hui de l'italienne.

Il faut remonter au siècle de Charlemagne pour voir pourquoi l'Italie, au lieu de former une seule puissance comme par sa position elle le devoit, ainsi que l'Angleterre, l'Espagne et la Suède, se trouve divisée en divers états qui font presque autant de petites nations différentes. Charlemagne renversa le trône que les Lombards avoient fondé dans la Gaule cisalpine, et fit des deux tiers de l'Italie une province de son immense empire. Il voulut dans la suite en former un royaume qu'il donna à son fils Pépin et qui passa à sa mort au petit-fils nommé Bernard. Celui-ci mourut encore plus jeune et sans pos-

térité. L'empereur Louis le débonnaire assigna l'Italie à son aîné Lothaire, qui transmit ce royaume à son fils Louis. Mais cette seconde dynastie Carlovingienne en Italie ne dura pas plus que la première. La postérité mâle de Charlemagne ayant manqué au commencement du Xième siècle, Hugues de Provence et Gui de Bourgogne, descendans de Charlemagne par des femmes, et quelques autres qui restoient de la race des rois Lombards, Bérenger duc de Frioul, Berenger II et Hardouin marquis d'Ivrée, tâchèrent d'occuper le trône vacant et portèrent le titre de rois d'Italie; mais Hugues et Gui furent chassés par les concurrens italiens; les deux Berenger succombèrent sous l'ascendant et les forces majeures des empereurs Ottons, et Hardouin sous celle de Henri II, nommé le saint. La Lombardie resta depuis lors divisée en une foule de petites républiques et de principautés encore plus petites qui reconnoissoient presque toutes les rois d'Allemagne pour leur souverain.

La ligue Lombarde qui comprenoit la grande moitié des villes soulevées contre Fréderic Barberousse forma une sorte de république fédérative; mais comme on laissa subsister les titres de souveraineté dont les rois d'Allemagne étoient en possession, les successeurs de Fréderic reprirent de l'ascendant sur la Lombardie, et ils empêchèrent les peuples d'Italie de recouvrer leur indépendance, tandis que les papes empêchèrent les empereurs de les soumettre totalement à leur sceptre. Fréderic II lorsque par le mariage de son père avec Constance dernier rejeton des rois Normands il devint mo-

narque héréditaire des deux Siciles et souverain électif de la Lombardie, fut sur le point de régner en maître absolu sur toute l'Italie et d'en faire un véritable empire et une seule nation. Mais il eût fallu qu'il renonçât à l'Allemagne; ce qui n'étoit pas naturel ni avantageux. D'ailleurs n'ayant point laissé de fils légitime, les droits qu'acquirent les rois d'Arragon sur le royaume de Naples et de Sicile, joints au droits de souveraineté du pape, empêchèrent ce beau royaume de se bien consolider et former une grande puissance.

Différentes autres causes s'opposèrent à la réunion de la Lombardie en un seul état. La jalousie de deux villes principales, Pavie et Milan, et les discordes des autres peuples laissèrent toujours le chemin ouvert aux rois allemands pour venir faire valoir leur ancien droit sur la couronne et le trône des Lombards. Les rois ou empereurs Franconiens, Souabes, Bavarois, qui ne purent pas eux-mêmes soumettre l'Italie, y eurent cependant assez de pouvoir pour empêcher qu'aucun autre prince ne se rendit maître absolu, ou qu'il se formât une grande confédération en Lombardie. Les princes italiens manquoient ou de titres ou de moyens et d'occasions favorables pour unir sous eux les provinces qui avoient composé le royaume des Lombards. Il auroit fallu que quelqu'un des princes de Piémont, des marquis de Montferrat et des marquis d'Est issus de race illustre et même royale, et qui presque tous étoient guerriers fût en possession bien assurée de l'une ou de l'autre des deux capitales, ou que les Visconti eussent des talens militaires qu'il n'ont pas eu, ou enfin que

les Sforza leurs successeurs qui n'en manquèrent point, eussent des titres moins contestables pour se rendre maîtres absolus de la Lombardie. Philippe Marie le dernier Visconti fut quelque tems sur le point de régner sur toute l'Italie occidentale; mais il n'étoit pas guerrier, et ce qui fut plus fatal, il n'eut point de succession masculine, ni même de parens légitimes que les descendans de sa soeur Valentine mariée au duc d'Orléans. A la mort de Philippe Marie, Amédée VIII duc de Savoie et prince de Piémont, dont une fille mariée à ce Visconti restoit à la tête du gouvernement, se seroit peut-être rendu maître de la Lombardie, si la tiare que lui déféra le concile de Bâle, n'eût épuisé pour la soutenir les ressources que lui et son fils auroient pu employer plus utilement. François Sforza qui s'empara du Milanois, avoit les talens nécessaires pour régner, mais n'ayant pas des titres imposans, il dut employer à se rendre maître de Milan et des villes principales du duché, les moyens qui lui auroient servi à l'agrandir et former un royaume. Il étoit fils bâtard d'un soldat aventurier, et sa femme fille du duc de Milan n'étoit pas légitime. Cependant les descendans de ce François Sforza furent regardés comme souverains de l'état que celui-ci avoit plutôt conquis qu'hérité. Ils le possédèrent un siècle sans pouvoir le relever au degré de puissance où les Visconti l'avoient porté, s'étendant quelquefois jusqu'aux frontières de la Toscane et jusqu'à Vérone et à Gênes. Mais l'ambition de Louis le More qui pour empêcher Alphonse II roi de Naples de se mêler des affaires de Milan, en faveur de sa fille mariée au jeune

duc dont il étoit le tuteur, appela Charles VIII, et fut la cause première des révolutions qui se succédèrent pendant près de trois siècles. L'Italie resta alors divisée en plus de trente républiques ou principautés qui formoient presqu'autant de nations dont les intérêts étoient différens et même opposés. Cependant le patriotisme des Italiens des siècles qu'on appelle le moyen âge, n'étoit pas différent de celui des anciens Grecs et Romains. Les Florentins, les Pisans, les Siennois étoient entr'eux ce qu'étoient quinze ou seize siècles auparavant les Athéniens, les Spartiates, les Thébains, les peuples Latins et les Samnites. Les guerres des Génois et des Vénitiens nous rappellent celle du Péloponnèse et plus encore la rivalité des Romains et des Carthaginois. Bornés la plupart à quelques lieues de pays, les exploits des Italiens ne présentent pas la même idée de patriotisme que les exploits et les guerres des Grecs contre les Perses, ou celles des François et des Anglois, ni même celles des Suisses et des Bourguignons. Deux fois seulement dans l'espace de quatre siècles, il y eut en Italie quelque lueur passagère de patriotisme général. Ce fut au moment que Nicolas de Rienzo voulut rétablir la république romaine; puis d'une manière plus éclatante, lorsqu'à la dissolution de la ligue de Cambrai, Jules II anima les Italiens contre deux grandes nations, les Allemands et les François, que le fier Pontife appeloit du nom que les Grecs donnoient aux Asiatiques, et les Romains aux peuples du Nord. Si Jules II qui porta sur le siège pontifical du Vatican l'énergie et la fierté du caractère Ligurien, eût régné vingt ans, il est probable qu'il au-

roit soustrait toute l'Italie à la dépendance des puissances étrangères, et auroit ranimé un patriotisme différent de celui qu'il avoit trouvé. Cependant il se trouva des Brutus presque dans toutes les grandes villes. Les Médicis furent chassés trois fois de Florence, comme les Visconti l'avoient été quelquefois de Milan par ceux de la Torre. Deux des Médicis, un des Visconti, un des Sforza et le premier des Farnèse, maîtres de Parme et de Plaisance, furent assassinés par des conjurés, qui se donnoient sans honte pour des patriotes ardens et zélés. Les Doria échappèrent par un heureux hasard aux poignards des Fiesques. Quatre peuples de la nation la moins guerrière de toute l'Italie, déployèrent une énergie martiale et féroce digne des républicains de l'antiquité, les Pisans, les Lucquois et les Siennois contre les Florentins, et les Florentins contre l'armée impériale et papale destinée à rétablir les Médicis dans l'état d'où ils avoient été chassés.

Le règne de Charlesquint et celui de Philippe II son successeur mirent fin aux guerres civiles et aux conspirations meurtrières d'Italie, mais ils durent la laisser partagée en quinze ou seize états telle qu'elle étoit encore à l'invasion des François en 1796, et l'esprit patriotique n'eut plus aucun but politique.

Jamais ou rarement les Italiens eurent à combattre pour leur indépendance ou leur gloire. Il ne fut plus question que de savoir si c'étoit des Allemands, des François, des Espagnols qu'on devoit recevoir la loi; si on devoit avoir pour souverain un infant d'Espagne ou un archiduc d'Autriche. Deux seules des nations ita-

liennes eurent à prendre les armes pour leur souverain ou pour leur liberté, les Piémontois et les Génois; et l'on n'ignore pas ce qu'ont fait les premiers sous les rois Victor Amédée II et Charles Emmanuel III, et ce qu'ont fait les Génois pour se soustraire au joug du maréchal autrichien. Le patriotisme italien n'ayant plus lieu de se signaler par des exploits militaires, se tourna du côté des arts et des lettres, et à procurer à leur patrie ou de la fortune ou de l'honneur et de la gloire. Artistes, litérateurs, savans, amateurs d'art et de sciences travaillèrent avec ardeur, non moins pour soutenir l'honneur de la nation que pour l'avantage particulier de leur famille. Non seulement on voulut prouver qu'en général les Italiens avoient devancé les autres nations dans les progrès, que firent les arts, le commerce, la politique, les sciences; mais chaque province voulut faire voir combien elle avoit contribué à ces progrès. C'est cet amour, ce zèle pour l'honneur de la patrie qui a fait naître de notre tems cette foule d'éloges, de vies d'hommes illustres d'Italie tant de mémoires et d'histoires litéraires de différentes provinces, de Venise, de la Ligurie, du Piémont, du Milanois, de Ferrare, de Modène, de Mantoue, de Vérone, du Frioul, de la marche de Treviso et de la marche d'Ancone, de la Pouille et surtout de la Calabre.

Certes il n'étoit pas difficile de prouver que ce sont des Italiens qui ont enseigné aux autres nations l'architecture, la peinture, les mathématiques et même le vrai système astronomique par lequel le prussien Copernic s'est si hautement illustré avant

Galilée, et qui étoit le fruit des leçons qu'il avoit entendues à Bologne. C'est aussi des Italiens que les Flamands ont appris le commerce et les François les finances. Les Espagnols qui de toutes les autres nations modernes sont ceux qui doivent le moins aux autres, reconnoissent de deux Italiens, l'un Ligurien et l'autre Toscan, la grande découverte d'un nouveau monde, et l'on sait que ce fut un autre Toscan, nommé Verazzani et le Vénitien Cabot, qui les premiers tentèrent le passage aux Indes par le Nord et enseignèrent par là peut-être aux Anglois même le chemin de la mer, et blanche que Verazzani procura à la France les premières possessions américaines. Les Italiens contribuèrent aux progrès du commerce et de tous les arts en Allemagne. Aucun Allemand même des moins instruits n'ignore l'influence qu'eut Enéas Sylvius particulièrement dans les affaires de l'empire sous Fréderic III dont le règne fixa l'époque de la civilisation et des progrès que fit la nation germanique dans les sciences et la litérature. Je ne parle point de la Pologne; l'on sait bien quelle part eurent les Italiens à changer les moeurs sarmatiques en des moeurs plus polies, et faire succéder à l'ignorance des connoissances utiles. La reine Bona Sforza femme de Sigismond, et le savant Callimaque, précepteur du fils de Casimir III, puis conseiller intime et secrétaire du roi, sont encore dans la bouche des Polonois instruits.

La Russie qui sortit la dernière de la barbarie lorsque toutes les nations occidentales étoient civilisées, trouva ses maîtres en Allemagne, en France et en

Angleterre. Car je ne ferai point un mérite à l'Italie des succès prodigieux de le Fort parce que ce grand homme étoit originaire Piémontois. Cependant il est certain que les premiers artistes qui ont élevé et orné des palais et des églises à Moscow étoient Italiens, ainsi que le premier architecte que Pierre le grand employa à Pétersbourg. Les nations profitant des lumières qui leurs venoient d'Italie, ne pouvoient manquer d'égaler et même de surpasser leurs anciens maîtres, et comme chacune des nations forma dans les derniers siècles des empires infiniment plus considérables que chacun des différens états dans lesquels l'Italie étoit divisée, les Italiens qui ne peuvent pas tous trouver chez eux de l'emploi, vont en chercher dans les pays étrangers où ils portent leur industrie et leurs talens, sinon toujours utiles, du moins agréables, comme les Anglois, les Hollandois y portent leur commerce, les Allemands et les Suisses leur travail et leur bravoure. A mesure que les autres nations se sont civilisées, policées, éclairées, les Italiens qui y avoient tant contribué y furent moins accueillis comme moins nécessaires; cependant depuis Mazarin et Colbert qui fut en quelque sens l'élève non seulement de ce ministre mais de deux banquiers italiens, Mascranni et Cenami, on a les Montecuculli, les Caprara, le marquis de Prié et de Voghera, les Philippi, les Guasco, et l'on en connoît plusieurs actuellement à Vienne, à Dresde, à Berlin de très-distingués dans les armées et dans les ministères.

Les sources des richesses ayant changé par les révolutions que le commerce éprouva depuis la découverte de l'Amérique et d'un nouveau passage aux Indes ori-

entales, il falloit chercher à Amsterdam, à Londres, à Bourdeaux, à Coppenhague, à Hambourg, des objets presque devenus de première nécessité, que Gènes, Venise, Amalfi et Barcelone offroient presqu'exclusivement autrefois. Au reste l'expatriation des Italiens n'est pas plus grande que celle des autres peuples. Les montagnards surtout y sont portés par le double motif; premièrement parcequ'en général ils ont l'esprit plus vif et le corps plus robuste; ensuite parceque leur pays ne fournit pas des moyens de subsistance proportionnés à la population. On voit aussi des artisans, des ouvriers, des marchands sortis de quelques vallées des Alpes ou des Pyrenées qui se répandent dans les grandes places de l'Europe pour faire quelque commerce ou exercer des arts et métiers. Les Novarois, les Comasques, les Bergamasques, les Tyroliens se répandent également en Allemagne et en Italie. Les Espagnols habitans des Pyrenées et de la Sierra Morena, et les Espagnols actifs, généralement spirituels, robustes propres à tous les arts, et connus pour commerçans dès le tems des Scipions et des Césarne paroissent guères en Europe hors de leur pays, parceque les mines du Mexique et du Pérou les attirant ailleurs, il en reste à peine pour les villes capitales des provinces. Avant la découverte de l'Amérique, les Espagnols se répandoient en Europe et même en Italie, autant que les Italiens en Espagne. On a vu des troupes espagnoles au service des républiques italiennes, de même qu'on a vu au service des souverains des Pays-bas et de la France des arbalétriers liguriens.

Les François qui en général avant la révolution

ne s'expatrioient pas moins que les Italiens, portoient dans les pays où ils alloient s'établir, ou qu'ils parcouroient, de l'esprit et des talens; mais les professions que les Italiens alloient exercer, tiennent plus particulièrement au commerce, aux sciences, dans lesquelles l'Italie s'est toujours distinguée. Les François y portoient plus les métiers qui tiennent à la politesse, à la chevalerie, à la galanterie, trois choses caractéristiques de leur nation.

Les uns et les autres se distinguent dans la mimique et la danse; et il seroit difficile de dire, laquelle des deux nations a précédé l'autre dans ces arts. Car il y eut des jongleurs en France aussi anciennement qu'en Italie. Mais il n'est pas douteux que les professions théâtrales n'ayent été portées en Italie et en Espagne à un certain dégré plutôt qu'en France. Les François ont certainement mis plus de décence, plus de goût dans leurs spectacles, plus de perfection dans leurs ouvrages dramatiques. Les Italiens n'ont point d'égaux dans la musique, surtout vocale. C'est à cela que tient le plus grand nombre des Italiens que l'on trouve dans les grandes villes de l'Allemagne et du Nord. La supériorité peu contestée de la musique italienne et de la langue qui s'y prête mieux que les autres, a fait croire à quelques litérateurs que cette langue n'est que molle, et par là inférieure à la françoise, comme si elle ne se prêtoit pas autant, pour ne pas dire plus qu'aucune autre des modernes, à tout genre de style

Le système religieux de l'Europe méridionale force souvent des individus qui dans leur jeunesse se sont engagés par des voeux, à quitter les couvens et la patrie

pour se soustraire à des devoirs qui'ls désiroient ne plus remplir. Je ne sais comment s'en retirent les Espagnols et les Portugais, mais nous savons combien de moines tant François qu'Italiens sont allés chercher des ressources en Hollande, en Angleterre et dans d'autres pays non catholiques. La plupart de ces individus ne peuvent guères donner une idée avantageuse du pays dont ils sortent; et les déserteurs et autres soldats étrangers ne peuvent guère la donner meilleure. Mais les soldats d'autres nations enrolés au service des puissances méridionales sont-ils moins nombreux à proportion des Italiens qui se trouvent dans les armées étrangères à l'Italie, ou jouissent-ils d'une réputation différente ?

La différence essentielle est que les hommes des pays méridionaux sont naturellement plus vifs, plus hardis et plus rusés, et trompent et décampent plus facilement que les autres.

# SUR
# LES VICISSITUDES
## DE LA
# LITERATURE ITALIENNE
## DES
# DERNIERS TEMS.
## À
# MONSIG. FABRONI
PROVÉDITEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PISE ET PRIEUR CONVENTUEL DES CHEVALIERS DE ST. ÉTIENNE.

Et qui pourroit mieux que vous, Monsieur, faire connoître les changemens que la révolution a portés et portera encore dans la suite, à la litérature italienne, et même à la litérature européenne? Vos travaux ordinaires de trente ou quarante ans *), votre position,

*) Mgr. Fabroni, outre plusieurs autres ouvrages sur l'histoire des grands hommes de la maison de Médicis, Côme, père de la patrie, Laurent le magnifique, Léon X, l'histoire de l'université de Pise et la vie de Pétrarque, que le célèbre Bodoni imprime actuellement, est auteur de dix-sept volumes de vies d'illustres Italiens, en commençant par celle de Galilée, et d'un excellent journal, depuis 1770 jusqu'à l'an 1796 en CII volumes.

depuis que vous êtes à la tête d'une illustre université constamment florissante au centre de la Toscane et de l'Italie, vous ont mis à même de suivre les progrès qu'ont fait les sciences depuis Galilée jusqu'à ce jour, et les vicissitudes qu'a éprouvées la litérature dans cet intervalle, depuis Gravina et Crescembeni jusques à Monti et Alfieri, Marini, Derossi, Visconti, et depuis la première entrée des François en Italie et les premières agitations révolutionnaires jusqu'à ce jour. Vous avez vécu au milieu des pays où ces événemens ont eu lieu, et avez pu observer de près quelles suites ils ont eues à l'égard des sciences et des arts. Certainement vous êtes bien plus que moi en état de faire ce que vous souhaiteriez que je fisse.

Cependant si je refonds encore une fois le discours sur les *vicissitudes de la litérature*, il se pourroit facilement que je poussasse les réflexions jusqu'à la fin de ce siècle; mais avant de parler de ce qui s'est fait depuis cinq ans, il faudra bien que je parcoure les sept lustres qui se sont écoulés depuis l'époque où je me suis arrêté. Car vous savez, que dans les cinq ou six autres éditions de cet ouvrage, mes observations se terminent à l'an 1760 où il parut pour la première fois. Avant donc de parler des variations qu'a éprouvées notre litérature à la suite de la révolution, je jetterai un coup-d'oeil sur ce que nous a donné la génération précédente. J'observerai autant qu'il me sera possible ce qui s'est fait en Italie pendant trente à quarante ans dans les différens genres de litérature, surtout en poësie. Quoique notre siècle s'est de tout tems et surtout de-

puis 1740, plus distingué comme philosophique que comme poëtique, la poësie n'a point été négligée. Il est vrai que le premier grand genre qui est l'épique, a rencontré un fier ennemi par l'esprit de la philosophie dominante. Lorsqu'on ne peut plus introduire avec succès ni dieux, ni saints, ni anges, ni diables, ni sorciers, ni fées, l'épopée manque de moyens d'exciter le merveilleux qu'elle se propose pour objet. Mais on ne sera pas moins curieux de voir comment sans l'intervention d'êtres imaginaires et surnaturels, quelques poëtes de nos jours ont donné des poëmes qu'on lit avec plaisir et avec intérêt. J'en citerai quatre ou cinq qui ont paru depuis peu, dont quatre héros de notre siècle, le prince Eugène, Pierre I, Fréderic II et Buonaparte sont le sujet. J'oserai même dire quelque chose d'un poëme de Casti où la Russie et Cathérine II figurent de toute autre manière que dans la Russiade traduite en prose, comme le titre annonce, de l'original grec, et dans celui que le comte Murari va peut-être publier dans quelques mois. Le genre dramatique fournira matière à d'autres réflexions ; et ce ne sera pas sans citer quelques articles de votre journal que je comparerai les tragédies d'Alfieri avec celles de différens auteurs que le comte d'Orbassan fit imprimer en 1782.

Le théâtre musical a éprouvé des révolutions dans ces quarante ans. Mais qu'aurois-je à ajouter à ce que Arteaga en a dit dans son excellent ouvrage sur ce sujet? Je m'en rapporterai facilement à lui, comme je me tiendrai à ce que Jean Gherard Derossi a écrit sur l'histoire du théâtre comique; mais je parlerai aussi des comédies de ce même au-

auteur, ainsi que de celles de Camillo Frédérici; et je dirai sous quel rapport tant l'un que l'autre peuvent entrer en parallèle avec le très-célèbre Goldoni.

Je m'étendrai probablement davantage sur les progrès qu'a fait depuis trente à quarante ans le genre lyrique, qui comprend ce qu'on appelle poësies légères et pièces fugitives.

Ceux qui au commencement du siècle fondèrent à Rome la fameuse Arcadie, avoient substitué un langage pur, choisi, mais trop vide de pensées, à ce style trop figuré, trop hérissé de concetti qui avoit prévalu dans le siècle précédent, et qui attira à l'Italie le reproche qu'on ne cesse pas totalement de lui faire. Les Zanotti, les Manfredi, les Ghedini et quelques autres Bolonois revinrent à la pureté du style de Pétrarque, sans revenir toutefois au langoureux langage de ses imitateurs du siècle XVI. La poësie lyrique du haut genre qu'on nomma Pindarique, commença à renaître, et s'avança sur les traces de Chiabréra et de Guidi, que Frugoni suivit de près. Mais depuis une vingtaine d'années nous avons vu des odes pleines de sentimens plus élevés et d'une philosophie plus profonde. En même tems qu'on tâchoit atteindre à la hauteur de Pindare, on voulut imiter aussi l'humble Anacréon. Le comte de Savioli de Bologne qui se distingua surtout dans ce genre, eut une foule d'imitateurs et peu d'égaux.

Le génie poëtique, qui pendant trois siècles ne s'étoit guères montré dans la haute Italie, et n'avoit presque pas passé le Tésin, y parut avec éclat der-

nièrement; car tandis que Vittorio Alfieri donnoit à l'Italie un théâtre qu'elle n'avoit pas encore, plusieurs autres Piémontois nous donnèrent des poésies du genre lyrique, qui ne cèdent point à celles des plus renommés Toscans et Liguriens. Vous devez en avoir vu d'imprimées de Charles Bossi qui sont absolument pindariques. J'en ai vu une quantité encore manuscrites qui sont tout-à-fait anacréontiques et catulliennes. Vous en avez vu sans doute de Diodata Saluzzo, et vous avez peut-être plus d'une fois entendu comparer cette dame poëte Turinoise, avec vos deux célèbres Corilla et Fantestici, celles-ci avec *Vittoria Colonna*, Veronica Gambara, e Gaspara Stampa, et rappeler trois vers qui font en même tems l'éloge de Deodata Saluzzo et de Vittorio Alfieri. Plusieurs autres Piémontois, depuis six à sept ans, ont acquis de la réputation dans ce genre de poésie qui tient également au lyrique, au dramatique et à l'épique. Les pièces en tercets que nous appellons *capitoli*, quoiqu'elles eussent pour premiers modèles deux auteurs des plus sérieux et des plus graves, Dante et Pétrarque, ne présentoient, vers le milieu du siècle, que des sujets vulgaires ou satyriques et un style plus que familier. La duchesse de Vasto Giraldo née Piccolomini de Sienne et le chevalier Zappa d'Alexandrie les ont employés à des sujets graves, utiles et en quelque sens philosophiques. Mais la poésie en est médiocre, quoique le style ne manque pas d'élégance. Monti prit tout un autre ton dans les quatre chants en tercets sur la mort de Basseville. Ce poëme a fait grande sensation, et je vois par une

épitre que la même demoiselle Saluzzo vient de m'adresser, que cette jeune dame qui s'étoit formé le style pur et noble par l'étude de Pétrarque et des meilleurs poëtes du XVI siècle, a imité avec autant de discernement que Monti, le style de Dante.

Les stances en huit vers qu'on ne croyoit inventées que pour les grands poëmes, malgré les exemples de Politien, Bembo, et Costanzo, ont trouvé des auteurs qui les ont fait servir à de petites pièces sérieuses, lesquelles tiennent de l'élégie latine. La même Demoiselle de Saluce en a fait d'admirables à la mort de sa cousine la comtesse de Balbe.

Notre ami, notre doyen Bettinelli a taché de mettre en vogue l'épigramme. L'Alamanni qui s'exerça dans tous les genres, n'oublia pas celui-ci, et un chevalier Pensa de Mondovi parut le suivre. On a très-bien prouvé que ce genre, qui est une subdivision lyrique, ne répugne nullement au genre de la litérature et de la poësie italienne. En effet, plusieurs des madrigaux de Pétrarque ne sont-ils pas des épigrammes? Les pasquinades de Rome pour la plupart sont-elles autre chose? Il étoit cependant très-rare chez nous qu'on leur donnât ce titre. Ce sera donc d'après Bettinelli, Colpani de Brescia, Comaschi de Bergame, qu'on s'accoutumera à appeler de ce nom les petites et très-petites pièces qu'autrefois on appeloit madrigaux. J'ai vu qu'un Piémontois dont le nom n'est indiqué que par les lettres initiales G. B. S. en a fait paroître de fort jolies et piquantes.

Les satyres du chevalier d'Elci dont j'ai entendu réciter de longs morceaux, ont-elles été imprimées?

C'est là aussi une acquisition nouvelle qu'a fait le Parnasse Italien. Elles m'ont paru infiniment plus fortes que celles de l'Arioste, et d'un meilleur style que celles de Salvator Rosa.

En général, il n'y a aucun genre dans lequel les Italiens de nos jours n'ayent travaillé avec succès pour se mettre au rang des anciens et des modernes les plus renommés des autres nations. Nous n'avions point de fabulistes en 1760; on n'avoit rien encore à opposer aux fables de Phèdre et de Lafontaine. Depuis lors trois ou quatre Italiens ont tâché de remplacer ce vide dans notre bibliothéque poëtique. Pignotti jusqu'à présent est celui qui a le mieux réussi; mais on s'attend à le voir égaler par Casti, et je ne doute pas que ces deux ne condamnent à l'oubli votre Mittaini de Pistoïa et mon Degrégori de Turin.

Le genre historique a fait quelques progrès depuis l'an 1760, quoique les éloges de Mr. Thomas ayent risqué de le dégrader en paroissant le relever. On ne voyoit plus guères en Italie que des éloges qui ne contrastoient pas avantageusement avec les vies que vous écriviez. Cependant l'histoire litéraire qui avoit été négligée totalement dans le siècle de Léon X, et peu cultivée dans le siècle dernier, l'est avec ardeur depuis le milieu du siècle présent. On ne dissimulera pas que c'est un Espagnol qui a le plus contribué à enrichir l'Italie à cet égard, et que c'est un Allemand qui a donné une nouvelle face à l'histoire de l'art en y portant un esprit philosophique. Mais que dois-je dire de l'histoire politique? c'est à ce genre particulièrement que la révolution actuelle devroit être avantageuse.

Les guerres, les ruines, les grands désastres, les fautes, les délires de ceux qui gouvernent, les souffrances des peuples, en un mot, les grandes révolutions, fournissent à l'histoire la matière principale. Un bon gouvernement, un prince sage, bienfaisant et prudent, un pays tranquille et heureux, n'y contribuent guères que d'une matière monotone. Or quelle est l'époque des annales du monde qui offre un sujet plus riche à l'historien que les deux lustres révolus depuis l'ouverture des états généraux, ou depuis la déclaration de guerre faite à l'Autriche et aux puissances coalisées?

Au surplus, il est à croire que la révolution qui s'est faite dans les deux tiers de l'Italie, y aura introduit la liberté de la presse, nécessaire à l'histoire plus qu'à tout autre genre de litérature. Je ne sais, Monsieur, si les auteurs jouissent effectivement d'une plus grande liberté que celle dont on jouissoit à Vénise, en Toscane, à Milan. A Rome même la censure étoit devenue moins sévère, puisqu'on y avoit permis l'impression du poëme de Dante qui jusqu'alors n'y avoit point été imprimé. Voilà ce qu'il importeroit de savoir, pour juger de ce qu'à cet égard l'histoire aura gagné par la révolution. En attendant l'émigration nous fait présager une augmentation considérable à la bibliothèque des romans. Mais l'Italie deviendra-t-elle plus riche dans cette partie qu'elle l'a été jusqu'ici? Ou sera-t-on encore longtems étonné que notre litérature si riche en poësie épique et en histoire, deux genres qui ont tant de rapport avec les romans, soit si pauvre à cet égard?

L'effet le plus inévitable qu'on doit attendre de la révolution actuelle pour notre litérature, c'est le changement qu'éprouvera la langue Italienne. Nos neveux la trouveront plus différente de celle que nous écrivions vers le milieu du siècle, que celle-ci ne l'étoit de la langue du siècle XV et XVI. Il est impossible qu'après s'être nourri de papiers françois depuis dix ou vingt ans, après avoir conversé avec tant d'officiers, de soldats, de commissaires françois, après avoir rédigé sous la dictée de ceux-ci des actes, des édits, des proclamations, des lois, des réglemens, on ne s'accoutume pas à se servir des mots et des expressions françoises, et déjà tous ceux qui penchoient à la révolution dès avant l'invasion de 1796 et qui ont écrit dans ce sens, fourmillent de mots purs françois et de gallicismes dans les tournures et les phrases. Mais ce changement est préparé depuis plus d'une génération. Car vous savez à combien d'écrivains on reprochoit d'user, sinon de mots, du moins de tournures et de constructions françoises. Mais seroit-ce là un mal réel pour notre litérature que celui d'adopter une trentaine de mots, qui n'étoient pas usités chez les Florentins du siècle de Léon X? A la vérité ce seroit un mal que l'on changeât la grammaire de la langue; mais cela n'arrivera point: ce qui arrivera et qui ne sera d'aucun préjudice au véritable génie de la langue, ni à la litérature, ce sera d'abandonner la construction de quelques-uns de nos classiques, en évitant les transpositions que l'on croit être innées au génie de la langue, lorsqu'ils ne sont que du goût de Boccace et de ses imitateurs du XVI siècle.

Quant aux mots que probablement nous allons adopter de la langue françoise, ce ne sera au fond qu'user du droit qu'on a, et que tous les bons juges ont accordé à toute langue vivante. Si jamais quelque langue que ce puisse être eut le droit d'adopter des mots d'une langue étrangère, c'est surtout à l'Italienne et à l'Espagnole qu'il doit être permis d'adopter les mots que les François ont pris du latin. Car ce n'est pas seulement prendre ce qui nous appartient tout autant qu'aux François comme héritage d'une mère commune, mais c'est que les mots françois tirés du latin sont surement compris en Italie. Comme la plupart des mots usités actuellement par les écrivains françois sont évidemment pris du latin et du grec, on ne risque pas plus à les introduire dans notre langue, que n'ont risqué les François en les donnant à la leur. Ce sont les mots d'une origine obscure, inconnue et qui répugnent au génie du langage italien, qu'il faudroit écarter autant que l'on peut. Au reste, quelle difficulté pourroient rencontrer les mots que les événemens de ces dix années ont introduits dans le françois, pour être reçus dans l'italien, soit que l'on ait pris ces mots immédiatement du latin, soit qu'on les ait empruntés des Anglois, qui eux-mêmes les avoient pris du latin. *Motion, proclamation, municipalité, réquisition, autorités constituées, organisation, central*, seront tous aussi bien compris en Italie, qu'ils le sont en France.

A l'égard des arts, l'Italie vient de faire des pertes inestimables. Les chef-d'oeuvres emportés de Rome, de Parme et de Venise, et je n'ose pas dire ce que je crains,

ôtent aux jeunes artistes des modèles qui avoient servi à tant de bons maîtres pour se perfectionner. Mais devons-nous croire pour cela que l'Italie ne produira plus de grands peintres et de bons sculpteurs? Lorsque Raphaël fit ses tableaux que les amateurs achètent, s'ils peuvent, à des prix incroyables, lorsqu'il peignit les galleries du Vatican que depuis près de trois siècles on ne cesse de copier, y avoit-il à Rome plus de chef-d'oeuvres anciens qu'il n'en reste encore? Correggio, dont il est encore douteux qu'il ait vu Rome, surquoi s'étoit-il formé? Il est vrai que tous les grands artistes italiens, ou formés en Italie, ont étudié l'antique et les ouvrages des artistes précédans; mais d'où vient cependant qu'aucun encore n'égale ni Raphaël, ni Correggio, qu'à peine quelques-uns ont approché de Michel-Ange? Cela ne prouve-t-il pas qu'il est plus utile aux artistes de suivre la nature et les idées qu'enfante leur génie, que de s'attacher à copier plus ou moins fidellement les autres artistes, quelque excellents qu'ils puissent être? Si je dois dire ce que je pense, cette quantité de chef-d'oeuvres de peinture et de sculpture qui sont passés d'Italie en France, serviront moins à former de nouveaux artistes que leur exportation n'en fera naître en Italie. S'il est utile d'avoir quelques modèles qui servent de règles, et élèvent l'imagination, il est très-nuisible d'en avoir trop.

Vous recevrez, Monsieur, cette lettre imprimée avec quelques autres que j'ai été en quelque façon forcé de livrer à la presse, pour servir de supplément aux mémoires que vous avez vus sur l'état des

lettres et des arts en Italie, à l'époque qui précéda immédiatement l'entrée des François. Les pièces contiennent des faits et des observations qui entreront nécessairement dans la continuation du long discours *sur les vicissitudes de la litérature.* Mais j'aurois beaucoup plus de nos auteurs et de nouveaux ouvrages à citer, si les livres italiens ne venoient pas si difficilement et si tard jusqu'ici, ou si du moins vous continuiez votre journal. Vous y donneriez l'analyse raisonnée de nos mémoires, et auriez lieu de relever ce que j'ai dit du caractère des Piémontois, des Milanois, des Bolonois, des Toscans, enfin des Romains et des Napolitains. Vous connoissez ces nations autant et probablement plus que moi, et vous auriez l'occasion d'observer quel changement peut avoir causé dans le caractère italien cette grande révolution, en comparaison de laquelle toutes les révolutions précédentes de plus de vingt siècles, que j'ai parcourues dans mon histoire, ne paroîtront plus que des évènemens ordinaires.

à Berlin,
le 14 de Nov. 1798.

*D.*

SUR

L'HISTOIRE

DES

# RÉVOLUTIONS D'ITALIE.

À

## MONSIEUR LE COMTE SCARRON

SUBSTITUT DE L'AVOCAT GENERAL A TURIN.

Je vous enverrai par la première occasion les derniers volumes des révolutions d'Italie, dont je viens d'achever la révision sur la troisième édition de Venise in 8°. de l'année 1792. Je ne me suis pas borné aux fautes d'impression dont fourmille cette édition d'une manière désolante; j'ai fait aussi quelque changement à la diction originale. J'ai parcouru en même tems la traduction de l'abbé Jardin que je n'avois jamais eu le courage de lire pour ne pas me chagriner inutilement. Car au premier coup d'oeil que j'y jettai, j'y remarquai des bévues fort singulières. Cependant comme ce traducteur y a fait des additions, partie insérées dans le texte, partie dans des notes, j'ai voulu voir s'il étoit à propos d'en transporter quelques-unes dans l'original. Mais j'ai vu que par la même raison qu'il ajouta des morceaux d'histoire tirés

des annales de Muratori et de l'histoire des rois des deux Siciles de la maison d'Anjou, je pourrois, je devrois même en tirer d'autres de l'histoire particulière de Venise, de Milan, du Piémont, de la Toscane, de la Romagne. Par là l'ouvrage changeroit de nature. Au lieu de quatre volumes, il seroit porté à vingt-cinq et trente et beaucoup plus. Je suis par conséquent resté fidèle au premier plan, et je n'ai pas ajouté trois pages à ce qui se trouve dans l'édition de 1768-1770, dans les cinq ou six autres italiennes et dans la traduction allemande de Volkmann.

Le supplément que je donnai en 1792 sous le titre de *l'Italia moderna* demanderoit d'être augmenté, plus qu'aucun des vingt-quatre livres précédens. L'histoire de quatre-vingts ans est restreinte en quatre-vingts petites pages. Cependant comme il n'étoit rien arrivé en Italie qui en eût changé le système depuis la paix d'Utrecht; si ce n'est qu'à Naples, à Florence et à Parme des familles souveraines succédèrent à celles qui s'étoient éteintes, je n'avois rien à dire sur ces révolutions particulières que ce que j'en ai dit, puisque le détail des guerres n'étoit pas entré dans mon plan. Ainsi j'ai parlé de ces événemens avec la même briéveté avec laquelle j'avois décrit ceux de vingt siècles précédens. Au reste presqu'aucun pays ne changea de constitution, si ce n'est que deux petits coins des Alpes qui bordent le Lac majeur, et deux médiocres villes de Lombardie, Tortone et Vigevano, cessèrent d'être partie du Milanois pour le devenir du Piémont.

Ce qui me paroissoit conforme à l'ancien plan de

l'ouvrage, étoit de jetter un coup-d'oeil sur l'état où se trouvoient en Italie la population, le commerce, la richesse nationale, les sciences et les arts à l'époque que je traçai ce tableau au mois de Mars en 1792. Je ne me doutois pas alors qu'on fût si près des événemens qui alloient changer totalement la face politique de l'Italie, et que dans les sept ans qui alloient suivre, il s'y feroit une révolution plus considérable, plus importante que toutes ensemble celles qui s'étoient faites en dix siècles. Cependant cette esquisse faite à la hâte pour rendre service aux libraires, va devenir plus intéressante que je ne pouvois l'imaginer, puisqu'il présentera un tableau de l'état de l'Italie avant la révolution françoise. Les quatre-vingts ans qui s'écoulèrent depuis la paix d'Utrecht jusques à 1792, ont été les plus heureux, les plus tranquilles dont l'Italie ait jamais joui, et c'est pour cela que ce supplément a dû être si court. Quand un pays est tranquille, son histoire n'est pas longue.

La continuation qu'on me demande pour la nouvelle édition, exigeroit un bien plus grand travail, précisément par la raison contraire. Jamais aucune partie du monde, dans un si court espace de tems, n'offrit plus de matière à l'histoire. Les guerres des Castillans et des Mores en Espagne, les guerres civiles de France sous Henri III et IV; celles d'Angleterre du tems de Cromwel, la fameuse guerre de trente ans en Allemagne, ne fourniroient à présent qu'un fond fort médiocre en comparaison de ce qui s'est passé seulement en Italie dans les sept à huit ans qui s'écoulèrent après

la mort de l'empereur Léopold II, à laquelle époque se terminoit le susdit tableau de *l'Italie moderne*. Je repasse dans mon esprit l'histoire de notre malheureuse péninsule, et j'ai de la peine à trouver que dans l'espace, je ne dis pas de deux lustres, mais de deux, trois, quatre siècles elle ait changé de face autant que nous venons de le voir en trois ou quatre ans. Les anciennes invasions des Gaulois, d'un tems peu connu, n'ont pu changer l'état politique que sur les bords du Pô et dans quelques lisières des rives de l'Adriatique. Les Romains ont employé cinq-cents ans à former un seul peuple de différentes nations qui partageoient l'Italie. Ce ne fut qu'au bout de trois-cents ans d'attaques, que les nations du nord renversèrent le trône des Césars; encore en resta-t-il quelque débris dans la partie méridionale. On est surpris des expéditions de Charlemagne, qui sans doute furent très-étonnantes, mais peut-on s'empêcher de l'être de la rapidité de la campagne de Buonaparte et des suites qu'elle a eues?

L'expédition de Charles VIII pour la conquête du royaume de Naples, pourroit presque n'être regardée que comme une promenade bruyante en comparaison de celle des François de nos jours. La ligue de Cambray a vraiment quelque rapport avec la coalition, première cause immédiate de la guerre actuelle, mais les entreprises de Louis XII et de François I sur le Milanois et le royaume de Naples, peuvent-elles être regardées comme l'ombre seulement de ce qu'on a vu dans ces deux ou trois années?

La campagne qui va s'ouvrir aura peut-être en-

core de plus grandes suites que toutes les expéditions des empereurs Franconiens, Bavarois et Souabes et rois de Naples de la maison d'Anjou.

Il seroit intéressant, je n'en doute pas, de comparer les événemens des derniers lustres du dix-huitième siècle avec ceux de dix, de vingt siècles précédens. Il ne le seroit peut-être pas moins d'y observer le fond du caractère des Piémontois, Liguriens, Cisalpins, Vénitiens, Toscans, Romains, Napolitains, fort semblable encore à celui que l'histoire ancienne nous présente des nations qui ont habité les mêmes pays dans les siècles des Scipions et des Césars.

Mais qui pouroit me conseiller d'entreprendre ce travail, *periculosae plenum opus aleae*? Il seroit inévitable de parler peu avantageusement de personnes dont je dois respecter la mémoire, et d'autres dont je dois craindre le pouvoir. Mes principes en fait d'histoire sont bien ceux que l'orateur romain appelloit lois fondamentales de cet art, c'est-à-dire de ne rien avancer de faux, et de ne rien taire de vrai; *ut ne quid falsi dicere audeat, deinde ne quid veri non audeat.* Mais comment éviter d'être soupçonné de partialité, de préjugés, d'affections personnelles en décrivant des événemens si récens et de si grande conséquence, et où tant de gens de différens états se trouvent intéressés, et d'un pays où l'on a tant de relations? Il faudroit non seulement reprendre la chose dès son principe, et remonter à l'origine de la révolution françoise devenue si générale; mais rechercher dans nos institutions, nos usages, nos coutumes particulières de la Savoie et du Piémont, la cause éloi-

gnée des progrès que l'esprit révolutionnaire a faits dans ces provinces; puis dans le caractère de Victor Amédée III, les causes immédiates de la guerre que ce roi attira dans son pays, des pertes qu'il fit, du mauvais succès des opérations militaires, malgré la bravoure de ses troupes.

Et que dirai-je de la conduite de la cour de Vienne et des généraux qu'elle envoya pour commander ses troupes combinées avec celles du roi de Sardaigne et quelques auxiliaires Napolitains? Je sais qu'en Piémont on fut très-mécontent des Autrichiens, dont une personne des plus respectables du pays et des mieux instruites de ce qui s'y passoit, m'écrivit en propres mots „que les Autrichiens sembloient être venus pour être spectateurs de nos ruines, ou plutôt pour les accélérer." D'un autre côté on m'écrivoit de Mantoue que le général de Vins en passant par cette ville pour aller reprendre le commandement des troupes Austro-Sardes, disoit tout haut qu'il alloit reparer les fautes que les Piémontois avoient faites dans la campagne précédente. Et dans quels termes parlerai-je de l'archiduc Ferdinand, soit par rapport à la guerre à laquelle il a eu beaucoup de part, soit par sa conduite dans le gouvernement du Milanois? Tout cela fait une matière scabreuse à manier dans ce moment. Quant à Bologne et à la Romagne, rien ne nous empêcheroit de dire que l'opinion publique s'accorda facilement avec celle des François, et que le changement qui s'y fit étoit l'effet d'une aversion invétérée pour le gouvernement des prêtres. Mais au lieu que dans d'autres pays c'étoit la classe bourgeoise qui

fit ou voulut faire la révolution, dans l'état ecclésiastique, où la bourgeoisie n'étoit ni nombreuse ni puissante, ce fût plutôt la noblesse qui se trouva disposée à changer le gouvernement. Cette noblesse, quoique pour la plupart illustrée par des dignités ecclésiastiques, n'aimoit pas le gouvernement pontifical, qui la génoit quelque peu pesant que fût le joug dont elle se plaignoit.

Je ne puis penser à ce qui est arrivé à Rome sans frémir; mais que ne donnerois-je pour en voir les récits de la main de Ghérard Dèrossi qui de tous ceux dont j'ai connoissance pourroit le mieux s'acquitter d'une pareille tâche, parce qu'il doit être très au fait de tout, et qu'il seroit le moins soupçonné de partialité.

Au moment que j'écris ceci, on n'ose pas encore présager quel sera le succès de la guerre qui vient de recommencer dans le royaume de Naples; mais de quelque manière que les choses tournent et que cette guerre finisse, Naples fournira toujours plus de matière que les autres états d'Italie.

Cependant sommes-nous dans des circonstances qui nous permettent de dire tout ce qui est, ou qui paroît vrai? Et quant à moi, suis-je vraiment à portée d'avoir des notices bien exactes de ce qui s'est passé à Milan, à Venise, à Rome, à Florence, à Naples? Je doute même si je suis bien au fait de ce qui s'est passé en Piémont depuis la mort du roi Victor Amedée, ou de la fatale paix de 1796, qui a décidé du sort de l'Italie, comme il étoit aisé de le prévoir. Pour que je fusse en état de faire quelque chose de passable sur les événemens de ces trois années, il me faudroit non seulement voir ce qui s'est imprimé dans les pa-

piers d'Italie, pour le comparer à cet énorme magasin que nous fournit le Moniteur de Paris, mais auſſi entendre sur les lieux ce qu'on pense de ce qui est arrivé, et des relations qu'on en a publiées.

Mais voici ce que j'ose vous proposer. Vous savez quelle part ont eue nos anciens souverains aux guerres d'Italie et à tous les traités qui les ont précédées ou suivies. Leur histoire est cependant la moins connue de toutes celles des maisons souveraines d'Italie; parce que la lecture de celle de Guichenon n'est pas soutenable, celle de son abréviateur le Blanc ne l'est pas davantage, et toutes les deux finissent à l'époque où cette histoire devient plus importante. L'histoire du Piémont de Louis de la Chiesa ne peut guères être lue hors du pays, et finit encore cent ans avant celle de Guichenon. Il en existe une inédite dont Mr. le chevalier de Priocca pourra vous donner quelque idée si vous lui en demandez. Je croís que cet ouvrage moyennant les additions pour les quelles j'ai des matériaux tout prets, n'accompagneroit pas mal celui des révolutions d'Italie.

à Berlin,
le 13 Décemb. 1798.

* * * * *

SUR

# L'HISTOIRE DE PIÉMONT ET DE SAVOIE

TIRÉ D'UNE LETTRE

À

MR. LE C . . . DE P . .

MINISTRE DU ROI DE SARDAIGNE.

Les princes de la maison de Savoie n'ont jamais aspiré à se rendre maîtres de l'Italie, comme quelques rois de Naples, quelques ducs de Milan et quelques papes. Ils n'ont jamais provoqué les armes étrangères, comme ont fait différens princes et quelques puissans particuliers; premièrement les généraux et les ministres des successeurs de Constantin et de Théodose, qui y attirèrent les Goths et les Lombards; puis les Papes, qui appelèrent contre ceux-ci Pepin et Charlemagne, et Charles d'Anjou contre les rejetons de la maison impériale de Souabe. La conquête de Naples par les Angevins y attira les Arragonois; et ce fut la source d'une foule de guerres en Italie pendant cinq siècles. Les républiques de Lombardie et de Toscane ont souvent par leurs discordes intestines attiré chez elles et chez leurs voisins les armes de l'Allemagne. Et n'est-ce pas un duc de Milan et un cardinal ligurien qui furent les principaux moteurs de l'expédition fameuse de Char-

les VIII? Les Vénitiens, en aspirant ouvertement à dominer en Italie et dans les mers qui l'entourent, ont donné lieu à la fameuse ligue de Cambray qui amena en Lombardie et dans la Romagne les armées de Maximilien et de Louis XII. Aucune guerre d'Italie ne fut l'effet de quelque entreprise des ducs de Savoie, si on excepte celle de Charles Emanuel I dont le marquisat de Saluces. Cependant ce prince, qui porta ses vues sur le trône de France, à la couronne impériale et jusque sur la Macédoine, ne les porta jamais au delà du Tésin.

Si nos princes eurent part aux guerres d'Italie ce fut pour s'opposer à des invasions, à des usurpations de quelques autres ou parce que la position de leurs états les obligeoient de s'allier tantôt contre l'une, tantôt contre l'autre des puissances majeures, qui visoient à s'emparer de Rome, de Naples ou de Milan. C'est par là que leur histoire est nécessairement liée avec celle des empereurs d'Allemagne, qui ont fait des expéditions en Italie, et plus encore avec celle des rois de France, des comtes de Provence, et des anciens Dauphins et de ceux de la maison de Valois. Dans les XIII et XIV siècles, les comtes de Provence, rois de Naples maîtres d'une grande partie du haut Piémont se présentent dans nos annales presqu'autant que les marquis de Montferrat. Dans le siècle suivant Amédée VIII, le duc Louis son fils, et sa belle-fille Anne de Cypre, ont eu de grandes rélations avec la France, mais dans un sens différent. Car Amédée VIII eut une grande influence dans le conseil de Charles VII, de qui il fut en quelque sorte le

protecteur, au lieu que Louis XI en eut une non moins grande dans tout ce qui ce qui se fit en Savoie et en Piémont sous le duc Louis et sous Amédée IX. La vie du duc Philippe, auparavant comte de Bresse, comprend la plus grande partie de l'histoire du même roi Louis XI, de Charles VIII et de Louis XII.

Dans le siècle de Charles-Quint les guerres de cet empereur, de Philippe II son fils, roi d'Espagne, de François premier et Henri second, rois de France, comprennent nécessairement l'histoire du Piémont; et la vie et le règne de Henri IV entrent pour beaucoup dans celles de Charles Emmanuel I, son contemporain et son rival en plus d'un sens. Le règne de Victor Amédée I et la régence de la duchesse Christine nous font connoître le caractère violent de Richelieu, la finesse de Mazarin, et les talens de plusieurs généraux françois, italiens et espagnols. Le cour de Turin et le Piémont sous Charles Emmanuel II nous retrace le luxe et la galanterie françoise des premières années de Louis XIV, la corruption des arts et les progrès des sciences en Italie.

Victor Amédée II sorti de tutèle et voulant sécouer le joug que son aïeule sa mère et son père s'étoient laissé imposer, entra dans la grande alliance d'Augsbourg, et le Piémont fut à plusieurs reprises, pendant vingt ans, le théâtre de la guerre entre les alliés et les François. Son histoire comprend la majeure partie de celle de la grande guerre de la succession d'Espagne, qui devoit décider du sort de la moitié de l'Italie. Ce prince, après bien des revers, en sortit avec un accroissement d'état et de considération.

Charles Emmanuel III son successeur se trouva décidément au rang des puissances du second ordre, et fut traité comme égal par celles du premier. Rien ne se fit de ce qui pouvoit intéresser l'Italie, où il n'ait eu part, et où il n'ait fait admirer sa valeur, sa sagesse et sa modération. C'est surtout l'histoire de ces deux rois qui doit servir de supplément à l'histoire des révolutions d'Italie. Les quinze premières années de Victor Amédée III n'offrent ni des événemens ni des négociations qui ayent un rapport essentiel aux affaires générales, hormis qu'on regarde comme cause éloignée de son accession à la coalition de Pilnitz, le mariage de ses filles et de ses fils. Mais les cinq ou six dernières années ne sont que trop étroitement liés avec celle de la révolution. Il faut avouer que toute sa conduite a été plutôt celle d'un père tendre et d'un allié fidèle, que d'un roi politique. Il seroit difficile de décider s'il auroit pu éviter la guerre que lui firent les François, mais il est plus que probable que par des mesures différentes de celles qu'on a prises en 1792, les François l'auroient attaqué plus tard. Ce que je sais bien surement, c'est qu'en 1794 Victor Amédée auroit pu faire avec la France une paix avantageuse, s'il avoit voulu la faire sans la participation des cours de Vienne et de Londres.

Indépendamment du rapport de l'histoire des ducs de Savoie et rois de Sardaigne à celle des révolutions d'Italie, elle mérite bien d'être connue par le caractère de ces princes et par la sagesse de l'administration interne de leurs états; et cependant elle

l'est beaucoup moins que celle des autres maisons souveraines d'Italie, certainement moins anciennes, moins illustres ou moins puissantes. Peu de personnes ont la patience de lire Guichenon. Mr. le cardinal G . . me dit une fois qu'il ne croyoit pas que personne eût jamais lu d'un bout à l'autre cet auteur. Je ne sais si on a lu davantage le volume de l'histoire universelle, qui n'est qu'une copie de Guichenon, entremêlée de quelques réflexions injurieuses et continuée avec un peu d'imposture. Les abrégés que l'on a tant en françois qu'en italien ne présentent que des noms et des dates. C'est lorsque ces abrégés parurent en 1775 que je me mis à tracer l'introduction à l'histoire générale du Piémont et de la Savoie, dont la mort d'un savant ministre, fit suspendre la publication.

Le nouveau supplément que l'on me demande pour l'édition des révolutions d'Italie, m'a fait jetter les yeux sur une copie que j'ai de cet ouvrage. Je travaille à le refondre en employant les matériaux que j'ai tout prêts. Ce ne sera pas une histoire aussi volumineuse, aussi détaillée que le sont celles de la maison d'Est par Muratori et des grands-ducs de Toscane par M. Galluzzi. C'est M. le comte de Napion qui doit se charger d'une pareille tâche. Il est sans doute en état de la remplir mieux que personne. *) J'espère néanmoins de satisfaire la curiosité du public, surtout de celui au milieu duquel je vis, et qui désire

*) Mr. le comte de Napion, auteur de plusieurs ouvrages de littérature et d'histoire, très-estimés, à l'époque que ceci fut écrit en 1798, présidoit aux archives de la cour de Turin.

vivement de connoître l'histoire de la maison de Savoie, d'autant plus qu'elle a beaucoup de rapport, au moins jusqu'au milieu de notre siècle, avec celle de la maison de Brandebourg. Mais quelle différence, dans l'état actuel des choses, entre Fréderic Guillaume III roi de Prusse, et Charles Emmanuel IV roi de Sardaigne! Ils n'ont plus rien de commun qu'un grand fond de vertu et de sagesse.

L'histoire des marquis d'Ivrée, de Montferrat et de Saluces entre nécessairement dans l'histoire du Piémont. Cependant je n'y toucherai qu'autant qu'elle est liée avec celle des princes de la maison de Savoie, ou lorsque quelqu'un d'eux a donné lieu à des événemens qui intéressoient toute la haute Italie. Mais dans la description du Piémont qui précédera l'histoire, je donnerai une idée de ces trois marquisats et de leurs anciens maitres. Les marquis de Saluces méritoient bien de trouver place dans les livres généalogiques des maisons souveraines, autant et beaucoup plus que les ducs d'Urbin, de Monaco et de Massa Carrara, qu'on y voit, sans y voir les marquis de Saluces. Cette maison étoit sur les frontières d'Italie, précisément ce que les margraves de Baden sont encore sur les frontières d'Allemagne, au bord du Rhin; mais elle ne parut qu'à une seule époque sur le grand théâtre des guerres et des négociations, et n'eut jamais des papes ni des cardinaux, ni des capitaines au service des républiques ou d'autres princes, comme les familles des ducs d'Urbin, de Florence et de Mantoue; et c'étoit par les dignités ecclésiastiques et les rélations avec

la cour de Rome, ou par le commandement des armées que les princes italiens acquirent de la célébrité. C'est pourquoi l'on trouve aussi dans les nobiliaires, dans les histoires et autres ouvrages de tout genre, plutôt les Ferrero, les Rouvere, les del Pozzo, que les Caretto, les Falet, les Lucerne, les Piosasque, les Provana, les Saint-Martin, les Valperga et autres familles très-anciennes, autrefois puissantes et, l'on peut dire, souveraines.

La géographie du Piémont est aussi peu connue que l'histoire de ses souverains. C'est la partie que le célèbre Büsching a le plus inexactement traitée. Je n'en fus pas étonné lorsque je vis que dans sa bibliothèque, assez riche d'ailleurs d'ouvrages géographiques, il n'avoit ni la description du Piémont de Chiesa, ni son autre ouvrage plus détaillé sur le même sujet avec le titre de *Corona Reale*. Le volume de la géographie de l'avocat Galanti contenant le Piémont avec les provinces qui lui furent unies à diverses époques après le tems où Monsieur de la Chiesa écrivoit, ne parvint à la connoissance du célèbre géographe allemand que lorsqu'il ne pouvoit plus en faire usage.

## AU MÊME.

Le 22 de Juin 1799.

Il y a dix-sept ans que le feu roi Victor Amédée en me parlant du comte du Nord, aujourd'hui empereur Paul I, me dit en propres termes: „Nous nous sommes fait-là un bon ami.“ Dix ans après, le prince de Piémont son fils, à présent roi, eut la bonté de me dire que j'avois un grand supplément à faire à mes révolutions d'Italie. — Victor Amédée en 1782 pouvoit bien compter qu'à l'occasion la cour de Russie se seroit intérressée pour lui dans quelques négociations. Mais il étoit alors loin de prévoir que le grand prince qu'il venoit de recevoir, pût jamais prendre un si vif intérêt au sort de son successeur; et Charles Emmanuel IV ne pouvoit pas en 1792 imaginer que la matière dût en sept ou huit ans s'accumuler à un si haut point, pour continuer l'histoire des révolutions de notre malheureuse péninsule. Et lorsque V. E. s'entretenoit avec ses collégues, le cardinal de Bernis et le chevalier d'Azara, ou avec le Pape sur la politique d'Europe et daignoit me donner des nouvelles de la litérature Romaine, lui eût-il passé dans l'esprit qu'Elle pourroit avec le même Pie VI se trouver en France, je ne sais si l'on doit dire ôtages ou captifs, et qu'Elle partiroit avec d'autres collégues d'une ville de France pour aller par Barcelone à Cagliari dicter et contresigner des ordres et des depêches?

. . . . . .

# TABLE

## DES NOMS CITÉS SOUS DIFFERENS TITRES DANS LES DEUX PARTIES DE CE VOLUME.

I. indique la première partie sous le titre de CONSIDERATIONS; II. indique les pièces diverses contenues dans la seconde partie. *Add.* avec le numéro romain se rapporte aux additions qui se trouvent dans la première partie.


Pag.

Adelung I. 147
Affo I. 114 119
Aglietti I. 201
Airoldi I. 89
Albarey (marq. de) I. 30
Alberti I. 149. II. 41
Albertoli I. 81
Albertrandi I. 2 15 29
Alfieri I. 39 47 65 66 144 146
Allioni I. 15 19
Alloati I. 38
Amoretti I. 41 80
Ancora d' I. 120
Andres I. 135
*add.* XIX. XXI.
Antoni d' II. 41
Antonioli II. 124
Aoste (duch. d') I. 35
Arnaldi I. 192
Arnaud I. 33 II. 53
Arnolfini II. 128
Audifredi II. 43
Arteaga II. 113 147
Avogadro (cte.) I. 147 149
Ayala *add.* XIX.

Badini I. 66
Balbe (cte) I. 13 15 30 96 166
Baldinotti I. 74
Bandinetti II. 129
Barathieri I. 104
Bandini II. 105
Barbarigo I. 192
Barbisoli I. 149
Barca I. 143 177
Bardotti I. 59
Baretti I. 64
Barletti I. 64 94 97 99
Baronio I. 84
Barotti II. 28
Bartolil I. 127 II. 78
Baron (de) I. 6
Bartalini II. 108
Beccaria I. 85
Bartaloni II. 103
Belardi I. 15
Baruffaldi II. 90
Belgran II. 44
Beaumont (de) II. 94
Bellegarde I. 7
Becchetti II. 110
Bellini II. 113
Belosewski (prince) I. 156
Benfoa I. 121
Benincasa I. 128
Benvenuti II. 129
Benzoni (marq. de) I. 88

Pag.

Berlendis I. 72 162
Bernero I. . 27
Bernieri I. . 117
Bertieri I. . 103
Bertholet *add.* XXV.
Bertola I. 95 98
Bettinelli I. 135 136 148 154
Bevilacqua I. . 157
Bianchi I. . 101
Bianconi I. . 81
Bighelli I. . 149
Birkenstock (de) I. 59
*add.* XX.
Biffi I. . 101
Boarelti I. . 198
Boccella II. . 129
Bodoni I. 44 48 75 115 116
Boggio II. . 41
Bon I. . 19 46
Bondi I. 135 134
Bonelli II. . 145
Bonvoisin I. . 34
Bordini II. . 58
Bordon I. . 200
Borgarelli II. . 44
Borgognini II. . 108
Borsa I. 135 137
Bose I. . 125
Bossi II. 44 45 149
Botton II. 49 50
*add.* XXX.
Boucheron I. . 27
Bozzoli I. . 136
Bragolin I. . 198
Branca I. . 91
Brera *add.* XIX. XXI. XXII.
Bret (le) I. . 145
Brezés (marq. de) I. 13 15
Brognoli (cte.) I. 147 148
Brovardi II. . 39 48
Brugnatelli I. . 99
Brugnoni I. . 98
Brusati I. . 91
Büsching I. 63 126 145
Buganza I. . 136
Bugatti I. . 91
Buniva I. . 45
Buonsignori I. . 91
Buronzo II. . 95
— del signore II. 14

Pag.

Cadelle I. . 74
Cagnoli I. . 156
Caluso (abbé de) I. 13 14
30 56
— — (marq. de) I. 25
Cambiagi II. . 105
Cametti II. . 46 47
Caminer Mde. I. 167
Camporossil I. . 82
Canonica II. . 42
Canefri II. . 132
Canonici I. . 193
Canova II. . 88
Capra I. . 168
Canterzani II. . 101
Caipreta I. . 117
Capacelli II. . 108
Cara II. . 42
Caramelli II. . 47
Carena I. 19 II. 42
Careno *add.* XXII.
Carli (comte de) à Vérone,
I. . . 146
Carli Rubi (cte. de) à Milan
I. 83 84 148
Carminati I. . 98
Caroly (de) I. . 76
Carrati, (cte. Balth.) II. 102
Casanova I. . 192
Casali II. . 102
Castiglioni (chev. de) I. 84
Casti I. 105 126 147
Cavalli II. 46 112
Cerati (comte) I. 117 118
Ceruti I. . 45
Cesaris (de) I. . 80
Cesarotti I. . 112 177
II. . 27
Cetti I. . 73
Chalembertet *add.* XXI.
Chiesa (de la) I. . 73
Ciaccheri II. . 108
Chiminelli I. . 178
Clementi II. . 111
Coccoli I. . 148
Cocchis II. . 39 43
Colle II. . 80
Collini I. . 27
Colpani I. 148 II. 150
Comaschi ibid.

| | Pag. |
|---|---|
| Conti I. | 93 |
| Cordara I. | 65 |
| Cordon (marq. de) I. | 6 |
| Corilla II. | 149 |
| Correard II. | 132 |
| Corte (comte de) I. | 15 |
| Costa (cardinal) I. | 15 |
| — (chevalier) I. | 75 |
| Costaguti II. | 125 |
| Costantini *lis.* Cristini II. | 41 |
| Cotta I. | 49 |
| Cotugno II. | 121 |
| Cremani I. | 94 98 |
| Crevenna I. | 80 |
| De-Giovanni I. | 73 |
| Dana I. | 15 19 |
| Dauemogo *add.* XX. | |
| Degregori II. | 141 |
| Denti I. | 120 |
| Derossi I. 117 II. | 49 50 |
| — J. Gh. II. | 85 113 146 163 |
| Diodat (p. et évèq.) I. | 181 |
| Dionisi (évêq.) I. | 215 |
| Duce I. | 57 |
| Dugué I. | 75 |
| Durandi II. | 43 |
| Durazzo II. | 132 |
| Durini I. | 86 |
| Eandi I. | 43 |
| Elci (chev. d') I. | 89 |
| II. | 141 |
| Fabi I. | 69 72 73 |
| Fabroni (Ange) II. | 104 145 |
| Fabroni (Jean Bat.) II. | 106 |
| Fagnani (marquise.) I. | 89 |
| Favrat (baron de) I. | 6 |
| — (général de) I. | 6 |
| Fantuzzi (cte. Jean) II. | 102 |
| Fea II. | 41 113 |
| Ferdinand (archid.) I. | 10 |
| — — (duc de Parme) I. | 190 |
| Farmocchia II. | 129 |
| Ferrero I. | 43 |
| Ferro *add.* XX. | |
| Filangieri II. | 19 |
| Filistri I. 159 II. | 192 |
| Flangini (cardinal) I. | 192 |
| Foggi II. | 126 |
| Follini II. | 146 |
| Foncenex (chev. de) I. | 6 |
| Fontana I. | 95 97 |
| — (Felix) II. | 106 |
| Fortis I. | 164 200 |
| Fossi II. | 115 |
| Franchi I. | 18 |
| Franck I. | 95 98 |
| Franzoja I. | 177 |
| Fraya (de) I. | 74 |
| Frizzi II. | 99 |
| Frugoni II. | 148 |
| Gagliardi I. | 73 |
| Gagliari I. | 28 57 |
| Gajone I. | 64 |
| Galanti I. 62. II. | 120 |
| Galiari I. | 31 |
| Gallicioli I. | 198 |
| Galvani I. | 81 96 122 |
| II. | 101 |
| — (Louis) II. | 101 |
| Gardini II. | 39 46 |
| Galuzzi II. | 104 |
| Gamerra II. | 136 |
| Garimberti (evêque) I. | 109 |
| Garmagnan I. | 148 |
| Gazzaniga I. | 140 |
| Gelmi I. | 121 |
| Gatti II. | 121 |
| Gemelli I. | 39 60 73 |
| Genlis (cssè de) I. | 167 |
| Gentilini II. | 44 |
| Georgi II. | 110 |
| Gerdil (cardinal) I. | 5 16 |
| *add.* XXV. | |
| Germain, bailli I. | 13 55 |
| Ghio I. | 43 |
| Giaime *add.* XXX. | |
| Gianni II. | 26 |
| Giobert I. 15 II. | 39 |
| Giovane (duchesse) de *add.* XXII. | |
| Giovio I. | 102 |
| Girardi I. | 117 |
| Giulian I. | 192 |
| Giulio I. 19 25 II. | 49 |
| Giovanetti I. | 15 |
| Gorani add. XXXIV. | |

Pag.

Gorzensky II. . 8
Grassi (chev.) I. 49 II. 38
Guadagniui I. . 148
Guasco I. . 45 86
Guglielmi I. . 148
Guion ou Ghiglion I. 41
Hauteville (cte de) I. 6
Hervas II. . 113
Herzberg (cte de) I. 75
Hinz I. . 72

Incisa marq. (d') II. 39 62

Kampden *add.* XXI.
Khevenhuller (csse de) I. 88
Krasicki (arch.) II. 1 2 18 30
Kurzböck ibid. XXI.

Lamberti II. . 111
Lampillas II. .
Lampredi II. . 113
Landi II. 125 126
Laneri I. . 19
Lazzari (cte. de) I. 6
Lirelli I. . 76
Lensini II. . 108
Lisca (cte de) I. 155
Lionardi II . 128
Lombard (comte) I. 44
Longhi I. . 79
Lorenzi I. 154 158
Lorgna (chev.) I. 155
Luchesini (marq.) I. 124
II. 128
Luti II. . 108

Maccioni II. . 123
Maffon I. . 33
Maggi (comte) I. 148
Maistri I. . 199
Malacarne I. 43 52 94 99 98
Malespina (marq.) I. 94
Malmarani I. 168
Mamachi II. . 110
Manara (marq.) I. 118
Marantin I. . 44
Marchetti II. . 110
Mareuco II. . 44
Marcucci II. . 129
Mari I. . 136

Pag.

Mariti II. . 126
Marin (peintre) I. 28
— (Mde.) I. 202
Masdeu II. . 11 14
Marini I. . 81
Marotti II. . 111
Marsilli I. . 199
St. Martin (comte) I. 13
15 30 56
Martinovitz I. 96 98 143
Massa (voy. lett. sur Gorani)
I. 7 8 II. 42
Martei (Joseph) II. 126
Maulandi I. . 31
Matteucci II. . 101
Mazza (Ange) I. 113 147
— (abbé) II. . 47
Mazzuchelli (comte) I. 142
149 210
Medan I. . 74
Melan II. . 41
Melas (de) I. . 74
Menafoglio (comtesse) I. 122
Mérian I. . 177
Meyranesio II. . 74
Micali II. 121
Micheli I. . 206
Milan I. . 161
Molino I. . 112
Milizia II. . 151
Molo (duc de) I. 194
Minervino II. . 193
Monti II. . 26 49
Minzoni II. . 99
Morcelli I. . 143
Montecatini II. . 128
Monti II. 112 194
Morelli (abbé) I. 198 199
— (comte) II. 36 et suiv.
Moretti I. . 82
Moriondo I. 49 II. 13
Morosini I. . 42
Morozzo (comte) I. 13 91
Moscati I. . 84
Mosconi (comtesse) I. 159
Murari (comte) II. 147
Mussi I. . 99

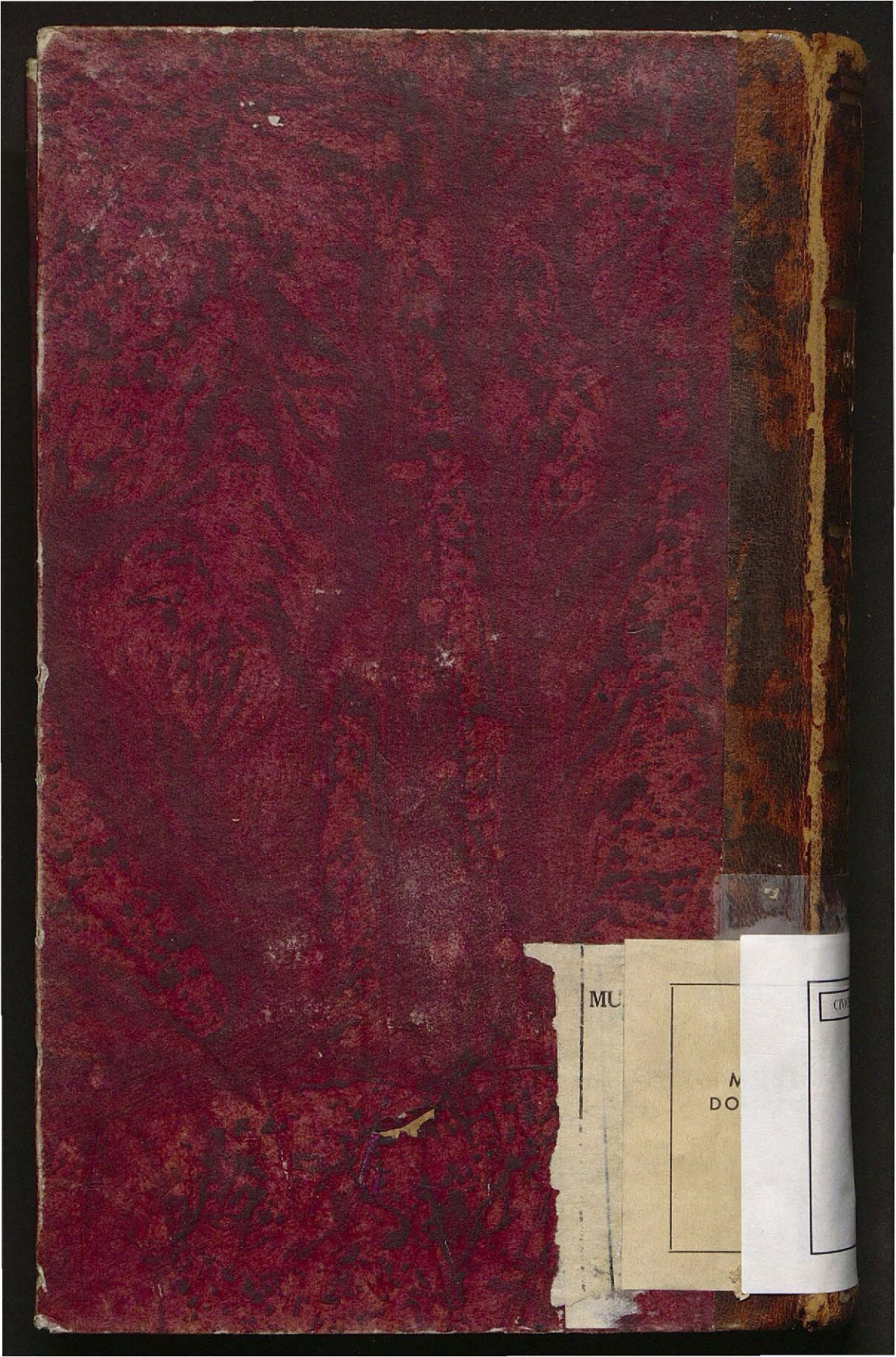
Napion (chev.) I. 3
— (comte) II. 31 35 38

| | Pag. |
|---|---|
| Natali l. | 95 |
| Noël de Ste. Claire l. | 98 |
| Oderici ll. | 131 |
| Olivi l. | 193 |
| Olivieri ll. | 44 |
| Oltrocchi l. | 59 |
| Operti ll. | 40 |
| Orengo ll. | 58 |
| Oriani l. | 80 |
| Orlandi ll. | 113 |
| Orsini d'Orbassan ll. | 53 |
| Orsi ll. | 110 |
| Ossuna | |
| Padouari l. | 142 |
| Paglietti l. | 73 |
| Pagnini l. | 117 |
| ll. | 61 124 |
| Falavieini l. | 25 |
| Palazzi l. | 148 |
| Palmieri l. 98 | ll. 123 |
| Parini l. 82 | ll. 10 |
| Panzini ll. | 120 |
| Paris l. | 166 |
| Paoli (P.) ll. | 111 127 |
| — (prof.) ll. | 126 |
| Passeroni l. | 49 82 85 |
| Pastore l. | 198 200 |
| Pelli ll. | 105 |
| Petagna ll. | 116 |
| Pavesi l. | 27 |
| Pecheux l. | 22 |
| Pecis (de) l. | 80 |
| Pellolio l. | 63 |
| Penchienati l. | 19 |
| Perendoli l. | 95 98 |
| Pesaro (chev.) l. | 191 201 |
| Petrucci ll. | 111 |
| Piacenza l. | 57 |
| Pezzi ll. | 132 |
| Pindemonti l. | 155 201 |
| Piccolomini duch.) ll. | 140 |
| Pignotti ll. | 105 123 |
| Pini l. | 85 |
| Pittarelli ll. | 42 61 |
| Poggiali l. | 104 |
| Pompeji l. | 154 |
| Poren l. | 75 |
| Porporati l. | 27 |
| Potro l. | 79 |
| Pozzaniga l. | 79 |
| Pozzanigo ll. | 39 |
| Pregliasco l. | 28 |
| Purqueddu l. | 76 |
| Priocca (chev.) ll. | 164 165 |
| Quirini l. 192 | ll. 16 |
| Radzivil l. | 7 |
| Reggio l. | 80 |
| Regis l. | 19 |
| Remondini l. | 195 |
| Revelli ll. | 50 |
| Rezzonico (cte. de) l. | 112 114 |
| Richieri (avocat) l. | 15 |
| — (abbé) l. | 33 |
| Ridolfi l. | 99 |
| Roberti ll. | 50 51 |
| Robilant (chev. de) l. | 13 |
| Rodella l. | 195 |
| Roero ll. | 39 |
| Roffredi l. | 15 20 |
| Roffredo ll. | 41 |
| Rosa (chev.) l. | 125 |
| Rossetti ll. | 42 44 |
| Rossi l. | 117 |
| — v. Derossi. | |
| Rossignan (Mr. de) l. | 13 65 |
| Rovelli (evèq.) l. | 103 |
| — (marq.) l. | 103 |
| Salimbeni l. | 156 |
| Saluces (cte. de) l. | 12 15 44 |
| — Mdlle. Deodata l. | 35 44 |
| ll. | 149 |
| Sarbiewski ll. | 22 |
| Sasse (delle) l. 200 | ll. 44 |
| Scarabelli (cte.) l. | 127 |
| Scarpa l. | 94 98 171 |
| Scarron ll. | 155 |
| Scioppalalba l. | 200 |
| Secco-Suardi (cte.) l. | 144 |
| Selle l. | 105 |
| Serassi l. | 143 |
| Simon (de) frères l. | 71 74 |
| Skarga ll. | 20 |
| Skorzewski ll. | 97 et suiv. |
| Soave l. | 81 |
| Sottik l. | 17 |

| | Pag. |
|---|---|
| Somaglia (cte. de la) l. 108 111 118. | |
| Somis (cte. de) I. | 19 |
| Spalanzani l. | 94 124 |
| Stephanini l. | 75 |
| Streit I. | 196 |
| Sua ll. | 41 |
| Suardi Grismondi (cotsse.) l. 144. | |
| Tamburini l. | 93 98 |
| ll. | 41 |
| Tempelhoff (de) l. | 37 |
| Tana ll. | 45 |
| Tenivelli l. | 31 |
| Testa l. | 85 |
| Tintori l. | 189 |
| Tiraboschi (chev.) l. 79 et lettre sur Gorani p. 7. | 123 |
| Toaldo l. | 178 200 |
| Tobon l. | 19 |
| Torre (della) l. | 30 44 |
| Traballesi l. | 87 |
| Tron l. | 201 |
| Turchi I. | 111 113 |
| Vairini l. | 143 |
| Valle (marq.) ll | 133 |
| Valperga l. | 27 |
| Vasco (de) l. | 82 |
| Vaselli l. | 21 |
| Vassalli l. | 43 96 |
| Vecchi l. | 79 |
| Vendramin (Mde.) l. | 201 |
| Vernazza (baron) l. | 31 |
| Verona l. | 57 |
| Verri (comte) l. | 83 84 |
| — chevalier l. | 84 |
| Verzi (ctsse. de) l. | 57 |
| Vittori l. | 136 |
| Viano ll. | 58 75 |
| Vigo ll. | 46 |
| Villa l. | 98 |
| Viry (baron de) l. | 6 |
| Vitale l. | 114 |
| Volta l. | 95 96 98 102 |
| Wilzeck (cte. de) l. | 88 |
| Zaccaria l. | 123 123 |
| Zaguri (évêq.) l. | 167 |
| Zaluski ll. | 16 |
| Zamboni l. | 148 |
| Zatta l. | 195 |
| Zendrini l. | 177 |
| Zimmermann l. | 105 |
| Zola l. | 89 |
| Zulian voy. Giulian. | |

*Noms des pays et des villes dont il est parlé dans ce volume.*


| | | Pag. |
|---|---|---|
| Alexandrie | I. | 67 |
| Arcadie | II. | 7 |
| Asti I. 66. | II. | 36 et suiv. |
| St. Bénoit | I. | 132 |
| Bergame | I. | 141 146 |
| Bielle | I. | 56 |
| Borgo-San-Donino | I. | 108 |
| Brescia | I. | 146 149 |
| Cagliari | I. | 72 |
| Carignan | II. | 42 |
| Carpi | I. | 126 |
| Carmagnola | II. | 42 |
| Come | II. | 101 |
| Coni | II. | 41 |
| Crema | I. | 140 |
| Cremone | I. | 101 |
| Dobzyca | II. | 44 |
| Dogliani | II. | 44 |
| Fossan | II. | 42 |
| Gnesne | II. | 1 |
| Guastalla | I. | 119 |
| Ivrée | II. | 49 50 |
| Lanz | II. | 50 |
| Lodi | I. | 101 |
| Lowitz | II. | 1 |
| Mantoue | I. | 133 137 |
| Milan | I. | 77 |
| Modene | I. | 122 126 |
| Moncalve | I. | 63 |
| Mondovi | I. | 49 |
| Naples | II. | 114 |
| Nice I. | 40 48 | II. 42 |
| Parme | I. | 108 |
| Pavie | I. | 91 101 |
| Piémont | L. R. et *add.* XXXI et suiv. | |
| Pignerol | I. | 45 53 |
| Plaisance | I. | 104 08 |
| Quiers | I. | 66 |
| Reggio | I. | 120 |
| Saluces I. | 41 48 | II. 40 47 |
| Sassari | I. | 75 |
| Savillan | II. | 41 |
| Savoie *add.* | XXV et suiv. | |
| Scandiano | I. | 121 |
| Skiernevice | II. | 2 |
| Suze | I. | 54 |
| Tortone | I. | 68 |
| Toscane | L. R. | |
| Turin | I. | 12 et suiv. |
| | II. | 42 |
| Varsovie | II. | 6 |
| Venise | I. | 179 204 |
| Verceil | | 58 |
| Verone | | 150 159 |
| Vicenoe | | 159 168 |
| Voghere | | 69 |

# ERRATA.

| | | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Pag. | 6 | l. | 15 | de jusqu' | *lis.* | jusqu' |
| — | 9 | l. | 16 | qui ceux-ci | *lis.* | que ceux-ci. |
| | ibid. | l. | 2 7 28 | circonscription | *lis.* | conscription |
| — | 18 | note | | premières | *lis.* | premiers |
| — | 56 | l. | | n'avez-vous | *lis.* | n'y avez-vous |
| — | 57 | not. | | Aristaco Scennabue | *lis.* | Aristarco Scannabue |
| — | 64 | l. | 25 | le bévue | *lis.* | la bévue |
| — | 71 | l. | 27 | d'après l'opinion | *lis.* | conforme à l'opinion. |
| — | 91 | l. | 24 | il y en a eu | *lis.* | il y eut |
| — | 100 | l. | 31 | Jean François | *lis.* | François Marie |
| — | 110 | l. | 20 | il décrivit | *lis.* | et celui de Mr. |
| — | 112 | il faut effacer totalement la ligne 8. Mr. le comte | | | | |
| — | 113 | l. | 17 | ne manquez | *lis.* | ne manquez pas |
| — | 118 | l. | 28 | ou l'on en a | *lis.* | où l'on a |
| — | 124 | l. | 5 | au rang | *lis.* | au même rang |
| | ibid. | l. | 14 | Telli | *lis.* | Tilli |
| — | 128 | l. | dern. | de Bodoni des Parme | *lis.* | de Bodoni de Parme. |
| — | 140 | l. | 12 | mer et blanche | *lis.* | mer blanche |
| — | 197 | l. | 12 | Fantastici | *lis.* | Sulgher Fantastici. |